

2633
1959



Bedi Karthlisa

(Le Destin de la Géorgie)

Revue de Karthvélologie

N. S. VI-VII

No. 32 = 33

Paris 1959

Bedi Karthlisa

Le Destin de la Géorgie

Revue de Karthvélologie

N° 32-33 (N. S. VI - VII)

Novembre 1959

Directeur : K. SALIA, 8, rue Berlioz - Paris (16^e)

Tél. : PASsy 75-35

SOMMAIRE

K. Salia — Le Professeur Gérard Garitte, Prix Francqui 1959	3
Prof. R. Lafon — Pour faire mieux connaître la langue géorgienne (suite)	7
Prof. G. Garitte — Une édition intégrale du grand homiliaire géorgien du Sinaï daté de 864	20
+ P. M. Tarnichvili — Un vestige de l'art géorgien en Egypte	24
R. H. Stevenson — Rust'aveli and Ariosto	26
W. E. D. Allen — Ex-Ponto, III and IV	29
Prof. Dr. Al. Nikuradse — Dr. Otto Günther von Wesendonk als Karthvélologe	48
Prof. DDr. J. Molitor — Zur Textgeschichte des georgischen Alten Testaments	53
Dr. J. Assfalg — P. Michael Tarnichschvili	56
Bibliographie der Werke von P. M. Tarnichschvili	61
Prof. Dr. J. Jedlicka — Komposita in Vep'xis-tqaosani	65
Prof. Dr. M. Tseretheli — Das Sumerische und das Georgische	77
H. Rohrbacher — Materialien zur georgischen Bibliographie, Teil I: Deutsches Schriftum	105
Th. Naskidachvili — A Propos d'une grammaire de Guillaume Postel (1510-1581)	145
Le 80 ^e anniversaire de l'académicien Kornei Kekelidse	147
Le 60 ^e anniversaire du Professeur Ch. Amiranachvili	149
G. Nosadsé — Récentes publications dans le domaine de Karthvélologie	150
N. Salia — Quelques nouvelles littéraires et scientifiques de Géorgie	153
Vier Bildnisse von Koenigin Tamar — Résumé von G. W. Alibegashvili	156
Amiran-Darejaniani — Translated by R. H. Stevenson	159

LE PROFESSEUR GERARD GARITTE

Prix Francqui 1959



S. M. le Roi Baudouin a solennellement remis au Professeur G. Garitte le Prix Francqui, au cours d'une cérémonie qui a eu lieu le 17 juin 1959 à la Fondation Universitaire de Bruxelles.

En lui décernant cette haute récompense, le jury international a voulu consacrer le savant louvanais comme l'un des meilleurs spécialistes des études de l'Orient chrétien. Digne successeur de l'illustre Bollandiste P. Peeters, le Professeur Garitte est aujourd'hui l'un des rares savants qui soit maître de toutes les langues de l'Orient chrétien et le seul qui ait publié de très importants ouvrages explorant à la fois les domaines byzantin, copte, arabe chrétien, syriaque, géorgien et arménien.

Les lecteurs de *Bedi Karthlisa* connaissent bien le Professeur Garitte qui a apporté une éclatante contribution aux études géorgiennes à l'étranger, par ses nombreuses publications scientifiques où se révèle l'immense érudition de l'auteur et dont la plus grande partie a été énumérée dans le n° 23 de cette revue. Il est à noter que, parmi les ouvrages publiés par le Professeur Garitte sur différents sujets de la littérature chrétienne, le jury international du Prix Francqui a surtout retenu *le calendrier palestinogéorgien du Siniaticus 34* (X^e siècle), édité, traduit et commenté par lui, calendrier qui représente, selon *Analecta Bollandiana*, « un document unique par son ampleur, par son âge et par la nature de son contenu », et au sujet duquel G. Garitte écrivait ici lui-même : « Nous osons espérer que les hagiographes, les liturgistes, les palestinologues, byzantinistes et orientalistes, auxquels le calendrier géorgien du Sinaï sera désormais accessible de plain-pied, n'estimeront pas notre gros travail disproportionné à l'importance du document. »

En 1955, G. Garitte découvrait une ancienne version géorgienne des Actes des Apôtres d'après deux manuscrits du Sinaï et la publiait avec une traduction latine. C'est cette publication qui lui a permis d'entrer en relation avec ses collègues de l'Université de Tbilissi, où son nom est aujourd'hui très estimé et ses œuvres hautement appréciées.

Nos lecteurs n'ignorent certainement pas le grand travail accompli au Mont Sinaï par notre éminent collaborateur. On sait qu'en 1950 la « Library of Congress » de Washington envoyait une mission scientifique pour classer, étudier et photographier les divers fonds orientaux de la fameuse bibliothèque du monastère Sainte-Catherine. G. Garitte fut le seul membre européen de cette expédition, choisi pour sa parfaite connaissance des langues orientales.

« Le monastère Sainte-Catherine au Sinaï... renferme une bibliothèque unique au monde, mais qu'il était presque impossible de consulter », raconte Garitte aux journalistes venus à Louvain voir le lauréat du Prix Francqui. Avant l'auto, il fallait huit jours de chameau pour y parvenir. Et les savants ne pouvaient y séjourner qu'une semaine ou deux, à peine le temps de dresser un rapide inventaire. Dans l'antiquité et le moyen âge, il a abrité des colonies de moines grecs, arabes, géorgiens, coptes, syriaques,



qui y ont chacune laissé leurs manuscrits. Afin de pouvoir enfin en prendre connaissance une expédition moderne fut organisée...

J'ai vécu trois mois au monastère, entre des murs qui datent du VI^e siècle, c'est-à-dire de Justinien. La bibliothèque laissée par la colonie géorgienne et qui date du X^e siècle est la plus importante. Les manuscrits géorgiens sont les moins connus, parce que les moins étudiés. La paléographie, d'abord, en est très difficile. Et il n'existe pas de grammaire, sinon en russe. De plus, les ouvrages qui traitent des manuscrits sont tous en géorgien! Et le géorgien moderne ressemble à l'ancien comme l'italien ressemble au latin! »

Comme G. Garitte le remarque dans son introduction (*Les manuscrits...*), les anciens catalogues étaient dans l'ensemble inutilisables pour les savants étrangers. Incomplets et déficients à beaucoup d'égards, ils reproduisaient brutalement les textes géorgiens sans même en résoudre les abréviations, et sans en traduire un seul mot; aucun essai d'identification des pièces, aucune bibliographie, aucun index...

« Je me suis astreint à fournir, autant que possible, note ensuite l'auteur, l'identification de chaque texte signalé, non seulement par l'indication de l'édition du texte géorgien, quand elle existe..., mais aussi par la référence au texte original dont le géorgien dérive; on devine que l'identification des textes a demandé bien des recherches; je n'ai pas hésité à lui consacrer un temps énorme, étant convaincu que c'est là un élément essentiel de la description des manuscrits chrétiens, et que le catalogue ne rendrait pas aux byzantinistes et aux orientalistes non géorgisants tous les services qu'il doit leur rendre, s'il ne les renseignait pas avec précision sur l'identité des textes recensés. »

En 1956, après un travail laborieux et minutieux, le catalogue des manuscrits géorgiens du Mont Sinaï a vu le jour; cette œuvre du Professeur Garitte est, d'après l'avis des spécialistes, non seulement le plus complet et le plus soigné de tous les catalogues existants des manuscrits géorgiens, mais aussi le meilleur de tous les ouvrages consacrés jusqu'ici à la description des manuscrits sinaïtiques. En outre, l'Université de Louvain possède aujourd'hui 35 kilomètres de microfilms, qui constituent la copie de tout le stock rapporté du Sinaï, cédé par les Américains au prix coûtant pour prouver leur gratitude au Professeur Garitte; les savants géorgiens de Tbilissi utilisent également ces microfilms pour leurs recherches.

Ainsi, grâce aux efforts du Professeur Garitte, le contenu du fonds géorgien de la Montagne de Moïse est rendu accessible aux savants et mis à leur disposition pour l'étude de l'histoire et des littératures orientales chrétiennes et byzantines.

Pour faire connaître les principales étapes de la vie du Professeur Garitte, nous reproduisons ici des passages de l'interview qu'il a accordée au journaliste Charles d'Ydewalle (*Le Soir*, 11-4-59).

— Il paraît que vous êtes le Belge le plus connu de Tiflis? demande le journaliste.

— Mon Dieu, je ne l'ai pas fait exprès. Il se fait que, dans l'étude des langues orientales, je me suis lancé dans la direction de l'éthiopien, qui est une langue sémitique, du copte qui est une langue hamite, de l'arabe



Le Professeur Gérard Garitte

qui est du sémite, du syriaque qui l'est également, de l'arménien qui est indo-européen, du géorgien qui est caucasique. Il faut vous dire qu'il existe plusieurs centaines de dialectes caucasiens dont un seul, dominant de sa haute stature tous ses voisins, est devenu le géorgien classique, un îlot linguistique parmi les nations comme l'îlot basque en Europe occidentale.

— Est-il vrai que le basque aurait une parenté avec le géorgien, voire avec le Japonais?

— Absolument aucune. Le basque est un mystère pour nous comme pour les Basques eux-mêmes. Sans doute existe-t-il en Europe des langues ougro-altaïques, comme le hongrois, comme le finlandais qui sont assez proches parents. Mais tout ceci nous éloigne de mon sujet qui est celui de la linguistique orientale, de cette brochette de langues qui, de l'Ethiopie au Caucase, depuis le début de notre ère jusqu'à la fin du Moyen Age, a recueilli la tradition du christianisme oriental. Il a bien fallu que je me spécialise dans cette diversité linguistique.

— Mais êtes-vous né en Géorgie, ou en Haute-Egypte?

— Je suis né à Houdeng-Goegnies, près de La Louvière, en 1914. Mes parents, morts tous deux il y a trois ans, venaient du pays de Braine-le-Comte, et je suis le quatrième de dix enfants. Après mes études à l'Institut St-Joseph de La Louvière, j'ai fait ma philologie classique à Louvain, et puis je me suis présenté au concours pour les bourses de voyage de la Fondation universitaire. C'est alors que j'ai reçu une convocation de M. Jean Willems, rue d'Egmont, à Bruxelles, et je me suis demandé si ce dangereux papier n'était pas pour moi un message sinistre. Un seul détail me rassurait, à savoir que mon billet de deuxième classe aller-retour m'était remboursé d'avance. M. Willems tranquillement me signifia que j'étais lauréat, envoyé à l'Institut historique belge de Rome. Nous étions en 1939. Il y a trois mandats du Fonds national de la recherche scientifique : on peut être aspirant pendant deux ans. On peut être chargé de recherches pendant deux ans. On peut être chercheur qualifié pendant deux ans. Ceci me valut un séjour de six années à Rome, à l'Academia Belgica, dont l'inauguration avait été présidée par la reine Marie-Josée, sous la présidence du comte Lippens. En 1940, je suis démobilisé avec toute ma division après la capitulation et renvoyé à Rome en 1942 pour y continuer mes études sous la direction de Mgr Vaes, de l'Institut historique belge.

La Bibliothèque vaticane a été la deuxième école de ma vie. J'y fus collaborateur scientifique du cardinal Mercati, mort récemment à l'âge de 93 ans, un Italien authentique, fils barbu de la province d'Emilie et qui avait donné aux études orientales du Vatican une impulsion extraordinaire. C'est à lui que j'avais été désigné par cet homme exceptionnel qu'est Mgr Lefort, professeur de langue et de littérature coptes à Louvain, helléniste prodigieux et qui m'a ouvert les portes de l'Orient chrétien.

Maintenant je continue à l'Institut orientaliste de Louvain, où je suis professeur depuis 1946, à côté du chanoine Lamotte, élève de l'illustre indianiste de la Vallée-Poussin, à côté de M. Draguet, spécialiste du syriaque, au sein de cette grande école de langues orientales qui m'a, bien entendu, conduit à la connaissance de la langue russe et de la langue géorgienne. En voulez-vous un exemple? Voici une lettre écrite en géorgien, où vous

reconnaissez mon nom écrit en caractères latins. Ce sont mes collègues soviétiques de l'Université de Tiflis qui me l'adressent cordialement et j'espère pouvoir répondre bientôt à leur aimable invitation. »

Le professeur G. Garitte a déjà rendu un immense service aux lettres géorgiennes et il poursuit ses recherches infatigablement avec un amour particulier, avec une méthode précise et rigoureuse. Secouant la poussière millénaire, il tire de l'oubli les documents géorgiens, apportant une précieuse contribution à l'étude des problèmes de notre culture et à la solution de questions jusqu'ici controversées, laissées en suspens ou totalement ignorées.

En renouvelant ici au lauréat du Prix Francqui nos très vives félicitations et lui présentant le témoignage de notre profonde gratitude, nous lui souhaitons de tout cœur de nouveaux succès, pour la gloire du monde savant qu'il représente avec éclat.

K. SALIA.

POUR FAIRE MIEUX CONNAITRE LA LANGUE GEORGIENNE (suite) CONSTITUTION DU VERBE AVEC SON SUJET ET SON OU SES COMPLEMENTES

En géorgien toute forme verbale personnelle a un sujet, de 1^{re}, de 2^e ou de 3^e personne. Un sujet de 3^e personne peut ne désigner aucun être ou aucune chose déterminée : ainsi dans *tovs* « il neige ». Beaucoup de formes verbales personnelles peuvent avoir en outre un ou même deux compléments. Il faut distinguer entre les verbes intransitifs et les verbes transitifs. Ceux-ci expriment des actions qui comportent la distinction d'un « sujet » qui agit (agent) et d'un « objet » sur lequel il agit ou qui est le produit de l'action (patient) : *c'ers* « il l'écrit », *atbobs* « il le chauffe ». Les verbes intransitifs, qui peuvent être passifs ou moyens, expriment soit des états ou des changements d'état, soit des faits, des événements, des actions à propos desquels on ne distingue pas un agent et un patient : *zis* « il est assis », *ic'ereba* « il est écrit, on l'écrit », *tbeba* « il est chauffé, il devient chaud », *k'vdeba* « il meurt », *tovs* « il neige », *dis* « il coule », *ghrialebs* « il rugit ». Les verbes intransitifs sont, en géorgien, les seuls qui puissent avoir des formes personnelles n'ayant pas de complément d'objet direct ou indirect et ne contenant que des indices de sujet. Ainsi, les formes que nous venons de citer contiennent un indice de sujet, et aucun autre. Le sujet grammatical des verbes intransitifs est toujours au nominatif : *mama zis* « le père est assis », *mama dadjda* « le père s'assit », *c'erili daic'era* « la lettre fut écrite », *mama mok'vda* « le père mourut ». Mais les verbes intransitifs peuvent avoir aussi un complément au datif qui indique à qui le procès est destiné ou par rapport à qui (ou à quoi) il a lieu, et ils peuvent contenir un indice personnel que le représente : *c'erili daec'era mas* « une lettre lui fut écrite » (indice -e-), *uaxlovdeba saxls* « il s'approche de la maison » (indice u-), *mama mouk'vda mas* « son père mourut » (litt. « le père lui mourut » (indice -u-)).



Les verbes transitifs ont un sujet (agent) et un complément d'objet direct (patient). La forme verbale suffit parfois à les exprimer : par exemple dans *vmalav* « je le cache », *gmalav* « je te cache », *malavs* « il le cache », *gmalavs* « il te cache ». Mais ils peuvent être exprimés en outre en dehors de la forme verbale par des substantifs ou des pronoms. S'ils le sont par des substantifs ou par des pronoms démonstratifs, ces substantifs et ces démonstratifs sont toujours à des cas différents selon qu'ils remplissent la fonction de sujet ou celle de complément direct. Mais ces cas diffèrent selon que la forme verbale appartient à la première série de formes, dite série du présent, ou à la seconde, dite de l'aoriste.

1^{re} série : sujet au nominatif, complément direct au datif : *mama c'ers c'erils* « le père écrit la lettre ».

2^e série : sujet au narratif, complément direct au nominatif : *mamam dac'era c'erili* « le père écrivit la lettre ».

Voici comment on peut, à notre avis, expliquer cette dualité de construction et l'emploi qui y est fait de ces cas de la déclinaison. Les formes de la 1^{re} série (présent ou futur, imparfait de l'indicatif ou conditionnel, 1^{er} subjonctif) expriment l'action qui dure, qui se prolonge quelque temps, tandis que celles de la 2^e série (indicatif aoriste, impératif, 2^e subjonctif) expriment l'action sans durée, ou considérée abstraction faite de la durée qu'elle a pu avoir. Dans le premier cas, l'action serait représentée sur l'axe du temps par un segment de droite, dans le second par un point. Les formes de la 1^{re} série ont une valeur durative, celles de la 2^e une valeur ponctuelle. Or le datif a souvent en géorgien une valeur spatiale. Dans la vieille langue il indiquait l'endroit où quelque chose a lieu ou l'endroit où l'on va : v.-g. *c'arvides galilead mtasa mas* (Évangile de saint Mathieu, 28, 16) « ils se rendirent en Galilée à la montagne » ; *romel ara dac'eril arian c'ignsa amas* (Jean, 20, 30) « qui ne sont pas mentionnés dans ce livre ». Sa signification fondamentale « est sans doute, comme le dit M. Vogt (NTS, XIV, 1947, p. 137), l'orientation par rapport à un point », tandis que « le nominatif est un cas neutre, dont la valeur est uniquement déterminée par son opposition aux autres cas » (p. 138). Le complément d'objet direct au datif exprime une détermination spatiale de l'action. L'action s'oriente vers un objet pendant le temps qu'elle dure : elle occupe à la fois du temps et, au moins symboliquement, de l'espace. Par contre, l'action qui ne dure pas s'applique immédiatement à son objet ; elle ne s'oriente pas vers lui pendant un certain temps. Aussi n'y a-t-il pas lieu d'affecter son complément direct d'une marque spatiale, celle du datif. Le nominatif, cas neutre, suffit. Mais alors, si l'on veut distinguer l'agent du patient, il faut appliquer au premier une marque : c'est à quoi sert le cas que les grammairiens géorgiens appellent *motxroboti* « narratif », sans doute parce qu'il figure souvent dans les récits, les narrations, qui se font fréquemment à l'indicatif aoriste. Certains linguistes l'appellent « ergatif », ou cas de l'agent. Toutes les langues kartvèles connaissent la distinction du narratif et du nominatif. Mais la marque du narratif n'est pas la même en géorgien, en mingrélo-laze et en svane, ce qui veut dire que c'est seulement après la fin de leur période d'unité que ces langues ont éprouvé, chacune de son côté, le besoin de créer un narratif s'opposant au nominatif et se sont donné chacune une forme de narratif. De plus, la construction du verbe n'est pas la même dans toutes ces langues.

Elle est la même en svane qu'en géorgien. Il en est de même en mingrétien pour les verbes transitifs ; mais cette langue a étendu aux verbes intransitifs à l'aoriste l'emploi du narratif. En laze, l'agent d'un verbe transitif est toujours au narratif, et le patient au nominatif. L'unification a donc été poussée très loin ; mais l'opposition de l'agent et du patient a été maintenue.

L'emploi d'un cas à valeur spatiale pour indiquer l'objet d'une action se retrouve dans d'autres langues que le géorgien. Dans les langues indo-européennes anciennes, l'accusatif servait à la fois à indiquer l'objet sur lequel porte le procès exprimé par le verbe et le terme vers lequel tend un mouvement : lat. *emo domum* « j'achète la maison », *eo domum* « je vais à la maison ». M. A. Sauvageot a tiré l'attention sur le fait que l'ancien hongrois mettait parfois le complément d'objet au cas inessif, et qu'en polynésien le complément d'objet d'un verbe est précédé d'une particule à signification locale correspondant à *dans, en* du français (BSL, t. LIII, 1958, 2^e fasc., p. 226). La construction géorgienne *c'ers c'erils* n'a donc rien d'extraordinaire. Mais le géorgien, ainsi que le svane et le mingrétien, présente cette originalité que la construction avec le datif y est employée seulement avec les formes verbales d'aspect duratif.

Le suffixe qui marque le narratif en géorgien est à part des autres suffixes casuels. Il se présente aujourd'hui sous la forme *-ma* ou *-m* suivant que le thème du mot se termine par une consonne ou par une voyelle : *colma* de *col-i* « femme, épouse », *dedam* de *deda* « mère ». Ce suffixe est une forme réduite de *man*, narratif du démonstratif de rappel, dont le nominatif est *is* ou *igi*, mais dont tous les autres cas sont tirés d'un thème *ma*- : dat. *mas*, gén. *mis*. On dit *man dac'era c'erili* « il écrivit la lettre ». En vieux géorgien le narratif des substantifs était marqué par *man*, sauf dans les noms propres, où l'on ne faisait pas de distinction entre nominatif et narratif. Le narratif *man*, qui, soudé aux noms, est devenu la marque de ce cas dans la déclinaison des substantifs et des adjectifs, a été formé au moyen d'un suffixe *-n*, que l'on retrouve au narratif des démonstratifs, *aman*, *magan*, *iman*. L'interrogatif *vin* « qui ? » a la même forme au nominatif et au narratif ; le thème est *vi-* (dat. *vis*). Au pluriel des noms, en géorgien moderne, le nominatif est en *-eb-i*, le narratif en *-eb-ma* : *colebi*, *colebma*. Mais il existe aussi une flexion archaïque du pluriel, où une forme en *-ta*, servant à la fois au génitif, au datif et au narratif, s'oppose à une forme en *-ni*, qui est celle du nominatif : nom. *colni*, narr., dat. et gén. *colta*.

Aujourd'hui comme en vieux géorgien, les pronoms personnels ont une même forme au nominatif, au datif et au narratif : *me* « moi », *chen* « toi », *tchven* « nous », *tkven* « vous ». Il n'en résulte aucune équivoque. Car les indices contenus dans les formes verbales qu'ils accompagnent parfois et le contexte révèlent leur valeur casuelle du moment. Dans *gitxra chen* « il te l'a dit », on voit très bien que *chen* a valeur de datif, car *g-i-* signifie « à toi », et *-a* indique l'agent de 3^e personne du singulier. Comme nous l'avons déjà signalé, les personnes qui prennent part à une action, à un procès, ainsi que le rôle qu'elles y jouent, sont indiquées dans les formes verbales géorgiennes par la présence ou l'absence de certains éléments morphologiques. *Gmalav* ne peut signifier que « je te cache » ; « tu me caches » se dit *mmalav* ; « je te le cache », *gimalav* ; « tu me le caches », *mimalav*. On peut ajouter,

si l'on veut, *me* et *chen* à ces formes. Cette addition ne rend en rien l'expression plus claire. C'est la manière dont les formes verbales *gmalav* et *mmalav* sont faites qui indique que, avec la première, *me* exprime l'auteur de l'acte et *chen* celui qui subit l'action, et que, avec la deuxième, ces pronoms ont des valeurs inverses. C'est aussi la manière dont les formes verbales *gimalav* et *mimalav* sont faites qui indique que, avec la première, *me* exprime l'auteur de l'acte et *chen* celui par rapport à qui ou pour qui il a lieu, et que, avec la deuxième, ces deux pronoms ont des valeurs inverses. Ce qui subit l'action, n'étant marqué ni dans l'une ni dans l'autre forme, est une tierce personne ou un objet. Si on veut l'exprimer en dehors de la forme verbale par un pronom, on emploie le pronom de rappel au datif, *mas*, car le complément d'objet direct d'un verbe au présent de l'indicatif se met au datif. De même, soit sans aucun pronom, soit avec *chen* et *me*, *miq'varxar* veut dire « je t'aime » (litt. « à moi, *m-i-*, tu es, *xar*, objet d'amour »), et *giq'varvar* « tu m'aimes » (litt. « à toi, *g-i-*, je suis, *var*, objet d'amour »).

Il n'y a donc pas contradiction entre le rôle important que joue l'opposition du narratif, du datif et du nominatif dans les noms et l'absence de distinction de ces trois cas dans les pronoms personnels.

On peut résumer dans le tableau ci-dessous les règles qui concernent la construction des verbes géorgiens avec leur sujet et leurs compléments :

		sujet	c. dir.	c. indir.
v. intrans.	toutes séries	nom.		dat.
v. trans.	1 ^{re} série	nom.	dat.	dat.
	2 ^e série	narr.	nom.	dat.

LA TROISIEME SERIE DE FORMES VERBALES

Le géorgien possède une troisième série de formes verbales, qui sert à exprimer un fait passé, mais considéré d'une façon particulière. Un verbe à l'indicatif imparfait (1^{re} série) ou aoriste (2^e série) exprime un fait passé que le sujet parlant a vu effectivement ou qu'il raconte comme s'il l'avait vu, s'il y avait assisté. Le géorgien permet en outre d'exprimer un fait passé en indiquant que l'on n'y a pas assisté soi-même, mais que l'on juge qu'il a eu lieu d'après son effet, son résultat ; ce résultat peut être le récit qui en est fait par une autre personne et que l'on a soi-même entendu. Donc le sujet parlant exprime un fait passé en indiquant qu'il n'en a qu'une connaissance indirecte et, par suite, moins sûre que s'il y avait assisté lui-même. Les grammairiens géorgiens donnent à ce type de formes le nom de *turmeobiti*, tiré de l'adverbe *turme*, qui signifie « il se trouve que... », « sans doute », « apparemment » ; il équivaut à l'expression russe *okazyvajetsja*. Chanidzé l'appelle aussi *chedegebrivi* « résultatif », de *chedegi* « effet, résultat ». Lorsqu'on dit *es gansxvaveba gamohp'arvia mas*, ou, au contraire, *mas es gansxvaveba cheumtchnevia*, on ne sait pas au juste ce qui s'est passé dans l'esprit de la personne dont on parle ; mais on pense, soit d'après les paroles ou le comportement de cette personne, soit d'après les propos des autres, que le fait d'échapper à son esprit, ou, au contraire, l'opération qui consiste à remarquer, ont dû avoir lieu : « Cette différence a dû lui échapper », « il a dû remarquer cette différence ».

Toutes les langues kartvèles possèdent un *turmeobiti*, ou, comme on dit aussi, des formes exprimant l'*unaxavi* « ce qui n'a pas été vu » (par le



narrateur). Ce ne sont pas les seules langues où l'on distingue entre les événements vus ou vécus par le sujet parlant ou écrivant et ceux dont il n'a pas été le témoin et dont il ne se porte pas garant. On peut citer parmi les langues qui expriment cette distinction le turc, le samoyède, le tadjik, langue iranienne du groupe persan (voir sur cette dernière Lazard, *BSL*, t. LII, 1956, 1^{er} fasc., p. 148 et suiv.). Dans les traductions du Nouveau Testament en vieux géorgien, c'est le *turmeobiti* qui sert à rendre le parfait grec, qui était un présent qui marquait un état résultant d'une action achevée. On trouve même un *turmeobiti* employé pour traduire un présent ordinaire du grec. Ainsi, dans l'*Épître aux Galates* (6, 17, lectionnaire de Graz), on lit *me vnebani igi uplisa iesuysni qorcta china tchemta mit'wirtvan* « je porte dans mon corps les stigmates du Seigneur Jésus ». Le présent grec *bastazô* « je porte » est rendu par le résultatif du verbe *t'wirtva* « charger », qui signifie littéralement « je les ai chargés, je les ai pris comme charge ». Dans la traduction en vieux géorgien de l'Évangile de saint Mathieu, 20, 12, le même verbe est employé à l'indicatif aoriste pour rendre une action passée exprimée en grec par un participe aoriste (*tois bastasasi*) : *tchwen igi romelta vit'wirtet simdzime dghisay da sicxey* « nous qui avons supporté le poids de la journée et la grande chaleur » ; *vit'wirtet* est une forme de la « version subjective », dite *sataviso*, caractérisée par la voyelle *i*, et qui indique que le sujet fait l'action pour lui-même ou qu'il y prend un intérêt particulier ; elle signifie littéralement « nous l'avons chargé sur nous-mêmes, nous en avons fait notre propre charge », d'où « nous l'avons supporté ».

Quand on rapproche le résultatif grec et le *turmeobiti* géorgien, il ne faut pas oublier que le premier n'exprime pas la réserve dont le résultatif géorgien accompagne l'affirmation de l'action passée.

Ce qui a été dit plus haut sur la valeur fondamentale du résultatif géorgien doit être complété et précisé. Dans sa grammaire géorgienne, Chanidzé dit (§ 152, p. 154), que si l'on demande à deux personnes *dac'eret?* « avez-vous écrit? », l'une peut répondre *davc'ere* « j'ai écrit », forme affirmative d'aoriste, et l'autre *ar damic'eria* « je n'ai pas écrit », forme négative du résultatif. Il n'indique pas la raison d'être de cette dualité ni la valeur respective des deux formes. Mais dans son ouvrage lithographié paru en 1933, *Kartuli ena*, il indique (sections VII-X, p. 16-17) que, avec la négation *ara*, le résultatif signifie simplement que l'action n'a pas eu lieu, tandis que l'aoriste signifie que c'est à dessein qu'on ne l'a pas faite. Ainsi, *ar mosula* « il n'est pas venu » exprime une simple constatation, tandis que *ar movida* exprime en outre cette nuance que celui qui n'est pas venu a agi ainsi consciemment et avec une intention ou un motif. Il serait intéressant de chercher si, avec la négation, l'aoriste et le résultatif ont ou non la même valeur quand il s'agit de verbes désignant des actions qui n'ont aucun caractère intentionnel, p. ex. « trébucher », « pleuvoir », « neiger », « tonner ».

Les formes de *turmeobiti* ont une construction qui est en rapport avec leur structure. Le *turmeobiti* des verbes intransitifs est obtenu au moyen de participes passés réduits à leur thème ou tronqués et du présent de l'indicatif du verbe « être » : p. ex. *vmalulvar* « je suis caché » (*malul* est le thème du participe passé *maluli*), *mosula* « il est venu » (participe passé *mosul-i*); *vc'erivar* « je suis inscrit » (le participe passé ordinaire de *c'era* est *c'erili* ;

c'eri en est une forme tronquée); *abia* « il lui est lié, attaché » (la racine de ce verbe est *b-*; *bi* est un participe tiré directement de la racine; le participe ordinaire, *bmuli*, est tiré du thème du substantif verbal *bma*). Le *turmeobiti* des verbes intransitifs a donc un sujet qui ne peut être qu'au nominatif. Le *turmeobiti* des verbes transitifs est lui aussi formé au moyen du verbe « être ». L'opposition du patient et de l'agent prend alors une forme très différente de celle qu'elle présente dans les deux premières séries de formes (présent et aoriste). Le patient se met au nominatif, et l'agent au datif : *mamas dauc'eria c'erili* « le père a sans doute écrit la lettre ». C'est que les verbes transitifs n'ont pas de formes de *turmeobiti* qui leur sont propres. Ils suppléent à ce manque par l'emploi de formes du passif où la personne représentée comme sujet dans les formes actives de la 1^{re} et de la 2^e série devient complément indirect, tandis que celle qui est représentée comme complément direct dans les formes actives des deux premières séries devient sujet. Les formes de *turmeobiti* des verbes transitifs sont donc inversées (*chekceuli*) par rapport aux formes des deux premières séries, qui expriment l'action considérée directement, en elle-même, et non dans ses résultats ou d'après le témoignage d'autrui (qui est, d'ailleurs, un résultat psychologique de l'action). Dans *dauc'eria*, *-a* est une forme réduite de *aris* « il est », *c'eri* un participe « tronqué » (*k'vecili mingheoba*, dit Chanidzé, *Kart. gram.*, § 154), et *u-* un préfixe de version signifiant « à lui, par rapport à lui ». Cette forme veut dire littéralement qu'il y a quelque chose d'écrit, « un écrit », et que cet écrit est rapporté, attribué à une personne qui n'est ni celle qui parle ni celle à qui l'on parle : « c'est son écrit ». Il est clair que dans ces conditions le substantif qui indique ce qui est écrit doit se mettre au nominatif, et que celui qui indique à qui l'écrit est attribué doit se mettre au datif.

Il ne faut pas s'étonner de ce que l'on puisse dire en parlant de soi-même *damic'eria* « j'ai écrit », en exprimant une réserve sur la réalité d'une action passée dont on est l'auteur. Car je peux ne pas me rappeler que j'ai écrit, ne pas me revoir écrivant, mais constater qu'une lettre est là, écrite de ma main, ou évoquer l'image de cette lettre. Je juge donc que j'ai écrit. Le résultat de l'acte fait penser que l'acte a eu lieu. Mais je ne me représente pas l'acte lui-même comme un moment de mon passé. Si, par contre, à la question *dasc'ere* ? « as-tu écrit ? » je dois répondre négativement et si je dis *ar dasc'ere* et non *damic'eria*, je veux dire que je n'ai pas accompli l'acte d'écrire comme un acte conscient et répondant à une intention.

Donc *mic'sula* signifie littéralement « il se trouve venu » et *mic'eria* « cela se trouve écrit et c'est mon écrit ». Quand on emploie ces formes, on veut dire que l'on n'a pas assisté à l'arrivée ni à la rédaction de la lettre quand elles ont eu lieu. Ce qui fait l'originalité du résultatif géorgien, c'est qu'il tient à la fois du présent et du passé, et que l'affirmation ferme d'un résultat présent enveloppe l'affirmation moins ferme qu'il a dû se produire dans le passé une action qui a donné ce résultat.

Les formes de *turmeobiti* que nous avons citées jusqu'à maintenant sont donc en réalité des formes de présent, obtenues en ajoutant le présent du verbe « être » à des participes passés. Mais le *turmeobiti* a lui-même un passé, qui indique qu'un fait avait dû se produire avant un autre fait passé, mais que le narrateur n'y a pas assisté et qu'il pense qu'il a dû avoir lieu



d'après ses traces, son résultat, ou d'après les propos d'autres personnes. *Vnaxe, rom es gamohp'arvoda* signifie « je vis que cela avait dû lui échapper ». On appelle ce temps « second *turmeobiti* », pour le distinguer de celui dont nous avons parlé jusqu'à maintenant et que l'on nomme « premier *turmeobiti* ». On peut dire aussi « résultatif présent » et « résultatif passé ». Celui-ci correspond souvent au plus-que-parfait du français, mais avec la nuance caractéristique du *turmeobiti* géorgien. Le second *turmeobiti* des verbes intransitifs se forme d'une façon analogue au premier, avec l'imparfait du verbe « être » ou avec le suffixe d'imparfait *-od-* : *mosuliq'o* « il avait dû venir », *gamohp'arvoda* « il avait dû lui échapper », *berebuliq'o* « il avait dû vieillir ». Celui des verbes transitifs est emprunté à leur aoriste passif à voyelle de version *e*, ou il est du même type : *damec'era* « je l'avais sans doute écrit » n'est autre que la forme d'aoriste passif signifiant « il fut écrit à moi, il me fut écrit » ; « je l'avais sans doute fait » se dit *gamek'eta* ou *gamek'etebina*, formes analogiques des aoristes passifs à voyelle de version *e*. C'est le contexte qui indique si *damec'era c'erili* signifie « une lettre me fut écrite » ou « j'avais sans doute écrit une lettre ».

Mosuliq'o signifie littéralement « il se trouvait venu », d'où l'on peut penser que, même si on ne l'a pas pu venir, « il avait dû venir ». Si la forme d'aoriste passif *damec'era* a pu être employée comme résultatif passé correspondant à *damic'eria*, résultatif présent, c'est que cette forme signifie littéralement « il fut écrit en relation avec moi ». *Damec'era* est la forme passive qui fait pendant à *damic'era*, qui signifie « il écrivit quelque chose qui est à moi ou qui m'est destiné ». Cette forme passive signifie donc « ma lettre fut écrite ». Mais « ma lettre » peut être une lettre qui m'est destinée ou une lettre qui porte ma marque personnelle et qui est à moi avant que je l'envoie à un autre. C'est pourquoi *damec'era* peut signifier d'une part « la lettre me fut écrite », par opposition à *daic'era c'erili* « la lettre fut écrite » (aoriste, sans complément indirect), et d'autre part « la lettre fut écrite », d'où « il y eut quelque chose d'écrit, et qui est mon écrit, la lettre », par opposition à *damic'eria c'erili* « il y a quelque chose d'écrit, et qui est mon écrit, la lettre » (résultatif présent).

Les formes de *turmeobiti* des verbes transitifs contiennent un indice personnel à valeur de datif (*mi* dans *damic'eria*, *me* dans *damec'era*) qui y représente l'agent. Elles ne peuvent pas en contenir un second qui indique à qui l'action est destinée. Le complément d'objet indirect doit être exprimé en dehors des formes verbales par un substantif ou un pronom, et ce substantif ou pronom se met non au datif, mais au génitif suivi de la postposition *tvis*, qui indique la destination (« pour »). On dit *mamas dauc'eria c'erili mistvis* « le père lui a sans doute écrit une lettre ». Les formes de la 3^e série se construisent donc en géorgien de la façon suivante :

LES PREVERBES, EXPRESSION DU FUTUR ET DU CONDITIONNEL

	sujet ou patient	agent	comp. indir.
intr.	nom.		datif
trans.	nom.	datif	-istvis

En géorgien, le verbe permet d'exprimer un grand nombre de notions et de nuances concernant les procès, c'est-à-dire les états, les changements

d'état et les actions : personne, nombre (singulier ou pluriel), direction, du procès par rapport à la personne qui parle, achèvement ou non-achèvement du procès, durée ou caractère instantané (ou ponctuel) du procès, connaissance directe ou indirecte du procès, relation du complément d'objet direct ou du complément indirect au sujet, ou relation d'un complément à l'autre, temps, mode, voix (passive ou active), distinction du procès que le sujet accomplit lui-même et de celui qu'il fait accomplir par un autre. Plusieurs de ces notions et nuances peuvent se combiner, et les oppositions qui existent entre chacune d'elles et son contraire s'entrecroisent de façons variées, que nous ne pouvons exposer ici en détail. Un même procédé peut, d'ailleurs, servir à l'expression de plusieurs notions ou nuances. C'est le cas de l'emploi des préverbes, sur lequel nous voulons nous arrêter quelque peu, en raison de son importance et des difficultés qu'il présente souvent, plus pour celui qui veut s'exprimer en géorgien que pour celui qui veut comprendre cette langue.

On peut tirer facilement *vc'er* « je l'écris » du substantif verbal *c'era* « écrire », *vak'eteb* « je le fais » de *k'eteba* « faire ». Mais comment dit-on « je l'écrirai », « je le ferai » ? Il faut pour cela employer des préverbes.

Les formes verbales sans préverbe expriment le plus souvent le procès sans plus, sans qu'aucune spécification y soit ajoutée : par exemple *c'era* « écrire », *sma* « boire », *k'lva* « tuer », *prinva* « voler ». Les formes à préverbe indiquent que le procès s'accomplit soit dans une certaine direction (qui peut s'entendre au figuré), soit d'une certaine façon, soit intégralement, jusqu'à ce qu'un certain terme soit atteint : *moprinva* signifie « voler vers l'endroit où se trouve la personne qui parle, venir en volant », *miprinva* « voler vers un endroit où n'est pas la personne qui parle », *gaprinva* « voler hors d'un endroit, sortir en volant », *gamoprinva* « voler hors d'un endroit, sortir en volant dans la direction de celui qui parle », *gadaprinva* « voler en franchissant un obstacle », *gadmoprinva* exprime la même idée, mais en y ajoutant que le mouvement a lieu vers la personne qui parle ; *dac'era* veut dire « écrire jusqu'à ce qu'on ait terminé, p. ex. une lettre ou un livre », *daleva* « boire intégralement une quantité déterminée de liquide », p. ex. le contenu d'une bouteille ou ce qui a été versé dans un verre ; *dak'lva* signifie « tuer avec un instrument tranchant (sabre, poignard, couteau) », *mok'lva* « tuer avec un autre instrument ou moyen (fusil, pierre, bâton) » (Chanidzé, *Kart. gram.*, § 63, p. 75).

C'est surtout dans les verbes exprimant des mouvements que les préverbes ont conservé leur signification primitive et fondamentale, qui est d'ordre spatial. Dans les autres verbes ils servent à rendre d'autres nuances, comme celles dont nous venons de parler. La deuxième fonction des préverbes n'exclut d'ailleurs pas la première. Un préverbe peut marquer à la fois la direction dans laquelle le procès s'accomplit et son accomplissement intégral, l'aboutissement à un terme, c'est-à-dire ce qu'on appelle l'aspect déterminé. En outre, les préverbes servent souvent à distinguer le futur du présent, et, parallèlement, le conditionnel de l'imparfait de l'indicatif.

La distinction du futur et du présent n'est pas nette en géorgien comme elle l'est en français ou en russe. Une même forme peut avoir, selon le contexte, valeur de présent ou de futur. Tandis que *j'écrirai* et *ja napichu* sont, sans aucune équivoque, des formes de futur, par opposition à *j'écris*

et à *ja pichu*, qui expriment le présent, gé. *vc'er*, qui signifie d'ordinaire « j'écris », peut s'employer avec valeur de futur, et la forme à préverbe *davc'er*, qui d'ordinaire signifie « j'écrirai » et sert de futur à *vc'er*, peut signifier « j'écris jusqu'au bout ». Cela dépend du contexte. La forme de présent *vc'er* peut s'employer avec l'adverbe *xval* « demain ». *Xval me vc'er mteli dghe c'erilebs* signifie « demain j'écrirai des lettres toute la journée ». On peut dire aussi en français, dans ce cas, *demain j'écris des lettres toute la journée*. D'autre part, à la question *rodis dac'er chen am c'erils?* « quand écriras-tu cette lettre ? » on peut répondre *me axlave davc'er mas* « je l'écris tout de suite » : *davc'er* exprime ici l'accomplissement immédiat et intégral de l'action. Ainsi, toute forme de présent à préverbe, même si ce préverbe n'a pas de signification spatiale, n'a pas forcément valeur de futur. Inversement, une forme sans préverbe et qui s'emploie d'ordinaire avec la valeur du présent, peut servir à exprimer le futur. Citons quelques autres exemples. « Je dors » se dit *mdzinavs*, forme qui signifie littéralement « il y a pour moi l'état de sommeil ». On ne peut pas lui ajouter de préverbe, pas plus qu'à *msurs* « je le désire » ou à *mrc'ams* « je crois ». La forme qui sert de futur à *mdzinavs*, *medzineba*, est tirée elle aussi de la racine *dzin-* ; mais elle est faite comme *mec'ereba* « il m'est écrit, on me l'écrit », passif à voyelle *e* (forme dite relative). Mais *medzineba* peut signifier aussi « je m'endors ». Chanidzé cite les deux phrases suivantes (*Kart. gram.*, § 107) : *dghes bevri vimuchave, dzalian dakanculi var da medzineba* « j'ai beaucoup travaillé aujourd'hui, je suis très fatigué et je m'endors » ; *chen rom ghamis p'irvel saatze chin dahbrundebi, me uk've medzineba* « si tu rentres à une heure du matin, je dormirai déjà » ; le premier *medzineba* équivaut à *dzili momdis* « le sommeil me vient », le second à *dadzinebuli viknebi* « je serai endormi ». Une forme qui a l'air d'être un présent peut être employée constamment pour exprimer le futur. Ainsi *viknebi*, qui est fait comme *vimalebi* « je suis caché », sert de futur à *var* « je suis » et signifie « je serai ». *Vnaxav*, qui est fait comme *vmalav* « je le cache », signifie « je le verrai » et sert de futur à *vxedav* « je le vois ».

Donc il n'existe pas en géorgien de procédé morphologique qui serve constamment et uniquement à exprimer le futur, ou, pour parler plus précisément, l'opposition présent-futur. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le futur s'obtient assez souvent en ajoutant au présent un préverbe, et que souvent les formes à allure de présent qui contiennent un préverbe dont la signification concrète n'apparaît pas expriment le futur. La représentation de l'avenir est, en géorgien moderne, liée à celle de l'accomplissement intégral de l'action. Mais celle-ci n'a pas d'expression qui lui soit propre. L'usage seul enseigne quelles sont les racines verbales qui, sans recours à un préverbe, expriment un procès qui s'accomplit intégralement ; ce sont de beaucoup les moins nombreuses (p. ex. *nax-* « voir », par opposition à *xed-*, qui exprime la même action, mais sans l'idée qu'elle aboutit à un terme). L'usage seul enseigne quelles racines peuvent avoir l'une ou l'autre des deux valeurs, déterminée et indéterminée, p. ex. *t'cham-* « manger ». Enfin, l'usage seul enseigne quel préverbe, ou quels préverbes, il faut ajouter à telle racine pour exprimer l'accomplissement intégral du procès. Ces deux facteurs d'imprévision ne gênent pas beaucoup quand il s'agit de comprendre la langue ; mais ils gênent notablement lorsqu'on veut la parler ou l'écrire.

Imparfait de l'indicatif et conditionnel. — En ajoutant au thème du présent-futur les suffixes *-di* (1^{re} et 2^e pers.), *-da* (3^e du sg.), *-den* ou *dnen* (3^e du pl.), ou *-odi*, *-oda*, *-od(n)en*, on obtient des formes comme *vc'erdi*, *c'erda*, *vimalebodi*, *imaleboda*, etc., qui peuvent avoir deux valeurs, celle de l'indicatif passé ou celle du conditionnel, selon que les formes auxquelles on ajoute ces suffixes expriment l'indicatif présent ou l'indicatif futur. Cet indicatif passé, qui correspond en gros à l'imparfait de l'indicatif du français, exprime une action passée qui s'est prolongée, qui a duré, qui a été ininterrompue, continue, par opposition à l'aoriste (forme de la 2^e série), qui exprime une action passée qui ne s'est pas prolongée, qui n'a pas duré, qui n'a pas eu lieu d'une façon continue, ou que du moins on considère sous cet aspect. Chanidzé les appelle respectivement *namq'o uc'q'vet'eli* « passé non interrompu, sans discontinuité », et *namq'o c'q'vet'ili* « passé interrompu, discontinu ».

Du thème du présent-futur on tire en outre, au moyen des suffixes *-de* (1^{re} et 2^e pers.), *-des* (3^e du sg.), *-d(n)en* (3^e du pl.), ou *-ode*, *-odes*, *-od(n)en*, un subjonctif, qui exprime la possibilité ou l'éventualité.

Il en existe en géorgien le même rapport entre l'imparfait de l'indicatif et le conditionnel qu'entre le présent de l'indicatif et le futur. Comme nous l'avons vu, le plus souvent une forme à allure de présent exprime le présent si elle ne contient pas de préverbe, et le futur si elle en contient un. De même, le plus souvent une forme à allure d'imparfait (présent plus suffixe *-di*, *-odi*, etc.) exprime un fait passé qui a eu effectivement lieu et qui a duré quelque temps, si elle ne contient pas de préverbe. Mais si elle contient un préverbe, elle exprime un fait éventuel présent, futur ou passé, qui aurait lieu ou aurait lieu si une certaine condition était ou avait été réalisée. Dans le premier cas, elle correspond généralement à l'imparfait de l'indicatif du français ; dans le second, à son conditionnel présent ou passé. Ainsi *vc'erdi* signifie généralement « je l'écrivais », *davc'erdi* « je l'écrirais » ou « je l'aurais écrit ». Citons quelques exemples tirés de textes littéraires.

Marxena xelit rogor moac'erdi ? (conte d'Akaki Tsérétéli, dans Tschenkéli, Chrestomathie, p. 585) « comment aurais-tu signé (ou « aurais-tu pu signer ») avec la main gauche ? » A la page précédente on lit *moac'er*, forme à préverbe qui a valeur de futur, « tu signeras ».

Dans une poésie du même écrivain (Tschenkéli, p. 488), une petite souris dit :

Rom vinme tchit'ad makcevedes,
gamomabamdes prtebsao,
gavprindebodi ert c'amsa,
gadavivlidi mtebsao.

« Si quelqu'un me changeait en oiseau et attachait des ailes à mon corps, je m'envolerais en un clin d'œil et je franchirais les montagnes. »

Le contexte indique que ces actions éventuelles sont rapportées au passé dans la première phrase, au présent ou au futur dans la seconde. Un Français, habitué à la distinction du conditionnel présent et du conditionnel passé, peut être déconcerté par ce manque de précision temporelle. Un Russe ne l'est pas, puisque sa langue ne distingue pas les temps dans l'expression de l'éventualité : *ja pochël* peut signifier « j'irais » (maintenant ou dans l'avenir) ou « je serais allé ». En géorgien, *c'avidodi* peut signifier « j'irais »



ou « je serais allé ». *Eg ambavi rom mcodnoda, c'avidodi* (Chanidzé, § 109) « si j'avais su cette nouvelle, j'y serais allé » ; *k'argi amindi rom iq'os dghes, me siamovnebit c'avidodi t'q'echi* (Tschenkéli, t. II, p. 53, n° 14) « s'il faisait beau aujourd'hui, j'irais avec plaisir à la forêt ».

De même que *vt'cham* peut signifier « je mange » ou « je mangerai », de même *vt'chamdi* peut signifier « je mangeais » ou « je mangerais, j'aurais mangé ».

Selon Tschenkéli (t. I, p. 106-107), « il peut arriver à l'occasion, quoique rarement », que le « conditionnel » géorgien exprime des actions passées habituelles qui se succédaient et qui s'accomplissaient intégralement, il est alors souvent accompagné de l'adverbe *xolme* « habituellement » : *gak'vetilis dros masc'avlebeli dac'erda xolme germanul c'inadadebas dapaze da tchven gadavtargmnidit xolme mas kartulad* « pendant la leçon, le maître avait l'habitude d'écrire une phrase allemande au tableau, et nous la traduisions en géorgien ». Le fait est exact. Mais il est exprimé d'une façon inexacte. Il ne faut pas dire que le conditionnel peut avoir à l'occasion la valeur de l'imparfait de l'indicatif, mais que des formes qui ont d'ordinaire la valeur du conditionnel ont dans certains cas celle de l'imparfait de l'indicatif. Chanidzé cite (§ 117) *davc'erdi* à côté de *vc'erdi* et *davgrexdi* à côté de *vgrexdi* parmi les formes d'indicatif, et ajoute en note : « il s'agit du *davc'erdi* et du *davgrexdi* auxquels on peut ajouter *xolme* : *davc'erdi xolme* et *davgrexdi xolme* » : « Je l'écrivais habituellement (jusqu'au bout) », « je le torçais habituellement (jusqu'à torsion complète) ».

Voici comment Vaja Pchavéla décrit le traitement barbare que l'on avait coutume d'infliger, lorsqu'il était élève au « gymnase », à tous les élèves qui parlaient géorgien (Tschenkéli, t. II, p. 579) : on se servait d'une plaque de métal appelée *mark'a* : *vinc kartulad xmas amoighebda, miatchetchebdnen xelchi da tanac grdzal saxazav picars dahk'ravdnen xelislgulze* « celui qui prononçait une parole en géorgien, on la lui appliquait dans la main, et en même temps on le frappait avec une longue règle sur la paume de la main ». L'auteur emploie dans tout le passage des verbes à l'imparfait de l'indicatif, sans *xolme*, qui expriment des actions habituelles ; plusieurs d'entre eux contiennent des préverbes qui indiquent que l'action s'accomplissait intégralement. Une forme comme *dahk'ravdnen* « ils lui frappaient » aurait valeur de conditionnel dans un autre contexte, si une condition était exprimée dans le reste de la phrase.

De plus, les verbes à préverbe qui indiquent une action s'accomplissant intégralement peuvent s'employer avec valeur d'imparfait de l'indicatif, même pour exprimer une action qui n'est pas habituelle. Il en est ainsi dans cet autre passage de Vaja (Tschenkéli, t. II, p. 510) : *danartchenebic masve pikrobdnen, k'vlav lachdaghebulni chestcherebodnen mtvares* « les autres (loups) aussi pensaient la même chose ; de nouveau, la gueule ouverte, ils regardaient fixement la lune » ; *pikrobdnen* signifie « penser », sans autre précision, *chetchereba* « fixer ses regards », action qui comporte un terme ; le « présent » *chevstchereb*, hors contexte, peut signifier « je le regarde fixement » ou « je le regarderai fixement ». Enfin, dans la Grammaire de Chanidzé, p. 130, on trouve citée une phrase de Qazbegi qui contient des formes d'imparfait de l'indicatif, les unes sans préverbe, les autres à préverbe ; elles expriment des actions non habituelles qui ont occupé une cer-

9386

taine durée, et dont certaines se sont accomplies intégralement. Dans un autre contexte, qui contiendrait une condition, ces formes à préverbe auraient valeur de conditionnel.

Il faut recourir à l'histoire de la langue pour voir ces faits sous leur véritable jour. Aujourd'hui, hors contexte, *davc'er* et *davc'erdi* sont respectivement le futur et le conditionnel de *vc'er*. Hors contexte, *davc'erdi* n'est une forme d'imparfait de l'indicatif que si l'on y ajoute *xolme*. Mais la signification qui est aujourd'hui usuelle n'est pas la signification primitive. A date ancienne, *vit'q'vi*, *vnaaxav*, *davc'er*, *ganvdzlierdebi* et autres forces de présent à préverbe avaient valeur de présent et non de futur; elles signifiaient « je dis », « je vois », « j'écris », « je deviens fort » (Chanidzé, Introduction de sa Chrestomathie du vieux géorgien, § 45, rem. 1). Le préverbe marquait l'accomplissement intégral de l'action; certaines racines exprimaient l'action s'accomplissant intégralement, sans l'adjonction d'un préverbe. Les procès futurs étaient exprimés normalement par le subjonctif. On trouve cependant quelquefois, notamment dans *le Chevalier à la peau de panthère* (XII^e siècle), des présents à préverbe avec valeur de futur, p. ex. dans *dghes ara*, *xvale movk'vdebi* « je ne mourrai pas aujourd'hui, mais demain », où la valeur temporelle de *movk'vdebi* est d'ailleurs précisée par l'adverbe *xvale* « demain ». Les formes d'imparfait servaient dans la vieille langue à exprimer des actions passées s'accomplissant intégralement. On lit dans l'Evangile de saint Luc, 24, 32 (texte à *x* superflus, Chrestomathie de Chanidzé, Baramidzé et Abouladzé, p. 5) : *anu ara guli tchueni ganqurvebul xiq'o tchuen chovris, vitar igi met'q'oda tchuen gzasa zeda, da vitar igi gamogvitargmanebda tchuen c'ignta?* « Comment notre cœur n'était-il pas déchiré, quand il nous parlait en chemin et quand il nous expliquait les Ecritures ? » Dans la version à *h* superflus du même Evangile, 5, 2, on lit *ganrcxidas badeta* « ils lavaient les filets ». Aujourd'hui *met'q'oda* et *gamogvitargmanebda* sont des formes de conditionnel, et *garecxva* sert à former le futur et le conditionnel de *recxva* « laver ».

Au cours de l'histoire de la langue, les formes de présent exprimant une action qui aboutit à un terme ont été employées de plus en plus souvent pour exprimer le futur. Car elles attirent l'attention sur l'aboutissement au terme. Or cet aboutissement ne se fait pas instantanément, puisqu'il s'agit de formes duratives; mais il se fera dans un avenir plus ou moins proche. L'emploi du présent à préverbe est ainsi devenu en géorgien moderne le moyen normal d'exprimer le futur de l'indicatif. Les formes de passé correspondantes (suffixe *-di*, *-odi*) ont été attirées par analogie dans le cercle du futur. Mais les faits futurs qu'elles expriment sont des futurs d'un genre particulier. Ils sont futurs non par rapport aux faits qui se passent présentement, mais par rapport à d'autres faits posés comme étant leurs conditions éventuelles, car l'accomplissement d'un fait lié à une condition est postérieur, au moins théoriquement, à l'accomplissement de ces conditions. Le « présent » d'aspect déterminé *davc'er* exprime le plus souvent deux notions à la fois : l'accomplissement intégral de l'action et sa postériorité par rapport au moment où le sujet parlant prononce sa phrase. Si la forme de passé correspondante, *davc'erdi*, est employée en relation avec des expressions énonçant des conditions éventuelles, elle exprime à la fois l'accomplissement intégral de l'action et sa postériorité éventuelle par rapport aux faits posés comme conditions :

Eg ambavi rom mcodnoda, davc'erdi c'erils « si j'avais su cette nouvelle, j'aurais écrit une lettre » (litt. « j'écrivais une lettre ») ; *mcodnoda* veut dire « j'avais eu connaissance » ; la condition est un événement passé, d'ordre éventuel.

Mag ambavs droze rom vicnobde, davc'erdi c'erils « si je savais cette nouvelle assez tôt, j'écrirais une lettre » ; *vicnobde* exprime la condition, un événement dont on envisage l'éventualité présente ou future ; *davc'erdi*, étant par sa forme et son origine un imparfait, exprime un fait qui a moins de réalité que le « présent » ; l'accomplissement de l'action n'est pas exprimé par *davc'erdi* d'une façon ferme, comme par *davc'er*, mais sous condition ; l'action est reportée hors du plan de la réalité, dans celui de l'éventualité.

Comme nous l'avons déjà dit, si *davc'erdi* est employé dans un contexte où l'on relate des faits passés et où n'est exprimée aucune condition éventuelle, il exprime une action passée qui s'accomplissait jusqu'au bout tout en occupant une certaine durée ; il conserve alors sa signification primitive. On peut y ajouter *xolme*, s'il s'agit d'une action habituelle, pour préciser cette dernière nuance ; mais on peut aussi, s'il n'y a pas d'équivoque, ne pas ajouter *xolme*.

Ainsi, en géorgien moderne, il n'y a pas de différence formelle entre le présent et le futur de l'indicatif, ni entre l'imparfait de l'indicatif et le conditionnel. La manière dont une forme est faite ne permet pas de décider si elle exprime un présent ou un futur, un procès qui avait lieu effectivement ou un procès éventuel. Seul l'usage apprend que *vnašav* signifie « je verrai » (futur) et *vnaq'av* « je heurte » (présent). 1° Certaines formes ont toujours une des deux valeurs suivantes, et une seule : présent (procès sans terme envisagé ou aboutissant à un terme), futur ; s'il s'agit d'une forme à suffixe *-di*, *-odi*, imparfait de l'indicatif (procès sans terme envisagé ou aboutissant à un terme), conditionnel. 2° Certaines ont habituellement, mais non toujours, une de ces valeurs. C'est celle qu'on donne hors contexte : p. ex. *vc'er* « j'écris », *davc'er* « j'écrirai » ; *davc'erdi* signifie le plus souvent « j'écrirais » ou « j'aurais écrit » ; hors contexte, il ne signifie « j'écrivais (jusqu'au bout) » que si l'on y ajoute *xolme*. 3° Certaines peuvent avoir couramment deux valeurs. On peut dire, p. ex., que, hors contexte, *vasc'avli* signifie « je l'instruis » et « je l'instruirai », *vt'čam* « je mange » et « je mangerai ».

Un trait caractéristique du géorgien est que la distinction des modes, qui correspond à celle des diverses attitudes que le sujet parlant peut prendre à l'égard des procès qu'il exprime, y est moins tranchée et moins constante que dans certaines autres langues. Comme le dit Chanidzé (*Kart. gram.*, § 116, rem.), « parfois la frontière entre les modes n'est pas fermement établie ; les cas d'emploi d'un mode à la place d'un autre sont fréquents ». Mais, dans un contexte donné, la valeur modale et temporelle des formes verbales géorgiennes ne prête en général à aucune ambiguïté. La langue permet d'exprimer avec précision la succession des faits et leur caractère réel ou éventuel.

René LAFON
(à suivre)

L'illustre professeur de Tiflis, M. Akaki Šanidze, dont on a fêté en décembre 1957 le 70^e anniversaire, a eu l'obligeance, dont nous le remercions bien vivement, de nous procurer un exemplaire d'une importante publication toute récente (l'avant-propos est daté du 25 mars 1959) qui constitue le volume 5 des « Travaux de la Chaire d'ancien géorgien » publiés par l'Université de Tiflis. C'est un magnifique volume in-4° de 020-340 pages, intitulé : « Ministère de l'Instruction Supérieure de l'U.R.S.S. Université Staline de Tiflis. Travaux de la Chaire d'ancien géorgien, 5. *L'homiliaire sinaïtique de 864*. Préparé pour l'impression par les membres de la Chaire sous la direction d'A. ŠANIDZE, avec une introduction et une étude (par A. Šanidze) » (1).

L'ouvrage contient une édition complète d'un manuscrit fameux du Sinaï, le cod. Sin. géorg. 32-57-33, qui est considéré comme le plus ancien manuscrit daté qui nous soit parvenu : il porte en effet la date de 864.

Ce précieux document a retenu depuis longtemps l'attention des philologues géorgisants. A. Tsagareli, qui examina le manuscrit sur place en 1883, en publia une brève description dans son « Catalogue des manuscrits géorgiens du monastère du Sinaï » (1888, n^{os} 83 et 86) (2). En 1902, M. Marr, lors de son voyage d'études au Sinaï, prit du codex une description complète, qui ne fut publiée qu'en 1940 (3). Nous-même, dans notre récent *Catalogue des manuscrits géorgiens littéraires du Mont Sinaï* (4), avons donné une analyse détaillée et une minutieuse description matérielle du manuscrit (pp. 72-97), que nous avons pu étudier tout à loisir en 1950 lors de notre séjour au Sinaï comme membre de l'expédition scientifique de la « Library of Congress » de Washington; il nous plaît de souligner que c'est un microfilm exécuté par cette expédition qui a rendu possible le travail de M. Šanidze et de ses collaborateurs (voir p. 016, note 2).

Le manuscrit est aujourd'hui divisé en trois tronçons qui portent respectivement les cotes 32 (fol. 1-84), 57 (fol. 85-114) et 33 (fol. 145-275); il n'est plus complet; les deux premiers et les deux derniers feuillets du cod. 32 sont perdus; en outre, 75 feuillets manquent entre le cod. 57 et le cod. 33. Le texte est écrit en une belle majuscule de 3-4 mm de haut, et disposé en deux colonnes de 24-27 lignes chacune (5).

Aux fol. 273v-274r se lit un long colophon attestant que le codex a été copié en l'an 864, au monastère de Saint-Sabas près de Jérusalem, par Ammonas, pour Macaire Léthéthéli et Poemen Kakhi, et qu'il a été offert au monastère du Sinaï par Macaire lui-même (6); on lira sans doute avec intérêt et plaisir ce colophon, que nous traduisons ici littéralement dans toute sa naïve redondance :

« Par la miséricorde du Père, du Fils et du Saint-Esprit, sainte Trinité adorable, par la faveur de notre Dieu et l'intercession de la sainte Mère de Dieu, Marie toujours vierge, par la vertu de la vénérable et vivifiante Croix du Seigneur, par la grâce de la sainte Anastasis, sépulture de Notre Seigneur Jésus-Christ, par l'intercession de tous les prophètes, apôtres, évangélistes, justes et martyrs et de tous ses saints, et par la grâce du saint et glorieux prophète Moïse, moi, Macaire Léthéthéli, grand pécheur, fils

de Grégoire Grdzéli, ai été rendu digne par Dieu de faire ce saint *mravalthavi* avec la coopération de notre frère spirituel Poemen Kakhi, grâce aux bons offices du copiste Ammonas, mon neveu, fils de Vakhthang Modzarghuli, pour la commémoration de nos âmes et des âmes de nos parents et de tous nos défunts. Or, que Dieu vous satisfasse par ces saintes homélies, pères et frères qui les lirez : souvenez-vous de nous les prénommés, vivants et défunts, auprès de Dieu dans vos saintes prières, afin que grâce à vous nous soyons sauvés, au jour redoutable de notre jugement, des pleurs des yeux et des grincements des dents (*Matth.*, XIII, 50, etc.) (7) ; et que Dieu se souvienne de vous aussi dans son royaume. Amen. Et que le Seigneur se souvienne de tous ceux qui ont collaboré à ce livre pour leurs âmes. Ce livre a été écrit à Jérusalem, dans la grande Laure de notre saint et bienheureux père Sabas, aux jours du patriarche Théodose qui aime Dieu, et de Salomon, révérend et bienheureux higoumène de Saint-Sabas. Et ce saint livre a été copié en l'an du monde 6468, 84^e du chronicon (= A.D. 864).

« Et moi, le pauvre Macaire, j'ai offert ce saint recueil au saint des saints Mont Sinaï pour notre propre commémoration et profit et pour nos âmes ; il contient l'ornement de toutes les fêtes de l'année, prononcé par les saints docteurs. Donne-nous, Seigneur, de trouver ta miséricorde en ce jour-là, pour nos âmes pécheresses et torturées sans pitié par le démon, prince du mal. Seigneur, sauve notre âme de la mort, nos yeux des larmes et nos pieds de l'obstacle. Amen. Gloire à Toi, Seigneur, qui m'as rendu digne, moi indigne, de terminer cette œuvre. »

Macaire de Léthéthi (8) est probablement le moine Macaire, disciple de Grégoire de Chandztha († 861), qui séjourna à Jérusalem et dont la Vie de Grégoire nous a conservé une lettre qu'il écrivit à la Ville Sainte et à son maître (9).

Dans son colophon, Macaire donne au manuscrit le nom de *mravalthavi*, littéralement « polycéphale », c'est-à-dire « recueil de nombreux textes » (10). Le codex contient en effet une ample collection d'homélies, relatives aux principales fêtes de l'année, mobiles et fixes ; en lui appliquant la terminologie proposée par Mgr Ehrhard pour les recueils grecs, on pourrait l'appeler *Panegyricon*, quoiqu'aucun des trois types distingués par Mgr Ehrhard dans les *Panegyrica* grecs ne corresponde exactement au recueil géorgien. Celui-ci, malgré les mutilations qu'il a subies, conserve encore 50 textes, homilétiques ou hagiographiques, dont 4 seulement sont incomplets ; ils se rapportent aux fêtes suivantes :

- Annonciation (25 mars), n^{os} 1-4 ;
- Noël (25 décembre), n^{os} 5-7 ;
- S. Jacques (26 décembre), n^{os} 9-10 ;
- S. Etienne (27 décembre), n^{os} 9-10 ;
- S. Basile (1^{er} janvier), n^{os} 11-12 ;
- Epiphanie (6 janvier), n^{os} 17-18 ;
- Présentation (2 février), n^{os} 17-18 ;
- Carême, n^{os} 19-20 ;
- XL Martyrs (4^e samedi du carême ou 9 mars), n^o 21 ;
- Samedi de Lazare (veille des Rameaux), n^o 22 ;
- Dimanche des Rameaux, n^{os} 23-25 ;
- Lundi saint, n^o 26 ;
- Lacune de 75 feuillets*
- Pâques, n^{os} 27-28 ;
- Premier dimanche après Pâques, n^{os} 29-30 ;
- Ascension, n^o 31 ;
- Pentecôte, n^{os} 32-33 ;
- Transfiguration (6 août), n^o 34 ;
- Koimesis (15 août), n^{os} 35-36 ;
- Décollation de S. Jean-Baptiste (29 août), n^{os} 37-38 ;
- Dédicace (13 septembre), n^{os} 39-40 ;

Exaltation de la Croix (14 septembre), n^o 41-43 ;
Martyres de S. Pierre et de S. Paul (8 mai), n^{os} 44-45 ;
Fête des Martyrs et des défunts (22 janvier ou premier dimanche après la Pentecôte), n^o 46-49 ;
Martyre des moines du Sinaï et de Rhaïthou (13, 14 janvier ou 22 décembre), n^o 50.

Tous les textes sont publiés intégralement dans la monumentale édition de M. Šanidze, qui a été établie avec la collaboration d'I. Imnaišvili (pour les fol. 1r-70r), L. Kiknadze (fol. 70v-119v), M. Šanidze (fol. 119v-168v), Z. Tchumburidze (fol. 168v-220r) et L. Baramidze (fol. 220v-275r). L'édition proprement dite (pp. 1-283) est suivie d'une intéressante étude de M. A. Šanidze lui-même (pp. 285-338), où sont traités les points suivants : 1^o les descriptions publiées jusqu'ici du manuscrit, son contenu, et les éditions qui ont été faites de certains de ses textes, d'après le Sinaiticus ou d'après d'autres témoins; 2^o l'histoire du manuscrit et son état actuel; 3^o les principes de l'édition; 4^o la langue des textes (phonétique, morphologie, syntaxe, vocabulaire).

Le codex Sinaiticus de 864 est un des plus vénérables monuments de l'ancienne littérature géorgienne. Son antiquité et le caractère de son contenu imposaient d'en publier une édition intégrale. Les homélies qu'il renferme portent les noms d'Athanase d'Alexandrie, Antipater de Bostra, saint Basile, Grégoire le Thaumaturge, Epiphane, Ephrem, Jean Chrysostome, Cyrille de Jérusalem, Méléce d'Antioche, Proclus, Sévérien de Gabala, Timothée de Jérusalem : c'est-à-dire qu'elles appartiennent, ou prétendent appartenir, au fonds le plus ancien de l'homilétique grecque. Plusieurs sont des *unica*, qui ne se lisent dans aucun autre manuscrit géorgien. Pour un bon nombre d'entre elles, nous n'avons pu, malgré de longues recherches, découvrir aucun correspondant, grec ou autre, et il est probable que dans plus d'un cas le modèle qui a été traduit en géorgien n'existe plus. C'est dire quel précieux matériel l'édition du Sinaiticus fournit aux historiens de l'ancienne littérature chrétienne.

L'admirable publication de M. Šanidze et de ses collaborateurs, grâce à laquelle il est possible désormais d'étudier dans leur intégrité tous les textes du vieux *mravalthavi* du Sinaï, est un trésor non seulement pour la philologie géorgienne, mais aussi pour la patrologie et pour l'histoire de la liturgie.

GÉRARD GARITTE,
Professeur à l'Université de Louvain.

NOTES

(1) სსრ კავშირის უმაღლესი განათლების სამინისტრო. თბილისის სტალინის სახელობის სახელმწიფო უნივერსიტეტი. ძველი ქართული ენის კათედრის შრომები. 5. სინური მრავალთავი 864 წლისა. სასტამბოდ მოამზადეს კათედრის წევრებმა აკაკი შანიძის რედაქციით, წინასიტყვაობით და გამოკვლევით. Tiflis, 1959, 320-340 p., 11 planches hors-texte. Titre en russe, p. 02 : Ministerstvo Tiflis, 1959, 320-340 p., 11 planches hors-texte. — Titre en russe, p. 02 : Ministerstvo Vysšego Obrazovanija SSSR. Tbilisskij Gosudarstvennyj Universitet imeni Stalina. Trudy Kafedry drevnegruzinskogo jazyka, 5. *Sinajskij mnogoglav 864-go goda*. Podgotovleno k pečati členami Kafedry pod redakciej, s predislovijem i issledovanijem A.G. ŠANIDZE. — Traduction russe de la table des matières, pp. 013-014, et de l'avant-propos, pp. 017-019.

- (2) Voir *Bedi Karthlisa*, n° 23 (N.S.), janvier 1957, p. 8.
- (3) N. MARR, *Opisanie gruzinskih rukopisej Sinajskogo monastyrja*, Moscou et Lénin-grad, 1940, pp. 1-26 et 93-97.
- (4) C.S.C.O. 165, Subs. 9, Louvain, 1956 ; voir *Bedi Karthlisa*, n° 23 (N.S.), janvier 1957, pp. 9-11.
- (5) On trouvera des reproductions photographiques du manuscrit dans le catalogue de MARR cité plus haut, pl. I-III (couvertures), VI (plat intérieur de l'ais postérieur), pl. XVI (fol. 59v-60r), XVII-XVIII (fol. 273r et 274r : colophon) ; — dans l'album paléographique d'I. ABULADZE, *K'art'uli ceris nimušebi*, Tiflis, 1949, pl. 6, 7 et 34 ; — enfin dans les planches de l'édition de M. SCHANIDZE : pl. 2-3 (couvertures), pl. 4 (fol. 212v), pl. 5 (fol. 273r), pl. 6 (fol. 56v), pl. 7 (fol. 134r), pl. 8 (fol. 161r), pl. 9 (fol. 273r), pl. 10 (fol. 274r) et pl. 11 (fol. 274v).
- (6) Le colophon est publié in-extenso dans MARR, *Opisanie*, pp. 22-24 ; GARITTE, *Catalogue*, pp. 93-95 (avec traduction latine) ; éd. SCHANIDZE, pp. 280-281.
- (7) Il faut remarquer ici l'intéressante leçon archaïque « les pleurs des yeux », qui appartient à la veille version arménienne des évangiles et qui est conservée dans les manuscrits géorgiens d'Opiza, de Džruči et de Parkhali ; voir S. LYONNET, *Les origines de la version arménienne et le Diatessaron*, Rome, 1950, pp. 22-23 ; R.P. BLAKE, dans *Patrol. Or.*, XXIV, 1, Paris, 1933, p. 76, note 29 ; A. SCHANIDZE, *Two Old Recensions of the Georgian Gospels* (en géorgien), Tiflis, 1945, p. 47.
- (8) SCHANIDZE signale qu'il existe un village de ce nom à 7 km. au sud de Kharéli (p. 295).
- (9) P. PEETERS, *Histoires monastiques géorgiennes*, Bruxelles, 1923, pp. 287-288 ; M. TARCHNISCHVILI, *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur*, Vatican, 1955, p. 63 ; *idem.*, dans *Oriens Christianus*, 41 (1957), p. 92, n° 6 ; éd. SCHANIDZE, p. 295.
- (10) Voir sur ce terme I. ABULADZE, « *Mravalt'avi* », dans *Enis, istoriisa de materialuri kulturis Institutis Moambe*, 14 (1944), pp. 241-316, spécialement pp. 241-244.

Dans le n° 9 de cette revue (page 17), nous avons désigné dix à douze églises et monastères qui, dans les environs d'Antioche, revenaient aux Géorgiens. Mais l'appartenance de Saint Barlaam aux Géorgiens nous avait paru douteuse. Heureusement, le doute s'est avéré sans fondement. Ce monastère aussi, au moins aux XI^e-XIII^e siècles, fut un domaine géorgien. Nous en trouvons la preuve irréfutable dans le Catalogue des Manuscrits Géorgiens du Mont Sinaï que N. Marr publia en 1940 à Saint-Petersbourg (Léningrad).

A propos de la fête de saint Barlaam ou Barlam, nous lisons, à la page 91 de ce Catalogue : « Le 19 juillet, jour de la saint Barlam, fête du monastère Saint-Barlaam des Géorgiens qui est au Mont Cavcas (près d'Antioche) ». A la page 274 de ce même Catalogue, il est cité un moine copiste de manuscrits géorgiens, lequel œuvrait au XII^e siècle, ce qui semble bien montrer l'appartenance aux Géorgiens de ce monastère.

Ainsi, il devient indiscutable qu'au Moyen-Age le monastère Saint-Barlaam situé aux environs d'Antioche était un domaine géorgien.

Dans le même numéro de cette revue (page 18), nous émettions l'opinion suivante : « l'église Saint-Thomas est le premier monument connu que bâtit à l'étranger un architecte géorgien ». Il apparaît que cette primauté doit être refusée à l'église Saint-Thomas et reportée d'Antioche plus loin en Egypte.

En 1950, l'Institut Américain d'Etudes Byzantines dont le président était le célèbre karthvélogue R. P. Blake publia, en l'honneur du Professeur Crum l'ouvrage suivant : *Coptic Studies in Honor of Walter Ewing Crum*, Boston, Mass. dans ce recueil figure un rapport intitulé : U. Monneret de Villard, *Una chiesa di tipo georgiano nella necropoli tebana*, c'est-à-dire « une église de style géorgien dans la nécropole de Thèbes ».

Le désert de Thèbes représente l'endroit où, pour la première fois, fleurit et s'épanouit la vie monastique. C'est là, au IV^e siècle, que l'on trouve le grand écrivain ascète de langue grecque Evagre du Pont ou Evagre le Géorgien.

L'église découverte par Monneret de Villard se trouve précisément dans ce désert près du village de Khournet-Mourai. Cet édifice est complètement en ruines et ce n'est qu'à la suite de fouilles que ses fondations furent découvertes. D'après ses plans, cette église appartiendrait au type archéologique de basilique à trois nefs. La grande originalité de cette église se manifeste par le fait qu'au lieu d'y avoir effectivement trois nefs, il y a, alignées côte à côte, trois églises orientées. C'est ce qui fait que dans cette basilique la nef centrale n'est pas séparée des nefs latérales par des colonnes comme c'est, par exemple, le cas de la cathédrale de Svéti-Tzhovéli, à Mtzhet, mais par des murs absolument pleins. De ce fait, pour venir du dehors et pour communiquer d'une nef à l'autre, des ouvertures assez larges et hautes ont été pratiquées. C'est ainsi que se présente l'église qui fut construite dans le sable égyptien.

Le plan et le contour de sa construction rappellent étonnamment la configuration des plus anciennes églises de Géorgie telles que, par exemple, celles

de Bolni-Kapanarhi, de Sagouramo-Tchéreми, de Zegami, mais, écrit Monneret, la ressemblance et la parenté de la basilique de Thèbes est encore plus frappante avec l'église d'Ouphli-Tsihé en Kart'lie. Et l'église d'Ouphli-Tsihé est bien l'un des plus vieux monuments de l'architecture géorgienne.

Etant donné que la présence de l'église en Egypte n'est expliquée et justifiée ni par l'archéologie copte ni par les exigences de la liturgie locale, Monneret de Villard, après avoir étudié les plans de cette église, pense que ceux-ci furent transplantés en Egypte par des moines géorgiens. D'après cet archéologue, cette église fut construite par des Géorgiens aux IX^e-X^e siècles au plus tard. Il est vrai qu'à cette époque on ne voit pas de Géorgiens en Egypte, mais — toujours selon Monneret — on trouve une forte colonie arménienne qui aurait probablement entraîné avec elle des moines géorgiens dans la vallée du Nil.

Que l'église de Thèbes soit le reflet d'une basilique cloisonnée à trois nefs c'est tout ce qu'il y a de plus vraisemblable, mais la dater des IX^e-X^e siècles serait plus sujet à caution et c'est une hypothèse tout à fait contraire à l'Histoire de dire que des Géorgiens ont accompagné des Arméniens dans leur descente en Egypte. Les Géorgiens n'ont jamais suivi les moines arméniens nulle part, alors pourquoi l'auraient-ils fait en Egypte, surtout aux IX^e-X^e siècles quand les uns, à l'image des Coptes, étaient monophysites et les autres orthodoxes.

Si l'église de Thèbes a été construite par les Géorgiens, elle n'a pas pu l'être aux IX^e-X^e siècles. A cette époque, même en Géorgie, on ne construisait déjà plus d'églises de ce style et qui aurait pensé à le ressusciter à l'étranger en Egypte ? C'est pourquoi le temple bâti près de Thèbes doit remonter à l'époque où, sur le territoire géorgien lui-même, on construisait des églises de ce type, à savoir : du V^e au VIII^e siècle.

Qui sera le bâtisseur de l'église géorgienne en Egypte ? Cette église peut avoir été construite par le prince Pierre de Géorgie (mort en 488) au V^e siècle. On sait qu'il a été archevêque et qu'il a longtemps séjourné en Egypte. Il est vrai que sa biographie syrienne ne nous dit rien de l'œuvre constructrice de Pierre en Egypte, mais nous lisons dans la version géorgienne d'une autre biographie de Pierre : « Le Saint et Bienheureux Pierre et ses disciples allèrent en pèlerinage aux monastères d'Egypte, et, en priant, visitèrent les ermitages des saints pères. Puis ils choisirent un endroit et y bâtirent une église et un monastère à côté ». (Vie de Pierre de Géorgie, chap. 27, p. 20, éditée par N. Marr.)

Evidemment, nous ne savons pas si ce renseignement est de source ancienne ou si c'est le traducteur géorgien qui, de sa propre autorité, ajouta cet appendice. Mais on trouve d'autres Géorgiens que Pierre en Egypte. N'avons nous pas, dans le numéro 6 de « Bédi Karthlissa », à la page 27, fait connaître au lecteur la présence géorgienne au Mont Sinaï dès le VII^e siècle si ce n'est plus tôt. Sans aucun doute, avant d'atteindre le Mont Sinaï, les moines géorgiens ne pouvaient éviter la vie monastique ardente dans les environs de Thèbes. Dès le début, des croyants de tous les pays de la Chrétienté affluaient en masse vers ce lieu, et il est absolument impensable que, parmi eux il n'y eut aussi des Géorgiens ; d'autant plus que dans l'Empire de Byzance, il n'existait pour ainsi dire aucune région où il ne se trouvât des communautés géorgiennes. De ce fait il n'est pas

absurde de penser que l'église géorgienne de Thèbes fut construite avant le IX^e siècle dans le désert égyptien par des moines géorgiens qui s'y étaient installés. Un édifice semblable à la construction dite à trois nefs est d'origine asiatique. Nous le voyons en Syrie-Babylonnie, en Médie et en Perse. Les plus anciennes églises de ce genre sont apparues en Mésopotamie et en Géorgie. C'est justement là, chez nous, qu'il a fleuri avec le plus de vigueur et, de l'avis des critiques d'art, a rayonné de Kart'lie dans les pays méditerranéens, dans les Balkans et dans tout l'Occident. Si puissant était jadis le souffle vivifiant de l'art géorgien dans l'Orient chrétien.

M. TARKNICHVILI

(« Bedi Karthlisa » N^o 11. Traduction de *Thamaz Naskidachvili*).

RUST'AVELI AND ARIOSTO

The statement in the Prologue to *The Man of the Panther-skin*, (1) « In the Arabic tongue they call the lover (*mijnuri* : Arabic and Persian *majnun*, literally, 'jinn-possessed) 'madman' » (22) is an acknowledgement of a debt of some importance to an Arabo-Persian tradition in respect of the figure of Tariel, the lover whose passion is symbolised by the skin he wears ; and more particularly to the *Laila and Majnun* of Rust'aveli's older contemporary and fellow-Transcaucasian Nizami, a work to which the Georgian poet makes direct reference when he declares that the woes of Tariel are greater than those of Qays (*Qaen*), the frenzied lover of the Persian tale (1340).

Waif and outcast that he is, Nizami's Qays is a pathetic creature such as could never play a leading role in any tale of chivalry. Nevertheless, it may be that, in virtue of a common descent from him, Rust'aveli's distraught Tariel and the love-demented paladin from whose condition Ariosto's *Orlando Furioso* (2) derives its title should be regarded as kin.

Hammer-Purgstall seems to have been the first to suggest that Ariosto might have been ultimately indebted to Nizami's story for the motif of love-madness, a motif which he thought Crusaders' tales might have brought to Western Europe (3). The idea was advanced again by Ethé (4). This theory of the influence of Iranian romantic literature on the epics of the Italian Renaissance was widened by Pizzi, who declared that « la bionda Angelica del Boriardo e del Ariosto è figlia della feconda fantasia della Persia. » (5) It is to be regretted that these speculations do not appear to have engaged the attention of students of Italian literature.

Various writers, including Karst (6) and Avalishvili (7) have suggested that some resemblance is to be found between the works of Rust'aveli and Ariosto. Certainly at first sight it seems possible to draw some comparison between Tariel's flight from the world after the loss of his beloved, Nestan:

I forsook the abodes of men: deeming the haunts of goat and deer fit

places for my habitation, I wandered and roamed over each deep glen and lofty mountain-side (653).

— and that of Orlando when he realises that Angelica has given her heart and hand to another:

Di pianger mai, mai di gridar non resta,
Nè la notte nè'l di si dà mai pace.
Fuggi cittadi, e borghi, e alla foresta
Sul terren duro al discoperto giace... (XXIII, 125, p. 247).

The inward quality of the two figures is however very different. Orlando in his affliction is represented as a brutish maniac, wreaking destruction on all sides (XXIII, 133-34, p. 248: XXX, 8-9, pp. 319-20). His madness has no spiritual element, and ultimately finds a flippant cure (IV, 67 ff., p. 372). De Sanctis has well said of him in his madness, « Questo tipo della cavalleria, così trasformato, è già una concezione ironica. » (8)

The spectacle presented by Tariel is very different. The passage in the Prologue already quoted, together with a number of others, prepares the reader for the discovery that Rust'aveli's is a quite special conception of the mental unbalance caused by the stress of love. The key adjective *kheli*, although commonly translated « mad », must in fact be considered to connote in his idiom a condition of mind entirely proper to lovers at certain seasons, and indeed to any who has a friend in dire straits. Thus not only does Avt'andil say, « Since I am a lover, it befits me to roam mad over the plains » (784), and the King of Gulansharo exclaim on first beholding Nestan, « Fitting indeed were it for her lover to roam mad through the fields! » (1180), but Avt'andil is described as being mad for the sake of the unhappy Tariel (871). The behaviour of Tariel himself, the *mijnuri* par excellence, does indeed on occasion (e.g. 269) show the extravagance of mental derangement, but Rust'aveli does not think it incongruous to put into his mouth a long, lucid account of his past life, (310-658), and in his dealings with those whom he regards as his friends he is rational enough. When at last he can see a prospect of winning back his beloved (1352) his distraction passes away for good.

It may be noted that the *mijnuri* is usually depicted as a wandering solitary (e.g. 10, 31, 162, 784, 871, 1180). The « madness » which is so frequently predicated seems to represent a single-minded devotion and self-abnegation having something in common with those of a knight of Western romance engaged on a quest.

A correspondence to the behaviour of the distraught Tariel fundamentally truer, though less obvious, than that of Orlando might perhaps be found in the story of Yvain, the hero of Chrétien de Troyes, who when he realises that he has failed to keep a promise given to his lady and that she is wroth with him, tears his flesh, strips off his clothes, and flees to the forest, there to dwell « like a madman or a savage. » (9) Somewhat as Tariel shuns the world of men and action until the light of a new hope has cleared the shadows from his mind, Yvain does not play any further active part in the development of the tale until he has recovered his sanity. Like Rust'aveli, Chrétien shows respect for the conventions of chivalry.

All in all, whatever we may think of the question of their common ancestry, we may well agree with Beridze that the resemblance between Tariel and Orlando is « puramente esteriore e approssimativo. » (10)

R. H. STEVENSON.

(1) References are to the quatrains in the edition published by the Rust'aveli Institute (Georgian Academy of Sciences) in 1957.

(2) References are to Zingarelli's 3rd édition, Milan, 1944.

(3) *Geschichte der schoenen Redekuenste Persiens*, Vienna, 1818, p. 111.

(4) *Die höfische und romantische Poesie der Perser*, Hamburg, 1887, p. 41

(5) *L'origine persiana del romanzo di Tristano e Isotta*, Rome, 1911, p. 5. See also the same author *Storia della poesia persiana*, vol. 2, Turin, 1894, pp. 83-84, 430-31.

(6) *Littérature géorgienne chrétienne*, 1934, p. 132.

(7) « O Nosyashchemn Barsovu Kozhu », *Kavkaz*, March, 1938.

(8) *Storia della letteratura italiana*, vol. 2, Rome, 1912, p. 35.

(9) *Der Löwenritter* (text of *Yvain*), ed. W. Foerster, Halle, 1887, pp. 115-16, 2804-07.

(10) Preface to his Italian translation of Rust'aveli, *La pelle di leopardo*, Milan, 1945, p. X.

EX PONTO, III AND IV

Some Notes by W. E. D. Allen

III. The Trialetian Goblet (for Cormac)

Of the various known Swanian standards or banners, observes V. V. Bardavelidze in her recent book (1), one known as *lem* (= lion) belonged to the Mestia community of Upper Swanet'i and was kept at St. George's Church at Seti. Georgian documents of the fourteenth century indicate that the standard *lem* was in the charge of the elder of 'the united valley of Fortunate Swanet'i' — as the upper country was then called. When necessary, the elder called up the warriors of the valley and as *melome* or standard-bearer led them in war (2). Once a year, on the Khylish feast-day, *lem* was triumphantly brought out of the church and displayed at the races (3). According to a tradition widely held among the Swans, the beast represented on the standard is not a lion but a wolf. And here it may be recalled that the Georgians have always held the wolf to be a symbol of courage and victory : the image of a wolf's head adorned the helmet of king Wakhtang Gurgaslan (= 'wolf-lion'), the Georgian national hero of the fifth century A.D. (4).

Among the Swans, wolves were endowed with supernatural strength, cunning, and unusually sharp eyesight. They were credited with ability to foresee and know of events taking place 'beyond twelve mountains', — a distance which the Swans believed a wolf to be capable of traversing in a night. They were endowed also with magic qualities directed to the weal of man. The killing of wolves was taboo; and a Swan would stand before an accidentally killed wolf, with his head uncovered and beg for forgiveness and weep over it as over 'a member of the family'. The rare occasions when a wolf was killed unintentionally were followed by a festive procession of men known as *Ashangelo* or *Shashangelo* — apparently a distorted Georgian word, *sa-mgel-o*, — 'the wolf's' or 'destined for the wolf'. The procession was headed by the killer of the wolf who carried a long staff with the skin of the slain animal attached; it went round the village singing and stopped at each house. The members of each household brought out some gunpowder or bullets and handed them over to the leader of the procession. These details surrounding *Ashangelo-Shashangelo* leaves no doubt that the ritual communal killing of a totem animal is reflected. It is further clear that the staff with the wolfskin heading the procession is the prototype of the Swanian standard *lem* (5).

The wolves were held in submission by a group of anthropomorphous astral deities. Among the Mt'iuls and Gudamaqars (of the region of the Daryal pass) these took the form of sacred animals invested in astral colours — there were the white, the red and the blue wolves — and they fulfilled the functions of *esauls* (G. *iasaulni*) or agents of the moon god, Morige Ghmert'i (6). In the view of V.V.B., the wolf cult was succeeded by a dog cult. The Khevsur cult dogs, *mdsevar-ni*, were the doubles of the Mt'iulian and Gudamaqaran sacred wolves (7). According to popular belief, both types lived in defined territorial-communal sanctuaries —

usually two in each. The two groups of animals were loyal assistants and executors of the will of the *ghvt'is-shvilni* — the lesser deities of the communal societies who were 'children of Ghmert'i' (8). They could punish the members of a community as well as giving aid. The Swans called the wolves of their deities 'dogs' (*zeghar* - c.f. Mingrelian *joghor*); here the concept is the same as that of the Khevsur *mdsevarni* - givers of aid'. The *mdsevarni* were regarded as of the same rank as the anthropomorphous spirits constituting the 'army' or 'host' of the local deities (9). In honour of the *mdsevarni* festivals were held in community sanctuaries and chants dedicated to the local deity were intoned.

In the myths these *mdsevarni* often appear in the role of 'givers of aid': there is Goshia in the myth of Arimani; Alyshkintr of the Abkhazians; and Arales of Moses of Khoren. Helping and reviving the mythical heroes who lead a desperate struggle against the evil spirits, these mythical dogs become themselves fighters against evil. In the view of V.V.B., the fantastic animals of the Colcho-Koban bronze axes and buckles represent portrayals of 'eternally barking dogs' as has been proposed by A. A. Miller (10).

In the popular representational art of Georgia there survive apparently petrified forms of the ancient *motif* of 'the tree of life' which have completely lost their original meaning. Again, in ethnographic and folklore survivals — in the *p'erkhuli* or round dances, in the 'sacred' standard, in the *chichilagi* or toy tree decorated at the new year; and in mythological stories — a more remote stage of the development of the tree cult among the mountaineers of eastern Georgia can be detected (11). It becomes possible to restore the form and a more or less full conception of 'the tree of life and abundance' in their connection with the cult of the astral deities. The round dances accompanied by song which have survived to our day are of varied content. Mostly they represent either semi-historical, semi-legendary stories or mythological tales about the deities in honour of whom the feast days were celebrated and the round dances performed. In one group of songs widely current in different mountain districts (among the Khevsurs, Pshavs, Mokheves, K'art's, Kakhs, T'ushes and Radchvels), dedicated to the sublimation of the local deity as protector of the harvest and multiplier of cattle and children, we are told of a plane tree and a vine. The plane tree grows in the sanctuary and the high-stemmed (*maghlari*, from *maghali* — high, tall) vine twines round it. 'The high-stemmed vine' must therefore have been worshipped as a sacred plant since, in Georgian belief, the trees growing in the sanctuary were sacred. And the ritual dance songs reveal ancient popular beliefs to the effect that the ripe fruit of the sacred vine merged into the trunk of a plane tree preserved long life in people; in other words 'the high-stemmed vine' growing in a sanctuary was honoured as a 'tree of life' (12).

The cult of the plane tree is reflected in the form of the sacred standard. In the religious life of the mountaineers the standard always held a central position. It was 'a holy of holies' in the local sanctuaries and it could be touched only by the chief priest and the standard bearer. According to VVB the study of ethnological data which have survived to our day has revealed that the mountaineers of eastern Georgia worshipped

the standard as the greatest symbol of the deity and as his incarnation. This is confirmed moreover by its synonyms (*khati*, *iwari*) (13). Again, the appearance of the mountaineers' standard — a shaft with coloured kerchiefs attached (= 'branches') — conveys the concept of a tree in whose branches dwelt the deity (14). The impression is strengthened by such attributes as a small bell and spearhead which, in ancient religions, were symbols of thunder — the voice of heaven; also an orb with a cross, reflecting, perhaps, the brightly beaming sun (Mze Kali, 'the sun maiden') (c/f *VVB*, Plates III V). Lastly, the connection between the sacred standard and the plane tree is clearly emphasised in the names *alva*, *alvis khe*, *alvis tani* which mean simply 'plane tree' and can be applied to either object (15).

Through the comparative study of the initiation of children into spiritual community with the deity, *VVB* attempts to establish 'the ideological content' of the sacred tree. « If we take into consideration that the essential moment of this ritual was performed not under the shaft of the standard but under a tree (which was in later time represented by the standard) then the ritual of 'the rolling under' the sacred tree of a totally naked baby hardly a year old does in essence represent the simulation of the birth of a baby from the tree. It is evident that a tree which 'gives birth' to the children of a community protected by it must originally have been worshipped as the totem tree. Thus it is established that the standard, 'regarded as a survival of the early class stage of the social development of the mountaineers of eastern Georgia', was genetically connected with the cult tree — the dwelling place of the deity — which in its turn goes back to the totem tree (16). »

Among the Georgians all the more or less important occasions in a man's life were marked by the ceremonial drinking of wine. The gods themselves could not do without wine. Wine dedicated or consecrated to the gods was called *zedashe*; it was made from grapes gathered from the family and temple vineyards. The earthen vessels which held *zedashe* were buried in the soil on the vineyards, in the wine-stores called *marani* and within the temple enclosures. The cult of *zedashe* led to the wine-store, *marani*, itself becoming the object of veneration. The *marani* was considered holy and fervently protected from evil spirits and from the « evil-eyed ». In the *marani*, New Year and other festivals were held and often marriage and baptismal ceremonies. It also served as a village or family oratory — as in a number of Kart'lian villages and notably in K'iziqi. The closest analogy to the Georgian *marani* as a cult structure is the wine-store with an altar and clay figurines of deities, with nearby the remains of sacrificial animals, unearthed during the excavations at Kar-mir-Blur in Armenia (17).

Since remote times the Georgians have had *maranis* of two types : (a) the wooden or stone structure, roofed over and (b) the open *marani* — a place in the vineyard or in a court-yard with growing trees encircling it like a palisade with a suspended wicket. With the latter type of *marani* may be compared the ceramic wine vessel of east Georgia known also under the name of *marani*; here the nine projecting spouts may

be taken to represent trees (c.f. *VVB*, Pl-VI/2). these vessels, too, had a ritual significance.

VVB observes that among the islamised Georgians of the villages below Parkhali in the old Georgian province of Samtzhke (now in Turkey) remnants of the festival of grape-gathering survive : youths, stripped naked, hang bunches of grapes round themselves and perform the round dance.

Among the Georgians there was a special deity who protected viticulture : *Aguna* or *Angura* by name. Among the Adyghes, *aguna*, in the Nart tales, denotes a barrel or cask containing the drink of the Narts (18); while in Persian *angur* means 'grapes' (19). *VVB* does not doubt that these forms are connected with the Georgian word for wine *ghvino* (in Dehanian *gani*) — adopted by the peoples of Europe and Asia from the K'art'velian languages.

During excavations in Trialet'i, on the plateau overlooking the Khrami river in south-eastern Georgia, in 1936-40, a silver goblet was found which B. A. Kuftin dated to the middle of the second millenium B.C. (20). The goblet, wrought from a whole piece, is a cylindrical vessel with a rounded bottom and a hollow leg, decorated flatly with an engraved lotus rosette and with two embossed friezes. The upper frieze consists of the picture of a procession of twenty-two people dressed in tight-fitting tunics reaching to above the knee. They have animal-like heads and tails and they hold large goblets raised to the level of their snouts. They stand before a similar figure sitting on a chair, with the tree of life behind his back, a three-legged altar for sacrifices and a tall vessel in front of him. Two couched animals, wolves or dogs, also face him. On the lower frieze is a row of nine deer, following one after the other, bucks with heavy horns and does without horns (21).

Kuftin also describes a silver bucket with gold ornament found in a neighbouring barrow where an exactly similar row of deer is drawn also on the lower part of the composition. Unfortunately, only one side of the bucket is preserved and that not completely. The part of the side which has yielded to restoration is covered continuously with figures in profile of various animals of the chase among bushes and trees : goats, chamois, roes, deer of two kinds, wild boars. These fill the whole surface and Kuftin compares them to the work found on some Egyptian palleys... and the well-known flint knife with gold handle in the Louvre (22).

Kuftin believes that 'if indeed the picture of hunting on the bucket and the procession on the goblet belong to one group of religious performances, then it is most natural to see here a cult scene, connected originally with a wood divinity, who was transformed by the regeneration of nature into the divinity of fertility, with the function of promoting vegetable growth. In that case the tails with which all the people are provided, have the character of being preserved as a survival of a ritual attribute, as the wolves' tails on the priestly vestments of Egyptian kings' (23).

VVB does not agree with the conclusions of Kuftin who was later followed by Amiranashvili. After considering the external form of the figures on the goblet, their pose and their relation to each other, she came to the conclusion that the twenty-two beings in file are the second



dary deities — 'god's children' (*gvit'is-shvilni*). They are in the same image as the seated central figure and, like him, they each hold a drinking vessel close to the mouth.

« To understand the central figure of the frieze as the representation of a deity and to establish 'the ideological content' of the tree behind him, we used as the closest parallel the ancient motive of the Georgian round dance, performed in the cult centres of local deities... The ritual round dance was centred round a growing 'tree of life and abundance' by the gate of the deity. »

The significance of the trees planted in the sanctuaries of the east Georgian tribes (Pshavs, Mt'iuls and Gudamaqars) is revealed in the name *khemkhwiani* (= *khem* + *khwiani*) — 'tree of abundance'. Thus, on the Trialetian frieze the central figure and the tree represent the deity and the 'tree of abundance' growing by his gate. « Our position is strengthened by Georgian mythological concepts according to which Morige Ghmert'i (or the local tribal diety) sat enthroned at his gate' » VVB further suggests that the twenty-two uniform figures standing before the central figure vividly recall the gathering of the *ghvt'is-shvilni* at the gates of Morige Ghmert'i. On feast days it was the function of *ghvt'is-shvilni* to take to the gates of Ghmert'i the bloodless and blood sacrifices and other obligatory offerings brought to the sanctuary by the people. A chief offering was the sacred beer brewed in the sanctuaries from the barley in the tribal fields. With this beer at the gate of the presiding supreme Ghmert'i, the *ghvt'is-shvilni* celebrated the ritual of laudification (24).

VVB believes that the composition of the upper frieze of the Trialet'ian goblet clearly reproduces the moment of the laudification ritual : all the deities with upraised hands lift drinking vessels to their mouths. There are in evidence too, the *chkhuti* — a jug for pouring beer and a table representing an altar (25). The picture is completed by the two *mdsevarni* dogs couched at the feet of Ghmert'i.

The stylized animal snouts of the anthropomorphous figures, the wolf-fur trimmings round the edges of their tight skin tunics, and the fluffy wolf tails extending down from behind their tunics are clear signs of the animal character of the deities represented by these figures (26). VVB concludes that 'the antiquity, the high level and the wide diffusion of the wolf-cult among the Georgian tribes, and the continuous and lineal development of the mythical dogs, *mdsevarni*, from the cult of the totem wolf serve as firm support for the recognition of the fact that the images of the archaic anthropomorphous deities of one of the Georgian tribes were created on the basis of the worship of the wolf totem (27).

Kuftin believed that the resemblance of the figures to features in the most ancient monuments of the Hittite art of Asia Minor is 'absolutely evident'. « The numerous absolutely paratactically arranged figures find an analogy in the bas-reliefs of Yasili Kaya. The garments of the people — short tunics (more correctly kaftans wrapped tightly) with a fringe, shoes with turned-up toes, are similar in character to those of the Hittites. At the same time in our monuments individual features are notable : the general tenor of offering of the composition, the character of the seat, the wolves tails as an article of costume, the type of holy tree on the

bucket — showing the considerable independence of this art and some of the archaic traditions which have nourished it (28). »

In an attempt to analyse the character of the culture revealed, Kuftin concluded that « we are dealing with a society... which was progressive and standing at quite a high degree of barbarism... a preclass, still clan-tribal society, similar perhaps to the Creto-Mycenaean distinguished by tribal aristocracy and a tribal leader after the ancestral type of the *basileus* of the 'heroic period' of Greece... In this connection particularly significant are the discoveries of the sepulchral hall with the remains of golden upholstery of some wooden building... of a throne and the like, where the illustrious dead was buried absolutely alone without slaves, accompanied by a vast number of vessels with a capacity of not less than 3,000 litres, sufficient for the cult funeral feast of a large party of the clans (29). »

Kuftin had no doubt about 'the original wolf totem foundation which has given rise to the cult picture which interests us'. On this basis he discusses whether the goblet can be attributed to the so-called wolf people of Asia Minor, the Luvians. He recalls that their ideographic symbol in Sumerian UR-BAR-RA is read as 'wolf', literally 'other dog', while the Hittite-Nesite phonetical denomination is *lu-u-ili* which etymologically is near Latin *lupus* — as is also that of another West Anatolian people, the Lycians, from Greek *lukos*, also 'wolf'. He found however, that the goblet, set in the whole remaining rich Trialetian complex, can be regarded as a purely local ware and not as an import. Further he emphasised that the wolf cult itself was indigenous to the Caucasian area. « In this connection there is a special interest for us in the fact that the base of the ethnical names of the South Georgians, *ger* = **gwer* has retained in Megrelo-Dchanian the meaning 'wolf' (for the Gurians : *gur* = **gwer*; for the Megrelians : primarily *me-ger*; and for the Imerians : *iber* — **hiber* — *hver* — *gver*)... Consequently, in the fabulous Megrelian hero Geria also, according to N. Y. Marr, we must see not the simple appellation 'wolf-cub' but the eponym of the Megrelian people (30). »

A millenium and a half separates the dates postulated for the Trialet'ian goblet and the Gundestrup bowl, a celebrated example of Celtic art, believed to derive from N. E. Gaul. Yet the creatures displayed on the Cernunnus plate of the Gundestrup bowl, the stag, the wolf-dog and the serpent (here ram-headed) correspond remarkably with the cult motifs of the Trialet'ian environment. The persistence of these cult motifs and their reproduction along the farther shores of the European isthmus affords evidence of long periods of intricate contacts between the Caucasian peoples and the emergent IE elements round the Black Sea and along the rivers giving access to the European north-west (30a).

In the discussions on the complex influences evident in the Trialetian culture, less attention has been paid to the other cult animals identified on the artefacts. The deer represents a distinct theme and may indicate the presence of a second ethnic strain in the region during the middle of the second millenium B.C. This can have been the early IE element identified with the appearance of the Hittites and Mitannians in Anatolia (31). Again, the serpent, beautifully drawn, is shown on a pot found in Trialeti (Kuftin, Pl. LXXVI).

IV. DOGS' HEADS and WOLVES' HEADS



The ubiquity and menace of the wolf in the wild made his cult natural to primitive man and its origin can be traced to Palaeolithic times. The cult had propitiatory aspects (32). Its roots were deep among the Turks of central Asia (33); and it was widespread in Mediterranean and Atlantic Europe (34).

The dog cult was a natural corollary to the wolf cult. The first dogs to be tamed in the north were probably wolf cubs taken young and brought up by hand. But a considerable variety of breeds in dogs, including the powerful mastiff shewn on Assyrian monuments — trained to attack lions — and the speedy graceful greyhound evident in Egyptian and Minoan art, had been bred to perfection in the ancient world by the middle of the second millenium B.C. In classical times, the famous Molossian hounds of Epirus could bring down wolves. They were only matched as fighting dogs in the arena by the great hounds which astonished the Romans when they invaded Britain (35). But the cult of the dog as a mystic animal never attained the significance of the wolf cult. The Egyptian dog-headed — or perhaps jackal-headed — Anubis was indeed *mdsevari*, helper and comforter, in that he guided the dead in the Underworld to Osiris (36). « The sacral associations of the Minoan greyhound are clear. It was dogs of this breed who accompanied the goddess when, bow in hand — whether on foot or in her chariot — she pursued the wild-goat or the deer (37). » At the annual feast of Diana, which was celebrated all over Italy on the thirteenth of August, hunting dogs were crowned and wild beasts not molested; young people went through a purificatory ceremony in honour of the goddess; wine was brought forth, and the feast consisted of a kid, cakes served piping hot on plates of leaves, and apples still hanging in clusters on the boughs (38). According to Sir James Frazer, « we may conjecture that the practise of crowning dogs at the festival of a huntress was intended to preserve the hounds from the angry and dangerous spirits of the wild beasts which they had killed in the course of the year (39) ».

In Samothrace, in the Zerynthian cave dogs were sacrificed to the goddess Hecate who was 'the divine friend of dogs' (40).

As well as the wolf-totem tribes of Caucasia and Anatolia, there are traces of dog-totem tribes of 'dog-headed' men through Mediterranean and Atlantic Europe. Herodotus (IV, 73) pairs the Cynurians with the Arcadians as aboriginal to the Peloponese. 'The Cynurians are called Ionic as the remnant of the old pre-Dorian Argives, and so would be Pelasgian according to Herodotus' classification' (41). There was an unidentified *Cynoscura* (VII, 76) in the region of the bay of Salamis (42). There was Cynaetha, 'the great city' of Arcadia, which no longer existed in Strabo's time (VIII, 8, 1-2) (43). Herodotus refers to the Cynesians or Cynetians (II, 33 & IV, 49) as neighbours of the Celts 'at the extreme west of Europe'.

The wolf-cult is attested in Ireland as in France and other parts of western and central Europe. But in Ireland rather more emphasis was laid on the dog-cult. « The Connchind or Dog-heads left their traces in

Mag Coinchinn or Magunihy, a barony of County Kerry. There are heroes and saints of Kerry called Conchinn and a tradition that Dog-heads fought against Fionn.. There were also tribes called Yellow Dogs, Rough Dogs, Bald Dogs, Dogs' Sons, White Dogs and so on (44). » Sir John Rhys drew attention to an Ogam inscription recorded by Brash in Co. Kerry which reads *Conu Nett moqvi Conu Ri* : 'hound of Nett son of hound of Ri'. « The name of Net was, according to Cormac, that of a god of war of the pagan Goidels. More correctly speaking, he seems to have been a war-god of the non-Celtic race in both Ireland and Britain... Ri was possibly the name of one of the gods of the non-Celtic race of the Ivernians or Erna of Munster, as was also most likely Corb, whence such names as *Mog-Corb*, Corb's slave, and *Cu-Corb*, Corb's hound, were derived. Plenty more of this dog nomenclature could be produced from Irish literature, such as *Cu-Ulad*, the Hound of the Ultonians, where we take 'hound' to mean guardian or champion (45). »

Rhys finds that « Mac-Con may perhaps be regarded as representing the whole non-Celtic race of these islands. Enough has been said to make it probable that the dog was a most highly respected totem or god of that race, and also to call to mind the words of Herodotus, who would seem to have heard of such a people when he speaks of a race called the Kynesii or Kynetes; both of these terms have a look of Greek words meaning dog-men (46) ». Rhys believed Herodotus' reference to the Celts as 'the most westerly of all the nations of Europe excepting the Kynetes' (IV. 49) to imply that the people he had in view was a non-Celtic one of Britain and Ireland but 'later writers, such as Avienus, locate them in the west of the Spanish peninsuls, which suggests a still more important inference — namely that there existed in Herodotus' time a continental people of the same origin and habits as the non-Celtic aborigines of these islands. What the name of the latter was in this country (Britain) we are not quite sure, but in Ireland it was *Ivernii* in Ptolemy's time; and he mentions a town there called *Ivernis*, and a river *Iernos*.' To these may be added various forms of the names of the island, such as Juvenal's *Iuiverna*, for which the Romans more usually substituted *Hibernia*; the *Iverna* of a graffito to be seen till lately in the Palace of the Caesars in Rome; the Irish *Heriu* or *Eriu*, accusative *Herin* or *Erinn* and the Welsh *Iwerddon*; not to mention the Greek $\iota\epsilon\rho\nu\eta$, mulcted of its *v* or *w* by Greek pronunciation, just as in Irish itself an early *Iverijo* has yielded *Heriu*, while the name of the *Ivernii* appears as *Ierni*, *Erni* and *Erna* in Irish literature, which musters that people latest and strongest in Munster (47).

In connection with Rhys's tentative correlation of the Kynetes with the $\iota\epsilon\rho\nu\eta$, it is of interest to recall Marr's analysis of the name of the Caucasian Imerians : *iber* — *hiber* — *hver* — *gver*, wolf (48.) In Irish, the word *gadar*, *gadhar*, (pron. *ghe-ir*), has the meaning hunting dog, beagle. Forbes gives among numerous words for wolf in Gaelic, *fiadhaich ghearr*, hunting wolf, *ghiorr ruadh*, red, also strong, mighty wolf (49).

VVB has been the first to clarify the details of the dog cult in the ancient religion of the Georgians. But thirty years ago, J. Markwart drew attention to the evidence for ancient wolf and dog cults round the southern shore of the Caspian in Ghilan and Mazanderan (50). He observed that



in the Persian epos appear unfriendly beings called *Sagsar* and *Gurgsar*. The *Sagsar* occur in the *Shahname* as a fabulous folk and are always identified with the *devis* (evil spirits) of Mazanderan. It is always Sam the Dragon Slayer who has to do with them (51). *Sagsar* is interchangeable with *Gurgsar* (52). In Markwart's view *Gurgsar* can have the meaning of 'the North' or 'Turks' (53). The conception of the Turks as *Gurgsar-an*, wolf heads, in Persian sources recalls that the Uigurs believed a wolf to have been their ancestor while the western Turks had a wolf bitch as ancestress or nurse. A Chinese source records of the Turks that « on their standards they make use of a golden wolf's head. Their soldiers of the guard are called *fu-li* (Turk, *büri*) which in the Hia language also means 'wolf', for they were originally derived from a wolf, and they were reminded not to forget antiquity (54) ». The *Chijon* (*Hion*), again, are described in a Persian source as 'two-legged wolves' (55).

The *Sagsar* (*sak-saran*) are identified by Markwart as 'dogs heads' (56). They were the primitive inhabitants of the Elburz mountains northward to the Caspian shores. They enjoyed longevity and were regarded as *devis* with rain-making magic - hence, according to Markwart, the origin of the name Mazanderan (57). These *Sagsar-an* seem to equate with the *Gelae* and *Tapyri* of the classical writers; the names survive in the later Persian denomination of the two Caspian provinces of *Ghilan* and *Tabaristan* (58). It may be noted that *gail* can mean wolf in Armenian (59). The *Tapyri* may perhaps be identified with the Georgian tribal name form represented by *Tibar*, *Tubal*, etc. The pre-Aryan inhabitants of Elburz were regarded as 'unmanly', *a-narijaka* (hence Greek '*Anariakhai*') by the Persians (60). This seems to fit with Strabo's description of the *Tapyri* whose custom it was 'for the men to dress in black and wear their hair long and for the women to dress in white and wear their hair short' (XI, II, 8).

Markwart observed that some Roman writers of the first century A.D. used the name *Hyr cani* for the Iberians. He found that that Greco-Roman *Hyr can* — derived from the Middle Persian plural form *Vrkan* which is built from Armenian plural *Wir-k*. From the same root he traced the form *Gurgan*, used by al-Yakubi and other Arab writers as the name for the triangle of territory which lies at the south-east corner of the Caspian (61). Strabo placed *Hyr cania* 'the land of the wolves' (62) in this same region (XI, 6, 1; XI, 9, 1; XI, 11, 8); and he twice uses 'Hyr canian' as an alternative name for the Caspian Sea (II, I, 3; XI, VI, 1).

Markwart's equation Hyrcania-Iberia and his evidence for the use of the terms *sak-saran* and *gurg-saran*, 'dogs' heads and 'wolves' heads, tend again to sustain Marr's theory of the derivation of the names of the south Georgian tribes from the word *gver*, wolf, and his theme that the wolf was the totem animal of the *Gurians*, *Megrelians* and *Imerians* (63).

Other tribes round the southern shores of the Caspian, recorded in the classical period seem to have had south Caucasian affinities. According to Strabo, 'the greater part of the seaboard round the mountainous country is occupied by the *Cadusii*' (XI, 7, 1). In Markwart's view, this name is a pejorative term of Persian origin applied to the aboriginal inhabitants; it has the same sort of implication as *Anariacae* (64). Again, this could be the interpretation of *Amardi* — *a-mard* — in the sense of



"not men", 'not human', perhaps here, savages rather than weaklings. It is to be noted that Strabo groups the Amardi with the Cadusii and Tapyri in northern Atropatene, in the mountainous country south of the Araks as well as along the shores of the Caspian (XI, 13, 3). With them are bracketed, also the *Cyrtii*. This name, again, embodies the root *gwer*, *gur*, c.f. *Kurt*, mod. Turkish for wolf. (Here I would tentatively suggest that in the name 'Zagros' the root *dzagh-* is to be detected : c.f. Svan. *zagh*, plur. *zeghor*, Mingrel. *jogh*, plur. *joghor*, Geor. *dzaghli*, Pers. *sag*, dog. with the sense of 'the Dog Mountains').

The whole area between the Caspian and the Zagros was in a process of gradual iranization from Achaemenian down through Sassanian times. The process is clear enough in the old Georgian and Armenian records. There is a hint of this Iranian penetration of the Caspian littoral provinces in Strabo's observation that 'they say that some of the Parhasii took up their abode with the Anariacae, who, they say, are now called Parsii' (XI, 7, 1) (64a). The Vitii, the Aenianes and the Tapyri seem to represent elements of the older population. According to Strabo : "They say that... the Aenianes built a walled city in the Vitian territory, which, they say, is called Aeniana; and that Greek armour, brazen vessels, and burial places are to be seen there' (XI, 7, 1). Elsewhere, he mentions that 'it is also said of certain of the Aenianes that some of them took up their abode in Vitia and others above the Armenians beyond the Abus and the Nibarus. These two mountains are parts of the Taurus, and of these the Abus is near the road that leads into Ecbatana past the temple of Baris' (XI, 14, 14) (64 b). I suggest that these Aenianes are no other than colonies of the Heni/Heneti, the famed traders and horse-dealers of the Pontus (65). The name Vitia can be connected with the *Phasis-Bata* group of names, and may have the sense 'water people', 'longshoremen' (66).

Strabo continues : 'But Hyrcania is exceedingly fertile, extensive, and in general level; it is distinguished by notable cities, among which are Talabroce, Samariene, Carta, and the royal residence Tape, which, they say, is situated slightly above the sea and at a distance of one thousand four hundred stadia from the Caspian Gates', (XI, 7, 2). Of these names, Talabroce seems to present the east Caucasian *tl*, common in Asianic place-names and continuing in the toponymy of Dagistan (67). Samariene is close to a Georgian form *sa-marian-o* (68); Carta = *Kart'a* is suspiciously Georgian in form. 'The royal residence Tape' was perhaps the capital of the Tapyri, corresponding to Georgian *Tibar*, *Tubal*. It is tempting to identify Tape with Amol. (Transposition of p — b — m gives (T) amo (l).) But Guy LeStrange believed Sariyah to have been the older site (69).

Recent archaeological finds in Gorgan have revealed the significance of the southern shores of the Caspian as the link between Caucasia and Anau and Khorezm in the east. These present hurried notes which follow a visit to the Caspian provinces are submitted to provoke criticism and to stimulate interest in a region which presents fascinating promise for further research.

- (1) V. V. Bardavelidze (VVB) *Drevneishie Religioznyye Verovaniya i Obryadovoe Graphicheskoe Iskusstvo Gruzinskikh Plemen* („The Ancient Religious Beliefs and the Ritual Graphic Art of the Georgian Tribes“), Tbilisi, 1957, pp. 016, 304, plates 32.
- (2) With *melome* c.f. Scots „bannerman“.
- (3) Khylish (Helish) or Khylishob (Helshob) was one of the traditional Swanian popular feast days to celebrate the expulsion of an unrecorded enemy from the soil of Swaneti. It was the occasion for horse races and hippic games, c.f. VVB, 43-4.
- (4) c.f. M-F Brosset, *Histoire de la Géorgie (HG)*, 1e partie, 177 : „le roi Wakhtang avait un casque d'or sur lequel se voyait, par devant un loup, par derrière un lion“. For discussion of name Gourgaslan or Gorgasal, *ibid*, n. 5& 178 nn. 1 & 2. In *Causacica*, fasc. 6, teil I, art. „Woher stammt der Name Kaukasus“, J. Markwart cites an Armenian source for the form Gurgasar : „*id est* „wolf's head“ in the speech of the Persians“. He believes that the form embodying Turk. *arslan*, lion, derives from popular etymology under Seljuk influence. For „the standard of Gorgasal and of David“ displayed before the Georgian armies of the 12/13th centuries, see Brosset, *HG*, I, 470, 493.
- (5) For totemism, see George Thomson, *Studies in Ancient Greek Society*, I, *The Prehistoric Aegean*, London, 1948, 33 ff.
 „Totemism is the magico-religious system characteristic of tribal society. Each clan of which the tribe is composed is associated with some natural object, usually a plant or animal, which is called its totem. The clansmen regard themselves as akin to their totem species and descended from it. They are forbidden to eat it, and perform an annual ceremony to increase its numbers“. In a footnote the author adds : „The taboo is directed primarily against eating the species, not against killing it“. p. 33 & n. 6.
 According to Sir James Frazer, *Golden Bough (GB)*, VIII (= Part V, Vol. II, *The Spirits of the Corn and the Wild*), 227 : «when Caffre hunters are in the act of showering spears on an elephant, they call out „Don't kill us, great captain; don't strike or tread upon us, mighty chief“. When he is dead, they make their excuses to him, pretending that his death was a pure accident. As a mark of respect they bury his trunk with much solemn ceremony; for they say that „the elephant is a great lord, his trunk is his hand“. »
- (6) It is notable that in Georgia the moon deity was male (Morige Ghmert'i), the sun deity (Mze K'ali = „the sun maiden“) female; c.f. also *mama*, father, *deda*, mother. Morige Ghmert'i had many of the attributes of Zeus. He was the supreme law-giver who established order in heaven and on earth. He sat on a golden throne in the kingdom of heaven where at his gate (*ghvt'is kari*) gathered from time to time the deities (*ghv't'isshvilni*) of the pantheon. In popular belief, the gathering of the gods took place after sunset (*mzis dabrunvisas*), thus emphasising the concept of Morige Ghmert'i as a deity of the night sky. According to Marr, *Osnovnye Tablitsy k Grammatike drevne-gruzinskago Yazika*, 1908, 8 n. I, and I. I. Javakhishvili, *Kartveli Eris Istoria*, Tbilisi, 1951, 81, *t'i* in *Ghmert'i* is the suffix and *ghmer*, originally *ghamar*, *ghamer*, is the theme or base of the word. We must suppose that we have the same theme in Georgian *ghame*, night, c.f. VVB, II. c.f. also J. Karst, *Mythologie arméno-caucasienne et hétéro-asiatique*, Strasburg, 1948, pp. 47, 157, 192-3, for discussion of name *Ghmert'i*.
 Strabo, XI, 4, 7, notes the special honour paid to the moon deity by the Albanians of eastern Georgia. Fr him, the moon is female Selene.
 The third deity completing the higher triad of the primitive Georgian pantheon was *Kviria*. The epithets *khemelt' mo'uravi*, „ruler of the dry land“ (N. Urbneli, „Etnographicheske Zapiski“ in *Iveria*, 1887, N° 158) and *haravniani*, „tent possessor“ connect *Kviria* with the earthy world and habitation, *kviri* is a sort of flet bread baked in the ashes of the hearth; *kviri*, a chip or

fire-stick; and *kera, keria*, the hearth itself. Again, Kviria punished by burning down the homes of those who sinned against the gods. G. A. Melikishvili, *Nairi-Urartu*, Tbilisi, 1954, 370, n. 2, has recently proposed a connection with the Urartian god Kuera (*quera*) but neither the nature of this deity nor the etymology of the name are yet known, for discussion see VVB, 13-15.

Students of Irish mythology will have noted the coincidence of the names *Morige* and *Kveria* with those of the malevolent Irish „hags“, *Morrigu* or *Morrigan* and *Vera* (Berah, Berri, Dirra or Dhirra), originally war-goddesses. *Morrigu* has been identified with Arrand or Ana, evidently the Aynia of popular folklore. In toponymy, their names survive in association with some of the megalithic monuments. See W. G. Wood-Martin, *Pagan Ireland*, London, 1895, 126 ff.; P. W. Joyce, *A Social History of Ancient Ireland*, Dublin, 1920, i, 266 ff.; *Contributions to a Dictionary of the Irish Language*, (DIL) fasc. M, col. 173, „*Morrigan* and *Morrigu*“.

A. Gugushvili writes me: In Georgian, *Morige* is not a proper name but a qualifying epithet. It is a composite word consisting of a prefix *mo-* (var. *me-* or *ma-*), the root *rig* and the suffix *e* (often *i*). The combination of the prefix *mo-* and the suffix *-e* forms nouns of agency.

The radical *rig* in the nom. case assumes the form of *rig-i* which means „order“. The composite *morige* (*mo-rig-e*) thus means one who regulates, prescribes or establishes order. The epithet thus describes Ghmert'i as „the order/law giver“ - „the order-establishing god“ or „the law-giving god“.

It is interesting to compare Ir. *rige*, ruling, kingship, sovereignty, see CDIL/R, col. 67.

- (7) *mdsevarni* (s. *mdsevari*) from the Georgian word *shemdse* (*se-m-des*), helper comforter. In its ordinary sense *mdsevari* denotes a hunting dog, VVB 49, n. 1. Additional note by A. Gugushvili: In the former sense the word is derived from *she-dse-v-na*, to help, aid; in the latter from *da-dse-v-na*, to overtake, catch up with.
- (8) *ghvt'is-shvili* (s. *ghvt'is-shvili*), popular *kh'tis-shvili*, son of Ghmert'i. (c.f. the names of the proto-Hittite gods, Telebinu or Telepinu. Hetibinu, in which following A. Götze, *-binu* or *-pinu* denotes child.) Alternative forms were *ghvt'isnasakhi*, conceived by Ghmert'i or *ghvt'isnabadebi*, begat by Ghmert'i. VVB, 3.
- Other words used to denote tribal deities were *hwari* and *khati*; these terms were also applied to the sanctuaries or temples built in their honour. Georgian *khati* and Armenian *khach* were connected by Marr with G. *khe* and *dzeli*, names for tree, also Megrelian *ja*, tree, VVB, 2. Among the Swans *hwari* denoted not only the Christian symbol of the cross but also signs and objects of religious veneration of pre-Christian days, c.f. VVB, 154.
- (9) The concept of the divine host has survived until today under the name *lashkari*. According to some myths, the host was armed with horn bows and arrows. (In the eighteenth century, the Gudamaqars were still renowned for their bows made with the horns of *mdjikhwi*, goats and oxen, Wakhush, *Description géographique de la Géorgie*, Spb., 1842, 233. While each community deity had his „host“, the *mdsevarni* were only attached to some of them. c.f. VVB, 49, indicating that the dog cult was not current in all clans. c.f. the fighting dog accompanying horsemen shown on some Pontic vases. VVB, 53, finds parallels to the „host“ concept in the Urartian religion — „the army of the god Haldis“, „the army of the god Tushba“ (citing G. A. Melikishvili, „Urartskie Klinobraznye nadpisi“ in *Vestnik Drevnei Istarii* (V.D.I.) 1953, I/text. 27).
- (10) VVB, 53. Also A. A. Miller, *Izv. Ross. Akad. Istarii Materialnoi Kultury*, II, 1922, 287-331, „*Izobrazheniya sobaki v drevnostyakh Kavkasa*“, with numerous line drawings from which wolfhounds (3, 4-7, 17, 24-32), and mastiffs (2, 15, 18, 21-23) may be distinguished. For two „eternally barking dogs“, confronted almost heraldically, see B. A. Kuftin, *Arkeologicheskie Raskopki v Trialeti*, (ART) Tbilisi, 1941, Pl. C. an embossed gold cup. The dogs are mastiffs of powerful build.

- (11) For discussion of *chichilagi*, see VVB, 74-76.
- (12) c.f. Herodotus, VII, 27, for the story of Pythias the Lydian entertaining Xerxes : „This is the man, O king ! who gave thy father Darius the golden plane tree and likewise the golden vine”. (In the note to his edition of Herodotus, A. W. Lawrence recalls that the golden plane tree and the golden vine were two of the marvels of Susa.) Herodotus, further, VII, records that near the crossing of the Maeander Xerxes found „a plane tree so beautiful, that he presented it with golden ornaments, and put it under the care of one of his Immortals”. There was a large grove of sacred plane trees at Labranda in Caria in the precinct of Zeus Stratius, *ibid.*, V, 119. This Carian Zeus was a war-god whose emblems were the shield, the spear and the double axe. (c.f. the spearhead attached to *lem*).
- For other classical references, including a charming elaboration of the story of Xerxes, derived from Aelian and other sources, see John Evelyn, *Sylva or a Discussion of Forest Trees*, A. Hunter's (third) edition, York, 1801, II, 58 ff. c.f. also J. Karst, *Mythologie*, 42 ff. for the cult of the plane tree (Armenian *sós*) at Armavir : „le puissant Anusa-van... étaient rituellement ordonné et consacré dans le culte du dieu Sós des Platanes d'Aramaneak (Arm. *sósi*, pl. *sósi-kh*), du bruissement des rameaux desquels, selon leur mouvement respectif provenant du souffle plus ou moins doux ou violent de l'air, la nation indigène haycanienne de ce pays avait coutume de recevoir ses oracles, et cela depuis des temps immémoriaux” citing Moses of Khoren, Venetian ed., lib. I, cap. 20, p. 44). Again, Karst finds : „En Susiane, dans la religion des Elamites, la même divinité s'appelle *In-Susinak* ou simplement *Susinak* : ce qui n'est pas — comme on l'a erronément prétendu — une abstraction du nom ethnique de Susa ou des Susiens, mais un être divin authentique, signifiant primitivement la lune dans la pantheon cosmique-astronomique. Le sens primitif du radical en question, *sus, sós, saus, sós*, a été sans doute celui de globe, de circuit, sphère lumineuse”. After further comparisons in the Aegean world Karst concludes : „Ainsi le culte d'Armavir correspondrait essentiellement à celui d'Eleusis, de Samothrake ainsi qu'aux mystères thraco-orphiques formes essentiellement identiques d'une religion préarienne... qui aurait survécu après l'immigration des Indo-Européens et aurait été, par ces derniers, adoptées et adaptées à leurs idées religieuses”, 46.
13. See n. 8 above.
- (14) c.f. the oracle in the plane tree of Armavir, n. 12 above.
- (15) VVB, 245. According to E. Cherkezi, *Georgian-English Dictionary*, Oxford, 1950, *alva* can have meaning of aloe (c. f. OE *aluwan*, plur. of *aluwe* ; Saxon *alwan*, attested c. 950, *New English Dictionary*, I, 248), or cypress. R. Meckelein, *Georgisch-Deutsches Wörterbuch*, Berlin, 1928, gives : Aloe, and *alvis-khe*, Pappel. See again VVB, 64, for rendering of *alvis-khe* as cypress in old Georgian literary sources ; in Abkhazia a famous sacred grove which survived into the nineteenth century included lime as well as plane trees.
- Meckelein gives also under *alva* the verb *brennen* ; and *elva*, leuchten, blitzen ; Blitz (m) ; *elavs*, es blitz. Here the association of *alvis-khe*, the sacred tree, with the god who had lightening as an attribute is implicit. In his art. « Die „Seevölker” Namen in d altorient. Quellen », *Caucasica*, V, 94 ff., R. Eisler recalls that the word for Himmel, Heaven, in the Tsakhur dialect of Dagistan is *chal* (= *hal*). He supposes *Chal-di-is*, „der in Himmel”, and *Chal-ub*, „die zum Himmel gehörigen”, „die Himmelschen” ; this corresponds to the concept *Ghmer't'i*, *ghot'ishvilni*, see notes 6 & 8 above ; also n. 3 *Khyhlisht* (Helish). In fact, the name in its differing forms can have covered a cult rather than an ethnic group ; c.f. the *Kyzilbashi* („red head's”) whom Eisler, 86, suspects to be the remnants (Ueberreste) of the Halybes and who still call themselves *Alevi*. (On this last point, see art. by Louis Massignon in *Encyclopaedia of Islam* (EI) under „Nusairi”. The name Alevi (Alawi), has long been derived from „the god Ali” and under the influence of Shiah mysticism a complex cosmogony and eschatology has been evolved — „in which”, in the view of LM, „there is no need to see an original pagan Syrian triad of Sun, Moon and Sky”.)



Again, I suggest that from the association of the wolf-dog with the sacred plane-tree as *iasaulni*, agents of the god, the IE forms in *luv. lup, ulf*, may be derived.

- (16) VVB 245-6.
- (17) VVB, 68, citing B.B. Piotrowsky, *Resultaty rabot arkheologicheskoi ekspeditsii Inst. Ist. A. N. Armen, SSR Gos. Ermitazha, 1949-1950, Karmir-Blur, II. Arkheologicheskie raskopki v Armenii, No L, Erevan, 1952, 16-27.*
- (18) See „Shazaniya o nartakh bogatiryakhu tatar-gorisev Pyatigorskogo okruga” in *Sbornik Materialov dlya opisaniya mestnostei i plemen Kavkaza, 1/2, 1881 33.* (According to the late J. F. Baddeley, this first volume of the *Sbornik* was already very rare in 1906.)
- (18) See „Shazaniya o nartakh bogatiryakh u tatar-gorisev Pyatigorskogo okruga” Leipzig, 1866, 108.
- (20) Kuftin, ART 94 ff., 164.
- (21) Kuftin, 163, who here simply describes the dogs or wolves as „two animals”. See his plates XCI, XCII.
- (22) Kuftin, ART, 88, 163.
- (23) *Ibid*, see also 90, n. 1, in which Kuftin discusses possible identity with Hittite god Telepinu. Sh. Y. Amiranashvili, *Istoriya Grunzinskago Iskusstva, I. Moscow, 1950, 33*, follows Kuftin. For discussion and view *contra*, see VVB, art. „Die thematischen Darstellungen am Silberpokal aus d. Gräberhügelfeld v. Trialet im Lichte der Grusinischen Ethnographie” in *Opuscula Ethnologica Memoriae Ludovici Biro Sacra (OEM)*, Budapest, 1959, 371 ff. (Karst, *Origines Mediterraneae : Die Vorgeschiedlichen Mittelmeervoelker*, Heidelberg, 1931, 43, 394, etc... connects the root *Telep-* with Circassian *thlep, thlepka*, „Tribus, Clan”.)
- (24) VVB, 99 ff.
- (25) In the upland districts, sacred beer took the place of the sacred vine, c.f. VVB, 70 ff.
- (26) VVB, *ib.* Kuftin, 90, took the snouted figures to be stylised human faces and compared them with the Zenjirli reliefs, c.f. his fig. 95 ; Amiranashvili, 36-7, believed them to be heirophants in wolf-masks.
- (27) VVB, 99 ; c.f. also OEM, 371 ff.
- (28) Kuftin, 164-5.
- (29) *Ibid*, 164-5.
- (30) Summarised from Kuftin, 163 ; c.f. also his 91 n.
- (30 a) For the Gundestrup bowl, see *Antiquity*, No 131, Sept 1959, Ole Klindt-Jensen, „The Gundestrup Bowl : a Reassessment”, pp. 161-9, et Pl. XVII, for a fine illustration of the Cernunnus plate. Some contacts between the Caucasian and Celtic worlds, in terms of tribal names and social and cult terminologies, were indicated in my *Ex Ponto I et II, BK, 30-31, Nov. 1958.*
- (31) According to G. Vernadsky, citing R. Jakobson, c.f. *Bedi-Karthlisa*, No. 30-31, 47, a word for stag in IE is *elen (Russ. Yelen)* which should make *alan* in Old Iranian. In the concept of a sacred animal, *alan* may be connected with the forms in *hal* cited in n. 15 above.
- (32) c.f. Sir James Frazer, *The Golden Bough (GB)* (VIII) 3rd ed., Part V, *Spirits of the Corn and the Wild*, Vol II, 282 ff., who refers to „the Wolfish Apollo” (*Apollo Lukios*) who received this title because he exterminated wolves. „We may suppose that at first the wolves were propitiated by fair words and sacrifices to induce them to spare man and beast”. Later the duty of keeping off the wolves was „transferred to a beneficent deity who discharged the same useful office for other pests, such as mice, locusts and mildew”.
- (33) c.f. J. Markwart, *Caucasica*, 6/1, 44 et ff. also recent art. by L.P. Potapov, „Volk v starinnykh narodnykh povoryakh Uzbekov” in *Institut Ethnografii, Kratkii Soob, XXX, 1958, 135-42.*

- (34) Frazer, *GB*, Index, and notably Vol X (= *Baldur the Beautiful*, I, 185) for the curious rites of the Brotherhood of the Green Wolf, surviving at Junieges in France down to the middle of the nineteenth century.
- (35) c.f. Brian Fritzgerald, *The Domestic Dog: An Introduction to its History*, London, 1957, 29 ff. also important art. by Louis Martin, „Ethnique animale: le chien et le loup” in *l’Ethnographie*, n.s. No 49, 1959, 109-13.
- (36) A. W. Lawrence, *Herodotus*, Nonesuch Press, 1935, II, 122, n.I.
- (37) Sir Arthur Evans, *The Palace of Minos... at Knossos*, IV, 2, 1936, 582. For animal-headed genii bringing libations to a seated goddess, on signet ring from Tiryns hoard, see *ibid*, figs. 329, 385. Here there is a marked stylistic resemblance to the figures on the Trialet’i goblet, notably in the pose of the deity.
- (38) Frazer, *GB*, I (= *The Magic Art*, Vol I), 14.
- (39) *ibid*, II, 137-8; c.f. also citation from Arrian, 125-6.
- (40) See *Samothrace: Excavations conducted by the Institute of Fine Arts, New York University*, I, *The Ancient Literary Sources*, edited and translated by Naphthali Lewis, paras 153-7, 219. Also *Bedi Karthlisa*, No 30/31, for the Circassian origin of the Saioi, c.f. *Samothrace*, 39, 39a, 42, etc. For the association of the winged dog Krusha with the huntress goddess Dali of the Georgian mountaineers, see recent art. by Z.B. Virsaladze, „Iz istorii okhotnich’ego eposa v Gruzii” in *Institut Etnografii, Kratkii Soob.*, XXIX, 1958, 70-75.
- (41) A.w. Lawrence, *Herodotus*, IV, 73, n. I. The parable, or older, wolf cult survived among the Argives into Dorian times and „a wolf was a regular blazon on the coins of Argos”, see Sir William Ridgeway, *The Early Age of Greece*, Cambridge, 1931, II, 475. According to P.B.S. Andrews, „The Mycenaean Name of the Land of the Achaians”, in *Revue Hittite et Asiatique*, fasc. 56, 1955, p. 4, „Argos is a pre-Hellenic name (or perhaps common noun, hence neuter) — mainland of Greece”. For recent discussion of Caucasian affinities of the Pelasgians, see art. by G. Ivanescu, „Le rôle des Japhetites dans la formation des peuples et des cultures antiques”, in *Studia et Acta Orientalia*, I, Bucarest, 1958, 199-233, particularly pp. 215 ff.
- (42) *Ibid*, VIII, & n. 1. : „The localities of Ceos and Cynosura are conjectural”. Lawrence renders the latter name as „dog’s tail” but I prefer to see in *-ura* the Asianic name for fort or fortified town. But c.f. *Cynoscephalae*, dogs’ heads, originally in Pelasgian territory, Strabo, IX, 5, 20.
- (43) Strabo adds that „the temple of Zeus Lycaeus situated near Mount Lycaeus is honoured to a slight extent”. But two centuries later Pausanias (cap .xxviii) records in detail the sinister tradition of human sacrifice to the wolf god which still centred round Mount Lycaeus and neighbouring Lycosura — „certainly the most ancient of all the cities which are contained on the continent or in islands’. Here again a dog cult at Cynaetha seems to have followed, or developed, in the vicinity of the wolf cult of Lycosura. Of the Cynaethenses Pausanias writes (cap xix): „The temple of Bacchus which these people possess deserves particular notice. In this temple they every year celebrate a festival in the winter season. Certain persons during this festival are anointed with fat, and carry on their shoulders a bull to the temple, chosen out of the herd, and which the god himself inspires them to select. At about the distance of two stadia from this town there is a fountain of cold water; and above the fountain a plane tree. If any person happens to be bit by a dog, or is wounded, or injured by any other means, he is cured by drinking of this water; and on this account they call the fountain *Alysson*, alluding to its curing canine insanity.” With „the temple of Bacchus” it is interesting to compare the Georgian *marani*, p. 5 of text above. Also compare „fountain of Alysson” with the Georgian *khylish (halis)* feast, and *alvis-khe*, the sacred tree, note 15 above. Here, we have clearly, in Arcadia, the association of the wine festival, the sacred plane tree and the canine cult (*mdsevari*).

(For reasons of space, I have not touched in this article on the Georgian *bul* cult of which VVB treats in detail, 177 ff.)

In Arcadia, the Cynaethenses were neighbours of the Pheneatae „who perform the same mystic ceremonies as are performed at Eleusis, and say, that they instituted these ceremonies”, Pausanias, xiv. Pheneos Pheneatae in homonymous with Heni/Heneti, see my art. *Ex Ponto, I & II*, in *BK*, 30-31, p. 52 for Phinopolis. For further on the wolf cult in Greece, Italy, Spain and Portugal, see Montague Summers, *The Werewolf*, London, 1933, 133-177; for occurrence in Russia and the Balkans, see George Vernadsky, *The Origins of Russia*, Oxford, 1959,

- (44) Communicated by Hubert Butler. c.f. also A. R. Forbes, *Gaelic Names of Beasts*, etc., Edinburgh, 1905, 146 ff. for numerous tribal and family names combined with *cu*, gen. *cuinn*, *coinn*, *conn*.

And further Hubert Butler, „The Dumb and the Stammerers in early Irish History” in *Antiquity*, 89, March 1949, 25-26, for amusing instances of the survival of the dog cult among the Dessi of Co. Waterford and Ossory until the time of St Patrick, 5th century A.D. „Plainly, there was some primitive, much disliked cult of dogs in these border territories of Femen and Ida, with which the Dessi and other tribes of the Erainn were associated”.

- (45) (Sir) John Rhys, *Celtic Britain*, London, 1904, 265-6; also R.R. Brash, *The Ogam Inscribed Monuments of the Gaedhil*, etc. London, 1879, 175 & Pl. 16. This work, eighty years old, still remains the best corpus of Ogam inscriptions in Ireland.

For Nett, derived possibly from the Egyptian goddess Neith, and for the survival of the legend of men with tails, notably in Cornwall, see T. F. G. Dexter & Henry Dexter, *Cornish Crosses: Christian and Pagan*, London, 1938, 103 ff, 39 ff.

For Corb, see T. F. O'Rahilly, *Early Irish History and Mythology*, Dublin, 1946, 139 ff: „We may safely take these Corb names to be merely other forms of the name Cairbe (O. Ir. Corppe, Celtic Corbinios)” Cairbe Cattchenn „is ultimately a divine personage, the ancestor-deity of the Erainn”, *ibid* 159. According to the tradition preserved by Geoffrey Keating. *Foras Feasa ar Eirinn* („*The History of Ireland*”), Dinneen ed., London, 1908, II, 239, Cairbe Cattchenn led a revolt of „the rustic tribes' against' the kings and lords of Ireland”. He was called Cairbe *Chinn Chait* because his ears were like the ears of a cat, as the poet says in this stanza...”: Two cat's ears on hie fair head, cat's fut upon his ears.”

Thus, in *Cu-Corb*, we find, perhaps, a blending of two totemic themes — „the hound of the cat-headed god or king”.

I suspect that Corb may be ultimately connected with the Trako-Anatolian Corybas. For discussion of the Corybantic theme, see Karst, *Mythologie*, 49 ff, 232 ff.

As is well known, the itinerant families of tinkers from all over Ireland, rally each year for the Puck Fair at Killorglin in Co. Kerry, when a goat is „crowned king” for several days at the beginning of August. These celebrations retain perhaps some traces of the old Thracian cults.

- (46) Rhys, 268.

- (47) *ibid*, 268-9.

- (48) Marr originally proposed this view in 1904 in an art. „Krestchenie armyan, gruzin, adkhazov, alanov svyatym Grigoriem” 55 *In Zapiski Vost, Otd. Russ. Arkh. Ob.*, XVI/2-3, 1905, 166-9. For recent discussion of literature on the subject, see Kuftin, ARM 91, n.I.

- (49) c.f. CDIL/G 1955, col 9, *gadar*, citing Marstrander for derivation from ON *gagarr*. Also Forbes, *Gaelic Names*, 133. According to O'Rahilly, *Early Irish History*, Dagda, the Otherworld God of the Irish, was polymorphic. He could have the aspect of a wolf (318) or dog (79). As it well known, the death of Cuchulainn, the Ultonian hero, was caused by his breaking one of his taboos (*geasa*) and eating dog's flesh, c.f. Rev. J. A. MacCulloch, *The Celtic and Scandinavian Religions*, London, 1948, 49. See also the excellent little volume *The Irish Wolfdog* by Fr Edmund Hogan, S.J. and *The Irish Wolfhound* by Captain



G. A. Graham, published by the Irish Wolfhound Club of Ireland, 1939 which is full of ancient dog lore.

George Henderson, *Survivals in Belief among the Celts*, Glasgow, 1911, 172-3, records that: „The Irish *onchú*, „leopard”, also „standard”, whence Gaelic *onnchon*, „standard”, from French *onceau*, *once*, „a species of jaguar”, seems preserved in Wester Ross with the change of *n* to *r* as *o'r chu*, written *odhar chu*, in the sense of „wolf”. c.f. my note 4 above.

- (50) J. Markwart, *art.* „Woher stammt d. Name Kaukasus » in *Caucasica*, 6/1, Leipzig, 1930, 25-69.
- (51) Sam as a hound's name occurs in the *Saga of Burnt Njal*; he belonged to Olaf, a Norwegian with an Irish mother, c.f. Hogan, *The Irish Wolfdog*, II.
- (52) Markwart, *Caucasica*, 6/1, 36 ff.
- (53) *ibid*, 40-41.
- (54) *ibid*, 44 citing E. H. Parker, „The Early Turks” in *China Review*, XXIV, 1899 1900, col. 122a. With Hia *fu-li* c.f. Irish *fael*, wolf, and family name Phelan. According to V. Minorsky, the Armenians are called in Kurdish *fele*. BSOAS, XI, Part. I, 1943, p. 78, n. 5.
- (55) Markwart, 44; also *Caucasica*, 8, 85. On Chijon (Khyon), H.W. Bailey, „Iranian Studies”, in BSOAS, VI, 1930-32, 945 ff., remarks 'a name familiar in Pahlavi and Avestan texts. It would appear to be a name of an enemy of the Iranian people, transferred later to the Huns, owing to similarity of sound”.
- (56) Markwart, *Caucasica*, 6/1, 47.
- (57) For Mazanderan, Markwart, 46. But see discussion by V. Minorsky under „Mazandaran” in *Encyclopaedia of Islam (EI)*, III, 424.
- (58) See *EI* under these names.
- (59) *New English Dictionary*, X/ii, 243, under „Wolf”.
- (60) Markwart, *Caucasica*, 6/1, 53-54.
- (61) Markwart, *art.* „Iberer und Hyrkanier” in *Caucasica*, 8, 1931, 78.
- (62) Minorsky, *art.* „Mazandaran” in *EI* for this rendering.
- (63) See my note 48 above.
- (64) Markwart, „Woher stammt...”, *Caucasica*, 6/1, 54.
 (64c) Another group of Parrhassians, with the Azanes „reputed to be the most ancient tribes of the Greeks” (Strabo, VIII, 8, 1), belonged to the Pelasgian/Aenean milieu of the wolf-dog cults of Arcadia (Strabo, VIII, 3, 1; c.f. also Pausanias, cap. XXXVIII and my notes 41-43 above).
- (64 d) For Abus, c.f. Strabo, XI, 14, 2, where he names another Mt Abus as forming the watershed between the Euphrates and the Araxes. Also Wakhshut (ed. Brosset, 146-7), for Mt. Abotz in Somkhet'i. It is possible that the word had the significance of „divide” or „watershed”.
 The name Baris seems to be preserved in Masudi's catalogue of the Kurdish tribes of Media (al-Jibal), *Muruj*, III, 253, Barisan; also *Tanbih*, 88-89, Barisi. In the same lists, the names *Lazba* and *Kikan* (c.f. Strabo, Fragments of Book VII 57, „Cicones”), *Galali* (Ghelae) have Caucasian connotations.
 The citation from Masudi is taken from V. Minorsky's learned art., „The Guran”, in BSOAS, XI, Part I, 1943, p. 81. The author observes: „Our knowledge of the anthropology of Persia is still inadequate, but what we know of the ancient history of the north-western, western and south-western part of Persia suggests great differences in the ethnical background of single regions... In the indiscriminate mass of „Kurds” we begin to distinguish further traces of populations which may have lived long under Kurdish leaders and in the closest contact with Kurds, but which belong to some other strata and waves of migration (p. 75)... The original non-Iranian tribes of Zagros could easily have survived down to Parthian and Sasanian times” (p. 87).



- (65) See my art. in *Bedi Karthlisa*, n° 30-31, *Ex Ponto I & II*, 39 ff., 52-53. I suspect that it may be possible to trace a connection between these Heni-Aenianes south of the Caspian and the later Hions (see my N.55). Again, if my identification of *Heni* as a Caucasian plural form of *Hai* is valid, these people may be related to the Haihayas („the name of a Puranic tribe, but originally connoting probably a horse-knowing or riding people as the word *haya* with the prefix *hai* would signify”) who invaded N.W. India, c. 1700-1500 B.C. and who are indentified with the newly discovered Nanda Toli culture which H.D. Sankalia compares with the Sialkh culture in Iran (see art. in *Illustrated London News*, 5 Sept. 1959, pp. 181-3).
- (66) *Ibid*, 48 ff. With Vitia, c.f. Vitze in Lazistan.
- (67) For occurrence in Asianic place-names, see John Linton Myres, *Who Were the Greeks?*, Berkeley, Cal., 1930, 318-9. For Dagistan, c.f. Tlerosh, Tliakh, Tlitl, Tlokh, etc.
- (68) See p. 9 above for VVB's *obs.* on the sacred *marani*.
- (69) Lestrangle, *The Lands of the Eastern Caliphate*, Cambridge, 1905, 370. Streck, *EL* (new edition), 1/8, „Amul” states that „according to the Classical writers” the region round Amul was the home of the Mardoi (Amarrdoi) and that Amul „may be the modern Persian form of the hypothetical Old Persian Amardha”. Minorsky, *El* (first ed.) „Mazandaran” finds „the change from *rd* to *l* rather strange in the north of Persia”. He believes the Tapyres to have occupied the country north of Simnan. For Amul, see also Minorsky, *Hudud al-'Alam*, London. 1937, 134, 385.
A possible derivation of the name Rhages (later Rayy) from the root *gwer* may perhaps be valid.

Geb. am 3. 10. 1885, gest 19. 6. 1933

von Alexander Nikuradse

1. In diesem Jahr ist es 25 Jahre her, dass ein Kreis von Deutschen und Georgiern in Berlin eine Gedenkfeier für Dr. Otto Günther von Wesendonk veranstaltete. Diese Feierstunde wollten wir in enger geistiger Verbundenheit mit Dr. von Wesendonk verbringen, und welcher Ort wäre dafür geeigneter gewesen, als das Haus « In den Zelten », in dem Dr. von Wesendonk seine Kindheit verbrachte. In aller Eindringlichkeit liess uns diese Feierstunde verspüren, welchen Verlust der Tod des Forschers und Denkers Otto Günther von Wesendonk für die Kulturwissenschaft im allgemeinen und speziell für die Karthvelologie bedeutet. Einen universalen Geist und einen grossen Menschen hat der Tod vorzeitig dahingerafft. Er war noch nicht 50 Jahre alt, als er starb.

Es hat nicht an Versuchen gefehlt, bei der Gedenkfeier den Verstorbenen als Menschen und als Gelehrten zu würdigen. Der Dramaturg des Schauspielhauses des Sächsischen Staatstheaters in Dresden, Herr Dr. Wolfgang Nufer, — selbst verhindert, an der Feier teilzunehmen — schrieb :

« Mit aufrichtiger Freude erfahre ich von Ihnen, dass Sie eine Gedenkfeier für Dr. von Wesendonk veranstalten wollen. Wesendonk war trotz des beträchtlichen Altersunterschiedes mein bester Freund und ich habe nie im Leben einen Menschen getroffen, der so viele vortreffliche Eigenschaften in sich vereinigte wie er. Er war nicht nur einer der besten Orientalisten unserer Zeit, seine geistigen Fähigkeiten erstreckten sich auf fast ungreifliche Weise über alle Gebiete des Kulturlebens.

Ich versuchte selbst schon eine Würdigung über ihn zu schreiben, doch dazu gehört ein kongenialer Mensch. Schon allein aus dem Verzeichnis der von ihm veröffentlichten Bücher und Fachstudien ersehen Sie die Reichweite seines Wissens (Religionswissenschaft, Philosophie, Philologie, Naturgeschichte, Diplomatie, Politik, Kunstkritik usw.). »

2. Bevor von Wesendonk zu dieser Grösse emporstieg, durchschritt er einen für diese seine geistige Entfaltung erforderlichen Weg.

Otto Günther von Wesendonk ist am 3. Oktober 1885 in Berlin als Sohn des damaligen Privatdozenten der Physik an der Berliner Universität, Dr. phil. Karl von Wesendonk und seiner Frau Eveline, geborene Gräfin Hessenstein, geboren. Schon während seiner Schulzeit am Friedrich-Werderschen Gymnasium in Berlin, wo er seine Reifeprüfung ablegte, nahm ihn das hellenische Altertum und die ganze damit zusammenhängende Welt gefangen, insbesondere aber die Religion dieser alteuropäischen Welt. Hier erlebt er die erste Begegnung mit Georgien über Kolchis und Iberien. Liest man sein Werk « Aus der kaukasischen Welt » (Berlin 1927), so kann man sich des Eindrucks nicht erwehren, dass diese erste Begegnung mit Georgien hier stark nachklingt.

Sein Studium führte der junge von Wesendonk in Bonn und in Berlin durch. Er studierte Rechts- und Staatswissenschaft und schloss 1908 in



Dr. Otto Günther von Wesendonk
3.10.1885 †19.6.1933

Berlin mit dem Examen als Kammergerichtsreferendar ab. Aber seine Blicke waren während dieses Studiums nicht allein auf die Rechts- und Staatswissenschaften gerichtet. Zugleich beschäftigten ihn mehr und mehr die philosophischen und kulturwissenschaftlichen Vorlesungen. Im gleichen Jahr 1908 promovierte von Wesendonk an der Universität in Heidelberg zum Dr. jur. und trat als Anwärter in den Auswärtigen Dienst.

1908 beginnt eine zweite Periode seiner geistigen Entfaltung. Von 1908 bis 1910 führt seine Tätigkeit im Auswärtigen Dienst von Wesendonk nach London, Brüssel und Konstantinopel, unentwegt mit seiner Fortbildung beschäftigt. Diese Hauptstädte boten ihm viel Gelegenheit, die lebensentscheidenden Fragen Europas und der Welt zu jener Zeit kennenzulernen. Und er verfolgte sie auch mit grossem Interesse.

1912 legte von Wesendonk in Berlin die zweite Staatsprüfung ab und promovierte 1913 in Würzburg zum Dr. rer. pol. 1913 wird er nach Tanger entsandt, wo er die Gelegenheit nützte, seine Orientkenntnisse abzurufen.

3. Mit Beginn des ersten Weltkrieges ist von Wesendonk im Auswärtigen Amt tätig, wo er die Fragen mitbearbeitet, die seine Erfahrungsgebiete betreffen, und zwar in erster Linie die Türkei und den Kaukasus. Diese Tätigkeit führte von Wesendonk zur zweiten Begegnung mit Georgien, wenn auch auf deutschem Boden. Vom Standpunkt seiner geographischen Studien aus betrachtet, beginnt mit Kriegsausbruch 1914 die dritte Periode seiner Entfaltung: von Wesendonk kommt mit den Georgiern in persönliche Verbindung. Er lernt Georg Matschabeli, Michael Tsereteli, die Brüder Leo und Georg Keresselidse u.a. kennen. Aus dieser Zeit wäre die geistige Berührung und Wechselwirkung zwischen von Wesendonk und Tsereteli hervorzuheben, die sich — beide für die Forschung und Wissenschaft um die alte Welt eingenommen — geistig schnell zusammenfanden. Das geistige Interessengebiet von M. Tsereteli war ja die Assyrologie, Sumerologie, Hetidologie u.a., und von hier aus die Aufschlüsselung der Fragen des georgischen Altertums und der georgischen vorgeschichtlichen Zeit. Hier begegneten sich die geistigen Interessen der beiden Herren. Dieser Zeitabschnitt führt von Wesendonk nicht nur mit den in Deutschland lebenden Georgiern zusammen, sondern nach Georgien selbst. Seine Tätigkeit im Kriege gibt von Wesendonk die Möglichkeit, über die Türkei nach dem Kaukasus, nach Süd-Georgien zu reisen. In der Nachkriegszeit kommt er wieder nach Georgien. In dieser Zeit sehen wir von Wesendonk an der georgischen Staatsuniversität bereits als Forscher und Gelehrten tätig.

4. Wollte man begreifen, zu welchen Leistungen Otto Günther von Wesendonk befähigt war und welche Stellung er in der karthvelologischen Forschung einzunehmen begann, so würde es nicht genügen, eine blosse Aufzählung seiner Arbeiten oder ihre Interpretation vorzunehmen. Man muss vielmehr der Frage nachzugehen versuchen, mit welchem geistigen Rüstzeug er sich ausstattete und mit welcher Konzeption er an die Forschung heranging. Erst in der Umreissung dieser Schau klären sich die Konturen dessen, was von Wesendonk zu erfüllen beabsichtigte, wozu er befähigt war und welcher innere Drang in ihm als Dynamik seiner wissenschaftlichen Schöpferkraft wirksam war.

a) Nach Kriegsende beschloss von Wesendonk, seine Studien auf eine

vertiefte Grundlage zu stellen. 1919 bis 1921 verbringt er in Basel, um sich bei Jacob Wackernagel in die Philologie, mit besonderer Betonung der Iranistik, bei Fr. Schulthess in semitische Philologie, bei K. Joel in die Philosophie und bei Rintelen in die Kunstgeschichte zu vertiefen. 1922 geht von Wesendonk als Generalkonsul des Deutschen Reiches nach Tbilissi in Georgien. Hier ergibt sich die Gelegenheit, tiefere Einblicke in das Georgische zu gewinnen, sich systematisch damit zu beschäftigen und einen engen Kontakt mit den Gelehrten und Forschern der georgischen Universität Tbilissi herzustellen. Insbesondere pflegte von Wesendonk enge Verbindung mit dem verdienstreichen Historiker Iwane Djawachischwili.

Hiermit dürfte der feste und tiefe Grund für seine grosszügige und weitreichende Forschungstätigkeit gelegt worden sein.

b) Auf die Aufforderung der Universität Tbilissi hin, hält von Wesendonk daselbst Vorlesungen. Er ist aber nicht nur mit der Lehre sondern auch mit der Forschung beschäftigt und nutzt die Zeit, um an Ort und Stelle neben dem Studium über die georgische Sprache und Kulturgeschichte die vorchristliche Religion Georgiens einer eingehenden Untersuchung zu unterziehen. Sein Werk « Ueber georgisches Heidentum » (Leipzig 1924) ist in dieser Zeit entstanden. Er erkennt, dass die Beschäftigung mit der georgischen Sprache, Kulturgeschichte und Religion zum Studium anderer kaukasischer Sprachen und Kulturen führt. Von Wesendonk entschloss sich, das Erkannte in die Tat umzusetzen und die Studien über die Kulturen anderer Völker Kaukasiens mit in Angriff zu nehmen. Aus diesen Bemühungen heraus entstand das eingangs bereits erwähnte Werk « Aus der kaukasischen Welt ».

Neben seiner Tätigkeit als Generalkonsul in Tbilissi, welche er mit grosser Gewissenhaftigkeit betrieb, erübrigte von Wesendonk — wie wir eben sahen — ausreichend Zeit und Energie, um seinen wissenschaftlichen Interessen systematisch und erfolgreich nachzugehen. Er bezeichnete die Jahre 1922-1925 in Tbilissi als Jahre erfolgreicher Forschungstätigkeit. Diese Zeit formte Otto Günther von Wesendonk (in seiner Tbilisser Zeit war er 37-40 Jahre alt) zum Forscher von Format. Bereits 1925 wurde seine Verwendung an der Universität Bonn und Basel in Erwägung gezogen; 1929 stand von Wesendonk in Verhandlungen über seine Berufung an die Universität Bonn. Die wissenschaftliche Betätigung schien sein ausschliessliches Tätigkeitsfeld zu werden und seine Mitwirkung an der Karthvelologie — und nicht nur der Karthvelologie — durch sinnreiche und systematische Forschung gesichert zu sein.

c) Das Seltene und zugleich Hochzuwertende bei Otto Günther von Wesendonk ist nämlich — unter dem Gesichtswinkel der Karthvelologie — sein Streben, die Probleme nicht jedes für sich isoliert zu sehen, sondern ein jedes Problem aus der Fülle seiner weiten und reichen Umwelt zu erschauen und es in die grossen Geschehnisse der Weltgeschichte zu stellen. Wie weit sein Blick reichte, erkennt man, wenn man sich in Erinnerung bringt, welche Fragen von Wesendonk sonst noch wissenschaftlich bearbeitet hat. « Die Lehre des Mani » (Leipzig 1922. Dissertation an der Universität Bonn, 3. Promotion), « Urmensch und Seele in der iranischen Ueberlieferung » (Hannover 1924), « Platon und der Orient » (Berlin 1926),

« Das Wesen der Lehre des Zarathustra » (Leipzig 1927), « Das iranische Weltbild » (Leipzig). Sein religionswissenschaftliches Interesse ist zuerst durch die Arbeiten Max Müllers, Deussens und Oldenbergs geweckt worden.

Verfolgt man die Gedankengänge, die von Wesendonk in seinen Schriften und bei Gesprächen entwickelte, vergegenwärtigt man sich die geistige Ausrüstung, die er für seine zukünftige Forschungsarbeit glaubte besitzen zu müssen und die er auch wirklich besass und denkt man an die innere Logik des Gegenstandes, den er sich als sein Forschungsgebiet wählte, so eröffnet sich dem Betrachter jene geistige Konzeption, welche von Wesendonk leitete und die in ihm desto stärker wuchs und reifte, je mehr er sich in sein Forschungsgebiet vertiefte. Zwei grosse Kulturkreise zeichnen sich in dieser von Wesendonk'schen Schau des Altertums deutlich ab : Europa und Indien, und zwar Europa als die alte klassische Welt — vor allem als Kulturkreis der hellenischen Welt. Die weitere Beschäftigung hätte von Wesendonk als logische Notwendigkeit zur Bearbeitung eines dritten Kulturkreises des Altertums geführt : des fernöstlichen Kulturkreises China-Mongolei. In dieser seiner Schau erscheint die Iranistik als die Lehre von einer Brücke der kulturhistorischen Weltkommunikation und die Georgologie als die Lehre von einem europäisch-hellenischen Brückenkopf der Weltkommunikation, d.h. der kulturgeschichtlichen Kommunikation zwischen den drei grossen Kulturkreisen des Altertums (Europa, Indien und China).

Die grosse Aufgabe, vor die sich von Wesendonk seitens der Karthveologie gestellt sah, war die Ortsbestimmung und Zuordnung der georgischen Kultur in diese weitgespannten kulturhistorischen und kulturphilosophischen Zusammenhänge der alten Welt. Seine Arbeiten « Ueber georgisches Heidentum » und « Aus der kaukasischen Welt » dürfte er als Beginn angesehen haben. Ihnen wäre sicherlich ein grösseres Werk gefolgt, wenn nicht der unerwartete Tod diesen mit allen geistigen Mitteln und hoher Begabung ausgerüsteten Forscher, der noch seine wissenschaftliche Laufbahn vor sich sah, aus dem Leben gerissen hätte. Die durch den Tod Otto Günther von Wesendonk's in der Georgologie entstandene Lücke konnte bis zum heutigen Tage nicht ausgefüllt werden.



Gegenüber der immer mehr in Fluss gekommenen Erforschung der Textgeschichte des georgischen Neuen Testaments ist die Beschäftigung mit dem altgeorgischen Alten Testament bisher sehr in den Hintergrund getreten. Das hängt auch damit zusammen, dass bisher von Büchern des Alten Testaments kaum textkritische Ausgaben erschienen sind. Neben einer Ausgabe von 4 Esdras durch R.P. Blake (1) waren uns nur einige alttestamentliche Chanmetifragmente dank der Veröffentlichungen von J. Djavachischvili (2) und wiederum Blake (3) bekannt. Leider ist die aus dem Nachlass Blakes von der Harvard-Universität geplante Edition des Alten Testaments nach der Athoshandschrift von 978 bis jetzt noch nicht erfolgt. Wohl hat A. Schanidze 1947 mit einer von der gelehrten Welt sehnlichst erwarteten Publikation derselben Athoshandschrift begonnen, ist aber bisher nicht über 1 - 3 Moses, Richter, Ruth, Job und Isaias hinausgekommen (4).

Um so mehr müssen wir es begrüßen, dass der uns wohlbekannte Julius Assfalg, von unserem unvergesslichen Pater Michael Tarnischvili dazu ermuntert, nach jahrelanger mühevoller Arbeit eine Habilitationsschrift vollendet hat, die der Erforschung des altgeorgischen Textes von fünf der kleinen Propheten (5) gewidmet ist und der Philosophischen Fakultät der Universität in München zur Erlangung der Venia legendi für das Fach der Philologie des christlichen Orients eingereicht wurde. Es möge dem Unterzeichneten gestattet sein, hier schon eine kleine Voranzeige des grundlegenden Werkes zu geben.

Dass Assfalg seine umfangreichen Untersuchungen gerade auf die im Kanon nicht einmal aufeinanderfolgenden Propheten Amos, Michäas, Jonas und Sophonias beschränkt, erklärt sich daraus, dass er von P. Tarnischvili gerade Perikopentexte aus diesen Propheten erhielt, die dem alten und wertvollen Sinailektionar (Codex Sin. georg. 37) entstammen, das als letzte Gabe des allzu früh Verstorbenen für das CSCO sich bereits im Druck befindet. So fusst die Prophetenausgabe Assfalgs auf drei wertvollen Handschriften, dem jetzt in zwei Handschriften aufgespaltenen Jerusalemer Prophetenkodez (Mitte des 11. Jahrhunderts), der Athoshandschrift von 978, die ursprünglich das ganze alte Testament enthielt und je einer Perikope für die oben genannten fünf kleinen Propheten aus der Sinai-Handschrift Nr. 37. Zu den Untersuchungen wurde mit Nutzen auch noch die Moskauer Druckausgabe von 1743 herangezogen, die bekanntlich gerade in den Prophetentexten noch manche altertümliche Lesarten bewahrt hat.

Assfalg hat mit staunenswertem Fleiss alle erreichbare Literatur (6) herangezogen und verwertet. Schon die Einleitung bringt einen umfassenden Ueberblick über die Geschichte der Erforschung der georgischen Bibelübersetzung, über die Entstehungszeit der georgischen Bibel — eine Frage, die ohne eine geschichtliche Betrachtung der Christianisierung Georgiens nicht zu beantworten ist — und über die Vorlage der georgischen Bibelübersetzung. Mit vollstem Recht stellt der Autor fest, dass jedes Buch des georgischen Alten und Neuen Testaments einer besonderen Untersuchung bedarf, und zwar einer möglichst umfassenden auf Grund der jeweils ältesten greifbaren Texte. Dabei kann zweifellos das Zwölfprophetenbuch als einheitliche

Grösse angesehen werden, so dass die Untersuchung der vorliegenden kleinen Propheten ein Resultat bringt, das auch für die georgische Uebersetzung der übrigen 7 Propheten massgebend ist.

Der 1. Hauptteil ist ganz dem georgischen Text gewidmet, dem Befund der Handschriften und der Textausgabe, die den Volltext der Jerusalemer Prophetenhandschrift erstmalig darbietet mit den Varianten des Athoskodex von 978 und dem Volltext des Sinailektionars Nr. 37, nämlich Amos 8,9 — 12; Michäas 7,15 — 20 ; Jonas 1,1 — 4,11 (vollständig !) ; Sophonias 3,6 — 20 ; Zacharias 11,11—14 und 14,5—11.

Der 2. Hauptteil bringt dann als Kernstück der ganzen Untersuchung einen Vergleich des georgischen Textes mit der griechischen (Septuaginta), armenischen (Zohrabibel) und syrischen Bibelübersetzung (Peschitta, Syrohexapla) in Gestalt eines gross angelegten apparatus criticus. Dabei sind die georgischen Lemmata, soweit sie nicht wörtlich mit dem angeführten griechischen oder armenischen Aequivalent übereinstimmen, ins Griechische übersetzt, wenn der Zusammenhang dies nahelegt, sonst aber, vor allem bei grösseren Abweichungen, lateinisch wiedergegeben. So schwer die Lektüre dieses Teiles für den Leser sein mag, so muss doch gesagt werden, dass sich der Apparat durch feine Beobachtungen auszeichnet.

Aus diesen grundlegenden und tieferschöpfenden Untersuchungen erwachsen schliesslich die Schlussfolgerungen des 3. Hauptteils, die eine Auswertung des gesamten Materials bringen. Auch hier geht Assfalg sehr behutsam und ganz methodisch vor. Zunächst will er den allgemeinen Charakter der Uebersetzungsweise in den vorliegenden Prophetentexten bestimmen und spricht über Wortfolge, Wortwahl, über syntaktisch — stilistische Eigenheiten beim Nomen und Verb, über kleinere Einschübe und Auslassungen in einer Art und Weise, die als Modell für ähnliche Untersuchungen gelten kann. Dann erst wird der Textcharakter der Jerusalemer und der Athoshandschrift ermittelt, aber dabei auch nicht die textliche Beschaffenheit der Moskauer Druckausgabe vergessen. Denn das ist schon ein wichtiges Ergebnis, dass alle diese vier Textformen letztlich alle auf einen Archetyp zurückgehen, dem die Sinai-Handschrift am nächsten kommt. Noch wichtiger ist, dass die Resultate der bisherigen Untersuchungen über die altgeorgischen Evangelien hinsichtlich ihrer armenisch-syrischen Texttradition von dieser Seite her glänzend bestätigt werden. Hält es doch Assfalg für so gut wie sicher, dass die alte georgische Uebersetzung des Zwölfprophetenbuches letztlich auf eine armenische Vorlage, wohl die armenische Prävulgata mit starkem syrischen Einfluss zurückgeht. Als Zeit für die Erstübersetzung der Propheten, von der alle vier hier erforschten Textformen abstammen, möchte er das 7., wenn nicht schon das 6./7. Jahrhundert bezeichnen.

Assfalgs umfangreiche und mühsame Arbeit bietet einen wertvollen Beitrag zur Erforschung der Textgeschichte der altgeorgischen Bibel, gerade deshalb, weil sie für das bisher noch nicht erschlossene Alte Testament einen vielversprechenden Anfang gemacht hat und richtungweisend in ihrer Methode und in ihren Ergebnissen geworden ist. Der Weg, den er eingeschlagen, möge von anderen Forschern mutig begangen werden!

Joseph MOLITOR.

- (1) R. P. Blake, The Georgian Version of Fourth Esdras from the Jerusalem Manuscript, Harvard Theological Review 19 (1926), 299-373.
- (2) Djavachischvili, Proben von Chanmeti-Texten (georg.), Bulletin (Moambe) de l'Université de Tiflis 2 (1922/23), 372-374. Es sind dies aus der Handschrift Nr. 999 des Tifliser Altertumsmuseums (= Ms. Mus. Tifl. Univ. Nr. 999): Genesis 9, 11-19 (nur bruchstückweise), Genesis 18, 2-3 (ebenso fragmentarisch) und Sprüche (Proverbien) 9, 1-4. Es folgen aus dem Oxforder karthvelisch-hebräischen Palimpsest (Bodleian Library, Oxford, Mr. Georgian 1 = Ms. Hebrew 2672) Jeremias 17, 26-27; 18, 2-7.
- (3) R. P. Blake, Khanmeti Palimpsest Fragments of the Old Georgian Version of Jeremiah, Harvard Theological Review 25 (1932), 226-272.
- (4) A. Schanidze, Die Bücher des AT nach der Handschrift von 978 (georgisch) I, 1 Genesis, Exodus (Tiflis 1947); I, 2 Leviticus, Richter, Ruth, Job, Isaias (Tiflis 1948).
- (5) Altgeorgische Uebersetzungen der Propheten Amos, Michaeas, Sophonias und Zacharias. Texte aus den georgischen Handschriften Jerusalem Nr. 7 und Nr. 11 (11. Jahrh.), Athos Nr. 1 (A.D. 978), Sinai Nr. 37 (10. Jahrh.) herausgegeben und untersucht von Julius Assfalg (Manuskript).
- (6) Das Literaturverzeichnis umfasst allein schon 120 Titel, abgesehen von den im Kontext zitierten Autoren.

G. Tabidze

DER HIRSCH PREIST DIE WEIDE

*Wirklich, du kannst dies Gedicht nicht lesen,
Keiner davon dir Meldung macht,
wie ich schon sagte, nur eines wird bleiben :
diese Schönheit der Tifliser Nacht.
Einst ging ein Panther auf Tiflis los ;
Deiner Strenge wird jeder lachen,
Wenn man uns kränkt, was sollen wir machen ?
Ros' ohne Dornen ist keine Ros !
Ein Awthandil wollt ich mich rühmen,
während ich erst dich mit Phatman verglich.
Doch du wusstest die Spröde zu mimen,
zücktest dolchgleich den Handschuh auf mich.
Ich verriet nicht die kleine Geschichte,
wie wohl der Hirsch seine Weide pries,
doch wenn der Dichter dir widmet Gedichte,
nicht den botanischen Garten vergiss !*

Aus dem Georgischen von Robert Bleichsteiner
Literar. Transkription v. Alice Bleichsteiner.

P. MICHAEL TARCHNISCHVILI

12. 1. 1897 - 15. 10. 1958

von Julius Assfalg

Die georgischen Studien haben einen äusserst schmerzlichen Verlust zu beklagen. P. Michael Tarchnischvili, den Lesern von Bedi Karthlisa als treuer Mitarbeiter aus zahlreichen wertvollen Beiträgen in dieser Zeitschrift wohlbekannt, hat uns am 15. 10. 58 für immer verlassen. Seine Bedeutung für die georgischen Studien und die allgemeine Wertschätzung, deren er sich allseits erfreute, kam in den zahlreichen Nachrufen in der letzten Nummer dieser Zeitschrift beredt zum Ausdruck.

Demgegenüber versuchen die folgenden Zeilen, den Lebensweg des Verstorbenen nachzuzeichnen, soweit es die zugänglich gewordenen Quellen erlaubten (1).

Michael Tarchnischvili wurde am 12. 1. 1897 in Achal-Ciche (2) in Georgien geboren. Seine Eltern Stephan und Salome, geborene Sefidze, liessen sich bald darauf in der Nähe seiner Geburtsstadt im Dorfe Chisabava nieder. 1911 zogen sie in das Dorf Skra, etwa 15 km westlich von Gori, wo sein Vater ein Gut besass. Dort besuchte Michael 3 Jahre lang die Volksschule (H).

1913 kamen katholische georgische Patres aus Konstantinopel nach Georgien, um Seminaristen für das georgische Kloster der Diener der Unbefleckten Empfängnis (S.I.C.) in Konstantinopel (Chichli Fery Keuy) aufzunehmen (3). Michael soll von P. Quaramadze für das Studium gewonnen worden sein (T). Noch im gleichen Jahr (September 1913) begab sich Michael mit mehreren Kameraden nach Konstantinopel und begann dort die Gymnasialstudien an der georgischen Klosterschule, wo er 4 Jahre blieb (T).

Am 12. 2. 1917 wurde er von seinen Oberen zusammen mit 7 anderen jungen Georgiern zur Fortsetzung seiner Studien nach der Benediktiner-Abtei Ettal (Oberbayern) gesandt, wo er bis Sommer 1919 blieb (4). Am dortigen Gymnasium besuchte er 1917-18 die 4. Klasse mit recht gutem Erfolg, übersprang die 5. Klasse und machte 1918-19 die 6. Klasse. Seine Begabung, sein Fleiss und sein Betragen werden als sehr gut bezeichnet. Seine hervorragenden Leistungen in der Schule sind umso anerkennenswerter, als ja auch Deutsch eine neue Sprache für ihn war (H). Als Betreuer der Georgier in Ettal wurde P. Hugo Gaisser OSB, der frühere Rektor des Griechischen Kollegs in Rom, gewonnen (5).

Nach dem Zusammenbruch des Zarenreiches und der Befreiung Georgiens kehrte Michael mit seinen georgischen Studienkollegen und zahlreichen anderen Landsleuten, meist ehemaligen Kriegsgefangenen, auf dem Seeweg nach Georgien heim. Diese Reise beschreibt sein Ettaler Kamerad Basilius Sadathieraschwili ausführlich, gibt aber leider nur wenige sichere Daten an (6). Danach bekamen die Georgier in Berlin neue Pässe, bestiegen in Hamburg das schwedische Schiff « Christian Nebe », das von der georgischen Regierung gechartert worden war, um etwa 1600 georgische Soldaten und etwa 30 Zivilisten, darunter die 8 Ettaler Studenten,

nach Georgien heimzubringen. Das Schiff fuhr am 3.9.1919 von Hamburg ab, gelangte nach stürmischer Ueberfahrt nach Southampton, Gibraltar, Konstantinopel und landete nach manchen Schwierigkeiten schliesslich in Poti, da Batum noch von den Engländern besetzt war. Der Leiter der georgischen Schiffskommission war Dr. Konstantin Gamsachurdia. Von Poti aus reisten die Studenten mit der Bahn weiter.

Michael und sein Landsmann Bagrat Dtschonischwili fuhren nach Gori, da Michaels Mutter noch in Skra wohnte. Sein Vater wird schon in den Ettaler Zeugnissen als verstorben bezeichnet (H). Anschliessend soll Michael das georgische Gymnasium in Tiflis besucht haben (7).

Noch im Dezember 1919 kehrte er nach Konstantinopel zurück und sollte von da an seine Heimat nicht mehr wiedesehen.

In Konstantinopel besuchte er das von den Kapuzinern geleitete Collège St-Louis de Péra, das er 1923 absolvierte, und studierte anschliessend im georgischen Kloster ein Jahr Philosophie bei P. Petrus Tatalaschwili (September 1923 bis Juli 1924) (8). Im Oktober 1924 kam er zusammen mit 3 anderen Studenten, darunter N. Markaroff, und P. Schio Batmanischwili (M) zur Fortführung seiner philosophisch-theologischen Studien nach St.-Gabriel in Mödling bei Wien, dem grossen Seminar der Societas Verbi Divini (S.V.D.). Nach dem Abschluss der philosophischen Studien machte Michael dort das Noviziat (M) und begann im September 1925 das Studium der Theologie, das er bis Sommer 1928 fortsetzte. Aus seinen Zensuren spricht eine überdurchschnittliche Begabung, deren Entfaltung freilich noch durch mangelnde Beherrschung der deutschen Sprache etwas behindert war. Deswegen war er auch von den Predigtübungen befreit (9).

Da er keine Einreisegenehmigung nach Konstantinopel mehr bekommen konnte, sandten ihn seine Oberen 1930 nach Rom. Hier hospitierte er zunächst im Collegio Greco, legte die ewigen Gelübde ab (10) und empfing am 6. 8. 1931 in der Abtei Grottaferrata die Priesterweihe aus den Händen des Assessore della S. Congregazione Orientale, S. Ecc. Mgr. Isaia Papadopoulos.

1930-33 studierte P. Michael am Pontificio Istituto Orientale und schloss diese Studien mit der Dissertation « Apostolatus Theatinorum in Georgia saeculo decimo septimo » ab. Die Promotion erfolgte am 7. 12. 1933.

Im folgenden Jahre beauftragte die Hl. Kongregation für die Ostkirche P. Michael mit der Seelsorge unter den Georgiern in Frankreich, Belgien und Deutschland. Er begab sich zunächst nach Paris, liess sich aber noch im gleichen Jahr in München beim orientalischen St. Andreas-Kolleg nieder, das P. Dr. Chrystomus Baur OSB leitete. 1935 zog er zu den Benediktinern nach Kloster Metten bei Deggendorf (Niederbayern), wo er bis 1943 blieb. Seine Hauptaufgabe war die Seelsorge unter den Georgiern, seine freie Zeit aber verwendete er für orientalistische Studien (neben Georgisch besonders auch Syrisch und Armenisch).

1943 gelang es ihm nach zahlreichen Versuchen, mit Erlaubnis der S. Congregazione Orientale nach Rom zurückzukehren, wo er im Auftrag dieser Kongregation begann, liturgische Bücher in georgischer Sprache vorzubereiten. Von jetzt ab verliess er Rom nur noch zum Urlaub in den heissen Sommermonaten. Diesen verbrachte er gern in den Bergen; besonders im Philippinum in Meran und im Pfarrhof von Lengmoos auf dem

Ritten, nördlich von Bozen. Hier suchte er Erholung von seiner rastlosen Tätigkeit. Denn wie das Verzeichnis seiner Werke zeigt, waren diese Jahre besonders ergiebig für seine wissenschaftlichen Arbeiten, in deren Mittelpunkt stets seine geliebte Heimat Georgien stand.

In Rom wohnte er zunächst im Ospizio Cento Preti, dann in der Abtei S. Girolamo. Doch waren seine Studien durch die bewegten Kriegs- und Nachkriegsereignisse zunächst noch stark behindert. Anfang 1946 zog P. Michael in das Ospizio Maronita di San Pietro in Vincoli. Doch war diese Lösung nicht sehr glücklich, weil sich P. Michael zweimal am Tag in das Pontificio Collegio Russicum zu den Mahlzeiten begeben musste. Man schlug ihm deshalb vor, in das Istituto di S. Giovanni Damasceno, Passeggiata del Gianicolo 5, zu übersiedeln, was er auch im April 1951 tat. Dort blieb er bis zu seinem Tod. Nun konnte er in aller Ruhe arbeiten und die meisten und bedeutendsten seiner Werke entstanden auch in dieser für ihn glücklichen Zeit.

Seine Arbeit verdient umso grössere Bewunderung, als seine Gesundheit nicht die beste war : trotz Nierensteinen, Leberleiden und Anfälligkeit der Atmungsorgane setzte er seine Arbeit unverdrossen fort. Schon im August 1953 hatte er sich in Bozen wegen eines nicht heilenden Geschwürs im Munde bestrahlen lassen, im September des gleichen Jahres wurde er in Bozen an der rechten Mandel operiert. Gegen Ende 1956 aber begann er, über Schmerzen in der Kehlkopfgegend zu klagen. 1957 entschloss er sich, während der Sommerferien einen hervorragenden Chirurgen in Meran zu konsultieren, der eine sofortige Operation vorschlug. Wegen der Schwierigkeit der Operation liess er von einem anderen Spezialisten eine neue Röntgenaufnahme anfertigen. Diese zeigte anscheinend nichts Besorgniserregendes. Die Operation unterblieb.

In Januar 1958 hatte P. Michael Beschwerden beim Schlucken. Man machte neue Röntgenaufnahmen im Krankenhaus der Fattebenefratelli in Rom und diagnostizierte das Leiden als wahrscheinlich bösartige Geschwulst an der Speiseröhre. Da die Lage des Geschwürs keine Operation erlaubte, begann man Mitte Februar im Istituto Regina Elena mit Kobalt-Bestrahlungen. Zunächst trat eine spürbare Besserung ein und P. Michael machte sich voll Hoffnung wieder an seine Arbeiten. Bald aber verschlimmerte sich sein Zustand aufs neue und so verbrachte er seine Sommerferien 1958 nicht wie gewöhnlich in Meran, sondern in Grottaferrata, um die Bestrahlungen fortsetzen zu können. Im September musste er nach Rom zurückkehren, da es ihm unmöglich geworden war, feste Speisen zu sich zu nehmen. In der Klinik beim Istituto Regina Elena liess er sich eine Gastrotomie anlegen, um sich wenigstens durch eine Sonde ernähren zu können. Aber der Krebs hatte sich inzwischen schon zu weit ausgebreitet und das Blut vergiftet. So verschied P. Michael am 15.10.1958 gegen 14.25 Uhr friedlich im Beisein einiger Freunde, unter denen sich auch der Hochw. Kanonikus A. van Lantschoot, der Vizeprefekt der Vatikanischen Bibliothek, befand, der ihm stets ein treuer Freund gewesen war und ebenso wie seine Eminenz, der Hochwürdigste Herr Kardinal Eugène Tisserant, seine Studien mit grosstem Wohlwollen gefördert hatte.

P. Michaels vielseitige und wichtige Arbeiten, unter denen seine Bearbeitung von K. Kekelidzes Geschichte der georgischen kirchlichen Lite-

ratur ihm allein schon einen Ehrenplatz in der georgischen Wissenschaft sichern würde, sind, so weit mir bekannt geworden, in der folgenden Bibliographie zusammengestellt. Ausserdem hatte P. Michael bereits 1951 eine georgische Kirchengeschichte (1. — 8. Jahrhundert) in georgischer Sprache fertiggestellt (etwa 1100 Seiten), die er deutsch bearbeiten und veröffentlichen wollte, ebenso das Skriptum eines georgisch-französischen Wörterbuches auf der Basis von Tchoubinof, dessen Erscheinen freilich ungewiss ist. In letzter Zeit beschäftigte er sich, abgesehen von der georgischen Liturgie und Bibel, besonders mit dem georgischen Barlaam-Roman. Viel wäre noch von seiner unermüdlichen Arbeitskraft zu erhoffen gewesen. Doch der Tod nahm ihm die Feder aus der Hand und holte ihn, der lange Jahre fern seiner Heimat hatte leben müssen, heim in die ewige Heimat.

Der Tod P. Michaels ist für die georgische Wissenschaft des Westens, wie G. Garitte in seinem warmherzigen Nachruf (*Le Muséon* 71 (1958) 397-399) schreibt, ein grosser und unersetzlicher Verlust; denn P. Michael war für den ganzen Westen der unbestrittene Meister auf dem Gebiet der georgischen Geschichte und Sprachwissenschaft. Mit seiner natürlichen Kenntnis des Georgischen verband er gründliche wissenschaftliche Bildung auf dem Gebiet des christlichen Orients und der Byzantinistik. Ausserdem sprach und schrieb er neben dem Georgischen in gleicher Weise das Deutsche, Französische, Italienische, Russische und Lateinische. Abgesehen vom Griechischen konnte er auch das Armenische und Syrische mit Nutzen für seine Studien verwerten. Seine Erkenntnisse teilte er nicht nur in zahlreichen Aufsätzen und Büchern der gelehrten Welt mit, sondern gab darüber hinaus jedem, der sich persönlich an ihn um Rat wandte, bereitwilligst und ausführlich Auskunft und war auch bei Beschaffung schwer zugänglicher Literatur, Photokopien und dergl. in entgegenkommendster Weise behilflich. Wer immer sich mit georgischen Studien befasste, konnte seiner selbstlosen Hilfe sicher sein. Alle, die das Glück hatten, ihm persönlich zu begegnen und nahezukommen, werden ihm ein dankbares Andenken bewahren.

Sein Wesen und seinen Lebensgang fasst treffend die Aufschrift seines Sterbebildchens zusammen :

*Vir religiosus fidelitate conspicuus. Sacerdos modestia
et pietate insignis. in labore diligens et assiduus.
ingenium acre scientiamque profundam ad suae dilectae
Georgianae ecclesiae exaltationem imprimis consecraverat.
post longum e patria cruciata exilium tandem in veram
feliciter pervenit patriam.*

Anmerkungen

(1) Für freundliche Auskünfte danke ich herzlich :

(W) P. A. Wuyts, Rektor des Istituto S. Giovanni Damasceno, Roma, *Passeggiata del Gianicolo* 5, für einen von P. Tarnischvili selbst verfassten Lebenslauf, der durchwegs zugrunde gelegt worden ist, und eine Liste von P. Tarnischvilis wichtigsten Publikationen.

(G) Darauf stützt sich offenbar in der Hauptsache auch G. Garitte, *Michel Tarnischvili* (1897-1958), *Le Muséon* 71 (1958), 397-399.



- (H) Dem Hochwürdigsten Herrn Abt von Ettal Dr. J.-M. Hoeck für zahlreiche Mitteilungen über die Ettaler Zeit von P. Michael.
- (M) Herrn Dr. Nikolaus Markaroff, Wien XI, Simmeringer Hauptstr. 175, der mit P. Tarnischvili in Konstantinopel und Mödling zusammen studierte (Brief vom 26-11-58).
- (T) P. Petrus Tatalaschvili S.I.C., der über Herrn Paul (Akopaschvili) Daten über den Aufenthalt in Konstantinopel und die Geschichte der Kongregation mitteilte (Brief vom 29-12-58).
- (2) Dieses Datum scheint gesichert durch (W) und (G). Nach den Ettaler Schulzeugnissen ist Michael Tharchanaschwili, wie er sich damals schrieb, am 11-3-1899 in Achal-Ciche (H), nach Mitteilung von P. Tatalaschvili am 11-3-1899 in Skra geboren.
- (3) Zur Geschichte dieser Kongregation verdanke ich (T) und (M) folgende Auskünfte: Die Kongregation wurde von P. Petrus Carisciaranti 1861 in Konstantinopel mit dem Ziel gegründet, die Sellsorge unter den katholischen Georgiern durch einen gut ausgebildeten einheimischen Klerus sicherzustellen. 1861 erfolgte die Eröffnung der Schule Unserer Lieben Frau von Lourdes und die Errichtung der Sektion der Patres, 1871 die Sektion der Schwestern und schliesslich (1871-1875) die Elementarschule St. Joseph von Papazköprü. 1875 wurden die Ordensregeln vom Heiligen Stuhl approbiert und die Kongregation dem Apostolischen Delegaten von Konstantinopel unterstellt, von dem sie praktisch schon seit 1865 abhängig war. P. Carisciaranti starb am 9-10-1890. Die Kongregation entfaltete sich unter den nächsten Oberen PP. Stephan Giorgidze (1892-1898), Alphons Khitorof (1898-1905), Schalva Vardidze (1905-1912), Pius Balidze (1912-1921) und P. Schio Batmanischvili (1921-1937). P. Schio reorganisierte die Ordensregel (siehe unten Anm. 10) und begab sich 1937 nach Georgien. Dort soll er verhaftet, auf die Solovetzkije-Inseln deportiert und umgekommen sein. Darauf leitete P. Schalva Vardidze das Kloster bis 1942. Ihm folgte P. Pius Balidze bis zu seinem Tod im Februar 1956. Dann kam die Leitung an P. Petrus Tatalaschvili, den nunmehr einzigen Pater des Klosters, der aber infolge seines hohen Alters und seiner angegriffenen Gesundheit seinem Verpflichtungen nicht mehr in vollem Umfang nachkommen kann.
- (4) Dies geschah anscheinend auf Veranlassung des Auswärtigen Amtes (H). Die Namen der anderen georgischen Studenten finden sich in einem Aufsatz von Basilius Sadathieraschwili, Kurzer Bericht über die georgischen Altettaler Studenten, in «Ettaler Mandl», Zeitschrift der Lehr- und Erziehungsanstalt Ettal 12 (1924-25), 93-99; 13 (1925-26), 19-22.
- « Folgende Georgier kamen 1917 in Ettal an :
1. Michael Tarchanaschwili (aus Skra bei Gori),
 2. Bagrat Dtschonischwili (aus Skra bei Gori),
 3. Clemens Palaschwili (aus Kutais/Westgeorgien),
 4. Peter Mai (aus Tiflis, von Geburt ein Pole),
 5. Peter Kiknadze (aus Ude bei Achaltziche, gestorben in Ettal),
 6. Simon Apriamaschwili (aus Aral bei Achaltziche),
- und 8. (!) meine Wenigkeit Basilius Sadathieraschwili (aus Kutais). »
 Vergessen ist offenbar : 7. Siko Chodjewanaschwili (aus Achaltziche ?), vergl. «Ettaler Mandl» 13 (1925-26), 20.
- (5) P. Hugo Gaisser, geboren 1-12-1853 zu Aitrach bei Leutkirch, 5-10-1873 Prof. in Beuron, 1875, in Volders bei Innsbruck, bald darauf nach Kloster Maredsous (Belgien) berufen, 1899 Professor am Collegio Greco (Spezialist für griechischen Choral), 1905-1912 Rektor, 1912 Prior von St. André bei Brügge, im Weltkrieg in der Abtei St. Josef bei Coesfeld (Westfalen), 1917 nach Ettal berufen, gestorben in Ettal am 25-3-1919, also noch vor der Abreise der Georgier. Vergl. den Nachruf im «Ettaler Mandl» 6 (1919) 112 ff. (H).
- (6) Siehe «Ettaler Mandl» 12 (1924-25) 93-99; 13 (1925-26) 19-22.
- (7) So nach (W), (G), (M), (T). Nach (T) hat Michael nicht in Tiflis studiert, sondern besuchte zusammen mit P. Tatalaschvili Skra, Tiflis und Kutais und kehrte



schon im Dezember 1919 nach Konstantinopel zurück. Wenn das Schiff am 3-9-1919 in Hamburg abfuhr und die Rückkehr nach Konstantinopel schon im Dezember des greichen Jahres erfolgte, bleibt in der Tat kaum Zeit für ein Studium in Tiflis.

Nach B. Sadathieraschwili, « Ettaler Mandl » 13 (1925-26) 19-20, wäre Michael freilich erst 1921 nach Konstanpinopel zurückgekehrt. Er schreibt nämlich :

« Nach der Ankunft in Batum (!) fuhr Michael mit Bagrat Dtschonischwili zusammen nach Skra — genannt Betlehem — zu seinen Eltern. Er war bezüglich seines Berufes schwankend geworden und gedachte, sich einem anderen Berufe zu widmen. Doch durch eingehende Besprechungen mit dem Abte des georgischen Klosters in Konstantinopel kam er zur nötigen Klarheit und so kehrte er im Jahre 1921 nach Konstantinopel ins Kloster zurück. Im selben Jhre trafen in Konstantinopel Simon Apriamaschwili und Peter May ein, und Michael besuchte mit diesen zusammen das dortige französische Kapuzinerseminar. 1924 absolvierte er die erwähnte Anstalt und wurde mit Peter May zusammen nach Mödling (Niederösterreich) ins Kloster St. Gabriel der « Societas Verbi divini » geschickt, um dort Theologie zu studieren ».

- (8) Nach (W) und (M) ; nach (M) besuchte Michael die 8. Klasse des Collège St. Louis 1922-1923 und studierte dann zusammen mit N. Markaroff, der am 22-12-1922 in dieses Kloster eingetreten war, ein Jahr Philosophie bei P. Tatalaschwili im georgischen Kloster. Nach (T) machte er bei P. Tatalaschwili philosophische Studien im Kloster der georgischen Patres in Konstantinopel bis 1922 ; im Herbst 1922 trat er in das Collège St. Louis de Péra ein, das er 1924 verliess, um sich mit P. Schio Batmanischwili nach Mödling zu begeben.
- (9) Nach freundlicher Mitteilung des Hochwürdigen Rektors P. Dr. J. Kraus, S.V.D. vom 21-11-58.
- (10) Nach (M) konnte Michael die Ewigen Gelübde nicht gleich ablegen, da die Ordensregeln gerade vom damaligen Superior P. Schio Batmanischwili geändert worden waren und der S. Congregatio pro negotiis orientalibus zur Approbation vorlagen.

BIBLIOGRAPHIE DER WERKE VON P. MICHAEL TARCHNISCHVILI

- (1) Une lettre du catholico Léonide (de Géorgie) au patriarche Tykhon (de Russie), Echos d'Orient 31 (1932), 350-369.
- (2) Apostolatus Theatinorum in Georgia saeculo decimo septimo, Romae 1933 (Handschriftlich).
- (3) Das Christentum in Georgien, in Der Christliche Orient in Vergangenheit und Gegenwart 1 (München 1936) Nr. 1, 12-20; Nr. 2, 13-21.
- (4) Die georgische Uebersetzung der Liturgie des hl. Johannes Chrysostomus, Jahrbuch für Liturgiewissenschaft 14 (1938), 79-94.
- (5) Aus dem Leben der georgischen Mönche, in Der Christliche Orient in Vergangenheit und Gegenwart 4 (München 1939), 106-109; 5 (1940), 49-54.
- (6) Die Una Sancta vor der Trennung, in J. Tyciak, G. Wunderle, P. Werhun, Der Christliche Osten. Geist und Gestalt, Regensburg 1939, S. 275-293.



- (7) Die byzantinische Liturgie als Verwirklichung der Einheit und Gemeinschaft im Dogma, Würzburg 1939 (Das östliche Christentum, Heft 9, 78 S.).
- (8) Der eschatologische Zug orientalischer Frömmigkeitshaltung, in P. Krüger, J. Tyciak, Morgenländisches Christentum, Paderborn 1940, 333-348.
- (9) Die Wege zur Vollkommenheit, ebenda S. 349-365.
- (10) Die Legende der hl. Nino und die Geschichte des georgischen Nationalbewusstseins, Byzantinische Zeitschrift 40 (1940), 40-75.
- (11) Die Entstehung und Entwicklung der kirchlichen Autokephalie Georgiens, Kyrios 5 (1940-41), 177-193.
- (12) Zwei georgische Lektionarfragmente aus dem 5. und 8. Jahrhundert, Kyrios 6 (1942-43), 1-28.
- (13) Sources Arméno-Géorgiennes de l'histoire ancienne de l'Eglise de Géorgie, Le Muséon 60 (1947), 29-50.
- (14) Eine neue georgische Jakobosliturgie, Ephemerides liturgicae 62 (1948), 49-82. Le passé dans le présent (document syrien), Bedi Karthlisa N. 4, p. 23-24.
- (15) Die Beziehungen des Königs P'arsmann von Iberien zu den römischen Kaisern (georg.), Bedi Karthlisa Nr. 5 (1949), 25-26.
- (16) Ueber die Geschichte der georgischen Literatur von Prof. K. Kekelidze, Bedi Karthlisa Nr. 6 (1949), 25-29.
- (17) Liturgiae Ibericae Antiquiores, Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium, vol. 122 und 123, Louvain 1950.
- (18) Les récentes découvertes épigraphiques et littéraires en Géorgie, Le Muséon 63 (1950), 249-260.
- (19) Die Botschaften von König T'eimuraz I. und Katholikos Zacharias an Papst Urban VIII (georg.), Bedi Kathlisa Nr. 7 (1950), 15-19.
- (20) Die Inschrift der Ikone der Muttergottes im Petrie'onikloster (georg.), Bedi Karthlisa Nr. 8 (1950), 20-22.
- (21) Georgia, Enciclopedia Cattolica 6 (Rom 1951), Sp. 65-79.
- (22) Denkmäler der georgischen Kunst in der Umgebung von Antiocheia (georg.), B. K. Nr. 9 (1951), 17-20.
- (23) Der Mondgott Armazi und das Werk des Leonti Mroveli (georg.), Bedi Karthlisa Nr. 10 (1951), 19-22.
- (24) Die Missa Praesantificatorum und ihre Feier am Karfreitag nach georgischen Quellen, Archiv für Liturgiewissenschaft 2 (1952), 75-80.
- (25) Nino, Enciclopedia Cattolica 8 (Rom 1952), Sp. 1896.
- (26) Pietro Ibero, Enciclopedia Cattolica 9 (Rom 1952), Sp. 1937.
- (27) Reste der georgischen Kunst in Aegypten (georg.), Bedi Karthlisa Nr. 11 (1952), 25-27.
- (28) Ein georgischer Militärbefehlshaber in Byzanz (georg.), Bedi Karthlisa Nr. 12 (1952), 13-15.
- (29) Georgische Handschriften und alte Bücher in den Bibliotheken Roms (georg.), Bedi Karthlisa Nr. 13 (1952), 13-18; Nr. 14 (1953), 23-26; Nr. 15 (1953), 24-26.
- (30) La Madre di Dio nell' antica tradizione georgiana, Alma Socia Christi, vol. V, 2 (Romae 1952), 74-79.



- (31) Die hl. Nino, Bekehrerin von Georgien. *Analecta Ordinis Sancti Basillii Magni* (Rom 1953), 572-581.
- (32) Kurzer Ueberblick über den Stand der georgischen Literaturforschung. *Oriens Christianus* 37 (1953), 89-99.
- (33) Iscrizioni georgiane del Monastero di S. Teodoro a Bir el-Qatt (Betlemme), *La Terra Santa* 28 (Jerusalem 1953), 181-186.
- (34) Die Anfänge der schriftstellerischen Tätigkeit des hl. Euthymius und der Aufstand des Bardas Skleros, *Oriens Christianus* 38 (1954), 113-124.
- (35) *Typicon Gregorii Pacuriani, Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, vol. 143 et 144, Louvain 1954.
- (36) Un nouveau monastère géorgien découvert à Bethlehem, *Bedi Karthlisa* Nr. 16 (1954), 1.
- (37) Das neuentdeckte georgische Kloster in Bethlehem (georg.), *Bedi Karthlisa* Nr. 16 (1954), 12-17.
- (38) Wer hat recht ? (Eine historische Studie über die fehlende Kenntnis georgischer Denkmäler im Westen) (georg.), *Bedi Karthlisa* Nr. 17 (1954), 23-26.
- (39) Historische und literarische Bemerkungen (georg.), *Bedi Karthlisa* Nr. 18 (1954), 19-26.
- (40) Das Verhältnis von Kirche und Staat im Königreich Georgien. *Oriens Christianus* 39 (1955), 79-92.
- (41) *Orientalia. A propos des travaux de philologie géorgienne de M. Garitte*, *Le Muséon* 68 (1955), 369-384.
- (42) Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur auf Grund des ersten Bandes der georgischen Literaturgeschichte von K. Kekelidze, *Città del Vaticano* 1955 (Studi e Testi 185).
- (43) Le iscrizioni musive del monastero di Bir el-Qutt, in V. Corbo, *Gli scavi di Kh. siyar el-Ghanam (Campo dei pastori) e i Monasteri dei dintorni, Gerusalemme* 1955, 135-139.
- (44) Widersprüche in georgischen historischen Denkmälern (georg.), *Bedi Karthlisa* Nr. 19 (1955), 10-14.
- (45) Die Missionstätigkeit Georgiens im Norden des Kaukasus (georg.), *Bedi Karthlisa* Nr. 20 (1955), 20-23.
- (46) A propos de la plus ancienne version géorgienne des Actes des Apôtres, *Le Muséon* 69 (1956), 347-368.
- (47) L'épopée byzantine-géorgienne de 979, *Bedi Karthlisa* Nr. 21-22 (1956), 24-26.
- (48) Unveröffentlichte georgische Schriften des Nikolaos Mystikos (georg.), *Bedi Karthlisa* Nr. 21-22 (1956), 39-41.
- (49) Die geistliche Dichtung Georgiens und ihr Verhältnis zur Byzantinsichen, *Oriens Christianus* 41 (1957), 76-96.
- (50) Quelques notices bibliographiques, *Bedi Karthlisa* Nr. 23 (1957), 52-54.
- (51) Bemerkungen zu einer neuen georgischen Literaturgeschichte (georg.), *Bedi Karthlisa* Nr. 24-25 (1957), 27-33.
- (52) La découverte d'une inscription géorgienne de l'an 1066, *Bedi Karthlisa* Nr. 26-27 (1957), 86-89.

- (53) Le roman de Balahvar et sa traduction anglaise, *Orientalia Christiana Periodica* 24 (1958), 83-92.
- (54) Les deux recensions du « Barlaam » géorgien, *Le Muséon* 71 (1958), 65-86.
- (55) Publications récentes relatives à la littérature géorgienne, *Le Muséon* 71 (1958), 173-189.
- (56) Der georgische Barlaam-Roman und seine englische Uebersetzung durch Dr. Lang (georg.), *Bedi Karthlisa* Nr. 28-29 (1958), 18-28.
- (57) Quelques remarques sur l'âge de l'alphabet géorgien, *Bedi Karthlisa* 30-31 (1958), 27-28.
- Handschriftlich :*
- (58) Lektionar (Ms. Sinai georg. 37 (Tsagareli 36) vom J. 982), Edition und Uebersetzung, liegt druckbereit beim CSCO in Louvain.
- (59) Kirchengeschichte Georgiens bis zum 8.Jh. (georg.).
- (60) Georgisch-französisches Wörterbuch.

Julius Assfalg.

Dernières publications se rapportant au géorgien

- W.E.D. Allen : Miran Darejaniani, translated by R.H. Stevenson. Clarendon Press: Oxford University Press, 1958, *J. Cent. Asian Soc.* Apr. 1959.
- P.M. Tarchnievili : Joseph Molitor, *Monumenta iberica antiquiora. Textes Chanmeti et Haemeti.* Louvain 1956. XVIII 165 *Sudsidia* 10. *Oriens Christianus* Band 42. 1958.
- Prof. Dr. J. Jedlička : Das Studium der altgeorgischen Sprache in Georgien (Bibliographische Uebersicht) *Le Muséon* 71, 1958.
- Tschenkili, Kita, Einführung in die georgische Sprache, Zurich, 1958. *Archiv Orientalni* 27, 1959, Prag.
- Prof. D. Dr. Molitor : Chanmetifragmente. Ein Beitrag zur Textgeschichte der altgeorgischen Bibelübersetzung. *Oriens Christianus* 43, 1959.
- Mitteilungen. Zeitschrift « Bedi Karthlisa » N. 26-27 und 30-31. *Oriens Christianus* B. 43, 1959.
- B. Ph. Lozinski : The Original Homeland of the Parthians. Mouton-Co 'S-Gravenhage 1959.

BEMERKUNG

zur Transkription in « Komposita in Vep'xistqaosani »

Wir bezeichnen nur die aspirierten Laute (p', t', k', c', č'), dagegen die mit dem Glottalverschluss lassen wir unbezeichnet. Postvelare Spiranten werden mit x (stimmlos = ch) bzw. g' (stimmhaft), die stimmhaften Affrikaten mit j (= dz) bzw. j' (= dž), der uvulare Verschlusslaut mit q bezeichnet.

J. Jedlička.

Komposita in Vep'xistqaosani

von Jaromir Jedlička

Unsere Übersicht der Komposita im Gedichte von Šot'a Rust'aveli (VT) wollen wir bis auf wenige Ausnahmen nur auf diejenigen Zusammensetzungen begrenzen, deren beide Glieder von Nomina oder Verba gebildet werden oder in welchen sich Nomen oder Verbum vereinigen.

Zu dieser Begrenzung greifen wir vor allem darum, weil in solchen rein nominalen und rein verbalen oder gemischten Zusammensetzungen alle Haupttypen in einer bunten und für den Stil des Dichters entscheidenden und charakteristischen Auswahl vertreten sind; dagegen scheinen uns diejenigen Zusammensetzungen, deren eines oder beide Glieder von anderen Wortarten gebildet werden, weniger bedeutend.

Die Zusammensetzungen werden in den gedruckten georgischen Texten entweder zusammengeschrieben, wo es Usus ist, oder graphisch bezeichnet (durch Bindestrich). Da es aber in den Handschriften graphische Zeichen nicht gibt (außer der Trennung aller Wörter überhaupt durch 2 oder 3 Punkte), entscheiden schließlich über die Existenz der Zusammensetzungen die Verfasser selbst. Die Frage ist teilweise erleichtert dank einiger Erkennungsmerkmale: das erste Glied erscheint meistens in der absoluten Form und das zweite wird zum eigentlichen Träger der Deklinations- und Konjugationsuffixe. Trotzdem gibt es in einigen Fällen Differenzen zwischen den einzelnen Ausgaben des VT.

A. Šanije unterscheidet in seinen Grundzügen der georgischen Grammatik¹⁾ nur zwei Grundtypen von Nominal-Komposita: tolad šercqmuli saxelebi, unter welchen die gewöhnlich genannten kopulativen Komposita zu verstehen sind, und ar-tolad šercqmuli, d. h. die „nicht-kopulativen“. Die erste Gruppe wird dann in synonyme und antonyme Zusammensetzungen aufgeteilt und in „die Namen der Gegenstände, welche durch irgendein Merkmal einander angenähert sind“.

Dagegen behandelt A. Šanije die Verbal-Zusammensetzungen nur von der formalen Seite²⁾ und teilt sie in zusammengesetzte Zeitwörter (rt'uli zmnebi), worunter er diejenigen Verbalkomposita versteht, deren erstes Glied ein Nomen ist, und in „verknüpfte“ Zeitwörter (šercqmuli zmnebi), d. h. rein verbale Komposita, deren beide Glieder von Zeitwörtern gebildet

¹⁾ Šanije, A., K'art'uli gramatikis sapujvlebi I, Morp'ologia T'bilisi 1953, S. 158 bis 162 (§ 190—195).

²⁾ ibidem, S. 512—514 (§ 543—549).

werden, auf. Daneben führt A. Šanije noch die „partizipiellen Zeitwörter“ an, welche jedoch eigentlich nur eine Art Ableitung bedeuten (z. B. kit'xulobs er liest).

Mit den altgeorgischen verbalen Zusammensetzungen befaßte sich Č. T'evzaje in seiner Dissertationsarbeit, aus welcher leider nur ein kurzes Referat gedruckt worden ist ³⁾.

T'evzaje zählt die charakteristischen Merkmale der verbalen Zusammensetzungen auf und befaßt sich mit den gegenseitigen lexikalischen Wirkungen ihrer beiden Glieder, besonders mit der Wirkung, welche die Komposition auf das verbale Glied ausübt.

Den georgisch-griechisch-armenischen Beziehungen auf dem Gebiete der Wortzusammensetzungen ist der Aufsatz von T'. Qauxč'išvili gewidmet ⁴⁾.

Die Reduplikationen aller Art durch Lautverwandlung behandelt Friedrich Neisser ⁵⁾.

Die einzige Arbeit, welche eine unmittelbare Beziehung zu unserem Gegenstand haben könnte, die Studie von I. Gigineišvili über die Wortbildung in Vep'xistqaosani ⁶⁾, war uns leider nicht zugänglich.

In unserer Übersicht wollen wir die nominalen und verbalen Komposita nicht getrennt behandeln; wir wollen versuchen, diese beiden Abarten in den drei großen Gruppen von Zusammensetzungen gemeinsam zu betrachten. Es werden nämlich auch aus Zeitwörtern kopulative Zusammensetzungen gebildet; die meisten verbalen Zusammensetzungen scheinen uns determinativ zu sein, und von den Bahuvrihi werden auch Zeitwörter abgeleitet.

I. Kopulative Zusammensetzungen

Unter den kopulativen Kompositen kommen in VT die synonymen nur vereinzelt vor:

saxl-samqop'i ara hmart'ebs 685, 4 ⁷⁾ ihr ziemt nicht das Haus, eine (menschliche) Wohnung;

adre mivides mep'isa saxlad, samqop'ad 1539, 4 bald kamen sie zum königlichen Haus, zur (königlichen) Wohnung; Abstrakta: sinatip'e-situp'eni 503, 3

³⁾ Tevzadze, Č. A., Složnye glagoly v gruzinskom jazyke po pamjatnikam V—X vekov. Avtoreferat dissertacii ... Tbilisi 1955, 13 S.

⁴⁾ Qauxč'išvili, T'inat'in, Kompositebi jvel k'art'ulši, Univ. šromebi 47 (1952) S. 59—90.

⁵⁾ Studien zur georgischen Wortbildung, Wiesbaden 1953.

⁶⁾ Gigineišvili, I., Sitqvacarmoebis t'aviseburebani vep'xistqaosanši. Sadiser-tac'io šromis t'ezisebi. T'bilisi 1944, 8 S.

⁷⁾ Die Zahlen bezeichnen die Strophenzahl und den Vers nach der üblichen Nummerierung, welche auch in die Rustaveli-Konkordanz übernommen wurde: Vep'xistqaosnis simp'onja, šedgenili A. Šanijis xelmjg'vanelobit' ... T'bilisi 1956, 431 S. (Jveli k'art'uli enis k'at'edris šromebi 3).



sinatip'e-sinazeni 1493, 3 (die Schönheit und Herrlichkeit, die Schönheit und der Reiz); adjektivisch: nakvt'ad kargi, šavgremani 1077, 2 (P'atma war schön gewachsen, schwarz-dunkel (von Haar und Haut))

verbal in den Partizipien:

nasrol-nakravsa st'valviden 70, 4 sie zählten, was erschossen und geschlagen wurde;

igia mzrdeli qovlisa danergul-dat'esulisa 929, 4 er (Gott) ist der Pfleger von allem, was gepflanzt und gesät wurde; šedrekil-šešinebulsa 799, 2 gebückt und erschrocken

momspob-amcqvedeli 1312, 4 die Vernichter und Ausrotter

Masdar: uk'ebs qovelni uxvoba-iep'obasa 1556, 3 er lobt (seine) Freigebigkeit und „Wohlfeilheit“; das wenig verständliche: ese hk'onda cqroma-zraxvad 1626, 2 so zürnte er (sie?) und tadelte (zraxva anstatt jraxva?)

im Verbum finitum finden wir nur ein synonymes Kompositum: mtert'a ivaglux-ivian 1397, 3 die Feinde werden trauern und klagen (müssen).

Die antonymen Zusammensetzungen von den anderen kopulativen Zusammensetzungen zu trennen, scheint uns überflüssig zu sein. Die Verbindungen wie: patron-qmani, obol-k'vrivni, mama-jeni beruhen nicht auf einem Gegensatz, sondern auf der inneren Beziehung zwischen diesen Begriffen, welche sie in unserem Denken untrennbar macht; so ist es auch der Fall bei mxar-t'ejo, welches eigentlich xel-p'exi vertritt. Aus den verbalen Zusammensetzungen ist hier zu nennen:

ra ert'manert'i auč'nda migebul-mosagebav'ta 1510, 1 als gegenseitig erschienen die Kommenden und die, welche sie bewillkommen sollten, d. h. die Gäste und die Gastgeber.

Die übrigen, nichtsynonymen kopulativen Komposita, welche die Mehrheit bilden, zerfallen in zwei Gruppen:

1. Entweder werden zwei Gegenstände verbunden, welche sich stets in der Nähe befinden und einander ergänzen, oder es werden
2. zwei von mehreren genannt, welche das Ganze oder die ganze Reihe von Begriffen symbolisch vertreten.

Zu der ersten Gruppe gehören z. B. die Bestandteile der Waffen:

p'ar-šimšerisa 3, 1 Schild und Schwert;

xelt' a hk'onda mšvild-isari 197, 1 in den Händen hatte er Bogen und Pfeil; švenoda kaparč-xrmalit'a 265, 2 er war schön mit seinem Pfeilköcher und Schwert; ak'a jes ... j'ačv-muzaradi 1352, 4 hier liegen Panzerhemd und Helm;

oder Tiere mit ähnlichen Eigenschaften:

j'or-ak'lemi at'j'er asi, qvelakai cviv-magrobda 462, 4 die Maulesel und Kamele zehnmal hundert, alle mit starken Beinen;

auch das Bahuvrihische: skiptrosan-gvirgvinosani 1540, 2 mit Szepter und Krone;

mogival me alap'ian-tqvia nad 463, 4 ich werde kommen zu dir mit Beute und Gefangenen.

Zu der zweiten Gruppe gehören folgende Beispiele:

zogt'a mxar-t'ejo dahleca da zogt'a suli hxdeboda 994, 3 einigen zerschlug er Schulter und Hüfte, den anderen nahm er die Seele (tötete sie), womit gegenüber der Tötung die Verletzung verschiedener Körperteile gemeint ist; ic'it', indot'a samep'o razomi sra-saj'domia 564, 1 ihr wißt, wieviel Paläste und Throne das indische Königtum besitzt (es handelt sich um Königshäuser, Königreiche);

diad edva sasaluk'o dasaburav-č'asac'meli 1077, 4 sie hatte sehr viel herrlichen Kopfschmuck und Kleider;

mak'vs patronoba mravali (bei Ingoroqva⁸⁾ mravli sačurčle-zaradxanisa 1262, 4 ich behüte viele Schatzkammern und Waffenkammern;

samasi t'avi stavra-atlasi 771, 2 dreihundert Stück Brokat und Atlas; c'udad uč'ns stavra-naxlebi 690, 3 eitel (unnütz) scheint ihm Brokat und goldgewirkter Seidenstoff.

Hierher gehören auch die Reduplikationen wie: gza-gza 1322, 2 auf den Wegen, unterwegs; mindor-mindor 1225, 1 von Feld zu Feld; zg'va-zg'va, passim, von Meer zu Meer; šemoirbevda zg'vis pir-pir 593, 2 er lief (ritt) her am Meeresufer (schnell von einem Ort zum andern); gardakoc'na man pirisa are-mare 1532, 1 er küßte ihr Antlitz; dia gvak'vs c'ixe-k'alak'i xataet's are-maret'a 199, 4 viel haben wir Burgen im chinesischen Gebiete;

adjektivisch: damosna turp'a-turp'it'a 1385, 3 sie kleidete alles Schöne (schönste); so auch sxva-da-sxva verschieden.

Selten werden die Abstrakta kopulativ zusammengesetzt; aus den Nichtsynonymen sind es vielleicht nur: sik'vele-sip'ix'xenia 616, 3 Wohltätigkeit und Fertigkeit (Schnellheit); es scheint aber, daß das erste determinativ auf das zweite wirkt (zur Wohltat, zur Hilfe bereit, fertig zu sein). So ist es auch in der Verbindung der Fall: scavla-t'k'muloba 789, 3 Belehrung und Anspruch, lehrreiche Sentenz (von Plato); und in c'ixe-k'alak'i Festung und Stadt, d. h. feste Stadt.

Oft wird das Kompositum metaphorisch angewendet: gegenüber dem k'eba ... t'mat'a da bage-kbilisa im Prolog 5, 2 — der Lob der Haare und Lippen und Zähne — steht joc-margalitni tqubani 460, 4, wobei joc-margalitni Purpur und Perlen dem bage-kbili gleicht.

⁸⁾ Šot'a Rust'aveli, Vep'xistqaosani, T'bilisi 1953, Pavle Ingoroqvas redak'c'it'a da šenišvnebi'; dagegen in der kritischen Ausgabe von Sol. Qubanešvili: Vep'xistqaosani, č'anart'i da danart'i tek'stebi, T'bilisi 1956: Str. 1447, 4: sačurčle, mgzavsi xanisa.

Wenn drei nahe lexikale Einheiten zusammentreffen, entstehen vier verschiedene Möglichkeiten:

1. Nur selten kommt es zu einer dreigliedrigen kopulativen Zusammensetzung, z. B. xširad esxa margaliti lagam-abj'ar-unagirsa 84, 3 dicht waren mit Perlen bedeckt der Zaum, der Harnisch und der Sattel;
2. es entsteht ein zweigliedriges Kompositum und ein Wort wird asyndetisch zugefügt: j'ačv-muzaradsa, abj'arsa 1370, 2 Panzerhemd und Helm, Harnisch;
3. das dritte Wort wird mit einem Bindewort angefügt: k'eba ... t'mat'a da bage-kbilisa 5, 2;
4. alle drei Einheiten stehen asyndetisch beisammen: j'ačvi, xrmali, muzaradi 1369, 3 Panzerhemd, Schwert, Helm.

Vier Glieder finden wir in: ar gvindan nišagni, na-č'ang-dap'eni 1445, 3 (in der Ausgabe von Qubaneišvili Str. 1641: nišanni sač'angdap'eni) wir wollen keine Fröhlichkeiten (?), Pfeifen, Lauten, Trommeln.

Die kopulativen Masdar-Zusammensetzungen — außer dem traditionellen sma-čama (trinken und essen) und den Instrumental-Bildungen wie oxvra-sult'k'mit' (mit Stöhnen und Seufzen) — sind alle des Reimes wegen gebildet, z. B. c'ema-žletad (schlagen und drücken), lag'oba-colasa (scherzen und liegen), oxvra-axman (stöhnen und seufzen). Häufig dient als zweites (einmal auch als erstes) Glied das nichtssagende Zeitwort k'mna (machen) oder seine Synonyma zma und qop'a:

guli mivec' t'moba-k'mnat'a 371, 4 das Herz gab ich dem Dulden; brjent'a mimc'es sascavlelad xelmcip'et'a k'c'eva-k'mnat'ad 319, 3 sie gaben mir die Weisen, um mich zu lehren das königliche Benehmen; vit' giambo sakvirveli me, glax, mis qop'a-k'c'eva 1145, 1 wie soll ich dir, Unglückliche, schildern ihr wunderbares Benehmen; Avt'andil sčvrets gakvirvebit' mat'sa egre k'c'eva-zmasa 223, 4 Avtandil betrachtet mit Verwunderung ihr Benehmen; čvreta axelebs mčvretelt'a, qop'a-k'c'evisa da zmsa 1519, 3 die Zuschauer macht verrückt das Schauen auf ihr Benehmen.

Aus Substantiven gebildet und kopulativ zusammengesetzt sind die Masdars in: moedva kvla gulsu kvaml-almuloba 1483, 3 er zündete im Herzen das Rauchen, Flammen und Rußmachen (kvamli, ali, muri), d. h. metaphorisch für Feuer.

II. Die determinativen Zusammensetzungen

Die determinativen Nominal-Komposita sind in VT sehr selten. Selten kommt eine determinative Verbindung des Adjektivs mit einem Substantivum vor, wie did-vačarni, passim, Großhändler; gulo, šav-gulo, dabmulxar 1293, 4 Herz, du schwarzes (d. h. unglückliches) Herz, du bist zugebunden. Aber auch die anderen attributiven Zusammensetzungen sind nicht häufiger: hxris qornisa bolo-p'rt'at'a 46, 4 sie biegt die Spitzen der Krähenflügel (d. h. die schwarzen Augenwimpern); jil-piramdis sixarulsa sixaruli hgveda vera

488, 4 bis zum Rand (Anfang) des Schlafes konnte die Freude einer Freude nicht gleichen (war allzu groß); hierher gehören vielleicht auch die Reduplikationen mit einer Rektion und mit expressiven und superlativen Bedeutungen, wie: mep'et'-mep'eo 1318, 1 oh König der Könige! mixmobdes mep'et'-mep'obit' 621, 1 sie nannten mich König der Könige (hießen mich König der Könige sein); banis-bania 1621, 2 (flaches) Dach auf Dach, alle Dächer; šen. vaziri, gulis-guli 814, 4 dich, Vezir, den ergebenen (wörtlich: Herz des Herzens); moexvivnes gulis-gulad 1630, 3 sie umarmten sich herzlich.

Dagegen herrscht unter den verbalen Zusammensetzungen zwischen dem Verbum finitum und dem nominalen Komponenten eine ähnliche logische Beziehung, welche uns die Berechtigung verleiht, die verbalen Komposita unter die determinativen Zusammensetzungen einzureihen.

Das altgeorgische Verbum erscheint in einigen Verbindungen, deren erstes Glied nominalen Ursprungs ist und dem Kompositum die lexikale Bedeutung verleiht, wogegen der zweite, verbale Komponent nur als Träger der Handlung dient und seine ursprüngliche semantische Funktion unterdrückt oder stark verändert ist. In den möglichen altgeorgischen Verbindungen, deren Zahl sehr begrenzt ist, werden nur einige Zeitwörter zugelassen. In VT sind es nur: c'ema (schlagen, geben), deba (legen), g'eba (nehmen), t'k'ma (sagen), qop'a (machen).

Dieser alte Typus der verbalen Komposita, der aus einer engen Verbindung des Zeitwortes mit dem Objekt entstanden ist, welche offenbar für das ältere Stadium der Sprache charakteristisch war, ist in VT nur in einigen Kompositen zu finden:

t'aqvansa-sc'ems (er beugt sich) 24 ×, auch -vec', -mc'a, -sc'a, -sc'es;
sult'k'vams (er seufzt) 14 ×, auch sult'-it'k'na sult'k'ma, sult'k'na;
jal-uc' (er kann, er vermag) 8 ×, auch jal-mic', jal-gvic'; suli davig'e (ich verstummte) 5 ×, auch daig'e, daig'o, daig'es, davig'o;
sulsa ug'ebda 283, 3;
pativs-mc'emdes (sie ehrten mich), auch pativ-gc'e;
ah-qa (er machte ach, er seufzte), nur 1 ×;
xel-qvis (er kann): ver xel-qvis, auch xel-qa.

Nur im Masdar erscheint camis-qop'it':

moghvda camis-qop'it' 127, 3 es geschah dir im Augenblick (plötzlich); (in den Ausgaben von Qubaneišvili und Ingoroqva: camis qop'ad, bzw. -qop'ad); igi gahxdis camis-qop'it' 792, 4 er schafft im Augenblick.

Nur substantivisch wird gebraucht: gulist'k'ma (Wunsch), suld-gmuloba (Leben) und sult'adgma in der bahuvrihischen Zusammensetzung sult'adgma-daut'mobeli (das Leben nicht ertragend).

Die Form t'k'o (reduzierte 3. Person aoristi) von t'k'ma (sagen) ist in Verbindung mit anderen Verba zu einer Partikel geworden mit der Bedeutung von angeblich:

mihxvda-t'k'o sak'me 158, 3 es geschah ihm angeblich die Sache;
iqo-t'k'o ak'a 103, 4 sie ist angeblich hier gewesen.

Gegenüber dem ersten, schon zur Zeit der Entstehung des VT unproduktiven Typus der Zusammensetzungen Objekt + Verbum treffen wir im VT den zweiten, lebendigen Typus: Prädikat (Resultat) + Verbum, und zwar nur einmal mit dem Zeitwort qop'a:

uzado-hqop's, ar azadebs 1492, 4 er tut makellos, nicht mit Makel behaftet; sonst immer mit dem Zeitwort k'mna:

nu bnel-ik'mt' mzesa t'k'venit'a bnelit'a 283, 4 lasset nicht die Sonne verdunkeln mit eurer Dunkelheit;

moxvida, srul-vk'mna mašing'a šeni cadili gulisa 153, 2 wenn du gekommen bist, dann werde ich deinen Herzenswunsch erfüllen;

vin xel-mk'mna 310, 3 die mich verrückt gemacht;

vin unaxav-k'mnis goneba 658, 3 wer den Verstand „ungesehen macht“, d. h. raubt.

Andere Zusammensetzungen mit k'mna kommen nur in Partizipien vor und bilden die uneigentlichen Bahuvrihi:

morč'il-k'mnili (ergeben gemacht, gehorsam gemacht), up'ero-k'mnili (farblos gemacht), ug'ono-k'mnili (kraftlos gemacht), g'irs-k'mnili (würdig gemacht), tqve-k'mnili (zum Gefangenen gemacht), mxec'-k'mnili (zum wilden Tier gemacht).

Die Determination finden wir bei solchen Partizipial-Zusammensetzungen wie c'ud-mašralia 1288, 1 vergebens ist ermüdet, und tkbil-moubarit'a enit'a 1229, 1 mit einer süßredenden Zunge.

III. Bahuvrihi

Die exozentrischen Zusammensetzungen, welche die traditionelle Bezeichnung Bahuvrihi tragen und oft auch possessivisch genannt werden, sind im VT vielfach vertreten. Sie bezeichnen entweder eine dauernde Eigenschaft, oder auch einen vorübergehenden, infolge gewisser Umstände entstandenen Zustand, welcher für ihren Träger charakteristisch scheint.

Die bahuvrihischen Zusammensetzungen sind exozentrisch und das bedeutet, daß das Attribut, welches beigegeben wird, sich nicht direkt auf die Person bezieht, von welcher die Rede ist, sondern auf einen Teil derselben oder überhaupt auf etwas, was mit ihr zusammenhängt. Der Gegensatz zwischen den bahuvrihischen und determinativen attributiven Zusammensetzungen tritt im Georgischen sehr scharf hervor, da die determinativen Zusammensetzungen aus Adjektivum und Substantivum bestehen; die bahuvrihischen hingegen weisen regelmäßig eine umgekehrte Wortstellung auf: Substantivum + Adjektivum. So entstehen die Paare, wie did-vačari Großhändler und sul-didi großmütig. Anders liegt der Fall bei den partizipialen Zusammensetzungen, denn das Partizipium bildet das zweite Glied nicht nur in den rein bahuvrihischen Zusammensetzungen wie gul-nakluli unzufrieden,



herzbedrückt, und gul-mdug'ari traurig (wörtlich mit dem siedenden, brennenden Herzen, herzbrennend), sondern auch in den partizipialen Zusammensetzungen, welche direkt aus den praedikativen, verbalen Zusammensetzungen stammen, wie bnel-k'mnili aus bnel-k'mnis, xel-k'mnili aus xel-k'mnis, welche wir im II. Kapitel behandelt haben.

Im VT finden wir 8 Gruppen von Bahuvrihi und deren Ableitungen:

1. Adjektivische Bahuvrihi, welche dem im Georgischen üblichen Typus folgen, der durch die Reihe Substantivum + Adjektivum charakterisiert ist. Die Benennung soll nicht zum Mißverständnis führen; adjektivisch ist das Attribut, nicht die Zusammensetzung selbst: t'ma-grjeli wird zwar mit langhaarig übersetzt, bedeutet aber ursprünglich langes Haar.

An Beispielen ist kein Mangel:

Das erste Glied bilden entweder Konkreta:

mklav-magari mit starkem Arm, t'av-šišveli mit unbedecktem Kopf, t'ma-grjeli mit langem Haar; mšvild-p'ic'xeli mit schnellem Bogen; pirsuk'ani, ar pir-xmeli 1077, 2 mit fettem (vollem) Gesicht, nicht mager; pirsavi mit schwarzem Gesicht; moqme . . . ar pir-nasebi 1243, 1 die Ritter nicht mit schlechtem (häßlichem) Gesicht; oder Abstrakta:

gul-tkbili, gul-p'ic'xeli, gul-mxiaruli, gul-magari, gul-mart'ali, gul-sadagi, mit süßem, schnellem (d. h. hitzigem), fröhlichem, starkem, wahren (gerechtem), offenem Herzen;

sul-didsa großmütig (hier stolz), bed-avi unglücklich, elva-mkrt'ali mit blassem Licht; sitqva-nazma, sitqva-brjeni, sitqva-jvirsu, sitqva-mčevri, sitqva-xširi schön, weise, angenehm, wenig, viel-redend;

c'noba-sruli, ara mt'rvali 1311, 4 mit vollem (gesundem) Verstand, nicht betrunken; c'noba-šmagni wahnsinnig; sve-sruli mit vollem, d. h. glücklichem Schicksal; sabojvar-xširi freigebig; ena-meti vielredend.

Zu den weniger gewöhnlichen Bahuvrihi gehört das poetische:

drosa amas vard-iep'sa 936, 3 jene Zeit reich an Rosen (wörtlich: mit billigen Rosen);

mzeo šuk'-moiep'eo 1318, 2 du Sonne mit den ziemlich vielen freigebigen Strahlen (moiep'e gebildet nach dem Muster momcvane grünlich);

Avt'andils lag'sa, buneba-ziarsa 1109, 1 (bunebat'anaziari kac'i bedeutet nach dem Erläuterungswörterbuch bei Akaki Ceret'eli offenerherzig); mit dem Masdar zusammengesetzt: ra uarea mamac'sa sul-didsa, caslva-gviansa 798, 4 was ist schlechter als ein Held, der stolz ist und mit dem Aufbruch sich verspätet (der nicht bereit ist, in den Kampf zu gehen).

Da ein Bahuvrihi ohne Attribut nicht denkbar ist, geschieht es manchmal, daß das zweite Glied nur aus Notwendigkeit gewählt ist: so z. B. j'avar-sruli 693, 3, welches in 823, 3 wiederholt ist: j'avar-srulsu und aus j'avar (Edelstein) und sruli (voll, vollkommen) gebildet ist, obwohl es sich nur um den Vergleich des Helden mit einem Edelstein handelt ⁹⁾.

⁹⁾ In der Ausgabe von Qubanešvili jedoch 851, 3 j'avari da sruli lali.

So vielleicht auch sak'onel-srulni, md'idarni 1031, 4 viel (voll) Vermögen habend, reich. Ein interessantes Beispiel des Bahuvrihi und der Rustavelischen Ableitungs-Erfindungen ist vinc'a iqo uc'xenmales 173, 4 wer das schnellste Pferd hatte, wörtlich: wer der das schnellste Pferd habende gewesen ist, wo das Adjektivum im Superlativ steht und die Superlativ-Praefixierung und Suffigierung die ganze Zusammensetzung (samt dem Substantivum) umschließt. Eine Ausnahme der Regel bildet außer den im folgenden Abschnitt genannten Beispielen: magar-vada: Avt'andil pirzeman, magar-vadaman 1244, 1 Avtandil, ein Gesicht wie die Sonne (schön) und mit starkem Schwertstiel (Schwertgriff), d. h. mit starker Hand, tapfer¹⁰⁾.

Die Umstellung in 1270, 3 lamaz-enaო mit schöner Zunge, schönredend ist wahrscheinlich dem Reim zuzuschreiben.

2. Nur im Falle, daß statt des Adjektivum ein Numerale, Pronomen oder Adverbium steht, nimmt das Substantivum die zweite Stelle ein. So entstand ert'guli (treu, wörtlich: nur das eine Herz habend, das treue), orguli (falsch, heuchlerisch, zwei Herzen habend), ert'saxe (monoton, eine Form habend), esezomi, ezomi (solcher, so groß), gare t'ma: mas tansa kaba emosa, gare-t'ma vep'xis tqavisa 85, 1 t'avsa da tansa emosa gare-t'ma vep'xis tqavia 204, 3 er war gekleidet in ein Tigerfell mit dem Haar nach außen; diese Regel galt auch damals, wenn mit dem Adjektivum das Substantivum gvარი (Art) oder p'ერი (Farbe) verbunden ist:

didebult'a did-gvart'a 992, 3 ich, aus der (Familie) der höchsten (vornehmsten) Fürsten (Meckelein: did-gvარი aristokratisch);

patižt'a mraval-gvart'a 1299, 2 (das Schicksal hat sich nicht gesättigt) mit den vielfachen Plagen;

sitqvīt'a mraval-p'erit'a 887, 1 mit „bunten“ Worten;

larit'a mraval-p'erit'a 1033, 2 mit den verschiedensten Stoffen;

abj'ari qovli-p'eri 1367, 3 Harnisch aller Art.

Das Adjektivum mravali (mancher) tritt in diesen Zusammensetzungen öfters auf, aber in anderen Verbindungen als mit gvარი und p'ერი bewahrt es die im 1. Absatz festgesetzte Regel; so z. B. lašk'ar-mravali 32, 2 viele Truppen habend, und das adverbiale davla-mravlad 798, 3 mit mancher Beute. Eine Ausnahme bildet: mraval-cqali 693, 3, was laut Anmerkungen mit vielem Glanz, schön bedeuten soll¹¹⁾.

3. Die einfachen possessivischen Bildungen mit den Suffixen -iani (kldiani, cqliani, ekliani, čkviani, qmiani), -osani (mšvildosani) und -ovani (gulovani) gehören schon ihrem Sinne nach zu den Bahuvrihi. Ein Beweis dafür ist: qmiani 32, 2 (viele) Ritter habend.

¹⁰⁾ Diese Stelle lautet in der Ausgabe von Qubanešvili 1429: magra vadaman, was unverständlich ist, und bei Ingoroqva: pir-mze, magr avadaman ein Antlitz wie die Sonne (habend), (schön), aber kränklich.

¹¹⁾ In der Ausgabe von Qubanešvili lautet der Text statt j'avari sruli, mraval-cqali j'avari da sruli lali, Strophe 851, 3.

Es werden aus diesen possessivischen Adjektiven Zusammensetzungen gebildet, wobei das erste Glied in verschiedener Beziehung zu dem zweiten steht, oft determinativ: gegenüber *tan-nabdiani* 1278, 2 mit dem Reitermantel auf dem Leib, steht *tan-nakvt'iani* 1099, 1 mit der stattlichen Figur, wo das Suffix *-iani* zum *tani* (Körper, Wuchs) und *nakvt'i* (Figur) hinzugefügt wird, also zu einem kopulativen Kompositum gehört; *qoran-t'miani* 1583, 4 bedeutet mit dem Haar wie eine Krähe (schwarz); in *gul-marixiani* 841, 3 das Herz wie Mars ist das Adjektivum auf *-iani* attributiv, wie auch in *xel-sixliani* 1115, 3 mit der blutigen Hand, blutbedeckten Hand, dagegen in *t'et'r-taičosani* 72, 4 mit dem weißen Pferd, ist die Beziehung umgekehrt. Das alleinstehende Adjektivum *cqliani* hat die übertragene Bedeutung: redengewandt, dagegen bewahrt es in der Zusammensetzung *tqis pirsas šambnar-cqliansa* 191, 4 den Waldrand voll von Röhricht und Wasser, die ursprüngliche konkrete Bedeutung.

In *g'acv-badaxš*, *qoran-t'miani* scheint das Suffix beiden Zusammensetzungen gemein zu sein, in *veli ač'nda mzian-č'rdili* 866, 2 es war ein Feld (eine Ebene) zu sehen, sonnig und schattig, steht das Suffix *-iani* wegen des Reimes bei dem ersten Glied anstatt bei dem zweiten.

4. Eine reiche und komplizierte Gruppe bilden die adjektivischen analogen Zusammensetzungen Substantivum + Partizipium. Bei manchen ist die bahuvrihische Bedeutung ganz klar, wie z. B. *dg'e-kruli* mit dem verfluchten Tag, Leben, verflucht; *ulvaš-ašlili* mit dem Schnurrbart in Unordnung (?); *t'av-modrekili* mit dem herabhängenden Haupt; *t'av-moxdili* barhaupt; *p'er-nakluli* mangelnd der Farbe, bleich; *gul-mokluli* wörtlich: mit dem getöteten Herzen, niedergeschlagen; *gul-mdug'ari* mit dem siedenden, brennenden Herzen, traurig; *muxl-moxrili* kniegebeugt; *alvisa štodamčnarisa* 1359, 2 ist eigentlich ein Doppel-Bahuvrihi: (der Brief) der (Frau), welche die stattliche Figur einer Pappel (*alva*) hat, aber mit welchem Ast.

Bei den anderen ist die Bahuvrihität weniger klar und sie bilden die uneigentlichen Bahuvrihi, bei welchen es sich nicht um einen Exozentrismus handelt, sondern um eine direkte Beziehung zur betreffenden Person oder zum betreffenden Gegenstand: z. B. *čir-naxuli* der (viele) Plagen gesehen, erlebt hat; *g'ame-t'euli* der die Nacht durchwacht hat; *patiž-gardaxdili* der die Plage durchgemacht hat; *xrmali sixl-moc'xebuli* 869, 2 Schwert mit Blut befleckt. Außer dem *laxvar-sobili* vom Speer durchdrungen und *laxvar-dasobili* finden wir auch *gul-laxvar-sobili* 7, 3 Prolog¹²⁾.

Es werden außer den gewöhnlichsten Partizipien *perfekti passivi* die verschiedenartigen Partizipia *praesentis* angewendet, und häufig treten die Partizipien mit dem Praefix *na-* auf, z. B. *jvir-nap'asebi* 1364, 4 teuer geschätzt; *gul-nalmobari* 244, 4 mit dem besänftigten Herzen; häufig kommen auch die privativen Formen vor: *ena-daušromelsa* 1669, 3 mit der unermüden Zunge; *c'reml-šeušrobeli* 1307, 4 mit den nicht trocknenden Tränen.

¹²⁾ So in den Ausgaben von 1937 und 1951 und bei Qubaneišvili; in der Konkordanz dagegen *gul(s) laxvar-sobili*, in der Ausgabe von 1957 *guls laxvar-sobili*.

5. Aus allen vier vorhergehenden Gruppen werden vielfach auch Bahuvrihi-Adverbien gebildet, z. B.: pir-k'uštađ mit finsterem, traurigem Gesicht; gul-mart'lad mit dem wahren, gerechten Herzen; xel-marj'veđ mit der flinken Hand; gul-ušišrad mit dem nichtfürchtenden Herzen; kval-cmidad mit der reinen Spur, d. h. ohne Spur, spurlos; xan-grjlad lange Zeit; šors-gvarad entfernt; kušt-gvarad traurig; p'ermixdil-gvarad blaß; undo-gvarad unwillig, gegen seinen Willen; zogni iqvnes sulcasrulad 1075, 3 einige wurden ohnmächtig (Qauxč'išvili: sulcasulad, Meckelein: sulcasuli kleinmütig, ungeduldig). Eine künstliche Adverbial-Form ist umišžamisod 1368, 4 außer dieser Zeit, eine andere Zeit, und umišqmisod 754, 4 ohne jenen Ritter.

6. Oft werden zwei Substantiva zu einer Bahuvrihi-Zusammensetzung vereinigt. Meistens handelt es sich um eine Vergleichung: tan-saro, tan-alva, saro-tani, lercam-tani (eine Figur wie eine Pappel habend, wie Schilfrohr), bage-badaxši (Lippen wie Rubine habend), bage-varđi (Lippen wie Rosen, Rosenlippen habend), t'ma-gišeri (Haare wie Achat), pir-mze (ein Gesicht wie die Sonne habend), pir-ok'ro (mit dem goldenen Saum), nat'lit'a gare šuk'-monavanit'a 408, 2 mit dem Licht nach außen Strahlen wie der Vollmond habend). Hierher gehört auch: mat' bage't'a jocis-p'ert'a 893, 2 ihre Lippen mit der Farbe von Purpur, und lažvardis-p'erad 1278, 4 und šak'ris-p'erad 1335, 4.

Nur selten findet man einfache Dvandva (kopulative Zusammensetzungen) in einer einfachen bahuvrihischen Funktion, d. h. ohne Metaphore: bage-kbilo da t'val-carbo 835, 4 du, welche (schöne) Lippen und Zähne hat, Augen und Augenwimpern — seufzt Avtandil.

7. Wie aus den adjektivischen Bahuvrihi so werden auch aus den partizipialen Zeitwörter gebildet, welche einen Zustand bezeichnen und in Masdar erscheinen:

dg'e-grjeloba 1641, 4 langes Leben; sitqva-mc'iroba 14, 3 Mangel an Worten; lxin-nakluloba 1473, 4 Mangel an Freude; gul-magroba 533, 4 starkes Herz zu haben; abj'ar-cmuloba 442, 1 Rüstung an sich zu haben; šeig'o abj'risa cel-mortqmuloba 224, 3 er nahm die Umgürtung der Rüstung, d. h. er rüstete sich und umgürtete sich. Außer dem üblichen dg'egrjeloba sind alle diese Beispiele durch das Bedürfnis des Reimes erzwungen. So entstand auch: kuštoba da sul-mjmimoba didoba 1488, 2 Traurigsein und großer Stolz, mit dem redundantem -oba bei dem Adjektivum didi groß¹³⁾.

8. Es werden auch finite Formen der von den Bahuvrihi abgeleiteten Formen gebildet:

qvelakai cviv-magrobda 462, 3 alle hatten starke Hüften;
rome kac'sa mij'nuropa atirebs da agulč'vilebs 713, 2 daß die ritterliche Liebe den Menschen macht weinen und ein weiches Herz haben;

¹³⁾ Ingoroqva verbessert in: kuštoba, sul-mjmimoba da didoba, in den Ausgaben von 1937, 1951 und 1957 liest man: sul-mjmimoba, didoba, dagegen bei Qubaneišvili wie oben, nicht durch einen Strich getrennt.

kvlav amist'vis gulmošišobs 185, 3 wieder wird darüber das Herz mit Angst gefüllt (abgeleitet von dem im VT nicht belegten gulmošiši und gulč'vili); piri mat'i ip'ermkrt'ales 173, 2 ihre Gesichter wurden blaß (von p'er-mkrt'ali).

Auch alle diese Zusammensetzungen mit den finiten Formen kommen nur in den Reimsilben vor.

Wir haben uns mit der Klassifizierung der im VT erscheinenden Zusammensetzungen beschäftigt, und damit scheint unsere Aufgabe vollendet zu sein. Es stehen noch viele Fragen offen, die nicht nur eine textkritische oder allgemeine Bedeutung für die Entwicklung der georgischen Sprache und insbesondere des poetischen Stils haben, aber es bleibt uns weder Zeit noch Raum zu ihrer Beantwortung. Besonders die Bahuvrihi verdienen eine noch weit ausführlichere Behandlung. Sie sind für den VT sowie für jede große Dichtung charakteristisch, und in ihrer Mannigfaltigkeit spiegelt sich der Wert der Dichtersprache. An manchen Stellen sahen wir, wie die Bedürfnisse des Reimes die Erfindungsgabe des Dichters geißeln, die verborgenen Möglichkeiten der Sprache entdecken helfen und den Reichtum der Formen ergeben. Jedoch sind vereinzelte Formen, wie umisqmisod nicht durch den Reim hervorgerufen, sondern vielmehr durch das Bedürfnis nach langen Wörtern, die der lange Vers des Šairi erfordert, der sich mit kurzen Wörtern nicht begnügen will und kann, sondern lange, vier- und sogar fünfsilbige Wörter erfordert. Auch auf diesen Wegen könnte man noch Manches in den Bildungen der Zusammensetzungen im VT erläutern.

Das Sumerische und das Georgische

von M. v. Tseretheli

Als ich meine Arbeit über „das Sumerische und das Georgische“ 1912 in georgischer Sprache in der georgischen lit. Sammlung „Gwirgwi“ („Kranz“) und 1913—16 in englischer Sprache im JRAS veröffentlichte, wußte ich nicht, daß der tschechische Gelehrte K. Kramář sieben Jahre früher eine Arbeit desselben Inhalts unter dem Titel „O sumero-gruzinské jednotě jazykové“ (Kön.-böhm. Gesell. d. Wiss. Kl. f. Phil., Gesch. u. Philol., Sitzungsber. 1905, Nr. 4) verfaßt hatte. Erst vor einigen Jahren wurde ich darauf aufmerksam gemacht und, als ich diese Arbeit gelesen habe, empfand ich die Genugtuung, daß ich unabhängig von dem tschechischen Gelehrten zu demselben Ergebnis gekommen bin wie er, — auf Grund derselben Vergleiche der sumerischen und der georgischen Wörter, grammatischen Formen usw.: Das Georgische ist mit dem Sumerischen genetisch verwandt. Der eigentliche Entdecker ist aber selbstverständlich K. Kramář, wenn es sich hier um eine Entdeckung handeln dürfte.

Meine Arbeit war voll von Fehlern (einige davon waren sogar unverzeihlich!) und auch die Arbeit von Kramář war nicht fehlerfrei, wie ich später sah.

Jahrelang nach der Veröffentlichung meiner Arbeit bemühte ich mich, diese Fehler zu beseitigen, sammelte das nötige sumerische Material aus den Syllabaren, zweisprachigen sumerisch-babylonischen und einsprachigen sumerischen Texten, sowie das nötige georgisch-tschanisch-megrisch-swansische sprachliche Material, verglich sorgfältiger und vorsichtiger die sumerischen und georgischen grammatischen Formen und Wortwurzeln, wagte sogar an die sumerisch-georgische Phonetik heran. Aus dieser nicht leichten Arbeit entstand ein umfangreiches neues Werk über „das Sumerische und das Georgische“, das fast abgeschlossen war, als der letzte Krieg ausbrach. Dadurch wurde nicht nur meine Arbeit unterbrochen, sondern im Laufe des Krieges sind das geschriebene Werk und das ganze dafür verwandte Material verloren gegangen. Nur ein kleiner Bruchteil von diesem Material ist mir übrig geblieben.

Diese Arbeit, die ich jetzt hier veröffentliche, ist eine abgekürzte, aus der verloren gegangenen wieder hergestellte, hauptsächlich mit Hilfe der Werke von **Fr. Delitzsch** „Grundzüge der sumerischen Grammatik“ und „Sumerisches Glossar“, von **A. Deimel** „Sumerisch-Akkadisches Glossar“, und von **A. Poebel** „Grundzüge der sumerischen Grammatik“. Obwohl auch diese neue Arbeit nicht fehlerfrei sein kann, halte ich sie aber doch für einen bescheidenen Beitrag zur Lösung der alten „sumerischen Frage“.

Ist einmal die genetische Verwandtschaft des Sumerischen mit dem Georgischen einwandfrei bewiesen, so wird man gezwungen sein, auf die alten Theorien der Einwanderung der Sumerer aus dem Osten (sogar auf dem Seewege), ihres turanischen Ursprungs usw. zu verzichten. Dann muß man zwangsläufig eine Völkergruppe voraussetzen, die im grauen Altertum auf dem Territorium sesshaft war, das einen beträchtlichen Raum von Ostkleinasien und vom alten Georgien und die weiter südlich davon gelegenen



Länder umfaßte, — mit einer Sprachengruppe, der das Georgisch-Tschanisch-Megrisch-Swanische und das Sumerische gehörten. Von dieser Völkergruppe hätte sich das sumerische Volk mehrere Jahrtausende vor unserer Zeitrechnung abgetrennt und sei über Mesopotamien bis nach Südbabylonien gewandert. Die Elemente ihrer Kultur (Schrift, Religion usw.) hätte es mitgebracht und in der neuen Heimat weiter entwickelt, um endlich zu einem der bedeutendsten Kulturvölker des Altertums zu werden. — Die früheren und neuen Ausgrabungen im Sumererlande u. a. scheinen auch diese Ansicht zu bestätigen (siehe **Sir Leonard Woolley**: „Excavations at Ur“, London 1954; deutsche Übersetzung von **G. Steigerwald**: „Ur in Chaldäa“, Wiesbaden 1957).

Wenn die Unterschiede, die zwischen dem Sumerischen und dem Georgischen bestehen, als Beweis gegen ihre genetische Verwandtschaft angeführt werden dürften, so könnte man darauf antworten: 1. Nach der Trennung der Sumerer von den Georgiern und verwandten Volksstämmen sind Jahrtausende vergangen. Im Laufe dieser Zeit ist wohl jede Sprache der genannten Gruppe ihren eigenen Weg der Entwicklung gegangen und sich von den anderen entfernt, wie es bei jeder anderen Sprachengruppe der Fall ist, und darauf dürften wohl viele Unterschiede zwischen dem Sumerischen und dem Georgischen zurückgehen. 2. Im Laufe derselben langen Zeit fanden Einwanderungen der verschiedensten fremden, nicht verwandten ethnischen Elemente in das sumerische und in das georgische Land zu oft statt. Auch in anderen Beziehungen standen die Sumerer und die Georgier mit diesen fremden Volksstämmen, und all dieses macht doch die Sprachenvermischung in gewissen Ausmaßen unvermeidlich. In beiden Sprachen, in der sumerischen und in der georgischen, gibt es sogar Wörter, deren Herkunft man nicht festzustellen vermag, weil die Sprache bzw. die Sprachen, denen diese Wörter entlehnt wurden, ausgestorben und spurlos verschwunden sind.

So sind. m. E., die Unterschiede zwischen dem Sumerischen und dem Georgischen zu erklären, — sogar der größte davon: Ausgenommen vielleicht sum. aš und georg. e-rt'-i < *e-št'-i = 1 sind alle sumerische und georgische Zahlwörter unähnlich. Andere Unterschiede sind nicht wesentlich.

Da diese Arbeit hauptsächlich zur Beurteilung der Sumeriologen geschrieben ist, habe ich die Abkürzungen, die ihnen geläufig sind, ohne Angabe der vollen Titel der Textausgaben, der Werke usw. gelassen.

Die sumerischen Keilschriftzeichen sind nach **F. Thureau-Dangin** „Homophones sumériens“ transkribiert.

Transkription der georgischen Laute:

1. Vokale: ᵛ a; ᵛ e; ᵛ i; ᵛ o; ᵛ u; a (nach einem Vokal) y; ʒ Halbvokal w (auch wi) und ü.
2. Konsonanten: a) einfache: ᵛ b; ᵛ g; ᵛ d; ᵛ v; ᵛ z; ᵛ t'; ᵛ k; ᵛ l; ᵛ m; ᵛ n; ᵛ p; ᵛ ž; ᵛ r; ᵛ s; ᵛ t; ᵛ p'; ᵛ k'; ᵛ g'; ᵛ š; ᵛ χ; ᵛ h; b) Komponierte: ᵛ k (k + arab. ع); tschan.-megr. ' (arab. ع); ᵛ t's (t' + s); ᵛ dz (d + z); ᵛ ts (t + s); ᵛ tš (t + š); ᵛ χ (k + χ); ᵛ dž (d + ž).

I

Lexikalisches

Ausgewählte sumerisch-georgische Wurzeln und Wörter

A

1. **ag** (*epēšu, banū*: CT. XI. 18. col. v. 25; S^b. v. 293 = AL³ 104; VR. 43. rev. 40, usw.) „machen“, „schaffen“, „bauen“ usw. — Georg. Wurzel (*g*: *g-eb-a* „bauen“, „machen“. Dieselbe Wurzel in den tschanisch-megrelisch-swanischen Verben: megr. *g-apⁱ-a* bzw. *li-g-em* usw. „bauen“, „machen“, „Schaffung“ usw.
2. **ag** (*ma-ḫa-ru, nabū*: VR. rev. 41) „entgegenen“, „antworten“. — Georg. *g-eb-a*, *mi-g-eb-a* „entgegenen“, „erwidern“, „sagen“. — Dieselbe Wurzel in den tsch.-megr.-sw. Verben: megr. *g-eb-a* „antworten“, „erwidern“ usw.
3. **ág** (*ú-rum, te-ir-tum, [tertum]šá ṭè-mi* usw.: CT. XII. 36; CT. XIX. 48; CT. XIX. 16 usw.) „beordern“, „regieren“, „verstehen“, „Befehl“, „Gehieß“, „Vorsehung“ usw. — Beachte folgende Bedeutungen der Wurzel *g*: *g-eb-a* „sein“, „existieren“; *g-eb-a* „ein Ding an etwas anmachen“, *g-eb-a* „aufschlagen“ (Bett u. ä.) u. m. a. Dieselbe Wurzel in den tsch.-megr.-sw. Verben derselben Bedeutung. Die georgischen Wurzeln 1. 2. 3. sind dieselben, gehen sicher auf **dg* zurück („stellen“, „stehen“), und es ist höchst wahrscheinlich, daß das sum. **ag, ág** = **a-g, á-g, g** < ***dg**. Weniger wahrscheinlich ist aber **ag** < ***dag**. **dag** mit der Bedeutung „stehen“, „stellen“ o. ä. finden wir nirgends in den syllabaren od. bilinguen Texten. Vgl. aber 1. **dag** = *šubtu*.
1. **aga** (*ár-ka-tum*: CT. XIX. 19; S^d 77) „Rückseite“, „Zukunft“: **a-ga ud-da-šū** (od. **és**) = *a-na aḫ-ri-a-at ú-mi* (LIH, N^u 60, col. III. b, und col. IV, a. und b. ZZ. 3/3—4). **a-ga-na** = *ana arkišu* (K. 2507, col. V. 25/26: CT. XVI). — Georg. *u-k-u* „hinter“, „zurück“; *u-k-an* „von hinten“, „vom Rücken“, „zurück“; *u-k-un-i* „ewig“ (auch „dunkel“, „Dunkel“); *sa-u-k-un-o* „ewig“, „für (alle) Zukunft“, usw. — Tschan.-megr. *u-k-a* (kombiniert mit anderen Wörtern) dieselbe Bedeutung. sw. -*g'o-*, -*g'we-* „nach“, „nachher“, usw.
2. **aga** „Eins“, „einzeln“: **a-ga-ba** = *a-ḫa-ma i-diš-ši-šú* (K. 2054, rev. a. 27, 28: CT. XVIII. 30). — Megr. *ak-a* „Eins“, „einzeln“, „einmal“; tschan. *ak-o* „einst“, „einmal“, abch. *ak^o* „Eins“.
- a-gar** (*ú-ga-ru*: Brit. Mus. Ass. 10 8862. col. I, 54: CT. XXXV, 2; S^d 76; K. 5423 obr. 16, etc.) „Flur“, „Feld“. — Georg. *a-gar-a* „Flur“, „Feld“; demin. *a-gar-ak-i*; pl. *a-gar-a-ni* auch geogr. Name in Georgien. — Sum. **a-** = georg. *a-* wohl Präfix, **-gar-** = *-gar* Wurzel „von den Seiten rings-umschließen“; siehe **gar**.
- a-kar** (**a-kar** = *ap-lu-uḫ-tum*: S^b III, 135 = AL³ 99) „Panzer“. Wohl *a-* Präfix und **kar** „binden“, „fesseln“, „einschließen“ (siehe **kar** und **kar**). — Georg. *kar-* „binden“, „fesseln“, „einschließen“ *v-kr-av* Praes. 1. P. Sg., *še-v-kar* Aorist 1. P. Sg.); tschan.-megr. *kir-* (Infinit. georg. *kr-v-a*, tschan.-megr. *kir-u-a*).



akkil (ak-ki-il = *ik-kil-lu, tanuqātum*, etc.: CT. XI. 25. 6. 24; S^b 1. IV. 24 usw.; Deimel ŠAG, S. 11, col. I) „Weheklage“, „Wehegeschrei“, usw.; wohl ein onomatopoetisches Wort. — Georg. *kiv-il-i*, swan. *li-ki-li* „weheklagen“, „schreien“, „Wehegeschrei“ usw.

a-ra (*alaktum*: CT. XIX, 17 usw.) „Gang“, „Mal“. — Georg. ar-: *si-ar-ul-i* „das Gehen“, „der Gang“, „gehen“; r-eb-a „gehen“, usw.

1. **aš** (*tarāšu*: VAT 214 rer. ^{19/20}, ^{23/24} usw.). — **aš** geht wahrscheinlich auf ***ašt** zurück. — Georg. *rt'*- < ***št'**-: „gerade richten“, „ausstrecken“ bzw. „richten“, „gerade richten“, „regieren“: *ma-rt'-va*, *sa-ma-rt'-al-i* „Recht“, *gan-ma-rt'-v-a* „gerade machen“ usw. — Vgl. *rt'*-, *rt*- < **št**:- *št-o* (< ***št-av**-) „Zweig“, „Ast“ („gerader Gegenstand“); *ma-rt-o* „allein“, „einsam“, usw. —

2. **aš** (*e-đu*: S^b I, 66 usw.; *ištēn*: Deimel ŠAG, S. 19) „Eins“. Dieselbe Wurzel wie **aš** = *tarāšu*. — Das assyrische Wort *ištēn* „Eins“ ist kein semitisches Wort (wie *e-đu*), sondern ein aus dem sumerischen oder vielmehr aus einer dem Sumerischen verwandten Sprache entlehntes Wort: Vgl. georg. *e-rt'-i* < ***e-št'-i** „Eins“ (beachte hier assyr. *eš-te-en*: Ass. 523. col. II. 67), tschan-megr. *a-rt'i* < ***a-št'-i** „Eins“, wo dieselbe Wurzel erscheint. — Das assyrische Wort *ištānu* (> *iltānu*) „Norden“, „nördlich“ (Deimel, *ibid.*) ist von *ištēn* abgeleitet, bedeutet also eigentlich „die erste, Hauptrichtung“. — Vgl. georg. dial. *št-il-i* > *t'š(r)d-il-i* „Schatten“, *t'š(r)d-il-o-(et'i)* „Norden“, eigentlich „Schattenland“.

azag (**a-zag** = höchst wahrscheinlich *el-lu* oder auch *kas-pu*: S^b II, 110; vgl. Z. 109: **ku-ú** (< *kug*) = *el-lu* „hell, glänzend (sein)“. **a-** präfix, **zag** Wurzel. — Georgische Wurzeln: *t'sz*, *t'šz*- (und verwandte mit derselben Grundbedeutung) „hell, glänzend (sein)“, „scheinen“, auch „Feuer“ usw.: *ve-(r)-t'sz-l-i* < ***ve-(r)-t'sz-il-i**, *va--(r)t'šz-il-i*, swan. *va-(r)-t'šz-il* „Silber“ (eigentlich „glänzend“; georg. *t'se-t'sz-li* < ***se-t'sz-li**, meg. *da-t'šz-ir-i*, tschan. *da t'šz-ur-i*, swan. *le-me-sg* „Feuer“ usw.

a-zu (*barū*: S^b IV, 202; CT. XII, 32 usw.) „Seher“, „Magier“. **a-** präfix, **zu** Wurzel. — Georg. Wurzel *t's-* < ***t'sz-**, mit dem Suffix -n *t's-m*: *me-t'is-n-i-er-i* „wissend“, „bekannt“, „Gelehrter“ usw. Georg. *me-t's-ar-i*, megr. *me-n-t's-ar-i* „Seher“, „Hexe“ usw. Siehe **uzu** und **zu**.

B

babbar (< **bar-bar**, Doppelwurzel: **ba-ab-bar** = *pi-šu-[ú]*, *nam-ru*, *ni-pir-du[ú]*, *ši-it d. šamaš*, *d. šamaš*, *na-ma-rú šā u₁-mu*, *nu-ú-ru*, *šā išāti* usw.: 93037 obv. 6. 3—10; CT. XII, 6; AL⁴ 109, 113—117 usw.) „hell, weiß (werden)“, „hell“ (= Licht), „hell“ (= Tag), „Sonnenaufgang“, „Sonne“, „Anbrechen des Tages“, „Licht des Feuers“ usw.). Georg. *var-var-i* (auch Doppelwurzel) „hell (sein)“, „glühend (sein)“, „glänzend (sein)“, „Leuchten (vom Feuer, von der Sonne)“ usw. — Siehe **bar** = **nuru** und **bir** = **namaru**.

1. **bal** (*bi-ru-ú*) (K. 4323 rev. 6. 10; CT. XVIII. 37) „graben“. — Georg. *p'al-*: *p'l-v-a* „graben“, „eingraben“; *da-v-p'al* Aorist 1. P. Sg.; *sa-p'l-av-i* „Grab“; megr. *p'ul-u-a* „eingraben“, „begraben“, *sa-p'ul-e* „Grab“ usw.

2. **bal** ([**ba-la**] = *pa-lu-ú*: ASKT. 9, 23) „Regierung“, „Regierungsjahr“, „Regent“ usw. — Georg. *p'al*:- *u-p'al-i?*) (< *u-p'l-al-i?*) „Herr“, „Gebiet“, „Herrscher“, *u-p'l-eb-a* „Herrschaft“, *p'l-ob-a* „beherrschen“, „besitzen“, *me-(u)-p'e* < **me-(u)p'l-el-i* „König“, „Herrscher“ usw.

bal-bal (*at-mu-ú*: K. 197 rev. 6. 30: CT. XII. 35; *ibid.* Z. 31: KA [DUG₄] — *bal-bal-e* = *mu-ta-mu-ú*) „Sprache“, „Rede“ usw. — Tschan. *bar-bal* „schwätzen“, „im Traume reden“ u. ä.; swan. *li-gar-gyal-i* „sprechen“, „reden“ (swan. *gar-*, *gyal* entspricht dem tschan. *bar-*, *bal*).

1. **bar** (**ba-ar** = *nu-ú-rú*, *ši-e-tum*, *na-ma-ru*, *šá-am-šú*; *kabābu šá išāti* usw.: 93038 rev. 36—44; CT. XII. 7; K. 2054 rev. 6 11, 12; CT. XVIII. 30; K. 4362. 6. 9: CT. XIX. 20; vgl. **ba-bar** = (*na-pi-a-ru* = *nawāru*) *šá ūmi*: K. 40 rev. 1: CT. XII. 48) „Licht“, „Aufgang (der Sonne)“, „licht“, „hell (werden)“, „Sonne“, „Brennen des Feuers“, „Tagesanbruch“ usw. — Dieselbe georgische Wurzel *var-*, verdoppelt *var-var*, siehe **babbar**.

2. **bar** (= *a-ḫa-tú*, *i-ti-a-tú*, *a-ḫu-u*, *a-ḫu* usw.: K. 4383 rev. 11—14 CT. XI. 40 usw.; vgl. Deimel ŠAG, S. 26) „Seite“, „fremd“, „feindlich“ usw. — Georg. Wurzel *bar*:- *mi-bar-eb-a* „an jemandes Seite stellen, legen“ = „jem. anvertrauen“; *t'ana-bar-i* „gleich“ (= „mit + Seite“); *bar-da-bar* „gleich“ (sein) (= „Seite + und + Seite“; *u-e-bar-i* „unvergleichlich“ (= „ohne + gleichen“) usw. — Es ist wahrscheinlich, daß sum. **bar** = **gar** ist: Vgl. georg. *gar-e* „außen“, „draußen“ (= „an der Seite seiend“ = megr. *gal-e* = do; georg. *gar-s-i* „Umfassung“, „ringsum seiend“, *gar-e-ul-i* „fremd“, „wild“ (wörtl. „Außenseiter“; vgl. griech. *βάροραος* = sum. **bar-bar**); georg. *gan-i* „Seite“, „Breite“, megr. *gan-i* = do; georg. *-ga(n)* Postposition „aus“, „von“, Präverb *ga(n)-* „aus-“, „weg-“, „fort-“, „durch-“, megr. *ga-*, *go-* = do, usw.

3. **bar** = *lā* (Deimel ŠAG, S. 28, col. 1, 25) „nicht“. — Megr. *var-* „nicht“, georg. *ar-a* < **var-a* „nicht“, swan. *ur-* (Postposition) „ohne“; georg. *uar-i*, *var-i* „Nein“ usw. —

4. **bar** = *šēru* (Deimel, ŠAG, S. 27, col. I, 46) „Flachland“ (opp. „Gebirge“), „Ebene“, „Steppe“, „Wüste“. — Georg. *bar-i* „Flachland“, „Ebene“ (opp. „Gebirge“); megr. *bar-i* = do, swan. *bār*.

5. **bār** (**ba-ra** = *šú-par-ru-ru*: CT. XI. 17, col. IV. 37; S^b IV. AL⁵ 102; *šetū*: Deimel ŠAG, S. 28, col. II. III.) „hingebreitet sein“, „ausbreiten“ usw. — Georg. *p'en-* < **p'r-en-* „ausbreiten“, *v-p'en* < **v-p'r-en* 1. P. Präs.; *v-p'in-e* < **v-p'r-in-e* 1. Pr. Aor.); megr. *p'in-u-a* < **p'r-i-n-u-a* = do; swan. *li-p'r-en-i* = do. — Vielleicht (nicht sicher!) ist die georg. Wurzel *p'ar-* „decken“, „bedecken“ (*p'ar-i* „Deckung“, „Schild“), megr. *p'or-u-a* = do usw. mit **p'r-* „ausbreiten“ (sum. **bār**) verwandt. — Siehe **ú-ba-ra**.

bil (**bi-il** = *qa-lu-ú*, *šá-ra-pu*, *na-pa-ḫu*: K. 2056: Del. 59; VR. 50 ⁴⁰/₄₁. 6.; K. 2057, col. IV, 35: II R, 39, Nr. 2; Deimel ŠAG, S. 36, col. II. I) „brennen“, „verbrennen“, „blasen“, „anblasen“, „anzünden (Feuer)“. — Georg. *bir-bil*, *bil-bil-* „Brennen des Feuers“, *a-br-i-al-eb-a* „Anbrennen (des Feuers)“, „anfachen“, „anblasen (des Feuers)“ = georg. *ber-v-a*; megr. *bar-bal-* „brennen“ (*bar-bal-an-s* „es brennt“) usw. — Siehe **pil**.



bir (= *namāru*: SA 1. 5784). „Licht werden“, „hell werden“, „Erleuchtung“ usw. — Georg. br-i-al-i „glänzend, brennend (sein)“ usw. — Wohl verwandt mit *bar-*, *bil-*. — Siehe **bil** und **pil**.

D

dab (**da-ab** = *la-pi-ú* = *lamū*: K. 12026 + 14106. a. 19: CT. XIX. 26; Deimel ŠAG, S. 68, col. II, IV) „rings umschließen“, „fest halten“, „fest packen“. Vgl. Deimel *ibid.* **dab** = *sanāqu*: VR. 41. Nr. 2, 19, usw. — Georg. Wurzeln *t̄k-*, *t̄χ-*: *r-t̄k-m-a* „(rings) umschließen“, „umzingeln“; *t̄χ-m-a* „umgürten“; *t̄k-v-en-v-a* „fangen“, „fest packen“, „gefangen nehmen“ usw.; megr. *r-t̄k-ap̄-a* „umgürten“ usw. — Sum. **dab** < ***daḫ**. — Siehe *dib*, *dig*, *diḫ*.

1. **dag** (= *šbtu*: Deimel ŠAG, S. 69, 13. **dag**) „Wohnung“, „Wohnstätte“ usw. — Georg. *dg-* wörtl. „stehen“ (trans. „stellen“): *sa-dg-om-i* „Wohnung“, *sa-dg-ur-i* „Station“, „Aufenthaltsort“ (Vokalisierte Wurzel *deg-*).

2. **dāg** (= *el-lu*, *ib-bu*, *nam-rum*: 93037 obr. a. 38—40: CT. XII. 6; **da-ag** = *el-lu*: Brüss. Vocab. obr. col. III. 16) „hell“, „glänzend“ usw. — Georg. *dḡe*, *tschan-megr. dḡa*, *swan. deḡ* „Tag“. Sum. **dāg** wird mit dem Ideogramm **UD** „Tag“ geschrieben. — Vgl. georg. *dag-* „brennen“.

di₆, **dé** (*alāku*: IVR. 30, Nr. 2, 22^{bis}; **dé-dé** = *a-la-ku*: K. 264 obv. 17: CT. XIX. 45) „gehen“. — Georg. *d-i*: *da-v-d-i-var* „ich gehe“ usw. — Die georg. Wurzel *d-i* < *d-in-* („fließen“, transit. „fließen lassen“); vgl. sum. **dé** = *šapāku*, *natāku* usw. = do. — Siehe **du** = *alāku*.

1. **dib** (**di-ib** = *ša-ba-tum*: S^b 1. III, 13: AL⁵. 108: CT. XI. 24. obv. b. usw.; *kamū*, *tamāḫu* usw.: ASKT, 34, 805—807). — „nehmen“, „fassen“, „gefangennehmen“ usw. — Georg. *t̄k-*: *t̄k-v-e* „Gefangener“, *t̄k-v-en-v-a* „fangen“, „gefangen nehmen“, „umschließen“ u. ä.; *t̄χ-m-a* „umgürten“ u. ä.; vgl. auch georg. *r-t̄k-m-a* „schlagen“ usw. — Siehe **dab** = *lamū*. **dib** < ***diḫ**.

2. **dib** (**di-ib** = *ba'-u*, *e-te-qu*, *a-la-ku* usw.: 108862 (Ass.) rev. col. III, 33: K. 4197 rer. 5—6: CT. XIX, 10; K. 4623 rev. 4/6: IVR. 18*, Nr. 3 usw.) „gehen“, „vorübergehen“, „hineingehen“, „erreichen“, „gelangen“, „ziehen“ usw. — Georg. *ts-* < **tsk-*, *tschan-megr. tš-* < **tšk-*: *ts-ev-a* „ziehen“ (trans. und intrans.); *da-ts-ev-a* „erreichen“, auch „(sich) zurückziehen“; *mi-ts-ev-a* „erreichen“, „einholen“, „hingelangen“; *m-ts-ip̄-e* „reif“, *mo-ts-ip̄-ul-i* „reif“, „erwachsen“ (wörtl. „was herangekommen ist“); *χel-m-ts-ip̄-e* wörtl. „Hand + reichend“ = „König“, „Fürst“, „Herrscher“ usw.; *tschan. me-bi-n-tš-i* „ich habe erreicht“, „ich bin reif“ (wörtl. „herangekommen“); megr. *tš-iš* < *tš-il* (nach Tschiqobawa, „Tschan-megr.-georg. vergleichendes Wörterbuch“, S. 405): *mi-an-tš-ū* „er hat erreicht“ (Aor.) usw. — Sum. **dib** < ***diḫ**.

diḫ (**di-iḫ** = K. 26 obv. 13: *ab-nu*: CT. XIX. 48) „Stein“. Georg. *t̄iχ-a* „Ton“, *tschan-megr. diχ-a* „Erde“.

dīm (**dīm** = *ba-nu-ú*, *e-pi-šu*: K. 8662 obv. 15, 16: CT. XIX, 14) „machen“, „tun“, „schaffen“. — Georg. *k̄m-*: *k̄m-n-a* „machen“, „tun“, „schaffen“; *v-i-k̄m-* „ich mache“, „tue“ usw.; megr. *k̄im-in-u-a* = do; **dīm** < **gim**

= **kim**; ES **zem**: **zi-im** neben **di-im** = *šá-ka-nu, ba-nu-u* (K. 5423: obverse ASKT, 114, 20, 21). Georg. *zm-*: *zm-a* „machen“, „tun“ usw. — Siehe **kim** und **zēm**.

1. **du** (**du-u** = *a-la-ku*: S^b I, 15: AL⁵ 95) „gehen“. — Georg. *d-i* „gehen“: *da-v-d-i-var* „ich gehe“, megr. *v-i-d-i* „ich bin gegangen“, usw. — Siehe **di₆**.
2. **du** (< **dug**) (*epēšu, banū, šakānu* usw.: Deimel, ŠAG, S. 73, col. II, III) „machen“, „tun“, „bauen“ (vgl. **du** = *šakānu*, *ibid.* col. I, 4). Grundbedeutung wohl *šakānu* „legen“, „setzen“, „anlegen“ usw. — Georg. **dg-ma** (tschan.-megr. **dg-**) „legen“, „setzen“, „stellen“, „anlegen“, „bauen“, „errichten“ usw., gebraucht mit verschiedenen Präverben (*da-dg-ma* „errichten“, „anlegen“, „bauen“ usw. *da-v-dg-i* l. P. Aor. Sg.). — Vgl. georg. *d-eb-a* „legen“, „hinlegen“: *d-* < *dg-*; *v-d-eb* „ich lege“, *v-d-ev-i* Aor. 1. P. Sg.; intransit. *d-ev-s* < *dz-ev-s* „er, sie, es liegt“ usw.; *dg-om-a* (intransit.) „stehen“ usw. —
3. **du₁₃** < ***dug** (*māru*: Deimel, ŠAG, S. 75, col. II, XIII) „Sohn“. — Georg. *dž-e-* (< **džg-el-*) „Sohn“. Vgl. georg. *si-dz-e*, tschan.-megr. *si-dž-a*, megr. *si(n)-dž-a* = do „Schwiegersohn“, usw. — Georg. Wurzel *dzg-*; tschan.-megr. *džg-*. Vgl. swan. *gez-al* < **zeg-al* „Sohn“. — Sum. **du-mu** „Sohn“ < *du(g)-mud/g*: **du(g)** = *māru* + **mud/g** = *alādu*.
1. **dug** (*dumqu, tābu* usw.: Deimel, ŠAG, S. 78, col. II, III) „wohl“, „huld“, „gut“, „süß“ usw. — Georg. *rg* < **šg-*, tschan.-megr. **džg-**: Georg. *ka-rg-i* (< **ka-šg-i*) „gut“, „ordentlich“ usw.; megr. *džg-ir-i* „gut“, „wohl“ usw.; tschan.-megr. (*r*)*džg-in-* „obsiegen“, wörtlich „besser sein“, georg. *dž-ob-n-a* = do, usw. Vgl. auch georg. *rg-eb-a* „nutzen“, *va-rg-i* „wertvoll“.
2. **dug₄** (*gabū; dug₄-ga* = *qibū, qibitu*: Deimel, ŠAG, S. col. I, IV) „sprechen“, „reden“, „Ausspruch“, „Wort“, „Geheiß“, usw. — Georg. *t'k'-, tk-*, tschan.-megr. = do: Georg. *t'k'* (u/v)-*m-a* „sagen“, „reden“, „sprechen“; *si-tk-v-a* „Wort“, „Ausspruch“, „Geheiß“ usw.; *v-i-tk-v-i* „ich sage“, „ich rede“, und *v-t'k'-v-i* „ich habe geredet, gesagt“ usw. — Siehe **gu** = **qibū**.

E

- e** (< ***ed**), geschrieben **UD**. **DU** (= *a-šu-ú*: S_b II, 84: AL⁵, 97: CT. XI, 15, col. II, 17; *šú-pu-ú*: ASKT, 27, 587, usw. Vgl. Deimel ŠAG, S. 88) „hinausgehen“, „aufgehen“, „erstrahlen (lassen)“ usw. — Georg. *vid-, ved-* (> **ud-, od-*): *mo-vid-a* „er ist gekommen“, *ag'mo-vid-a* „er ist aufgegangen“, „hinaufgekommen“, „angebrochen“ usw.; *mo-ved-i* „ich bin gekommen“ (< **mo-v-ved-i*), *ag'mo-ved-i* „ich bin aufgegangen“, „hinaufgekommen“ (< **ag'mo-v-ved-i*) usw. — Siehe sum. *ud*.
- eme** (**e-me** = *li-šá-a-nu*: AL⁴, 106, 20) „Zunge“, „Sprache“. — Georg. *e-n-a* „Zunge“, „Sprache“; tschan. *ne-n-a* = do, megr. *ni-n-a* = do, swan. *ni-n* = do. — Sum. **e-me** wohl **e-me** (siehe **me** = *qabū*).
- én** (abgekürzte Form von **en-em, inim**) (= *ši-ip-tum*: S^b I, 43: AL⁵, 96) „Beschwörung“. Siehe **enem, inim** und georg. *e-n-a* usw. — Siehe auch Deimel, ŠAG, S. 92, col. II, C: **en** = *qabū*.

- enem, enim** (= *amātu*: Deimel, ŠAG, S. 93, col. II) „Wort“. — Georg. *e-n-a* bedeutet auch „Wort“ (genau = *amātu*). — Siehe oben und **inim**.
- eri** (*e-ri* = *a-lu*: CT. XI. 2, col. II, 1 usw.). „Stadt“, bedeutet auch „Stamm“, „Gemeinde“ usw. — Georg. *eri* „Volk“, „Kriegsvolk“, „Kriegerstand“, „Laien“ usw. —
- erim** (**eri-im** = *ša-a-bu*: CT. XI. 2, col. II, 59: S^b. V. 296 usw.); Auch **eren** = *šābu*, **erin** = *šābu* (Deimel ŠAG, S. 95, col. II; S. 96, col. II). Wohl **er-im**, **er-en/in**. — Georg. *er-i* „Volk“, „Kriegsvolk“; megr. *er-i* = do. Scheint dieselbe Wurzel zu sein wie **er-i** „Stadt“ usw. — Dasselbe Wort *eri* (Pl. *eri-(e)-li*) „Kriegsvolk“ u. ä. finden wir im Urartäischen: Siehe „La stèle de Sidikan-Topzaua“, our. 18 = ass. 18 (RA XLIV, 1950).

G

- gá** (**ga-a** = *bi-etum*: S^b 1. v. 32: AL⁵, 111: CT. XI. 30) „Haus“. **ga** < **gal** (**mal**). Vgl. **gá** = *šakānu, kānu* „setzen“, „gründen“ (DT. 40 obr. b 12, 13: CT. XI. 30) und **gál** = *ašābu, šakānu, kānu* (DT. 40 obv. a. 43: CT. XI. 29; CT. XI, 30, 1, 3) „sich setzen, niederlassen“, „setzen“, „gründen“; „feststehen“; „festsetzen“ usw. — Georg. *χl-* (<**χal-*), tschan.-megr. *χ-or-*, swan. *k'-or-*: georg. *sa-χ-l-i* „Haus“; altgeorg. **χ-i-*, **χ-e-*: *sa-χ-i-d* < **sa-χ-l-i-d*, *sa-χ-e-d* < **sa-χ-l-e-d* „nach Hause“; tschan. *o-χ-or-i* „Haus“, megr. do *χ-or-e* „Haus und Hof“, „Palast“; swan. (und altgeorg. *k'-or-i* „Haus“. Wurzeln: **χl-* bzw. **k'l-*.
 - ga₆** (**ga-a** = [*na-šu-ú*]: K. 247, rev. b. 10: CT. 43; Deimel ŠAG, S. 38, col. I, VI) „heben“, „erheben“, „tragen“. **ga₆** < **gál** *našū*. Siehe unten. — Von der Zweikonsonantenwurzel im Georgischen ist *g'*- geblieben: *g'-eb-a* „nehmen“: *a-g'-eb-a* „heben“, „aufnehmen“, *tsar-g'-eb-a* „forttragen“ u. a. Verben mit den Präverben. — tschan.-megr. *g'*- „nehmen“, „tragen“ usw.: megr. *g'-al-a* = do. Im Altgeorg. haben wir *χ-un-* (> *χ-vn-*, das dasselbe bedeutet, wenn das Objekt im Pl. steht: *mo-i-χ-un-es* „sie haben (sie) gebracht“, *tsar-i-χ-un-a* „er hat (sie) weggebracht“ usw. —
 - gál** (**ga-al** = *na-šu-u*: K. 2008 usw. obv. a. 30: CT. XVIII. 32; vgl. K. 247 rev. b. 14: CT. XIX, 43). Dieselben georg. Wurzeln *g'*- und *χ-un-*. Siehe oben **ga₆**.
 - gál** (**ga-al** = *pi-tú-u*: DT. 40 obv. a. 2: CT. XI. 30; (*pi-tú-ú*) *šá ša-me-e* (80—7—19, 192 obr. 13: CT. XIX, 47) „öffnen“ (bzw. „Das Öffnen des Himmels“). Georg. *g'*-: *gan-g'-eb-a* „öffnen“, *gan-a-χ-un-a* „er hat (sie) geöffnet“ usw.
 - gál** (**ga-al** = *ba-šu-ú*: CT. XI, 24, obv. b. 24: S^b. 1, III, 24 usw.) „sein“. Georg. Wurzel *χl* > -: *sa-χ-li* < *sa-χ-l-i/e-li* „Haus“, wörtl. etw. wo man wohnt, wo man ist“. — Vgl. *ma-χl-av-s* „ich habe“, wörtl. „bei mir ist, ist vorhanden“ usw.
 - gál** (**ga-al** = *na-a-ru*: CT. XI. 24 obv. 6. 25: S^b 1, III, 25 usw.) „töten“. — Georg. *kal-* > *kl-* „töten“: *v-kl-av* 1. P. Sg. Präs.; *v-kal-i* 1. P. Sg. Aor.; tschan. *-k'vil-*, megr. *'vil-* do. —
- gan** (**ga-na** = *iq- lu[m]*: CT. I. col. I. 70; S^b. v. 33: AL⁵ 111). — „Feld“, „Gefild“. — Georg. *kān-a* „Feld“, „Flur“, auch „Erde“, tschan. *kōn-a* = do; megr. *'an-a 'vana* = do.

1. **gar** (**ga-ar** = *šá-ka-nu*: K. 4876 rev. 2: CT. XIX, 40; vgl. ASKT, 36, 886; auch *kānu*: Deimel ŠAG, S. 42, col. II) „setzen“, „fest sein“, „fest machen“ usw. — Georg. *kar-*: *m-kar-i* „fest“; *da-m-kar-eb-a* „setzen“, „gründen“; swan. *li-m-kr-e* „setzen“, „gründen“ usw.
2. **gār** und **gar** (**gar-ra** = *uḫ-ḫu-zu*: K. 4309 obv. 6. 28: CT. XIX, 25; *abbutu* usw.: Deimel, ŠAG, S. 42, col. II; S. 43, col. I/II). „rings umschließen“, „einfassen“, „Fessel“ usw. — Georg. *kar-*: *kr-v-a* „binden“, „fesseln“, „einfassen“, „umschließen“; *v-kr-av* 1. P. Sg. Präs.; *-v-kar-* 1. P. Sg. Aor. — Tschan. *kir*, *kor-* = do. Vgl. auch georg. *gar-s* „rings herum“, *gar-s-i* „Umschließung“, „Schale“, „Hülle“ usw. Siehe *kar kár* und *kār*.
- gaz** (**ga-za** = *da-a-ku*, *ḫi-pu-u*: CT. XI, 17, col. IV. 7, 8; S^b IV, 207, 208) „töten“, „erschlagen“ (*nāru*), „zerschmeißen“ usw. Vgl. auch Deimel, ŠAG, S. 39, col. I. — Georg. *χot's-va* „töten“, „erschlagen“, „ausrotten“; „schälen“, „säubern“ usw. — Vgl. tschan.-megr. *k'os-* mit der Bedeutung „säubern“, „auskehren“ usw. — Siehe sum. *haz*, *haš*.
- gi** (= [*ma-a-tum*]: K. 244 obv. 6. 10: CT. XII. 38) „Erde“, „Land“. — Georg. *k'v-e* „unten“, „auf der Erde“ (befindlich); swan. *gim* „Erde“, „Ort“. Sum. **gi** < ***gim**. — Siehe **ki(n)** = *iršitu* und **gu(n)** *iršitu*, *mātu*.
1. **gíd** (**gi-id** = *e-[-re-ku]*: K. 4370, obv. 6, 7: CT. XVIII, 33; *ar-ku*: ASKT, 26, 560) „sich lang hinziehen“, „lang sein“, „lang“. — Georg. *gdz-*: *gdz-el-i* und *g(r)dz-el-i* „lang“, tschan.-megr. *gindz-e* < **gidz-e*, tschan. *gundz-e* < **gudz-e* = do.
2. **gíd** (**šu-gid-da** = (*sa-na-qu*) *šá amēli*: Rm. 604 rev. 15: CT. XIX, 33); vgl. auch Deimel, ŠAG, S. 60, col. II, II: *šabātu* usw.) „festbinden“, „festnehmen“, „greifen“ usw. — Georg. *kid-* > *tšid-*: Grundbedeutung „zwei Gegenstände in Berührung bringen“, „festbinden“: *mo-kid-eb-a* (*ḫelis-a*) „anfassen“ (mit der Hand), „greifen“; auch „sich aufbürden“ etw. *mo-kid-eb-a* (*rag-sa-me*); *mo-tšid-eb-a* = do und „sich an etw. klammern“; *tšid-il-i*, *tšid-a-ob-a* „ringen“, „Ringkampf“; *tsa-kid-eb-a* „sich gegenseitig greifen“, „(sich) streiten“; *da-kid-eb-a* „aufhängen“ usw.; tschan.-megr. *kid-* „aufhängen“, „greifen (mit der Hand)“ usw. —
1. **gim** (Deimel, ŠAG, S. 62, col. I) „schaffen“, „bauen“, „machen“ usw. — Georg. *k'm-*, tschan.-megr. *k'im-* = do. — Siehe **dim** und **kim-**.
2. **gim** (= *amtu*: auch **geme** und **gin** = *amtu*: Deimel, ŠAG, S. 45, col. I; *ibid.* S. S. 62, col. I, 63, col. I) „Magd“. Georg. *km-a* „Diener“, „Dienerin“; auch *krm-a* = do u. „Junger Mann“.
2. **gigir** (**gi-gír** = *nar-kab-tú*: CT. XXXV, 1; Ass. 3024 col. II, 44 usw.) „Wagen“. — Georg. *go-gor-a* < *gor-gor-a*, auch *gor-gal-i* „Rad“, var. *bor-bal-i* < **bor-bar-i*. — Sum. **gigir** < **gir-gir**, Doppelwurzel: **gir**₈ = *garāru* (*šá amēli*) „laufen“, „Laufen (des Menschen)“ usw. — Vgl. georg. *gor-va* „sich rollen“, *gor-eb-a* transit.; *rb-en-a* < **br-en-a* „laufen“. Hier auch *rb* < **br* || *gr*. — Siehe **gur**₄ = *garāru*.
- gin** (**gi-in** = *ka-a-nu*: DT. 40 rev. a. 23: CT. XI, 31; **gi-na** = *kun-nu*: K. 2022 obv. 50: CT. XVIII, 44 usw.) „feststehen“, „festsetzen“, „festigen“, „feststellen“ usw. — Georg. *ken-*: *ken-eb-a* „stellen“, „setzen“, „einsetzen“ usw.; swan. *gem-*: *li-gem-* „setzen“, „stellen“ usw.; *li-gn-e* „Station“, „Aufenthaltsort“ usw. —



gina(n) (= *šihru*, *širru* usw.: Deimel, ŠAG, S. 63, col. I) „klein“, „(kleines) Kind“ usw. — Georg. *kn-in-i* „klein“, „gering“ usw.

1. **gir₈** (**gi-ir** = *na-gar-ru-u*: Brit. Mus. Ass. 108862, obv. col. I, 10: CT. XXXV, 1; **ki-ir** = do: 38128 obv. a. 28: CT. XII. 25; *garāru šā amēli*: Deimel, ŠAG, S. 64, col. II, VIII. **girs**). — Georg. *gor-* „rollen“: *gor-va* „sich rollen“, „sich wälzen“, *gor-eb-a* transit.; tschan. *gor-* = do; Wurzel *gr-* || **br-* > *rb-*: *rb-en-a* < **br-en-a* „laufen“, *rb-ol-a* (auch *hrb-ol-a* und *srb-ol-a*) < **br-ol-a* „laufen“ usw. — Siehe **gigir** und **gir₄** = *garāru*.
2. **gír** (**gi-ir** = *ši-ib-bu*: 38130, rev. a. 13: CT. XII. 13) „Gürtel“. — Georg. Wurzel *kar-*, *kr-* „binden“, tschan.-megr. *kor-* und *kir-* „binden“; *sakr-av-i*, *še-sa-kr-av-i* „Band“, „Binde“ usw. — Siehe 2. **gār**.
3. **gir₄** (**gi-ir** = *ki-i-ru*: S^b, II, 94: AL⁵, 98: CT. XI, 15, col. II, 28) „Herd“, „Ofen“. — Georg. *ker-a*, tschan. *ker-a*, swan. *kār-ā* „Herd“, megr. *ker-i-e*.
4. **gîr** (**gi-ir** = *ga-āš-ru*: ASKT, 29, 668; **gîr** = *e-muq*: ASKT, 79, Nr. 10, obv. 5/6) „stark“, „Stärke“, „wert“ usw. — Georg. *g'ir-* „wert“, „ziemlich“ u. ä.: *g'ir-s* „es ist ziemlich“, „erlaubt“, „es ist Pflicht“, „es ist wert“ usw.; *g'ir-s-eba* „Würde“; *g'ir-eb-a* „kosten“, „wert sein“ usw.; tschan.-megr. *g'ir* = do (vgl. swan. *lu-gven* „Würde“). (Vgl. lat. *valeo* „stark, kräftig sein“ und „gelten“, „wert sein“.)
1. **giš** (**gi-eš** = *i-šu*: ASKT, 21, 408) „Baum“, „Holz“. — Georg. *xe-* (< **yer-* < **yeš* „Baum“, „Holz“; vgl. swan. *me-gām* = do; tschan. — (Megr. *dža-* < *džal-*, georg. *dzeli* „Baum“ bzw. „Holz“ scheinen andere Wurzeln zu sein).
2. **giš** (**gi-iš** = *zi-ka-ru*: DT. 40, obv. a. 32: CT. XI, 29; **gi-eš** = *iṭ-lu*: ASKT, 21, 406; *a-me-lum*: K. 4226, a. 13: CT. XIX, 44). — „Mann“, „Mensch“, „mannhaft“ usw. — Georg. *kat's-i* „Mann“, „Mensch“; tschan.-megr. *koťš-i* = do (tschan.-dial. auch *got's-i*) = do; swan. *tšäš* „Ehemann“. — Siehe **uš**.
3. **giš**, **geš** in *GIS. PI. TŪG* (**gi-eš-ṭu**) *uz-nu* (Deimel, ŠAG, S. 45, col. II, **geštu**, I, 2) „Ohr“. — Georg. *kur-i* „Ohr“; tschan. *kudž-i*, *'udž-i* = do; megr. *'udž-i* = do.

gištin, **geštin** (**gi-eš-tin** = *ka-ra-nu*: S^b III, 154: AL⁵ 99: CT. XI, 16, col. III, 20) „Wein“, „Rebe“, „Weinstock“. — Georg. *kur-dzen-i*, tschan. (')*ur-dzen-i*, megr. *'ur-dzen-i* „Weintrauben“. Sum. **geštin** ist danach wahrscheinlich auch **gešdin** zu lesen. — Urartäisches *uldi* (geschr. *isuul-di*) „Wein“, „Weinstock“, „Rebe“ usw. ist dasselbe Wort, entlehnt wahrscheinlich aus dem Georgischen. — Die Etymologie von **geštin** bzw. *kurdzeni* ist noch zu klären.

1. **gu** (**gu-u** = *šá-su-u*, *ri-ig-mu*, *šá-ga-mu*, *a-pa-lu*, *ra-ga-mu*, *qi-bu-u*: DT. 40, rev. a. 56—61: CT. XI, 32: AL⁴, 106, 8—11) „sprechen“, „sagen“, „reden“, „rufen“, „schreien“, „antworten“. — Georg. *k'u-*, *k'v-*: *h-k'u-a* „er sagte ihm“ (auch *r-k'u-a*, *r-k'v-a*), „rief ihm zu“, „sprach zu ihm“ usw.; *da-r-k'(u)-m-ev-a* „nennen“, „Namen geben“. — Wie der zweite Konsonant der Wurzeln sum. **gu** und georg. *k'u-* lautete, ist zu untersuchen.

2. **gú** (**gu-u** = *ki-šá-du, ri-šá-nu*: 92691 obv. a. 40: CT. XII, 10; vgl. S^b VI, 365f; AL⁵, 106 usw.) „Hals“, „Nacken“, „Front“, „Vorderseite“ usw. — **gu** < **gud** (siehe Deimel, ŠAG, S. 46, col. I, **gu** I, 10 = **gu-da** = *kišādu*). — Georg. *k'ed-i* „Nacken“, „Hals“; „Gipfel des Berges“, „Gebirgskette“.
3. **gú** (**gu-u** = *a-ḥu šá amēli, aḥu šá nāri, i-du*: 92691 obv. 6. 1, 2: CT. XII. 10: vgl. AL⁴, 107, 59, 60, 61) „Ufer des Flusses“, „Seite des Menschen“, „Seite“. — **gu** < **gud**. — Georg. *gverd-i* < **gved-i* „Seite“, „Rippe“, „Seite des Menschen“; megr. *gverd-i* < **gved-i* „Hälfte“ (eigentlich „Seite“); siehe *ki(d)* = *ittum*, **ki-a** = *kibru*.
- gud** (**gu-ud** = *qin-nu*: 80—7—19, 192, obv. 22: CT. XIX, 47) „Nest“. — Georg. *bud-e* „Nest“, megr. *o-gvadž-e* „Nest“ (sum. **g** || georg. **b**).
1. **gun** (**gu-u** = *bil-tum*: 92691 obv. b. 1: CT. XII. 10; **gu-un** = *bil-tum*: ibid. Z. 6: S^b VI. 368: AL⁵, 106: CT. XI. 18 col. VI, 34 *bi-il-tum*; **gu-u** = *e-mu-qu*: 92691 obv. b. 3: CT. XII. 10) „Stärke“, „Macht“, „Talent“, „Steuer“, „Last“. — Georg. *g'on-e* „Stärke“, „Macht“, „Kraft“; „Mittel“; swan. *g'ven-* = do; *gun* „kräftig“, „mächtig“, „stark“; „sehr“.
2. **gún** (**gu-u** = *ma-a-tum*: 92691, obv. b. 4: CT. XII, 10; **gu-un** = *ma-a-tum*: ibid. Z. 6; **gu-u** = *ir-ši-tum*: ibid. Z. 5) „Land“, „Erde“. — Georg. *k'u-e, k've* „unten“ = „auf der Erde“; *k'u/v-e-kan-a* „Erde“, „Erdboden“, „Land“ usw. (vgl. oben sum. **gan(a)** = *iqlum*); vgl. swan. *gim-* „Erde“. — Siehe sum. **gi** (< **gin**) *mātum* (Deimel, ŠAG, S. 56, col. II, I **gi** 21) und **ki** (< **kin**) *iṣitum*.
1. **gur** (**gu-ur** = *ta-a-ru*: S^b IV, 209: AL⁵, 101 usw.; *saḥāru*: Deimel, S. 54, col. I, I **gur**, 5, usw.) „sich wenden“, „wenden“, „drehen“, „wiederkehren“ usw. — Georg. *gur-*, *gor-*: *gor-va* „sich rollen“, „sich wälzen“; *gor-eba* „rollen“, „wälzen“; *mrgv-al-i* < **mgur-al-i*, *grgv-al-i*, dial. *gur-al-i*, *gur-gal-i* „rund“; megr. *rgval-* (< **grv-al*), tschan. *mu-rgv-al* = do; swan. *mu-rgv-el* (< **mu-gur-el*) = do; georg. *mu-rgv-i* (< **mu-gur-i*), megr. *mo-rgv-i* (< **mo-gur-i*) „Ball“, „Knäuel“; georg. *gogor-a* < **gor-gor-a* „Rad“; georg. *gur-*, *gor-* || *bur-*, *bor-* < *br-*: *bor-bal-i* < **bor-bor-i* „Rad“; *br-un-v-a* „sich wenden“, „sich drehen“; *br-un-eb-a* „wenden“, „drehen“; *da-br-un-eb-a* „drehen lassen“; „zurückkehren“ (eigentl. „sich umwenden“) usw. — Siehe *gigir* „Wagen“, **gir**₈ und so fort.
2. **gur**₄ (**gur** = *garāru šá amēli*: K. 2008, K. 2041 usw. obv. a. 24: CT. XVIII, 32; **gur-gur** = *na-gar-ru-rú*: ibid. Z. 25 usw.) „Laufen“, „Rennen“, „rennen“ usw. — Georg. *gor-* „(sich) rollen“ und *rb-* < *br-* (< **rg-* (< **gr*): *rb-en-a* < **br-en-a* „laufen“, „rennen“ usw. — Siehe oben.
3. **gur** (**gur** = *sakāpu*: VR, 10. b. 35/36) „stürzen“, „niederwerfen“. — Georg. *gur-*: *n/m-gr-ev-a*, *n/m-gur-ev-a* „(sich) stürzen“, „niederwerfen“, „verfallen, zerfallen (lassen)“, „niederreißen“ usw. — Vgl. *g'ur-* (< **rg*): *rg'v-ev-a* < **g'ur-ev-a* „zerstören“, „auflösen“, „niederreißen“; swan. *li-rg'v-e* (< **li-g'ur-e*) = do. — Vgl. auch georg. *g'ur-*: *m-g'u/vr-ev-a* „trüben“, „stören“ usw. —
4. **gúr** (**gu-ur** = *ka-na-šu*: DT. 40. rev. b. 61: CT. XI. 32) „(sich) beugen“, „(sich) unterwerfen“ usw. — Georg. *g'un-*: *g'un-va* „(sich) beugen“,

„biegen“, „krumm machen“; tschan.-megr. *g'ul*-a „gebeugt“, „gebogen“, „krumm“; vgl. Wurzel *g'r*- (|| *dr*-): *g'r*-ek-a, *dr*-ek-a „biegen“, „krumm machen“, „sich biegen“, „sich beugen“, „sich krumm machen“; megr. *g'ur*-: *mo-g'ur-ok-ua* „biegen“, „verbiegen“. — Die Wurzel *gar*- (*χr*-a „biegen“, *da-v-χar-e* Aor. 1. P. Sg.) scheint nicht verwandt mit *g'ur*- zu sein. — (Vgl. sum. *ga-am* = *qa-da-du*: K. 40, obv. b. 7: CT. XII, 46; *ka-na-šu*: *ibid.* Z. 19). —

guš-kin (**gu-uš-kin** = *hu-ra-šu*: S^b II, 112: AL⁵, 98: CT. VI, 16, col. II, 46) „Gold“. — Georg. *ok'ro* < **ork'o* < **wošk'o* (mit dem Suffix -o- < -av-); megr. *ork'o* = do; swan. *wok'vr-* = do; vgl. armen. *voski*. Scheint ein Lehnwort aus dem Sumerischen zu sein. — Das Ideogramm KUG. GI(N) bedeutet wohl „glänzende Erde“.

H

ḥab, **ḥáb** (= *bi-šū*; *bušānu*; *šēnu* usw.: K. 26, col. I, 18: CT. XIX, 48 f.; Deimel, ŠAG, S. 121, col. I u. II) „übelriechend“, „Gestank“, „böse“, „schlecht“. — Georg. (*h*)*av-i* „böse“, „schlecht“, tschan. *hav-i* = do.

ḥád (= *ellu[m]*, *ebbu*, *namru[m]*; *nabāṭu*: 93037, col. II, 20—22, 24: CT. XII, 6 f.; Deimel, ŠAG, S. 122, II **ḥád**) „rein“, „hell“, „glänzend“; aufleuchten“ usw. — Georg. *g'ad-g'ad-i* „hell, rein, glänzend (sein)“ usw.

1. **ḥar** (= *ešēru*; *ušurtu* usw.: Deimel, ŠAG, S. 123, col. I, I **ḥar**) „einritzen“, „zeichnen“, „zeichnen“, „bilden“; „Bild“ usw. — Georg. *g'ar*-: *g'ar-v-a* „einritzen“, *da-g'ar-v-a* „furchen“, megr. *g'ar-* = do; tschan. *g'ar-* „zeichnen“ usw. — (Vgl. georg. *χaz-va* = „zeichnen“).

2. **ḥár** (*ḥa-ar* = *alpu*?: *GU(D)/lū-kin-gi-a d. Maš-tab-ba-gé* „der Gott Har, Stier, Bote des Gottes Maštaba“, woraus: *ḥa-ar* = **GU(D)** = (*alpu*) „Stier“, „Ochse“: Siehe Deimel, PB, S. 178, 2090). — Georg. *ḫar-i*-, *ḫar-i*; tschan.-megr. *ḫodž-i*, swan. *ḫān-* „Stier“, „Rind“, „Ochse“.

ḥúd (*hu-ud* = *ellu*, *namāru*; auch **ḥud** = *ellu*, *nubbutu*: 93037, col. I, 25, 26 = CT. XII, 6 f.; K. 40, col. IV, 1 = CT. XII, 46—49; 80, 7—19, 192, col. IV, 6; CT. XIX, 47; *ḥu-ud-ḥu-ud* = *itanbuṭu šá kakkabāni*; Deimel, ŠAG, S. 124, col. II, I **ḥud** und S. 125, col. I, II **ḥud**) „hell“, „glänzend“ (machen)“, „erstrahlen lassen“, „das Leuchten der Sterne“. — Siehe **ḥád**. Georg. *g'ad-g'ad-i* „hell, glänzend sein“. Es gibt aber im Georgischen mehrere verwandte Wurzeln mit gleicher bzw. ähnlicher Bedeutung: *g'až-g'aži* „(rot) glänzen“, *kas-kas-i* „rein, hell sein“ (vom Himmel gesagt), *kaš-kaš-i* „leuchten“, „strahlen“ usw. (von den Sternen gesagt) usw.

1. **ḥul** (= *limnu*, *pašqu* usw.: Ass. 2559, col. II, 38, 46 usw. — Vgl. Deimel, ŠAG, S. 125, col. I, I **ḥul**) „böse“, „schlecht“, „mühsam“ usw.; auch **ḥul** = *šulpūtu* „Verderben“: Ass. 2559, col. II, 48). — Vgl. swan. *ḫol-* „böse“, „schlecht“, „übel“ usw. —

2. **ḥúl** (*hu-ul* = *ḫidūtum*: S^b 47; vgl. Deimel, ŠAG, S. 125, col. II, II **ḥul**) „Freude“; auch *nigū* „spielen“, *rēšu* „jauchzen“. — Georg. *χar-*: *χar-eb-a* „(sich) freuen“ usw.; *si-χar-ul-i* „Freude“; *m-χi-ar-ul-i* „freudig“, „lustig“ usw.; tschan. *ḫel-*, megr. *ḫi-ol*, swan. *ḫi-ad* = do. — Wurzel *ḫl-*: georg. *lḫ-in-i* < **ḫl-in-i* „Freude“ usw.

hun (**hu-un** = *našū šā ēni*: K. 247, col. III, 18; Deimel, ŠAG, S. 126, col. II, 3; Ideogramm **KU**) „steigen“ (?), „das Auge erheben“. — Georg. *g¹*-: *g¹-eb-a* „nehmen“, „heben“, *a-g¹-eb-a* „nehmen“, „(er)heben“ usw. — Von mehreren Gegenständen gesagt: *χun*: *ag¹-i-χun-a* „er hat (sie) (fort)genommen“, auch „erhoben“, „gehoben“ usw. — *g¹*- und *χ-un*- haben im Georgischen auch die Bedeutung „öffnen“: *gan-a-g¹-o* „er hat geöffnet“, *gan-a-χ-u/vn-a* „er hat (sie) geöffnet“ usw. — Siehe **ga**₆, 1. **gál**, 2. **gál** = *našū*, *pitū*.

huš (vgl. Deimel, ŠAG, S. 126, col. II, **huš** 3 f.; Cyl. A, IX, 16; IVR, 18*, Nr. 6) „rotglänzend“; „schrecklich“ u. ä. — Verwandt wohl mit **hád** und **húd**. Identisch mit **guš** in **guš-kin** „Gold“ = „rotglänzende Erde“. — Georg. *g¹až-g¹až-i* „rotglänzend (sein)“. — Ob die georgischen Wurzeln *g¹uš-* „grimmig (sein)“ und *k¹uš-* „griesgrämig“ verwandte Wurzeln sind, ist nicht sicher.

I

ib (*kuš-e-sír-ib-ba* = *mēsiru*: Delitzsch, SG; Deimel, ŠAG, S. 130, col. II, II **ib**) „Schuhriemen“, **ib** = „schnüren“ (?). — Georg. *b-*: *b-m-a* „festbinden“, „anbinden“ usw. — *sa-b-el-i* „Tau“, „Schnur“, „Riemen“ usw.; tschan-megr. *b-* „hängen“, „anbinden“; swan. *la-b-äm* „Schnur“, „Band“, „Tau“ usw. — Georg. *b-* auch „anspannen“ (*še-b-m-a*) und „den Kampf mit jem. aufnehmen“. —

id > **i**, **id** > **i** (**i** = *na-a-ri*: 38128 rev. b, 15: CT. XII, 25; *i-id* = *d. Nāru*: *ibid.*; vgl. AL⁴, 111, 191) „Fluß“, „Strom“, „Kanal“. — Georg. *d-*, *d-en-*, *d-in-*: *d-en-a* „fließen“; *m-d-in-ar-e* „Fluß“, „Strom“. — Siehe sum. **ed**, **di**₆, **du**.

idim (**i-dim** = *kab-tú*: S^b I, 63: AL⁵, 97) „schwer“, „gewichtig“. — Georg. *m-dzim-e* „schwer“, „gewichtig“; swan. *gvam-i* = *do*.

inim (= *amātu*: IVR, 9, 57/58. a. usw.) „Wort“, „Sprache“ usw. — Georg. *e-n-a*, megr. *ni-n-a*, tschan. *ne-n-a*, swan. *ni-n* „Zunge“, „Wort“, „Sprache“ usw. — Siehe sum. **eme**, **én**, **enem**. —

ir₉ (= *alāku*: Deimel, ŠAG, S. 157, col. II, **ir** B) „gehen“. — Georg. *r-eb-a* „gehen (lassen)“ usw. — Siehe sum. **ara**, **rá**, **ri**₆. —

iti, **itu**; **ití**, **itú** (**i-tú** = *ar-ḫu*: S^b II, 86: AL⁵, 97; **i-tú** = *ár ḫu*, *ši-it ár-ḫu*: S^b II, 87: AL⁵, 97; vgl. auch Deimel, ŠAG, S. 139, col. II, **iti**₃; vielleicht auch **itud** (?), *ibid.* I **itu**) „Monat“, „Neumond“, „Monatsanfang“. — Georg. *t¹*- (< **t¹χ-* „Licht“, „leuchten“: swan. *t¹-ev-* „Monat“; georg. *t¹-v-e* (*t¹-u-e* < **t¹-ev-e*) und *t¹t¹-v-e* (verdoppelte Wurzel: *t¹-ev-t¹-ev-e*) „Monat“; tschan-megr. *t¹ut¹-a* (verdoppelte Wurzel: **t¹-ev-t¹-av*) „Mond Monat“; swan. *do-šd-ul* (verdoppelte Wurzel: **šd-o-šd-ul* < **sd-av-šd-ul*) „Mond“, „Monat“. Vgl. auch georg. *m-t¹-v-ar-e*, *m-t¹-ov-ar-e* (< **m-t¹-av-are*) „Mond“, eigentlich „leuchtend“. — Georg.-tschan.-megr. *t¹* regelmäßig = swan. *šd*. — Sum. **itu** ist = **i-tu**, wobei **tu** ursprünglich auch „Licht“, „leuchten“ zu bedeuten scheint. — Siehe sum. **utu** d. *Šamaš*.

izi (**i-zi** = *i-šá-tum*: 82—8—16, 1, rev. 17; CT. XI, 50; S^b I, 11: *i-šá-tum*; *pi-en-tum*: AL⁴, 110, 165; **i-zi** = *um-me*: K. 46, 11, 4/5; vgl. IVR 26, Nr. 7; IVR, 24, Nr. 1, obv. 12/13 usw.) „Feuer“, „feurige Kohle“, „Hitze“, „heiß“ usw. (vgl. auch Deimel, ŠAG, S. 133, col. I). — Georg. 1. *t¹s-i-a*



„Feuer“; t's-i-ag-i „Licht“, „Beleuchtung“ usw.; t's-i-al-i „leuchten“, „hell sein“ usw. 2. t'sχ- (> t's-); tschan.-megr. t's-, swan. sg-: georg. t'se-t'sχ-l-i < *se-t'sχ-l-i „Feuer“; t'sχ-el-i „heiß“; si-t'sχ-e „Hitze“; na-kver-t'sχ-al-i „feurige Kohle“ usw.; megr. da-t'sχ-ir-i, tschan. da-t'sχ-ur-i „Feuer“; megr. t'sχ-e „heiß“; t'sχ-an-a, si-n-t'sχ-e „Hitze“ usw.; swan. le-me-sg „Feuer“; t'sχ-nd „feurige Kohle“ usw. — Sum. izi = i-zi, zi < zig, *ziḫ Wurzel. — Siehe azag und zaḫ. —

K

kad_{4,5} (**ka-ad** = *ka-ša-ru*, wohl *qā-ša-ru*: 92691, obv. a. 16: CT. XII. 10: S^b 1, 26: AL⁵ 96). „binden“, „sammeln“, „zusammenbringen“, „(sich) zusammenscharen“, „zusammenhängen“ usw. — Megr. *kat'-u-a* „sammeln“; *kat'-a* „Versammlung“; *na-kat'-ep'-i* „vereinigt“, „gemischt“ usw. — Tschan. *kat'-* „(sich) (hinein)mischen“, „(sich) begleiten (lassen)“ usw. Ursprünglich wohl: „an sich binden (lassen)“. —

kalam < **kanam** (**ka-la-ma** = *ma-a-tú*: S^b IV. 247: AL⁵, 102: CT. XI. 17, col. IV, 47; ES **kanag**: CT. XII, 38, col. II, 6; vgl. Deimel, ŠAG, S. 141, col. I, II) „Land“, „Erde“. **kanam** = **kal-**, **kan-am**, ES. **kan-ag**, wo die Wurel **kal-**, **kan-** dieselbe ursprüngliche Bedeutung hat wie **gan** (**gan-a** = *eqlu* „Feld“, „Flur“ usw.). — Georg. *kan-a* „Feld“, „Flur“; *k'v-e-kan-a* „Erde“, „Erdboden“, „Land“; „Welt“ (*k'v-e* „unten“, „auf der Erde“ + *kan-a* „Feld“, „Flur“, „Boden“); megr. *k'i-van-a*, *k'i-an-a*, *k'e'-an-a*, *k'a-ana* „Erde“, „Erdboden“, „Land“, „Welt“; tschan. *kon-a* „Feld“ usw. — Siehe sum. **ki(n)** = *iršitu* und **gana** = *eqlu*. —

kan₄ > **ká** (**ka-a** = *ba-a-bu*: S^b, IV, 233: AL⁵ 102: CT. XI, 17, col. IV, 33; vgl. auch Deimel, ŠAG, S. 141, col. I, S. 142, col. II) „Tor“. — Georg. *kar-i* „Tür“, „Tor“, „Hof“; megr. *kar-i* = do; swan. *kor-* = do.

1. **kar** (**ka-ar** = *ka-a-ru*: 92691, rev. a. 23: CT. XII, 11) „Wall“, „Damm“. — Georg. *kor-e* „Umschließung“, „Wall“ usw. Verbum: *kor-v-a*. —

2. **kár** (**ka-ár** = *ni-i-tum šá la-me-e*: K. 2008 usw. rev. b. 41 = CT. XVIII, 35) „feste Umschließung“. — Georg. dieselbe Wurzel *kor-*.

3. **kár** (**ka-ra** = *ri-ik-su*: Brit. Mus. Ass. 108862, obv. col. II, 61: CT. XXXV, 4) „Band“, „Fessel“ u. ä. — Georg. *kar-* > *kr-* „binden“, „fesseln“ usw. — *v-kr-av* 1. P. Sg. Präs.; (*še-v-kar-(i)*) 1. P. Sg. Aor. — Tschan. *kor-*, megr. *kir-* = do. — Vgl. auch georg. *kr-eb-a*, *kr-eb-ul-i* „Versammlung“ usw. und megr. *kor-ob-u-a* = do. — Die georg. Wurzel *kar-* „sammeln“, „zusammenbringen“ usw. scheint mit *kar-* verwandt zu sein; vgl. auch *kar-*, *kr-*: *v-i-p-kr-ob* „ich erobere“, *v-i-p-kr* „ich habe erobert“ (= „gefangen, festgenommen“), *v-p-kr-ob* „ich besitze, beherrsche“ (= „halte fest“, eigentl. „gebunden“), usw. —

4. **kár-kár** (= *i-tan-pu-ḫu*: 80—7—19, 192, rev. 7: CT. XIX, 47) „erglänzen“, „aufleuchten“ (auch [*nabātu*] *šá u₄-me*: K. 4386, rev. b, 36: CT. XIX, 19) „Aufstrahlen des Tages“. — Georg. *kr-*: *kr-i-al-i* „glänzen“; megr. *sa-rk-u-a* < **sa-kr-u-a* „glänzend, leuchtend, rein sein“; georg. *sa-rk-e* < **sa-kr-e* „Spiegel“; swan. *li-kr-e* „glänzen“, *na-kr-i* „Glanz“. —

kas (= *urḫu*: K. 257, rev. 21/22; **kas-as-kal** = *ḫar-ra-nu*: S^b II, 78: AL⁵, 96; **kas-gíd** usw.) „Weg“, „Strecke“, „Wegstrecke“, „Doppelstunde“, „Meile“.

1. **kir₄**, auch **kiri** (**kir₄-ħa-ab** = *bušānu šá pi*: K. 2061, K. 5452 obv. b, 20: CT. XIX, 27; Deimel, ŠAG, S. 150, col. II, IV **kir₄** und S. 151, col. I **kirħab** = „übler Geruch aus dem Munde“, woraus zu ersehen ist: **kir₄** = *pū* „Mund“. — Georg. *pir-i*, tschan.-megr. *pidž-i* „Mund“; swan. *pil-* „Ufer“ = georg. *pir-i*, das neben „Mund“, „Antlitz“, „Gesicht“ usw. auch die Bedeutung „Ufer“ hat. —
2. **kir**, auch **kiri** (**ki-ri** = *šá -ħu-ú*: S^b 1, III, 30: AL⁵, 109: CT. XI, 24, 30) „Schwein“, „Wildschwein“. — Vgl. zwei georg. Wurzeln: 1. *g'or-i*, tschan.-megr. *g'edž-i*, swan. *ħām-* = „Schwein“; 2. georg. *ker-at-i* „Wildschwein“, „Eber“; tschan. *ker-i* = do; megr. *ker-i* = do, *ker-a* „kleiner Eber“; vgl. auch megr. *keš-i* „Eber“ und *'or-i* „Mutterschwein“. — Siehe **kiš₅**, **kiši₅** = *piazu* und *piš* = *ħum-ši-ru*.
- kiš₅**, **kiši₅**, **kišib** (**ki-iš** = *pi-a-zu*: S^b 1, III, 15: AL⁵, 108: CT. XI, 24, obv. b, 15; **kiš-ib**, **ki-ši-ib** = *pi-a-zu*: Ass. 108662, rev. col. III, 8: CT. XXXV, 5) „Wildschwein“ bzw. „Ferkel“. — Megr. *keš-i* „Eber“ bzw. georg. *gotš-i*, swan. *gvetš-* „Ferkel“. Für *piazu* „Wildschwein“ (?) siehe Bezold, BAG; Deimel, ŠAG, S. 151, col. II, II **kišib** = „eine Art Maus“ ist zweifelhaft.
- ki-eš** = **kéš**, **kéš-da** (**kiš** = *ri-ik-su*: K. 2008 usw. obv. a. 6: CT. XVIII, 32; **kéš-da** = **ki-eš-da** = *ka-ša-ru*: S^b VI, 347: AL⁵, 105: CT. XI, 18, col. VI, 14; ^{GIŠ}**kéš-da** = *rik-su*: K. 214 + Rm. II, 429, rev. a. 29: CT. XVIII, 48) „Band“, „binden“, „Gefüge“ usw. — Vgl. zwei georg. Wurzeln: 1. *kiťs-v-a* „binden“, auch *ki(n)dz-v-a* „binden“ usw. 2. *kotš-v-a* „binden“, *kotš-i* „Gelenk“, „Knöchel“, „Band“; tschan. *kotš-i* = do, megr. auch „Türriegel“, „Türverschuß“.
- kud** (**ku-ud** = *pi-tú-u šá mē* Pl.; *pa-ra-u šá iši*; *šá šam-mi*; *e-zu-u šá iši*; *na-ka-[su]*, *pa-ra-su*, *ni-ik-[su]*; *da-nu šá di-ni*; *ba-ta-qu-ka-ša-su* u. v. a.: 47760 obv. b: CT. XII, 14, Voc. Ass.) „schneiden“, „abschneiden“, „abschneiden“, „scheiden“, „sondern“, „entscheiden“, „Entscheidungen fällen“, „richten“ u. v. a. — Georg. *kod-v-a* „schneiden“; „verwunden“, „kastrieren“; *kvət'-a* „schneiden“, „abschneiden“, „scheiden“, „sondern“, „entscheiden“, „Entscheidungen fällen“, „richten“ usw.; *kuts-v-a* „in kleine Stücke zerschneiden“; *kvət's-a* = do; *kutš-v-a* „aufschneiden“, „aufschlitzen“; *ħvets-a* „etw. von etw. absondern“, etw. „glätten“; *ħvetš-a* „durch-hecheln“, *mo-ħvetš-a* „zu sich hecheln“ = „(s.) erwerben“; *k'ut's-v-a* „von Jem. etw. absondern“ = „Jem. berauben“, „bloßmachen“ u. v. a. — Tschan.-megr. *kvat'-u-a* „schneiden“, „hauen“ usw.; swan. *li-k'vt's-e*, *li-kvt'-e* „schneiden“ usw.; *ħvā-k'vt's-e* „ich richte“, „entscheide“, „urteile“ usw. usw. —
- kun** (= *zibbatu*: IVR, 11, a, 45/46 usw.) „Schwanz“. — Georg. *kud-i* „Schwanz“; tschan.-megr. *kud-el-i* = do; swan. *ha-kväd*, *hā-kvd-ul* = do.
1. **kur** (**ku-ur** = *šá-du-u*: S^b V, 303: AL⁵, 104: CT. XI, 18, col. V, 35). — Georg. *gor-i/a* „Berg“, „Hügel“; tschan.-megr. *gol-a*, megr. auch *gval-a* „Berg“; megr. *gor-e* „Hügel“.
2. **kur₄** (**kur** = *ra-ka-su*: K. 4386, obv. b, 20: CT. XIX, 17) „binden“. — Georg. *kar-*, tschan.-megr. *kor-*, *kir-* = do. Siehe 3. **kár** = *riksu*.

3. **kur**₈ > **kú** (= *akālu*: Deimel, ŠAG, S. 143, col. II, **ku**₂ und S. 147, col. I, VIII **kur**₈). — „Essen“, „essen“. — Tschan. *gyar-i*, *gya-i* (< *āzār-i*) „Essen“, „Speise“, „Brot“; swan. *diar-* „Brot“.

1. **kúš** (= *anāhu*: K. 101, obv. 3/4: ASKT, 15; K. 3444, obv. 9/10: IVR, 20, Nr. 1 usw.) „schwer atmen“, „seufzen“, „stöhnen“. — Georg. 1. *k'oš-in-i* (auch *k'loš-in-i*) „schwer aufatmen“, „seufzen“. 2. *χvi(n)t'š-v-a* „seufzen“. 3. *kus-un-i*, *k-r-us-un-i* „stöhnen“; tschan. *kus-* „seufzen“, „stöhnen“; megr. *kaš-u-a* „seufzen“, *kus-ap'-i* „Stöhnen“, *k'eš-(v)-a* „seufzen“; swan. *kvet's-* „stöhnen“; vgl. auch georg. *kvnes-a* „stöhnen“. —

1. **kúš** (**ku-uš** = *na-a-hu*: K. 4386, rev. a. 5: CT. XIX, 18: AL⁴, 108, 103) „ruhen“, „still sein“ usw. — Georg. *kuš-eb-a* „still“, „ruhig sein“; *kuš-eb-a* „still, ruhig bleiben“; megr. *'u(r)š-u-a*, *'u(r)t'š-u-a* = do; swan. *li-m-kur-e* „sich beruhigen“; vgl. auch georg. *da-kud-eb-a* „schweigsam, still, ruhig sein“. —

L

laḥ (*la-aḥ* = *mašādu*: 93037, col. 35: CT. XII, 6) „drücken“, „schlagen“. — Georg. *laḥ-v-a* „schlagen“, eigentlich „(mit den Füßen) drücken“, „treten“ usw. —

lik, geschr. **UR** = *kalbu* „Hund“: S^a, col. II, 25: **li-ki** = [*ka-al-bu*] vgl. tschan. *lak-i* > *latš-i* „Hund“ und georg. *lek-v-i* „junger Hund“, „Welf“, „Welp“.

M

me (**m-e** = *qūlu*, *qālu*, *qibū*, *qabū* usw.: S^b 136, 137, 138; Deimel, ŠAG, S. 161, col. I, I **me**) „Ruf“, „rufen“, „sprechen“, „reden“. — Georg. *e-n-a* „Zunge“, „Sprache“, „Wort“. — Siehe **eme**, **én**, **enem**, **inim**.

mud (**mu-ud** = *banū šá alādi*, *alādu*: S^c 51, 52) „gebären“. — Georg. *bad-eb-a* „erschaffen“, „gebären“; tschan.-megr. *bad-* = do.

N

nin (**ni-in** = *bēlu*, *bēltu*, *bēlitu*, *rubātu* usw.: 79, 7—80, 30, 4—5: CT. XIX, 33; Sm. 12, col. IV, 17: CT. XIX, 33 f.; K. 4366, 6: CT. XXV, 48) „Herr“, „Herrin“ usw. — Georg. *did-i* „groß“; tschan.-megr. *did-* „groß“. —

nu (Negation *la*: Deimel, ŠAG, S. 169, col. II, I **nu**) „nicht“. — Georg. Negation *nu* „nicht“.

nun (**nu-un** = *rabū*: S^b, 129) „groß“. — Georg.-tschan.-megr. *did-i* „groß“.

P

pab/p (**pa-ab**, **pa-ap** = *zi-ka-rum*: 93038, obv. a. 11, CT. XII, 16; *a-šá-ri-du*: ibid. Z. 12; *a-bu*: ibid. Z. 16; vgl. S^b, 1, II, 18: Brit. Mus. Ass. 108862 col. III, 57: CT. XXX, 6) „Mann“, „Oberster“, „Vater“. — Georg. *nam-al-i* „männlich“, „Männchen“; *mam-a* „Vater“; *pap-a* „Großvater“, *bab-u-a* = do; megr. *mum-ul-i* „männlich“, „Männchen“, *mum-a* „Vater“; tschan. *pap-ul-i* „Großvater“, „Ältester“, „Oberster“, „König“; tschan.-megr. *bab-a* „Vater“; megr. auch *pap-u* „Urgroßvater“ usw. —

pâr „hingebreitet sein“. Georg. p'ar- „(be)decken“ und p'en < *p'r-en „hinbreiten“, „ausbreiten“. — Siehe 5. bâr.

1. **peš** (**pi-eš** = *na-pa-šú šá* . . . : DT. 40, obv. b (S^c): CT. XI, 29; *na-pa-šú, ni-ip-šú, nu-up-pu-šú* usw.: 92691 obv. a.: CT. XII, 10: S^b I, 23 usw.) „aufatmen“, „Aufatmen“ usw. — Georg. p'š-v-in-v-a „aufatmen“, p'š-v-i-a „er atmete auf“ usw. — Swan. li-p'š-ûl-i „aufatmen“, „Aufatmen“.
 2. **peš** (**pi-eš** = *ra-pa-[šú]*): DT. 40, obv. b. 32: CT. XI, 29 (S^c); *ma-am-lum*: ibid. Z. 33, *ḥu-ša-bu*: ibid. Z. 34) „weit sein“, „mehren“, „Fülle“ usw. Georg. *vs-*: *vs-eb-a* „füllen“, „voll machen“; megr. p'š-: p'š-ap'-a = do; e-p'š-a „voll“, tschan. o-p'š-a = do.
 3. **peš** (**pi-eš** = *lib-[bu]*: S^c, DT. 40, obv. b, 31: CT. XI, 29; *kabattum*: K. 4341, col. I, 18: II R, 36, Nr. 3) „Herz“, „Leber“. — Georg. p'iž-v-i „Lunge“, tschan.-megr. p'iž-v-i = do; vgl. auch georg. p'ilt-v-i < *p'išt-v-i und swan. *pe-(r)-šd-v-a* = „Lunge“.
 4. **pěš, piš** (**pi-eš** = *ḥa-ma-aš-ši-ru*: Brit. Mus. Ass. 108862, col. III, 7: CT. XXX, 5, 5; **pi-iš** = *ḥu-um-ši-ru*: CT. XI, 24, obv. b. 14: S^b, 1, III, 14: AL⁵, 108) „Schwein“. Siehe **kiš₅**; **piš** || **kiš**: Georg. *g'or-i* „Schwein“ und *gotš-i* „Ferkel“, tschan.-megr. *g'edž-i* „Schwein“, swan. *ḡām-* „Schwein“ und *gvetš-* „Ferkel“. Siehe 2. **kir(i)** = *šaḥū, kišib, kiš₅* = *piazu*. — Deimel, ŠAG, S. 185, col. II, II **peš₂** „Maus“ kaum richtig.
- pil** (**pi-li** = *nam-rum*: 93037, obv b, 10: CT. XII, 6 usw.) „Licht“, „glänzend“, auch „Verbrennung“, „Brennen“ usw. — Georg. *pil-*, verdoppelte Wurzel *pil-pil-*: *pil-pil-i* „das Brennen, das Anbrennen des Feuers“ (nicht verwechseln mit *pil-pil-i* „Pfeffer“!). — Siehe **bil** = *qalū*.

Q

- qal**, **kal₄** (**qa-la** = *bi-iz-zu-ru*: K. 4386 obv. a. 21: CT. XIX, 17; Deimel, ŠAG, S. 188, col. I: **qal-la** = *urū* „vulva“) „weibliche Scham“. — Georg. *qal-i* „Weib“, „Frau“, „Jungfrau“. — Siehe **kel** = *ardatum* und **kel-tur** = *batultum*.
- qar**, **kâr** (**qa-ar** = *ab-bu-ut-tum*: S^b III, 195: AL⁵, 101: CT. XI, 16, col. III, 61) „Fessel“. — Georg. *kar-* > *kr-*, tschan.-megr. *kir-*, *kor-* „binden“, „fesseln“. — Siehe 3. **kâr** = *riksu*.
- qum**, **kum** (**qu-um** = *ḥa-šá-lum*: S^b IV, 206: AL⁵ 101 usw.; *ḥa-šá-lu šá še-im*: K. 4230, rev. b. 33: CT. XII, 43; **qu-ma** *ḥa-šá[lu]*: Brüss. Vocab. obv. col. III, 2) „zermahlen“, „zerstoßen“ (Mehl, Getreide usw.). — Georg. *k'b-* > *p'k'-*: *k'b-v-a* > *p'k'-v-a* „mahlen“, „zermahlen“, „zermahlen“, *k'b-il-i* „Mehl“; *ts-is* + *k'v-il-i* „Mühle“; megr. *k'u-al-a* „mahlen“ usw.; *k'v-ir-i* „Mehl“; *s-k'ib-u* „Mühle“; tschan. *k'v-* „mahlen“ usw.; *m-s-kib-u* „Mühle“; swan. *li-gv-e* „mahlen“; *le-gv-er* „Mühle“; *p'ek'-* < **k'ep'-* „Mehl“. —

R

- rá**, **ri₀** (= *aláku*: Deimel, ŠAG, S. 189, col. II, II **ra₂**; S. 191, col. I, VI **ri₀**: S^b, 91) „gehen“. — Georg. *r-eb-a* „gehen (lassen)“ usw. — Siehe **a-ra**.

ri₁₁ (= *erū*: Deimel, ŠAG, S. 191, col. I, XI **ri₁₁**) „Kupfer“. — Georg. **re-al-i** „Kupfer“.

rú < ***rug** (= *zakāpu*: 80, 7—19, 192, col. I, 20: CT. XIX, 47) „pflanzen“, „aufstellen“, „errichten“ usw. — Georg. *rg-v-a* „pflanzen“ usw.; *ne-rg-i* „Setzling“.

S

sag (= *rēšu*, *qaqqadu*; *ašaridu*, *rabū*; *rēštu* usw.: K. 197, col. I, 36: CT. XII, 34 f.; vgl. Vok. Ass.; siehe Deimel, ŠAG, S. 174, col. II, I **sag**) „Kopf“, „Haupt“, „Oberster“, „Leiter“, „Führer“; auch „Bestes“, „Anfang“; „Spitze“, „Gipfel“ usw. usw. — Georg. mehrere verwandte Wurzeln: 1. *t'χ-* < *t'χ-*: *t'-av-i* < **t'χ-av-i* „Kopf“, „Haupt“, „Oberster“, „an der Spitze stehender“ usw.; *t'χ-em-i* „Höhe“, „Spitze“, „Gipfel“, „Scheitel“; swan. *t'χ-v-em* „Kopf“ usw.; vgl. tschan.-megr. *du-di* < **d-ev-di* (?) „Scheitel“, „Kopf“ usw. — 2. *tsk-*: *tsk-eb-a* „anfangen“, *sa-tsk-is-i* „Anfang“ usw.; 3. *dzg'-*: *dzg'-ol-a* „an der Spitze gehen“, „vorangehen“, „leiten“, „führen“ usw.; *dzg'-v-en-i* „Präsent“, „Geschenk“ = sum. **sag** = *šerigtu*: Deimel, ŠAG, S. 175, col. I; megr. *džg'-v-er-i* „Führer“, „Leiter“; 4. *ts* < **tsk-*: *ts-v-er-i* „Spitze“ (auch „Bart“) usw.; 5. *ts-*: *ts-in* „vor“ usw.; vgl. sum. **sag** = *maḥru*, *pānu*, *pūtu* usw.: Vok. Ass.: „Vorderseite“, „Antlitz“, „Gesicht“ usw. — Auch *š-ub-li* < **šg/k'-ub-li* „Stirne“ enthält eine verwandte Wurzel, u. m. a. sind noch mit sum. **sag** zu vergleichen, wie z. B. *t'sχ-*: *t'sχ-v-ir-i* „Nase“, *ko-n-t'sχ-i* „Kap“ (wörtl. „was hervorragt“). — Vgl. tschan.-megr. *t'sχ-v-i-n-d-i* „Nase“ usw. —

1. **sal** (**sal-la** = *ú-ru*: II R, 30, Nr. 1, col. I, 15) „Scham des Weibes“. Georg. *t'sol-i* „Weib“, „Ehefrau“, „Gattin“; tschan.-megr. *t'sil-i* = do.
2. **sal** (= *rapāšu*: Rm. 604, rev. 17: CT. XIX, 32 f.) „weit ausgedehnt, ausgebreitet sein“. — Georg. *šal-* > *šl-* „ausbreiten“: *v-šl-i* I. P. Sg. Präs.; *-v-šal-e* I. P. Sg. Aor.
1. **sar** (**sa-ar** = *šaṭāru*: S^b 1, IV, 8) „schreiben“. — Georg. *tser-a* „schreiben“, altgeorg. auch „zeichnen“ usw.; tschan.-megr. *tšar-*: megr. *tšar-u-a* „schreiben“ usw. —
2. **sar** (= *ṣarādu*: K. 4350, col. III, 30: II R, 11) „weg-, fort-schicken“, „verjagen“ usw. — Georg. *tsar-* Präverb „weg-“, „fort-“ usw. Als Verbalwurzel nicht mehr gebraucht.
- sib** < ***sig** (**si-ba** = *re'u*: S^b, 213) „Hirt“. — Georg. *m-tšk-e(m)si*, tschan. *m-tš(k)-eš-i*, megr. *tšk-eš-i* „Hirt“. Wurzel *tsk-*, *tšk*, *tšk-* > *tš* „hüten“, „schauen nach“ u. a.
1. **si** < **sig** (= *qarnu*: S^b, 177) „Horn“. — Georg. *ts-v-er-i* < **tsk-v-er-i* „Spitze“. — Siehe **sag**. Vgl. megr. *t'sik* „hervorragen“.
2. **si** < **sig** (= *išarum*: 92696, col. III, 19: CT. XII f.) „grade“, „richtig“, „eben“ usw. — Georg. *s-ts-or-i* < *ts-or-i* (dial.; dial. auch *s-t-or-i*); *-ts-* < **tsk-* „gerade“, „eben“, „richtig“ usw.
3. **si** < **sig** (= *lamū šá limēti*: K. 2041, col. III, 40: CT. XVIII, 32; *arāmu*: K. 4195, GG, S. 237; Deimel, ŠAG, S. 780, col. II) „umschließen“, „rings



umgehen“, „überziehen“. — Georg. *t's-v-*: *mo-t's-v-a* „umgeben (rings)“ usw. *t's-m-a* „(sich) anziehen, überziehen“ usw.; — tschan.-megr. dieselbe Wurzel *t's-* „einfädeln“, „aufreihen“ usw.; vgl. auch *t'sv-* „(sich) überziehen“. — *t's-v-* < **t'sχ-v-*.

4. *si* < **sig** (= *na-da-nu*: S^b, 348: AL⁴, 107, 72) „geben“. — Georg. *t's-em-a* „geben“; tschan.-megr. *t's-am* = do. Wurzel **t'sχ-* bzw. *t'sχ-*. Sum. auch *sè* < **seg** usw. Vgl. Deimel, ŠAG, S. 181, col. II, X **sig**₁₀.
 5. **sig** (*si-ig* = *maḥāṣu*: 93038, col. IV, 33: CT. XII, 16 f.) „schlagen“. Georg. *t's-em-a* „schlagen“. Die Wurzeln 4. und 5. sind wohl verwandt wie im Georgischen. — (Vgl. *sāg* = *maḥāṣu*, Deimel, ŠAG, S. 175, col. I). *t's-* < **t'sχ-*.
 6. **sig** (*si-ig* = *ši/upātum*: S^b 1, III, 16) „haariges, wolliges Fell“, „Wolle“. — Georg. *ma-tk-li*, tschan. *mo-n-tk-or-i*, megr. *mo-n-tk-or-i* „Wolle“.
 7. **sig**₅, **sig**₆ (*si-ig* = *damāqu*: S^a, V, 621) „hell“, „rein“, „gut“, „gnädig (sein)“ usw. — Georg. *tsk-*: *b-(r)-tsk-in-* „glänzend, hell (sein)“, *tsk-al-* „Glanz“ (auch „Wasser“), *tsk-al-ob-a* „Gnade“, „Gunst“; megr. *tšk-ol-* = do; vgl. auch georg. *ts-*: *ts-m-id-a* „rein“, „sauber“, „heilig“, wo wir die Wurzel **tsk-* od. **tsk-* haben dürfen.
 8. *si* < **sig** (= *šapāku*: VAT, 7478, col. III, 50) „gießen“, „ausgießen“, „aus-schütten“ usw. — Georg. 1. *sχ-*: *sχ-m-a* „gießen“, „ausgießen“ usw.; 2. *t'χ-*: *t'χ-ev-a* = do.
 9. *si* < **sig** (= *šamū*: K. 4337, col. III, 25: CT. XII, 8 f.; vgl. *sa-a* < *sa-ag* = [d. A-nu-um]: S^a, col. II, 21) „Himmel“. — Georg. *t's-* < **t'sχ-*: *t's-a* „Himmel“ (< **t'sχ-al-*), tschan.-megr. *t's-a* = do; swan. *de-t's-* = do.
- sil** (*si-la* = *šalātu*: K. 2057, col. II, 14: CT. XVIII, 29 f.) „zerschneiden“, „ent-zweischneiden“ usw. — Georg. *t'sil-*: *mo-t'sil-eb-a* „absondern“, „ab-trennen“ usw. — Vgl. **sil**₇ = *si-il* (= *nesū*: K. 39, col. I, 37: CT. XII, 40 f.) „(sich) entfernen“ = georg. *t'sil-* auch „(sich) entfernen“. —
- sīm** = 4. *si* < **sig** = *nadānu* „geben“ = georg. *t's-em-a* „geben“, megr. *t's-am-* = do.
- siqqa**, **sikka**, **sigga** (*si-iq-qa* = *atūdu*: S^b, 49) „Ziegenbock“, „Gazellenbock“. — Georg. *t'χ-a*, tschan.-megr. *t'χ-a*, swan. *daχ-ēl* „Ziege“, „Ziegenbock“; vgl. auch georg. *t'ik-an-i*, tschan. *t'/tik-an-i*, megr. *ba-tk-i* „Zicklein“; georg. auch *t'sik-an-i* „Zicklein“.
1. **sír** (= *sanāqu*: Deimel, ŠAG, S. 183, col. I, II **sir**₂, 5) „festbinden“, „fest-machen“, „anhalten“ usw. — *sunqu* „Gebundenheit“, „Not“. — Georg. *t'sir-v-a* „festbinden“, „festhalten“, „halten“ usw. — *t'sir-v-eb-a* „nötig haben, sein“; auch „bedrängen“; *t'sir-i* „Not“, „Bedrängnis“ usw. (davon „Pest, „Epidemie“).
 2. **sir**₄, **sír** (= *nūrum*, *namārum* usw.: K. 40, col. IV, 9: CT. XII, 46—49 bzw. 38276, rev. 9—11: CT. XII, 20; **sír** = *si-ir* = *ṭi-pa-rum*: AO 4489, rev. in Del. SG, S. 246) „Licht“, „Erleuchtung“ usw.; „Fackel“, „Leuchte“. — Georg. *m-z-e* < **m-zer-* „Sonne“; tschan. *m-žor-a*, *m-žur-a*, *m-žo-a*, *m-žu-a* usw.; megr. *b-ža* < **b-žar-* „Sonne“; swan. *mi-ž-* < **mi-žr-* „Sonne“. Vgl. georg. *z-e-*, *z-ed-* < **zr-ev-* „oben“ bzw. „auf“ („wo die

Sonne ist“); wahrscheinlich das georgische Verbum m-z-er-a (< *m-z-er-a) „schauen“, „blicken“ enthält dieselbe Wurzel. Beachte auch georg. b-z-in-v-a (< *b-zr-in-v-a?) „glänzen“. —

3. **sír** (**si-ir** = *nasāhu*: 38276, rev. 14: CT. XII, 20) „ausreißen“, „entfernen“, „verstoßen“ usw. — Georg. *tsir*:- gan-*tsir*-v-a „verlassen“, „aufgeben“; *še-tsir*-v-a „hin-opfern“ usw. — m-*tsir*-i „fremd“, „Fremdling“.
- sug** (= *apsū*; auch *šusū*, *appāru*: 82, 5—22, 1048 obv. 25, 27: CT. XIII, 35 ff.; 38128, col. II, 57: CT. XII, 25 f.) „Wassertiefe“, „Ozean“; auch „Schilf“, „Röhricht“, „Marsch“, „Sumpf“. — Georg. *zg*^f-v-a „Meer“, tschan. *zug*^f-a, *zog*^f-a, *zug*^f-a „Meer“; megr. *zg*^f-v-a „Meer“; swan. *dzug*^f-û-a „Meer“ (für **sug** = *apsū* siehe Deimel, ŠAG, S. 177, col. II).
- sum** (= *nadānu*: Deimel, ŠAG, S. 178, col. II) „geben“. Siehe **sím** = *nadānu* und 4. **sì** < **sig** = *nadānu*.
1. **sur**: Vgl. Deimel, ŠAG, S. 46, col. I: *šis*geštin-sur-ra = *šahtu*, *lú*geštin-sur-ra = *šahtit karāni*, infolgedessen **sur** = *šahtu*, da *šahtu* „Kelter“ und *šahtit karāni* „Kelterer“ bedeutet. — Georg. *tsur*-v-a „auspressen“: *šis*geštin-sur-ra = *kurdznis sa-tsur-av-i* „Kelter“ (gewöhnlich: *sa-tsnex-el-i*) und *lú*geštin-sur-ra = *kurdznis m-tsur-av-i*; *tsur*-v-a, da-*tsur*-v-a (*kurdznisa*) „keltern“. — Vgl. auch *tsur*-v-a „seihen“, filtrieren“; *tsur-tsur*-i „tropfen“.
2. **sur**₈ (**su-ur** = *darāru*: Ass. 3024, col. III, 31) „zu Ende gehen“, „untergehen“, vielmehr: „sich zum Untergehen neigen“. — Georg. *tsur*:- mi-*tsur*-v-a „zu Ende gelangen“ usw. — Dieselbe Wurzel wie 1. **sur**.
3. **sur**, **sur-sur** (K. 2355, col. II, 20/2, *itanašlulu* (von *šalālu*): CT. XVI, 9 ff.) „sich schleppen“, „kriechen“. — Georg. *dzr*:- *dzr*-om-a „kriechen“; *še-dzr*-om-a „hinein-kriechen“, *gamo-dzr*-om-a „heraus-kriechen“ usw.; *k've-m-dzr*-om-i „kriechend“, „Reptil“ usw. —

Š

1. **ša** < **šab** < **šag**₄ (= *qablu*, **libbu**: S^b 55, IV, R. 9, 36/37 usw.) „Mitte“, „Herz“. — Georg. *š-u*-a < **šk*^f-ev-a „Mitte“, „in der Mitte“; tschan. *šk*-a, *šk*^f-a „Mitte des Körpers“, „Taille“, „Mitte“, megr. *šk*^f-a „Mitte“ usw.
2. **ša**₆ < **šag**₅ (= *ti-a-bu* = *ṭābu*: K. 4349, 19: CT. XXIV, 20 ff.; *dumqu*: K. 5717, rev. 8/9: BA. X, 120, usw.) „gut“, „schön“, „Gnade“, „Gunst“, „Huld“ usw. — Georg. 1. *rg*- < **šg*:- *ka-rg*-i < **ka-šg*-i „gut“, megr. *džg*:- *džg*-ir-i = do; 2. georg. *š-v*- < **šk*^f-v-: *š-v-en-eb*-a < **šk*^f-v-en-eb-a „schön (sein, machen)“, „Schönheit“; tschan. *sk*^f-v-an-, megr. *sk*^f-v-a-m = do; 3. georg. *tsk*:- *tsk*-al-ob-a „Gnade“, „Gunst“, „Huld“; megr. *tšk*:- *tšk*-ol-ob-u-a = do. —
- šák** = **TUR**: Deimel, ŠAG, S. 192, col. II, II **šag** wohl *māru* „Kind“, „Sohn“. — Georg. *šv*-il-i < **šk*^f-ev-il-i „Kind“, „Sohn“ usw. (eigentl. „geboren“); tschan. *sk*^f/k-ir-i = do; megr. *sk*^fu-a < **sk*^f-eva = do. —
1. **še** < **šeg** (= *mū*: Deimel, ŠAG, S. 195, col. II, I **še**) „Wasser“. — Georg. *tsk*-al-i „Wasser“; tschan. *tsk*-ar-i, *ts*-ar-i „Wasser“, megr. *tsk*-ar-i = do; swan. *li-t's*- = do.



2. **šeg₃** (A. AN „Wasser des Himmels“) = *zanānu, zunnu, nalāšu* usw.: 32583 obv. 35 ff. (**še-ig**) = CT. XII, 28 „regnen“, „Regen“, „niedergehen“, „Regenschauer“ usw. — Georg. 1. siehe oben *tsk-*: *tsk-al-i* „Wasser“; 2. *ts-v-im-a* < **tsk-v-im-a* „Regen“, „regnen“; tschan. m-*tš-v-im-*, megr. *tš-v-im-* = do (*tš-* < **tšk-*); 3. georg. *sχ-m-a* „gießen“, *šχ-ap-un-i* „plätschern (vom Regen)“ usw. — Vgl. sum. **še-qa** (Deimel, ŠAG, S. 197, col. II).

šid, šiti (**ši-ti** = *mēnūtu*: S^b 239) „Zahl“; vgl. swan. *šid-* = do.

šu (**šu-ú** = *qāti*: S^b 23) „Hand“. — Swan. *šu* „Hand“.

šug, šuku (**šú-ug** = *kurummatu*: S^b, Ass.; K. 4422, 6: CT. XIX, 15) „Kost“, „Zehrung“, „Brot“, „Unterhalt“. — Georg. *tš-* < *tšk-*: *tš-am-a* „essen“, *sa-tš-m-el-i* „Essen“, „Kost“, „Zehrung“, megr. *tšk-om-u-a* „essen“, *o-tšk-om-al-i* „Essen“, „Kost“ usw. — Tschan. *tšk-om-* = do.

1. **šur = sur** (= *zanānu, šaḥātum*: S^b 1, Ass.) „regnen“ bzw. „auspressen“. Siehe 1. **sur**. — Georg. *tsur-v-a* „auspressen“, *tsur-tsur-i* „Tropfen“ usw. — **šur** = *zanānu* wohl „das Tropfen“.

2. **šur = sur** (= *šarāru*: S^b 1, Ass.) eigentl. „durch die Dunkelheit durchdringen“, „durchleuchten“, „aufleuchten“. — Georg. *tšvir-*: „etw. durchdringendes Licht“, „durchleuchtender Strahl“; *tšvir-v-a* „durchleuchten“ usw. — Damit hängt zusammen wahrscheinlich *tšu/vr-et-a* „(durch)schauen“. —

T

1. **tab** < **tag** (= *ešēpu*: S^b 68; **ta-ab** = *tappū*: Ass. 523, col. III, 48; **tab-ba** = id.: K. 44, rev. 20/21) „verdoppeln“; „Genosse“ usw. — Georg. *tḱ-*: *tḱ-ub/p-i* „Zwilling“, „doppelt“.

2. **tab** < **tag** (= *ḥamātu*: S^b 70) „flammen“, „brennen“ usw. (auch: „von Zorn“, usw.). — Georg. *tḱ-*: *ag-tḱ-en-a*, *ag-tḱ-in-eb-a* „flammen“, „brennen“ (auch: „von Zorn“) usw. —

1. **tag** (**ta-ag** = *lapātum*: S^b 1, Ass.) „anfassen“, „berühren“; „befallen“; „antasten“ usw. — Georg. *t'χ-*: *m-t'χ-v-ev-a* „berühren“, „anrühren“, „befallen“, „treffen“ usw. — Vgl. *t'sχ-*: *t'sχ-eb-a* „streichen“, „schmieren“, „salben“ usw.

2. **tag** (= *napāšu*: Deimel, ŠAG, S. 204, col. I, I **tag**, 10) „zerschlagen“, „zerbrechen“. — Georg. *teχ-*, *tḱ-*: *v-teχ-* 1. P. Praes. trans. „ich zerschlage“, „zerbreche“, 1. P. Aor. *v-teχ-e*; tschan.-megr. *taχ-* (megr. *taχ-u-a* = georg. *teχ-[v]-a*) = do; pass. *tḱ-d-*: georg. *tḱ-d-om-a* „zerbrochen werden, sein“, usw.

3. **tag** (= *nadū*: S^b 297) „werfen“ usw. — Georg. *t'χ-*: *se-t'χ-ev-a* „hineinwerfen“, *gard-mo-t'χ-ev-a* „herunterwerfen“ usw.; vgl. *labāšu*: S^b 293 „(sich) niederwerfen“.

4. **tag** (= *maḥāšu*: Deimel, ŠAG, S. 204, col. I, I **tag**, 8) „schlagen“ usw. — Georg. *tḱ-*: *r-tḱ-m-a* „schlagen“. Siehe 5. **sig mahašu**. Verwandte Wurzel.

5. **tag** (= *rakāsu*: Deimel, ŠAG, S. 204, col. I, I **tag**, 14) „binden“. — Georg. *tḱ-*, *t'χ-*: *r-tḱ-m-a* „umbinden“, „(sich) umgürten“ usw.; — *sa-r-tḱ-el-i*

„Gürtel“ usw. — Tschan. *tk-* und megr. *tĕk-* = do; georg. *tʰv-m-a* = do.

6. **tag** (= *šalu*: Deimel, ŠAG, S. 204, col. I, I **tag**, „fragen“, „befragen“; „verhören“, „untersuchen“ usw. — Georg. *tʰχ-*: *ki-tʰχ-v-a* „fragen“, „befragen“; *gan-ki-tʰχ-v-a* „untersuchen“, „verhören“, „aburteilen“, „richten“. — *ki-tʰχ-v-a* auch: „lesen“.

7. **tag₄** (**ta-ag** = *ezēbu*: S^a VI, 40) „lassen“, „verlassen“, „entlassen“, „zurück-lassen“, „hinterlassen“ usw. — Georg. *t-ev-* < **tk/k-ev-* „lassen“, „verlassen“, „entlassen“ usw. — Tschan.-megr. *t-al* < **tk/k-al* = do.

te < **teg** (**te-gá** = *ʃaḥū, ʃeḥū*: S^b 312) „sich nähern“, „nahen“, „herantreten“. — Georg. *ts-ev-a* „ziehen“: *ts-* < **tsk-*: *mo-ts-ev-a* „nahen“, „gelangen“, *mi-ts-ev-a* „hin-gelangen“ usw. —

til₄ (**ti-il** = *šišitu, tanuqātu*: 92691, col. I, 18: CT. XII, 10 f.) „Geschrei“, „Wehgeschrei“. — Georg. *tir-ili* „Wehgeschrei“, „Wehklagen“, „Weinen“, „Beweinen“.

1. **tug** (**tu-ug** = [*rašū*]: S^b 270; vgl. Deimel, ŠAG, S. 207, col. I, I **tug**) „zu eigen machen, nehmen“, „eignen“, „haben“ usw. — 1. Georg. **tʰkʹ-v-* > *kʹ-v-*: *m-a-kʹ-v-s* < **m-a-tʰkʹ-v-s* „ich habe“ = „es ist bei mir vorhanden“, „ich besitze“ usw. — *tʰkʹ-*: *m-i-tʰkʹ-s* „ich habe“ = „es ist bei mir vorhanden“ = wörtl. „es steht bei mir“ usw. — *tʰkʹ-* < *dg-* transit. „stellen“, intransit. „stehen“. 2. Sollte **tug** mit **teg(a)** (in *ní-tega*) verwandt sein, dann wäre damit die georgische Wurzel *tʰ-* < **tʰχ-* „Kopf“, „Haupt“ zu vergleichen: *tʰ-v-is-i* (*tʰ-av-is-i* < **tʰχ-av-is-i* „eigen“, *mi-tʰ-v-is-eb-a* „sich aneignen“, „in Besitz nehmen“ usw. (vgl. sum. *ní-te-ga* = *ramānu*).

2. **túg** (**tu-ú** = *šu-ba-tu[m]*: S^b, 1, III, 4) „Gewebe“; „Kleid“, „Gewand“. — Auch = *nalbašu* „Kleidung“, „Kleider“ usw.: K. 4315, 20 (II R, 39, Nr. 4). — Georg. *tʰχ-*: *tʰχ-(v)-m-a* „sich etw. umbinden“ usw. — 2. *tʰs-v-*: *tʰs-(v)-m-a* „sich anziehen“, „Kleider anlegen“, „(sich) überziehen“ usw. — *tʰs-v-* < **tʰsχ-v-*. — 2. *kʹ-* < **tʰkʹ-*: *sa-r-kʹ-v-el-i* < **sa-r-tʰkʹ-v-el-i* „Deckel“, tschan. *dolo-kʹ-un-u* < **dolo-tʰkʹ-un-u* „Kleid(er)“, megr. *mika-kʹ-un-al-i* < **mika-tʰkʹ-un-al-i* = do; swan. *le-re-kʹ-û* < **le-re-tʰkʹ-û* = do. — 3. Georg. *tĕk-*: *tĕk-av-i* „Haut“, „Fell“, tschan. *tk-*: *tk-eb-i* > *t-eb-i* = do, megr. *tĕk-eb-i* = do. Vgl. auch georg. *ma-tĕk-li* „Wolle“, tschan. *mo-n-tk-or-i*, megr. *mo-n-tĕk-or-i* = do. —

tur (**tu-ur** = *šaḥru, šiḥru* usw.: K. 4386, col. IV, 20; II R, 48; CT. XIX, 17—19 usw.) „klein“, „jung“. — Georg. *tsul-i* „kleines Kind“, „(junges) Kind“; *tsu/vr-il-i* „dünn“, „klein“; tschan. *tsul-u* „klein“, *tsu-ta, tšu-ta* < **tsul-ta, *tšul-ta* „klein“, „gering“. — Vgl. sum. *kal-tur-ra* = *batulum*, auch *batulum* „junger Mann“ bzw. „Jungfrau“ (K. 3479 obv. 23/24: BA, V, 674 f.): georg. *kʹal-tsul-i* = do.

U

ú-ba-ra (= *kidinnu, kidinu*: S^b, 353; Deimel, ŠAG, S. 102, col. II) „Schutz“. — Georg. *pʰar-*: *pʰar-v-a* „decken“, „schützen“; megr. *pʰor-u-a* = do. Siehe 5. **bâr**.



ud > **u₄** (**ú** < **ud** = *u₄-mu*: S^b, II, 81; **ud** = *ūmišam*: IV R, 17, 17/18 a; **ūd-da** = *ur-ru*: II R, 47, 60, e. f.; ^d *Šamaš*: K. 4177, obv 5: II R, 44, Nr. 1; **ud-da** = *šumma*: K. 8662, obv. a, 14: CT. XIX, 14 und K. 2022, rev. 17: CT. XVIII, 45) „Tag“, „täglich“, „Sonne“, „Zeit“, „als“ = „zur Zeit da“ usw. — Georg. **od-*, **od-e-*, *Dat. od-e-s* „als“, „zur Zeit da“. Danach bedeutet **od-e* „Zeit“; *ad-re* < **v-ad-re* „schnell“, „früh“, *tšchan.-megr. ordo* = *do* (*ordo* < **od-ro*); *megr. od-o*, *o-n-d-ar-o* „bis“, „bis zur Zeit“; *od-* > *do-*: *georg. dro-* < **r-do-* „Zeit“; *megr. dro* und *r-do* „Zeit“, *dro-s* > *do-s* „zur Zeit“; *swan. dr-ev* < **r-d-ev* „Zeit“ usw. — Vgl. auch *georg. d-il-a*, *megr. ordo* „Morgen“. — Die viele georgische Lieder und Gesänge einleitenden und begleitenden Wörter: *d-el-a*, *d-il-a*, *od-el-(i)a*, *vad-il-a* scheinen nichts anderes zu sein als ^d *Šamaš* = *sum. ud-* „Sonne“. — Siehe **utu** und **è** < ***ed-**, *geschr. UD. DU*, was mit dem *georg. ved-*, *vid-* „gehen“ verwandt ist.

udu (**ú-du** = *im-me-ru*: S^b, 1, III, 11: AL⁵, 108: CT. XI, 24, obv. b. 11) „Schaf“, „Lamm“. — *Georg. verdz-i* < **vedz-i* „Vaterschaft“, „Widder“; *megr. erdž-i* < **edž-i* = *do*.

uḫea (*u-ḫelia* = *ablūtum*, *ma'adūtum*: II R. 42, Nr. 3, rev.) „Üppigkeit“, „Menge“. — *Georg. χv-av-i* „Menge“, „Haufen“; *u-χv-i* „üppig“, „massenhaft“; „freigebig“; *si-u-χv-e* „Üppigkeit“; „Freigebigkeit“ usw.; *swan. χw-a-y* „viel“, „massenhaft“.

ur₄ = *ḫa-ma-mu*: S^b, V, 271: AL⁵, 103; *e-ši-du*: *ibid.* 272: CT. XI, col. V, 3, 4) „lenken“, „leiten“, „beaufsichtigen“, „in Ordnung bringen“; „ernten“ usw. — *Georg. ur-v-a* „besorgt sein“; *da-ur-v-eba* „Sorge tragen für etw.“, „besorgen“, „in Ordnung bringen“ usw.; *mo-ur-av-i* „Verwalter“, „Beaufsichtiger“, „Ordner“; *me-ur-n-e* „Wirtschaftler“. —

urum = *šābu* usw., *georg. er-i* „Volk“, „Laien“ usw. Siehe **erim** = *šābu* „Volk“, „Mann“ usw.

uru (**ú-ru** = *ālum*: S^b, IV, 261) „Stadt“. Siehe **eri** = *ālu* „Stadt“.

urudu (**ú-ru-du** = *e-ru-ú*: S^b, III, 114: CT. XI, 16, col. II, 48) „Kupfer“. — *spi-lendz-i* < (h)*pi-lendz-i* „Kupfer“. Wurzel **ledz-*; *megr. le/idž-i* < **le/idž-i* „Kupfer“; *swan. be-rež-* „Eisen“. Wurzel *rež-*: *sum. -rud-* || *georg. *ledz* || *megr. le/idž-* || *swan. -rež-*. —

1. **uš** (= *zi-k[a-rum]*: K. 4645, 1: CT. XIX, 40) „Mann“, „männlich“ usw. — *Georg. važ-i* „Mann“, „männlich“; *važ-kat's-i* „ein Mann“, wörtl. „männlicher, tapferer Mann“; *swan. g'važ-mare* = *do*. Siehe 2. **giš** = *zikāru*.

2. **uš** (= *birku*: Deimel, ŠAG, S. 103, col. I, uš, 4) „Penis“. — *Georg. kver-i* „Hode“; *tšchan.-megr. vadž-i* = *do*; *swan. kur-na* = *do*.

3. **uš** (= *i-pu*: S^b, 1, V, 40: AL⁵, 112) „Erbarmen“, „Liebe“ (?). *Georg. kvar-*, *kvas-* „lieben“; *kvar-eba* „lieben“, *mo-kvar-e* „Geliebter“, „Freund“; *mo-kvas-i* „Freund“, „Nächster“ usw. — *Tšchan.-megr. kor-*, *'or-* = *do*. Verwandt vielleicht mit 2. **uš**.

ušum (**ú-šum** = *ba-aš-mu*: DT. 40, obv. a. 16: CT. XI, 29 usw.) eine Schlangenart, auch „Drache“. — *Georg. vešap-i* (vgl. *arm. višap*) „Drache“, „große Schlange“; „Wal“. Wohl ein sumerisches Lehnwort im Georgischen und Armenischen.

utu (geschr. d. **UD. ú-tú** = ^{d.} Šamaš: 92693, b. 21: CT. XII, 3; **ú-tú-ú** ^{𒌷𒍪𒌷𒍪𒌷𒍪𒌷𒍪}
u₄-mu: 93037, obv. a. 1: CT. XII, 6; *e-nu-ma*: ibid. Z. 5, 20; *šam-ma* ^{𒌷𒍪𒌷𒍪𒌷𒍪𒌷𒍪}
ibid. Z. 19; *e-rib šam-ši*: ASKT, 27, 582 usw.) „Sonnengott“, „Sonne“;
„Tag“; „wenn“, „als“; „wenn“; „Untergang der Sonne“. — Wurzel **tu-**,
ursprüngliche Bedeutung wohl „Licht“ (davon „Tag“ usw. Für „wenn“
und „als“ siehe **ud**. — **utu** „Untergang der Sonne, des Lichtes“ geht
wahrscheinlich auf **ud-tu** zurück, wörtl. „das Gehen (unter- und auf-)
des Lichtes“. — Dieselbe Wurzel **tu-** haben wir in **i-tu** „Monat“, ur-
sprünglich „Mond“. So enthalten **i-tu** „Mond“ und **u-tu** „Sonne“ die-
selbe Wurzel (<***tuḫ**) **tu-** „Licht“. — Georg. Wurzel **t'** (<***t'χ-**) „Licht“:
m-t'-v-ar-e, auch *m-t'-ov-ar-e* (<***m-t'-av-ar-e**) „Mond“, *t'-v-e* (ver-
doppelte Wurzel) „Mond“; *t'-v-al-i* „Auge“, *na-t'-el-i* „Licht“,
t'-en-ba, *tschan-megr. t'-an-* „hell werden“ usw. — *Tschan-megr.*
t'ut'-a (verdoppelte Wurzel) „Mond“, „Monat“; *tschan. t'-e* „Licht“;
swan. t'-e „Auge“ usw. — Beachte auch georg. *t'-u* „wenn“ (*šumma*),
megr. -da (Suffix) „wenn“, „als“ usw. — Siehe **i-tu** = *arḫu* und **ud**
= ^{d.} Šamaš, *ūmu*, *urru* usw. —

üz (= *en-zu*: S^b, V, 286: CT. XI, 18, col. V, 14) „Ziege“. — Georg. *vat's-i*
„Ziegenbock“.

1. **uzu** (*ú-zu* = *ši-i-ru*: S^b, VI, 356: AL⁵, 105: CT. XI, 18, col. VI, 23) „Fleisch“,
„Körperteil“. — Georg. *χort's-i*, altgeorg. *χort's-i* (<**ort s-i* <**ot's-i*
<**o-t'sχ-i*) „Fleisch“; *megr.* = do; *tschan. χots-i* (neben *χort's-i*) = do.
Im Sum. **ú-zu** Wurzel **zu-** <***zuh/g** = georg. *t'* <***t'sχ-** = *tschan.*
ts- <***tsk-**. — Vgl. auch: 1. Georg. *a-s-o* <***a-sχ-av-** „Körperteil“,
„Gliedermaß“; 2. *m-dz-or-i*, *m-dz-ovr-i* (Wurzel *dz*) „Fleisch“, „Aas“;
megr. dz-el-i <***dzg/g'-el-i** = do. Wurzel *dzg/g'*.

2. **uzū** (*ú-zu* = *ba-ru-ú*: S^b, IV, 202: AL⁵, 101: CT. XI, 17, col. IV, 2) „Seher“,
„Wahrsager“, „Magier“. — Georg. *t's-* <***t'sχ-** „wissen“: *me-t's-ar-i*
„Seher“, wörtl. „der, die, das Wissende“; *megr. me-(n)-t's-ar-i* „Seher“,
„Hexe“ usw. — Siehe **azu** = *barū* und **zu** (<***zuh/g**) = *idū*.

Z

1. **zag** (**za-ag** = *pa-a-tú*: S^b 362; *idu*, *mišru*, *aḫu* usw.: VAT, 7438, obv. 10—12;
emittum: K. 244, col. II, 3: CT. XII, 38; *pūtum*: VR, 29, Nr. 2, 6; *rēšu*:
ibid. 20 usw.) „Seite“, „Grenze“, „rechte Seite“, „Vorderseite“, „Gipfel“,
„Spitze“. Vgl. auch Deimel, ŠAG, S. 116, col. I, 8: *bamātu* „Höhe“ usw.
— Georg. 1. *dzg-* *megr. dzg-a* „Seite“; *ma-r-dzg-v-a-ni* „rechte Seite“,
„Rechte“; georg. *ma-r-dž-v-en-a* (<***ma-r-džg-v-en-a**) „rechte Seite“,
„Rechte“. 2. *zg'-*: georg. *zg'-v-ar-i* „Grenze“, „Grenzgebiet“, auch
sa-zg'-v-ar-i „Grenze“. 3. *t'sχ-* || *t'sšχ-*, *t'χ-*: georg. *t'sχ-v-ir-i* „Nase“
(wörtl. „hervorragend“), *megr. t'sšχ-v-i-n-d-i* = do, *kon-t'sχ-i* „Kap“;
t'χ-em-i „Gipfel“, „Spitze“, „Anhöhe“ usw. — Siehe **sag** = *rēšu* usw. —
2. **zag** (= *emūqu*: VR, 29, Nr. 2, 13) „Kraft“, „Macht“. — Georg. *dz-al-i*
<***dzg-al-i** „Macht“, „Kraft“.
3. **zag** (= *tamitu*: K. 197, col. III, 34: CT. XII, 34) „Ausspruch“, „Anrede“,
„Anfrage“ usw. — Georg. 1. *tḱ-*, *t'χ-*: *si-tḱ-v-a* „Wort“, „Spruch“ usw.;
ki-t'χ-v-a „fragen“, „anreden“ usw. — 2. *zaχ-*, *dzaχ-* „rufen“, „aus-
rufen“, auch „reden“: *zaχ-il-i*, *dzaχ-il-i*; *tschan-megr. džoχ-* = do;



verwandt mit der Wurzel *t'k'-*: *t'k'-m-a* „sagen“, „reden“, „sprechen“ usw. Vgl. auch georg. *sa-χ-el-i* < **sa-dzχ-el-i* (< **sa-dzax-el-i* „Ruf“, „Name“, „Ruf-name“, tschan.-megr. *džox-* = do. Siehe 2. *duğ* = *qabū*.

4. *zag* (= *ṭābu*: VR, 29, Nr. 2, 7) „gut“, „süß“ usw. — Georg. *rg* < **šg-*; megr. *džg-*: georg. *ka-rg-i* < **ka-šg-i* „gut“, megr. *džg-ir-i* „gut“; vgl. auch georg. *tk-b-il-i* „süß“, „sanft“ usw. — Siehe 1. *dùg* = *ṭābu*, *dumqu*.

1. *zah* (*za-aḥ* geschr. **BIL** = *i-zu-ú*: S^a, col. II, 33; vgl. *ibid.* 34: *i-zi* geschr. **BIL** = *i-zu-ú*; *i-zi* = *išá-tum*: 82—8—16, 1, rev. 17: CT. XI, 50; *izu* geschr. **BIL**: Deimel, ŠAG, S. 133, col. I) „Feuer“. — Georg. *t'sχ-*: *t'se-t'sχ-li* < **se-t'sχ-li* „Feuer“, *t'sχ-el-i* „heiß“; tschan.-megr. *da-t'sχ-ir-i* „Feuer“ usw. — Siehe *izi* = *išātu*.

2. *zāḥ*, *zàḥ* (= *ḫalāqu*: Deimel, ŠAG, S. 117, col. I, II, III *zah*) „fortgehen“, „entlaufen“, „fliehen“, transit. „zugrunde richten“, „vernichten“, „verjagen“ usw. — Georg. *k't's* < **t'sk'-* „fliehen“, „flüchten“; „sich wenden (hin und her)“; transit. „zugrunde richten“, „vernichten“; auch „verjagen“ usw.: *ga-k't's-ev-a* „fortlaufen“, „flüchten“, transit. „verjagen“; *mo-k't's-ev-a* „sich (hierher) wenden, — kommen“; „sich bekehren“; *da-k't's-ev-a* „zugrunde richten“, „vernichten“; auch „ausschütten“ usw. — Tschan. *k't'-* „sich wenden“, megr. *rt'-* = do. — Vgl. *t'sik'-v-a* „entsenden“, *mo-t'sik'-uli* ἀπόστολος.

zēm (ES) (*zé-em* = *ba-nu-u*) „machen“, „schaffen“ usw. (K. 5423 obv.: ASKT, 114, 21). Georg. *zm-a* „machen“, „schaffen“.

1. *zi*, auch *ši* < **zig* bzw. **šig* (= *napištum*: K. 2770, 3, 4: CT. XVII, 9, 11; 93039, col. II, 18: CT. XII, 17) „Leben“. — Georg. *t'sχ-*: *t'sχ-ov-r-eb-a* „Leben“, *t'sχ-ov-el-i* „lebendig“, „Lebewesen“, „Tier“ usw. — Megr. *t'sχ-* = do.

2. *zi* < **zig* (= *napāḫu*: Sm. 304, 4, 5: VR 12, Nr. 5) „aufleuchten“; vgl. auch *namāru* (Deimel, ŠAG, S. 119, col. II, 15) „hell werden“, „hell sein“, „leuchten“, „aufleuchten“ usw. — Georg. *t's-i-a* „Feuer“, „Feuerchen“ (siehe *izi* = *išātum*); *t's-i-al-i* „leuchten“, „schimmern“; *t's-i-ag-i* „Aufleuchten“, „Aufstrahlen“; *t's-im-t's-im-i* „glitzern“, „schimmern“. Wurzel *t's-* < **t'sχ-*: *t'se-* (< **se-*) *t'sχ-li* „Feuer“ = sum. *i-zi* = *išātum*. — Vgl. auch georg. *sχ-iv-i* „Strahl“.

zid (< **zig*) (*zi-i* = *im-[nu]*: K. 11163, 10: CT. XIX, 9) „recht“, „wahr“; „Rechte“ usw. — Georg. *dž-v-* < **džg-v-*: megr. *ma-r-džg-v-an-i* „recht“, „Rechte“ usw.; georg. *ma-r-dž-v-en-a* „recht“, „Rechte“ usw.; *ma-r-dž-v-e* „richtig“, „passend“, „ziemlich“ usw. — Siehe 1. *zag* = *emittum*.

1. *zig* > *zi* (= *našū* . . . : K. 247, col. III, 19: CT. XIX, 42 f.; *šaḫū* . . . II R. 30, Nr. 1, col. IV, 2) „heben“, „erheben“, „tragen“ usw. — Georg. *ts-*: *ts-ev-a*, *a-ts-ev-a* „heben“, „erheben“; volle Wurzel *tsik-*: *tsik-v-a* „tragen“, *a-tsik-v-a* auch: „heben“, „heben können“. —

2. *zig* > *zi* (= *tebū*: K. 246, col. I, 48; II R, 17 f.) „sich erheben“ und „herannahen“, „heranrücken“ usw. — Georg. *ts-*: *mo-ts-ev-a* „sich erheben“; „herankommen“ usw. — Verwandt mit 1. *zig* od. vielmehr dieselbe Wurzel.

3. *zig* > *zi* (*zi-ga* = *nasāḫu*: K. 5009, 54/55: CT. XVI, 27 f.) „ausreißen“, „entfernen“, „ausziehen“ usw. — Georg. *ts-*: *ga-ts-ev-a* „(sich) entfernen“;

a-mo-t_s-ev-a „heraus-ziehen“; verdoppelte Wurzel t_si- t_sk- < *t_si_k-
t_si-t_sk-n-a „zerreißen“, a-mo-t_si-t_sk-na „herausreißen“. Verwandt mit
1. 2. **zig**.

4. **zig** > **zi** (= labābu, nadāru: Deimel, ŠAG, S. 119, col. II, 11) „grimmig
sein“, „zornig sein“ usw. — Georg. 1. s_χ-: ri-s_χ-v-a „Zorn“, „Grimm“,
„Wut“; 2. t_sk-r-: t_sk-r-om-a „zürnen“, „wüten“ usw. —

5. **zig** > **zi** (= aḥāzu; šabāru: Deimel, ŠAG, S. 119, col. II, 5) „ergreifen“,
„begreifen“, „verstehen“. aḥāzu auch „geschlechtlich verkehren“ usw. —
Georg. t_k-: t_k-v-en-v-a „ergreifen“ „gefangen nehmen“, t_k-v-e „Ge-
fangener“; -t_k-ob-a „begreifen“, „verstehen“, „erfahren“, „mitteilen“
usw. — Wurzel t_k- auch im Verbum „geschlechtlich verkehren“. —
Siehe 1. **dib** = šabātu. — Vgl. georg. t_sk-: t_sk-u-a < *t_sk-ev-a „Ver-
stand“, „Klugheit“, wo t_sk- mit t_k- verwandt zu sein scheint.

zu (= idū, lamādu: K. 4931, rev. 5/6: ASKT, 116 f. usw.; vgl. auch Deimel,
ŠAG, S. 118, col. I, I **zu**) „wissen“, „erfahren“, „lehren“, „lernen“, „er-
kennen“ (auch „geschlechtlich“). — Georg. t_s- < *t_sχ-: v-i-t_s-i „ich
weiß“, „ich kenne“; t_s-od-n-a „wissen“, „kennen“; t_s-n-ob-a „er-
kennen“ (auch „geschlechtlich“); me-t_s-ni-er-i „wissend“, „Gelehrter“,
u-me-t_s-ar-i „unwissend“; u-t_sχ-o < *u-t_sχ-av- „unbekannt“, „fremd“
usw. — Sum. **zu** < *zug/h. — Tschan. t_sk^h-, šk^h-, megr. t_sk^h- = do;
t_sš-in-, georg. t_s-an- „erkennen“ usw. —

1. **zur** (= kunnū: Deimel, ŠAG, S. 118, col. II, I **zur**) „sorgfältig bereiten“,
„pflegen“ usw. — Georg. zr-: zr-un-v-a „f. etw. sorgen“, „sorgfältig
etw. tun, bereiten“ usw. —

2. **zur** (= s_zkur = niqū, naqū usw.: Deimel, ŠAG, S. 182, col. I, s_zkur, 4)
„opfern“. — Georg. zor-v-a „opfern“, „Opfer darbringen“.

Es gibt wohl eine größere Zahl der sumerischen Wurzeln, die mit den
georgischen verwandt sind. Ich habe hier nur eine beschränkte davon an-
geführt. Und erst dann, wenn die Arbeit der Vergleichung aller uns be-
kannten sumerisch-georgischen verwandten Wurzeln zu Ende geführt ist,
wird es möglich sein, die sumerisch-georgische Phonetik gründlich zu
behandeln.

Vorläufig will ich nur auf Folgendes die Aufmerksamkeit der Forscher
lenken:

1. Die sumerischen und die georgischen Wurzeln sind zweikonsonantisch:
die sumerischen vokalisiert, die georgischen vokalisiert und nicht vokalisiert,
— die tschanisch-megrischen öfter vokalisiert, die georgischen seltener: sum.
du₄ „reden“, **dīm** „machen“, **tug** „haben“ usw. — Georg. d_zm-a, megr.
d_zim-a „Bruder“; georg. k^hm-n-a, megr. k^him-in-u-a „machen“; georg. dg-
om-a „stehen“, vokalisiert deg-; georg. kr-v-a, vokalisiert kar-, megr. kir-u-a
„binden“ usw.

2. Die sumerischen Wurzeln verlieren oft den auslautenden Konsonanten:
dū (< **du**g), „stellen“; „machen“, **ká** (< **kan**) „Tor“, **si** (< **sig**) „Horn“ usw. —
Dieselbe Erscheinung ist im Georgischen zu beobachten: z-e (< z-e-d) „auf“,
„über“, „oben-drauf“, k^h-v-e (< k^h-v-e-d) „unten“, „unter“; megr. d_zim-a
< d_zim-al-, georg. d_zm-a < *d_zm-al- „Bruder“, me-p^h-e- < *me-p^h-el- „Kö-
nig“ usw.; georg. a < ar-s „er, sie, es ist“, wobei zwei auslautende Kon-

sonanten verloren gegangen sind. — Der Schwund des zweiten Konsonanten ist im Georgischen (seltener im Tschan.-megrischen) auch bei den nicht vokalisiert Wurzeln zu beobachten: *ts-* < *tsk-* (*ts-ev-a* < **tsk-ev-a* „heben“ usw.; vgl. *tsik-v-a* „heben“, „tragen“); *t'-* < *t'χ-*: *t'-av-i* < **t'χ-av-i* „Kopf“ usw.; vgl. *t'χ-em-i* „Spitze“, „Gipfel“, ursprünglich „Kopf“; *t's-* < *t'sχ-*: *v-i-t's-i* „ich weiß“ (von *t's-od-n-a*); vgl. *u-t'sχ-o* „unbekannt“, „fremd“ usw. — Ich glaube nicht, daß in den Wörtern mit zweikonsonantischen Wurzeln wie z. B. *t'sχ-*, *tšk-* usw. der zweite Konsonant die Folge der phonetischen Entwicklung ist, wie es der berühmte georgische Sprachwissenschaftler Arnold Tschikobowa denkt (vgl. sein „Vergleichendes Lexikon“, oben zitiert). — Übrigens ist dieser „Schwund des auslautenden Konsonanten“ auch in anderen Sprachen, z. B. in skandinavischen, in deutschen Dialekten u. a. zu beobachten.

3. Der Verlust des ersten Konsonanten bei den sumerischen und georgischen Wurzeln ist seltener festzustellen: ob sum. *ug₅* „sterben“, „töten“ auf *du_g* (vgl. georg. *kud-* < **duk-*, swan. *dg-* „sterben“, „töten“) zurückgeht, ist nicht sicher. Ebenso unsicher ist *uš* < *gis* „Mann“, „männlich“ usw. — Im Georgischen beobachtet man aber *ar-* < *var* (vgl. *val*) „gehen“, „legen“, „stellen“, „tun“, „machen“ usw.; *d-* > *dz-* (< *gd-*) „werfen“, „liegen“ usw.; tschan. *kudž-i* > *'udž-i* > *udž-i* „Ohr“, *kurdzen-i* > *'urdzen-i* > *urdzen-i* „Traube“, *ka-* (< *kal-*) > *a-* (< *al-*) „Ast u. m. a.

4. Die phonetisch verwandten Wurzeln haben mehrere Nuancen der Bedeutung: sum. *kud-*, *ku₂-*, *ku₃-* „schneiden“, „durchschneiden“, „zerschneiden“, „trennen“ u. m. a. — Georg. *kod-v-a* „schneiden“, „verwunden“ usw.; *kv₂t'-a* „zerschneiden“, „durchschneiden“; *kv₂t'-s-a* „abschneiden“, „kleine Stücke abtrennen“; *kuts-v-a* „in kleine Stücke zerschneiden usw. — *sχ-m-a* „gießen“, *t'χ-ev-a* „vergießen“; *t'k'-m-a* „sagen“; *me-tk'-v-el-i* „sprechend“, „Sprecher“, *si-tk'-v-a* „Wort“; *t'χ-r-ob-a* „Jem. etw. sagen“, „erzählen“ usw.

5. Die phonetisch identischen od. ähnlichen Wurzeln haben ganz verschiedene Bedeutungen: sum. *si(g)* „Horn“ und *si(g)* „geben“, *si(g)* „schlagen“, *si(g)₅* „gut“ u. m. a. — Georg. *t'χ-ev-a* „gießen“ und *t'χ-em-i* „Gipfel“, „Kopf“; *t'sχ-el-i* „heiß“ und *t'sχ-ov-el-i* „lebendig“, „Tier“, „Lebewesen“; *t's-em-a* „geben“, auch „schlagen“ und *t's-n-ob-a* „erkennen“ u. m. a.

6. Verschiedene identische Wurzeln zeigen in ihren verschiedenen Bedeutungen den Übergang eines Begriffes in den anderen: sum. *si(g)* „geben“, *si(g)* „umgeben“, *si(g)* „schlagen“ usw. — Georg. *t's-em-a* „geben“, *t's-v-a* „umgeben“, „schützen“, „überziehen“, *t's-em-a* „schlagen“ usw.; *r-tk'-m-a* „(sich) umgürten“, „umgeben“, *r-tk'-m-ev-a* „schlagen“ u. m. a. — Grundbegriff: zwei Dinge miteinander in Berührung bringen.

7. Der Vergleich der sumerischen Wurzeln mit den georgischen läßt vermuten, daß nicht alle sumerische Wurzeln vokalisiert waren, daß manche den ursprünglichen Vorkal verloren hatten; die Silbenschrift hatte aber keine besonderen Zeichen für die Schreibung solcher Wurzeln.

8. Es ist auch zu vermuten, daß die sumerischen Wurzeln wie die georgischen komponierte Laute enthielten: *ts-*, *t's-*, *t's̄* usw. — Auch dafür hatte die Silbenschrift keine besonderen Zeichen, ausgesprochen wurden aber viele, der Schreibung nach einfache Laute enthaltende Wörter als Wörter mit komponierten Lauten.

Materialien zur georgischen Bibliographie

Teil 1: Deutsches Schrifttum

Vorwort

Die hier vorgelegte Literaturzusammenstellung bietet Titel des deutschsprachigen Schrifttums aus meinem umfangreichen bibliographischen Zettelkatalog. Sie enthält Bücher, Zeitschriften, Zeitschriftenbeiträge und Zeitungsartikel sowie kartographische Veröffentlichungen.

Die geplante Bibliographie soll das erreichbare in- und ausländische Schrifttum über Georgien verzeichnen und damit die Lücke schließen, die nach der 1874—1876 erschienenen *Bibliographia Caucasica et Transcaucasica* von M. Miansarov und der von Ch. Bérizdé 1931—1932 veröffentlichten *Bibliographie française de la Géorgie* noch offen bleibt.

Dem Bemühen um eine vollständige Erfassung der publizierten Literatur stehen zahlreiche erhebliche Schwierigkeiten entgegen. Das Material ist geographisch weit verstreut erschienen und vielfach infolge politischer Barrieren nicht zugänglich. Die Bestände der wissenschaftlichen Bibliotheken Mitteleuropas sind zum Teil durch Kriegsverluste dezimiert und infolge kriegsbedingter Verlagerungen oft noch nicht wieder voll benutzbar. Große Sammlungen, wie die der Westdeutschen Bibliothek in Marburg, der Bayerischen Staatsbibliothek in München und der Deutschen Staatsbibliothek in Berlin, an Ort und Stelle zu benutzen, war mir aus beruflichen Gründen nicht möglich, da ich den Arbeiten an der Bibliographie nur in den Mußestunden nachgehen kann. An meinem Wohnort befindet sich außerdem keine wissenschaftliche Bibliothek. Aus diesen Gründen wird der Benutzer manches ihm Bekannte vermissen, was er mir zugute halten möge.

Zahlreiche Titelaufnahmen konnten anhand der Publikationen selbst gemacht werden; der größere Teil ist sekundären Quellen entnommen. Nach Möglichkeit wurde versucht, mangelhafte Angaben zu vervollständigen. Die bibliographischen *Termini technici* und die angewandten Abkürzungen sind die allgemein üblichen.

Ich möchte nachfolgenden Institutionen für ihre hilfreiche Unterstützung meinen Dank aussprechen: Auskunftsabteilung der Deutschen Staatsbibliothek, Berlin; Württembergische Landesbibliothek, Stuttgart; Universitätsbibliothek, Tübingen; Westdeutsche Bibliothek, Marburg.

Ergänzungen, Berichtigungen, Hinweise und Anregungen nehme ich jederzeit gerne entgegen und bitte die Benützer um entsprechende Mitteilungen.

Bad Schwalbach/Untertaunus, Mai 1959.

Heinrich Rohrbacher

- 1 **A., G.** Vom Deutschtum in Georgien. — In: Auslandswarte. 5, Nr. 1. S. 3—5.
- 2 **Albich, H.** Aus kaukasischen Ländern. Reisebriefe. Herausgegeben von seiner Witwe. 2 Bde. Wien 1896. XI, 608; VII, 313 S., Portr.
1: Briefe aus den Jahren 1842—53 an seine Eltern und Geschwister. —
2: Briefe aus d. Jahren an seine Frau.
- 3 — Geologische Forschungen in den kaukasischen Ländern. 3 Bde. Wien 1878—87. Mit 56 Taf., 92 Fig. u. 2 Atlanten [29 Karten u. Ansichten]. 4^o u. Fol.
- 4 — Vergleichende Grundzüge der Geologie des Kaukasus wie der armenischen und nordpersischen Gebirge. Petersburg 1858. 2, 174 S., 8 Taf. 4^o. [A.] = Mém. Sér. VI: Sc. math. et phys., T. 7 [9].
- 5 — Prodomus einer Geologie der kaukasischen Länder. Ebda. 1858. Mit 8 Taf. = Mém. Sér. VI, T. 7.
- 6 — Über die Lage der Schneegränze und der Gletscher der Gegenwart im Kaukasus. St.-Petersbourg 1877. 36 S. — In: Mélanges physiques et chimiques, tirés du Bulletin de l'Académie Imp. des Sc. de St.-Petersbourg. T. 10. S. 629—664. — *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 1, S. 3. — Ferner: Allgemeine Deutsche Biographie. Bd. 45; Neue Deutsche Biographie. Bd. 1. — Siehe auch: Merzbacher, G.
- 7 **Adamczyk, A.** Beiträge zur Osteuropäischen Bibliographie. 1: Rußland/Sowjetunion (1951/52). 2: Historisches und Aktuelles aus Sowjetzeitschriften. 1949—1952. — In: Jahrbücher für Geschichte Osteuropas. N. F., 1 (1953).
- 8 — — 3: Ost und West im Spiegel sowjetrussischer Zeitschriften 1953. — In: Jahrbücher für Geschichte Osteuropas. N. F., 2 (1954). S. 315—366.
- 9 — Ost- und Südosteuropa im westlichen Schrifttum der Nachkriegszeit. München 1956.
- 10 **Adelung, F. v.** Kritisch-literarische Übersicht der Reisenden in Rußland bis 1700, deren Berichte bekannt sind. (Hrsg. v. N. v. Adelung.) 2 vol. Petersburg u. Leipzig 1846. XXIV, 480; VIII, 430 S., 1 Portr.
— *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 1, S. 7. — Ferner: Allgemeine Deutsche Biographie. Bd. 1; Neue Deutsche Biographie. Bd. 1.
- 11 **Adler, B.** Die deutschen Kolonien Neudorf und Gnadenberg bei Suchum [-Kale] (Südwest-Kaukasus). — In: Zeitschrift f. Ethnologie. Berlin. 62. 1930. S. 321—330.
- 12 **Adler, (J. G. Chr.)** Museum cuficum Borgianum Velitris. Roma 1782. 172 S., Taf. 4^o.
Kirchliche Chronologie / Alphabet / Georgischer Buchdruck: S. 24 u. 161—170.
— *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 1, S. 7. — Ferner: Allgemeine Deutsche Biographie. Bd. 1; Neue Deutsche Biographie. Bd. 1.
- 13 **Adlerold, A.** Aus der Geschichte der Deutschen in Transkaukasien. — In: Der Auslandsdeutsche. 10. (24. 9.) 1927. S. 822—826.
- 14 **Afanaseff, R.** Hundert Kaukasus-Gipfel. München 1913. X, 207 S.
Erster Anhang zu „Hundert Kaukasus-Gipfel“. München 1913.
- 15 **Aladaşvili, N.** Die Reliefs von Nikorzmindā. — [Résumé-Titel zu:] Rel'efy Nikoremindā. O fasadnoj skul'pture v srednevekovoj Gruzii. Tbilisi 1957. 116 S., 42 Taf. 4^o.
- 16 **Albow, N.** Prodomus florae colchicae. Tiflis (1895). — [= Arbeiten des Botanischen Gartens zu Tiflis, 1.] — Lateinisch, russisch u. französisch.
- 17 **Albrecht, M.** Durch den Dagestan auf der Awarisch-Kachetinischen Straße im Mai—Juni 1904. — In: Mitteilungen d. Geographischen Gesellschaft Hamburg. 21. S. 177—201. Mit 12 Taf.
- 18 **(Albrecht, Prinz v. Preußen.)** Im Kaukasus 1862. 2 Bde. (Text- u. Atlasbd.) Berlin 1865. Mit 2 Karten u. 40 farb. Taf. 4^o u. Quer-Fol.

- 19 **Alphabet, Das georgische.** — In: Zeitschrift d. Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. 91. S. 523 f.
- 20 **Alphabetum ibericum sive georgianum, cum oratione dom. salut. angl. ...** Latina et Iberica lingua comp. et charact. georgiano impressis. Romae 1629. 30 S. 12^o.
- 21 **Alter, F. C.** Über die Georgianische Litteratur. Wien 1798. 286 S., Taf. — *Personalbibliographie* in: Neue Deutsche Biographie. Bd. 1.
- 22 **Althelm, F., H. Junker u. R. Stiehl.** Inschriften aus Gruzinien. — In: Annuaire de l'Inst. de philologie et d'histoire orientales et slaves, Bruxelles. 9. 1949. S. 1—25. Mit 2 Taf.
- 23 **Ammon, L. v.** Das Gipfelgestein des Elbrus nebst Bemerkungen über einige andere kaukasische Vorkommnisse. — In: Zeitschrift d. Deutschen Geologischen Gesellschaft, Berlin. 49. S. 450—481. Mit Abb. — *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 1, S. 22. — Ferner: Neue Deutsche Biographie. Bd. 1.
- 24 **Andree, R. K.** Zur Volkskunde der Juden. Bielefeld 1881. Kaukasische Juden: S. 277—286.
- 25 **Anger, H.** Die wichtigste geographische Literatur über das russische Reich seit 1914 in russischer Sprache. Berlin 1926. 64 S. — Veröffentlichungen d. Geographischen Inst. d. Univ. Königsberg, 6.
- 26 Das **Anwachsen** der Bevölkerung der Kaukasusländer und asiatischen Provinzen Rußlands. — In: Zeitschrift d. K. Preuß. Statist. Bureaus, Berlin. 38. 1898.
- 27 **Arlidt, Th.** Der Kaukasus als Zufluchtsstätte. — Natur. 13, Nr. 1.
- 28 **Arnim, M.** Internationale Personalbibliographie 1800—1943. 2., verb. u. stark verm. Aufl. 2 Bde. Berlin u. Stuttgart 1944—52. 4^o.
- 29 **Arrianus.** Ponti Euxini et maris Erythraei periplus. (Gr. et lat.) Primum e graeco in lat. versus G. Stuckio autore. II partes. Genevae 1577. Mit Karte. Fol.
Mit Holzschnittkarte des Pontus Euxinus (mit den Gestaden von Südrußland, Kaukasus, Kleinasien und den Balkanländern).
- 30 **Arzruni, A.** Reise nach Süd-Kaukasien. — In: Verein d. Gesellschaft für Erdkunde, Berlin. 22. 1895. S. 602—611.
- 31 **Assfalg, J.** Georgische christliche Literatur. — In: Die Religion in Geschichte und Gegenwart (RGG). 3. Aufl. S. 1399.
- 32 — Die kirchliche georgische Literatur. Ein Überblick aufgrund des neuesten Buches von P. M. Tarnischvili. — In: Bedi Karthlisa. Nr. 23 (N.S.). 1957. S. 44—51.
Siehe auch: Tarnischvili, M.
- 33 **Aus der Geschichte** des Deutschtums in Transkaukasien. — In: Der Auslandsdeutsche. 10. 1927. Heft 24.
- 34 **Auslandsdeutschtum.** Wegweiser durch die über das Deutschtum im Auslande erschienenen Drucksachen. Heft 1—2. 1917/18—19.
- 35 **Avril, Ph.** Curieuse Reise durch verschiedene Staaten in Europa und Asien. Deutsch v. (Ludwig Frdr. Vischer). Hamburg 1705.
Verfasser war 1685 in Georgien.
- 36 **Baedeker, K.** Rußland. 2. Aufl. Leipzig 1888. Mit 9 Karten u. 15 Plänen. — Zuverlässiger Reiseführer; behandelt auch Georgien.
- 37 **Baer, E. v.** Der Stein des Glücks. Kaukasische Legenden. 1948.
- 38 **Baer, K. E. v.** Kurzer Bericht über wissenschaftliche Arbeiten und Reisen, welche zur näheren Kenntnis des russischen Reiches in der letzten Zeit ausgeführt, fortgesetzt und eingeleitet sind. Petersburg 1845—55. — Beiträge zur Kenntnis d. russ. Reiches u. d. angrenzenden Ländern Asiens, 9.
- 39 **Banine.** Kaukasische Tage. [Roman.] 1949.
- 40 **Baranski, A.** Geschichte der ägyptischen Kaukasusprovinz im Lichte der tiergeographischen Untersuchungsmethode. Wien 1910. IV, 93 S.



41 **Bartels**, Kaukasische Gürtel und Bänder. 1898. — Berliner Anthropologische Gesellschaft. Verhandlungen.

42 **Barthold, W.** Die geographische und historische Erforschung des Orients mit besonderer Berücksichtigung der russischen Arbeiten. Deutsch v. E. Ramberg-Figulla. Mit einem Geleitwort v. M. Hartmann. Leipzig 1913. XIV, 225 S. — Quellen u. Forschungen zur Erd- u. Kulturkunde, 8.

43 — Die persische Inschrift an der Mauer der Manučehr-Moschee zu Ani. Hrsg. u. übersetzt v. W. Hinz. — In: Zeitschrift d. Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. **101**. 1951. — *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 1, S. 65.

44 **Baumberger**. Deutsches Leben im Kaukasus. — In: Osteuropäische Zukunft. **2**, Nr. 5. S. 66—69.

45 **Baumgarten, G.** 60 Jahre des kaukasischen Krieges mit besonderer Berücksichtigung des Feldzuges im nördlichen Daghestan 1839. Leipzig 1861. 207 S., 2 Karten, 5 Pläne.

46 **Baumbauer, F.** Über Altersklassenverbände in den deutschen Kolonien Katharinenfeld und Elisabeththal (Kaukasus). — In: Zeitschrift d. Vereins für Volkskunde. **37**. 1928. S. 290—291.

47 — Forschungen über die Hausformen in Georgien. Hamburg 1928. 91 S., Karte, 6 Taf., 16 Abb. — Mitteilungen aus dem Museum für Völkerkunde in Hamburg, **12**.

48 — Eine anonyme Schrift über den Prinzen Heraklius von Georgien 1793. Leipzig 1930. — In: Caucasia. **6**, Heft 1.

49 — Der Unterricht im Deutschen an dem deutschen Realgymnasium in Tiflis. Stuttgart 1926. 58 S. — Schriften des DAI. Kulturhistorische Reihe, **16**.

50 — Der Unterricht im Deutschen in den deutschen Kolonien: Katharinenfeld und Elisabeththal (Kaukasus). — In: Zeitschrift d. Vereins für Volkskunde. **37**. 1928. S. 90 f.

51 **Baumstark, A.** Die christlichen Literaturen des Orients. Bd. 2. Berlin 1911. 134 S. — Sammlung Göschen, 528. Enthält: Christl. Schrifttum der Armenier und Georgier.

52 **Bauriedel, P.** Reise-Erinnerungen aus der Krim, dem Kaukasus und Armenien. 3 Vorträge. Nürnberg 1900. 162 S.

53 **Bayern, Fr.** Untersuchungen über die ältesten Gräber- und Schatzfunde in Kaukasien. Hrsg. v. R. Virchow. Berlin 1885. 60 S., 16 (teils farb.) Taf., 17 Abb. [S.-A.] — Zeitschrift für Ethnologie. Suppl. zu Jahrg. 1885.

54 **Beckmann, J.** Literatur der älteren Reisebeschreibungen. Nachrichten von ihren Verfassern, von ihrem Inhalte, von ihren Ausgaben und Übersetzungen. Nebst eingestreuten Anmerkungen über mancherley gelehrte Gegenstände. 2 Bde. Göttingen 1807—10.

55 Die **Bedeutung** der georgischen Bibelübersetzung für die biblische Textgeschichte. — In: Zeitschrift d. Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. **89**. S. 110 f.

56 **Belck, W.** Beiträge zur alten Geographie und Geschichte Vorderasiens. 3 Bde. Leipzig 1901.

57 — Untersuchungen und Reisen in Transkaukasien, Hoch-Armenien und Kurdistan. Braunschweig 1892. Mit Karte. 4^o. [S.-A.] — Aus: Globus. **63—64**.

58 **Benndorf, P.** Durch die Krim und den Kaukasus. Reisebriefe. Leipzig 1899. 58 S., zahlr. Photogr.

59 — Von Wladikawkas nach dem Kasbek-Gletscher. Kasbek. Das Tamarakloster. Paßhöhe. Mletü. — In: Aus allen Weltteilen, Berlin. **27**. 1896. S. 467—472.

60 (**Bergk, J. A.**) Natolien, Georgien, Kurdistan, Irak und Al-Dschesira in historischer, geographischer, physikalischer ... Hinsicht. Berlin 1799. XXIV, 508 S., 2 Karten, 5 Kupfer v. C. J. Riedel. — *Personalbibliographie* siehe: Allgemeine Deutsche Biographie. Bd. 2.

Bernath, M. — Siehe: Smolitsch, J. u. M. Bernath.



61 **Bernazki, N.** Fossile Reste der Höhlenmenschen und der Höhlentiere im Kaukasus. — In: *Kavkaz. Tiflis* 1884, Nr. 225.

62 **Besuch** in einem deutschen Millionärkolchos im Kaukasus. — In: *Deutsche Post aus dem Osten*. 11. 1939. Nr. 1, S. 26 ff.

63 **Bibliographie der versteckten Bibliographien** aus deutschsprachigen Büchern und Zeitschriften 1930—53. Leipzig 1956. 371 S. 4^o. — *Sonderbibliographien d. Deutschen Bücherei Leipzig*, 3.

64 **Bibliographie des Deutschtums im Ausland.** Hrsg. v. d. Bücherei d. Deutschtums im Ausland / Deutsches Ausland-Inst., Stuttgart. Jahrgg. 1—8 (alles Erschienene). Stuttgart 1937—44.

65 **Bibliographie des Schrifttums zur Erforschung** des grenz- und auslanddeutschen Volks- und Kulturbodens. Hrsg. v. W. Volz u. H. Schwalm u. a. Breslau 1931—34. — *Angebunden an: Deutsche Hefte f. Volks- u. Kulturbodenforschung*. Jahrgg. 1—4 (Schluß).

66 **Bibliographie, Orientalische.** Hrsg. v. A. Müller u. a. Bd. 1—26, Heft 1 (Schluß): [1887—1927]. Berlin 1888—1928.

67 **Bibliographisches** über das Deutschtum in den Kaukasusländern (Zis- und Transkaukasien). — *Archiv für Wanderungswesen u. Auslandskunde*. 13. 1942. Heft 3, S. 100 f.

68 **Bibliotheca geographica.** Jahresbibliographie der geographischen Literatur. Hrsg. v. d. Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin. Bearb. v. O. Baschin u. a. Bd. 1—19 (Schluß): 1891—1912. Berlin 1895—1917.

69 **Bibliotheca historico-geographica.** Systematisch geordnete Übersicht der in Deutschland und dem Auslande auf dem Gebiete der gesamten Geschichte und Geographie neu erschienenen Bücher. Hrsg. v. G. Schmidt (u. W. Müldener). Jahrgg. 1—9 u. Forts.: **Bibliotheca geographico-statistica et oeconomicopolitica** oder systematisch geordnete Übersicht ... Hrsg. v. W. Müldener. Jahrgg. 10—22 (Schluß). Göttingen 1853—74.

70 **Bierbaum, W.** Streifzüge im Kaukasus und in Hocharmenien 1912. Zürich 1913. 277 S., 52 Illustrationen, 3 Karten.

71 **[Bildbericht:]** Bei den Inguschen im Kaukasus. — In: *Atlantis*. 1940. S. 651.

72 **Bleichsteiner, R.** Alabi, ein georgisches Längenmaß. — In: *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*. 54. 1924.

73 — Eine georgische Ballade von Amirani. Wien 1918. — *Berichte d. Forschungsinstituts für Osten und Orient*, 2.

74 — Beiträge zur Sprach- und Volkskunde des georgischen Stammes der Gurier. — In: *Caucasica*. 7—9. 1931—32.

75 — Bericht über meinen Aufenthalt im Kriegsgefangenenlager Eger (15. Mai—25. Juni 1917). Wien 1917. — *Berichte d. Forschungsinstituts für Osten u. Orient*, 1.

76 — Besuch der Universität von Tbilissi. — *Wiener Universitätszeitung*. 1950, Nr. 14.

77 — Die Blatterngottheiten und die hl. Barbara im Volksglauben der Georgier. — In: *Kultur und Volk. Festschrift für Gustav Gugitz*. [= Veröffentlichung d. Österreich. Museums für Volkskunde, Wien. 5.]

78 — Der große georgische Dichter Nikolos Baratashwili. — In: *Die Brücke*. 1, Nr. 6/7. 1945.

79 — Eine georgische Erzählung über den Räuberhauptmann Köroghlu. — In: *Leipziger Vierteljahrsschrift für Südosteuropa*. 6. 1942.

80 — *Kaukasische Forschungen*. Tl. 1: Georgische und mingrelische Texte. Wien 1919. CLX, 308 S. — *Osten u. Orient. Reihe 1, Bd. 1.*
Sprichwörter, Rätsel, Sagen, Märchen etc. nebst systematischer Wörtersammlung der georgischen u. mingrelischen Sprache in Transkription mit Übersetzung und Kommentar.



81 — Kaukasische Forschungen im Kriegsgefangenenlager Eger. Wien 1917. Berichte d. Forschungsinstituts für Osten u. Orient, 1.

82 — Georgien gestern und heute. Eine Fahrt hinter den Kaukasus. Wien 1950. 61 S., zahlr. Abb., Karte. — Tagblatt-Bibliothek, 1336/3.

83 — Kaukasusvölker. — In: H. A. Bernatzik. Die große Völkerkunde. 1939.

84 — Die Literatur Georgiens. — In: Die Brücke. 3. 1948. Nr. 10/11.

85 — Der Mann im Pantherfell. Ein georgischer Minnesang aus dem 12. Jahrh. — In: Asienberichte. 5. 1940.

86 — Die kaukasische Sprachgruppe. — In: Anthropos. 32. 1937.

87 — Die georgische Übersetzung von Epiphanius' Edelsteinbuch. — In: Jahrbuch d. Oesterreich. Leogesellschaft Wien. 1930.

88 — Das Volk der Alanen. Wien 1918. — Berichte d. Forschungsinstituts f. Osten und Orient, 2.

89 — Das Volk der Georgier. Mit einer Übersetzung von „Herbstmorgen in Kachetien“ von S. Tschikowani. — Die Brücke. 4. 1949. Nr. 9.

90 — Kaukasische Völker. [Abschnitt] B: Sprachen und Stämme. — In: Eberts Reallexikon der Vorgeschichte. Bd. 6. S. 249—263.

91 — Die Völker des Kaukasus. — In: Asien-Berichte. 5. 1944. Heft 22, S. 3—15.

92 — Masken- und Fastnachtsbräuche bei den Völkern des Kaukasus. — In: Oesterreich. Zeitschrift für Volkskunde. N. S., 6. 1952. Kongreßheft, S. 3—76. [Bibliographie: S. 190—193.]

93 — Neue georgische Dichter. (Übersetzungen.) Wien 1946. 84 S.

94 — Überblick über kaukasische Völker und Sprachen. Wien 1918. — Berichte d. Forschungsinstituts f. Osten u. Orient, 2.
— *Personalbibliographie* siehe: Arnim Bd. 1, S. 117. — Ferner: A. B. [d. i.: Alice Bleichsteiner], Robert Bleichsteiner. — In: Bedi Karthlisa. Nr. 26—27 (N. S.). 1957. S. 18—21. Mit Porträt und [auszugsweisem] Verzeichnis der veröffentlichten und unveröffentlichten Publikationen Bleichsteiners.

95 **Bock, F.** Das georgische Volk. Leipzig 1915. 28 S. — Schriften d. Deutschen Vorderasiatenkomitees, 4.

96 — Kaukasisches. — Oriental. Literaturzeitung. 8. S. 184—187.
— *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 1, S. 121.

97 **Bodenstedt, Fr.** Tausend und Ein Tag im Orient. 2 Bde. Berlin 1850. 376, 399 S., 2 Titelbilder.
Erstausgabe. — Ein Titelbild zeigt Bodenstedt, Mirza-Schaffy zu Füßen; im Hintergrund die Stadt Tiflis. — Weitere Ausgaben: 3. Aufl. Berlin 1859; Berlin 1865 (3 Bde. in 1); Berlin 1891.

98 — Die Völker des Kaukasus und ihre Freiheitskämpfe gegen die Russen. Ein Beitrag zur neuesten Geschichte des Orients. Frankfurt a. M. 1848. XVI, 572 S., 7 Taf.
Weitere Ausgaben: 2. [Titel-]Ausg. Frankfurt/M. 1848; Berlin 1855.
— *Personalbibliographie* siehe: Neue Deutsche Biographie. Bd. 2.

99 **Boehm, M. H.** Grenz- und auslanddeutsches Schrifttum 1925/26. — In: Staat u. Volkstum. Berlin 1926. S. 789—798.

100 **Boissier, E. u. F. Buhse.** Aufzählung der auf einer Reise durch Transkaukasien und Persien gesammelten Pflanzen. Moskau 1860. Mit Karte, zahlr. Abb. u. 10 Taf. 4^o.

101 **Bopp, F.** Die kaukasischen Glieder des indoeuropäischen Sprachstamms. Berlin 1847. 4^o.
Verf. hält das Georgische für eine idg. Sprache.
— *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 1, S. 134. — Ferner: Neue Deutsche Biographie. Bd. 2.

102 **Borchardt, A.** Aus dem Kaukasus. 2 Tle. Berlin 1906—07. 57; 57 S.
1: Ciskaukasische Landwirtschaft. — 2: Transkaukasische Landwirtschaft.



- 103 — Die staatlichen Bestrebungen zur Förderung der Baumwollkultur in **Turkestan, Transkaspien und Transkaukasien**. — In: *Der Tropenpflanzer*, Berlin. 6. 1902. S. 327—337.
- 104 **Bork, F.** Beiträge zur kaukasischen Sprachwissenschaft. Tl. 1 u. 3: *Kaukasische Miscellen*. Königsberg 1907—09. 29; 15 S. [Progr.]
- 105 — Das georgische Volk. 1915. 28 S. Gr.-8°. — Länder u. Völker d. Türkei, 4. — *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 1, S. 136.
- 106 **Bouda, K.** Baskisch und Kaukasisch. — In: *Zeitschrift für Phonetik*. 2. 1948. S. 182—202, 336—352, 382.
- 107 — Beiträge zur etymologischen Erforschung des Georgischen. — In: *Lingua*. 2. 1949—50. S. 291—307.
- 108 — Südkaukasisch-tscherkessische Beziehungen. — In: *Ebda*. 2.
- 109 — Neue baskisch-kaukasische Etymologien. — In: *Acta Salmaticensia. Filologia y letras*. 5, No. 4. 1952.
- 110 — Südkaukasisch-nordkaukasische Etymologien. — In: *Die Welt des Orients*. 2, Heft 2. 1955. S. 200—205.
- 111 — Beiträge zur kaukasischen und iberischen Sprachwissenschaft. 4 Tle. 1937—41. — *Abhandlungen f. d. Kunde des Morgenlandes*. 22, 4.
- 112 — Beziehungen des Sumerischen zum Baskischen, Westkaukasischen [Georgischen] und Tibetischen. Leipzig 1938. — *Mitteilungen d. Altoriental. Ges.*, 12, 3.
- 113 — Baskisch-kaukasische Etymologien. Heidelberg 1949. 55 S. — *Bibliothek d. allgem. Sprachwissenschaft*. Reihe 3.
- 114 — Die tibetisch-kaukasische Sprachverwandtschaft. — In: *Lingua*. 2.
- 115 — Einige Wörter für „Schnecke“ (in den slavischen, balkanischen und kaukasischen Sprachen und im Baskischen). — In: *Indogermanische Forschungen*. 59, Nr. 2. 1948. S. 208 f.
- Braun, F.** — *Personalbibliographie* siehe: *Neue Deutsche Biographie*. Bd. 2.
- 116 **Braun, F. u. N. Marr.** Japhetische Studien zur Sprache und Kultur Eurasiens. 2 Hefte. Stuttgart 1922—23.
- 117 **Breitenbach, G. A.** Geschichte der Staaten von Georgien. Memmingen 1788. 116 S., 9 Stammtaf. — *Personalbibliographie* siehe: *Allgemeine Deutsche Biographie*. Bd. 3.
- 118 **Brockelmann, C.** Ein Tieropfer in der georgischen Kirche. — In: *Archiv für Religionswissenschaft*. 8. S. 554—556. — *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 1, S. 161.
- 119 **Brockhaus.** Georgische Chrestomathie oder Auszüge aus verschiedenen ausgezeichneten Schriftstellern. Hrsg. v. D. Tschubinov. Leipzig 1865.
- 120 **Brutskus, J.** Georgien. — In: *Encyclopedia Judaica*. 1931, Heft 7, S. 283—287.
- 121 **Bruun, Ph.** Geographische Bemerkungen zu Schiltbergers Reisen. München 1869—70. 19; 18; 17 S. [A.] — In: *Sitz.-Ber. d. Bayer. Akad. d. Wiss.* 1869—70.
- 122 (**Budberg, L. v.**) Reisen eines Russen durch Weiß-, Klein- und Großrußland ..., den Kaukasus und Georgien, unternommen 1827—32. Zerbst 1832. Mit 5 Kupfern. — *Galerie der neuesten Reisen durch Rußland und fremde Länder*.
- 123 **Budberg-Benninghausen, R.** Aus dem Kaukasus. Berlin 1843. Nach Lermontoffschen Skizzen.
- 124 **Büdel, A.** Transkaukasien. Technische Monographie. Gotha 1926. VI, 152 S. 4°. — *Petermanns Geogr. Mitteilungen. Erg.-Hefte*, 189.
- 125 (**Bühler, H.**) *Alpine Bibliographie*. Jahrgg. 1 ff. München und Wien 1931 ff. — In: *Der Bergsteiger*. 10 ff.
- Buhse, F.** — Siehe: Boissier, E. u. F. Buhse.
- 126 **Bundesrepublik Transkaukasien**. Berlin 1942.
- 127 **Burmeister, H.** Aus den Hochregionen des Kaukasus. — In: *Jahrbuch d. Schweizer. Alpenklub*. 47. 1911. S. 93—109.



128 **Busch, N. A.** Chewsurien und Tuschetien. — In: Petermanns Geogr. Mitteilungen. 1906.
Vorwiegend botanisch. Der Schlußteil bringt eine ethnographische Skizze.

129 **Büttner, K.** Die Auswanderung aus Württemberg. Ein Beitrag zur Bevölkerungsgeographie Württembergs. Stuttgart 1938. VIII, 109 S. — Stuttgarter Geographische Studien. Reihe A, 64—65.
Transkaukasien: S. 66 ff. — Literaturverzeichnis: S. 98—108.

130 **Byhan, A.** Die kaukasischen Völker. — In: Buschan. Illustrierte Völkerkunde. Bd. 2. 1926.

131 **Cameron, G. P.** Reiseabenteuer in Georgien, Cirkassien und Rußland. Deutsch v. F. Gerstäcker. 2. Ausg. 2 Bde. Dresden 1848.
Erste Ausgabe: 1846.

132 **Casper, J.** Die orientalische Christenheit. — In: Christus und die Religionen der Erde. Handbuch der Religionsgeschichte. Bd. 3. Freiburg 1951. S. 643—729.

133 **Caucasica.** Zeitschrift für die Erforschung der Sprachen und Kulturen des Kaukasus. Hrsg. v. A. Dirr. 11 Bde. Leipzig 1924—34. 4^o.

134 **[Cereteli, M. v.]** Georgien und der Weltkrieg. Zürich o. J. [Potsdam 1915]. 71 S., 1 Karte.
Siehe auch: Tseretheli und Zereteli.

135 **Chachanov, A.** Die grusinischen Juden. — In: Mitteilungen zur jüdischen Volkskunde. 3. S. 33—37.

136 **Charakteristik, eine vergleichende,** des Ural und des Kaukasus [nach K. Futterer]. — In: Jahrb. d. Astronom. u. Geophysikal. Ges., Leipzig. 7. 1897.

137 **Chardin, J.** Curieuse Persian- und Ost-Indische Reise-Beschreibung. Leipzig 1687. Mit 9 Kupfern, 1 Karte. 4^o.

138 **Čikobava, A.** Die geschichtlichen Wechselwirkungen zwischen der nominativischen und der ergativischen Konstruktion nach dem Befunde der altegeorgischen Sprache. — In: Sowjetwissenschaft. 1948, S. 61—67.

139 **(Crenneville, H.)** Kaukasische Teppicherzeugung. — In: Oesterreich. Monatschrift für den Orient. 37. S. 85 ff.
Csecsy, M. — Siehe: Portal, R., D. Djaparidzé u. M. Csecsy.

140 **Csitaja, G.** Zur Geschichte des Weinbaus und der Weinkultur in Grusien (Alte Sagen). — In: Ethnographia. 68. 1957.

141 **Čubinašvili, G.** (Abriß der Geschichte der georgischen mittelalterlichen Goldschmiedekunst des 8.—18. Jahrhunderts, nebst Erklärungen zu den Tafeln.) [Begleittext in deutscher Sprache zu:] Kharthuli okhromčedloba VIII—XVIII s. Albomi istoriuli mimosilwa da anotaciebi. Tbilisi 1957. 28 S. Imp.-Fol. — Siehe auch: Tschubinaschwili. G.

142 **Czernell.** Der Kaukasus und seine Völkern, deren Kämpfe etc., nebst einer Charakteristik Schamils. Wien 1854. Mit Karte.

143 **Daghaschean, H.** Gründung des Bagratidenreiches durch Aschot Bagratuni. Berlin 1893.

144 **Danilewski, N.** Der Kaukasus. Phys.-geographisch, statistisch, ethnographisch und strategisch beschrieben. Leipzig 1847. 158 S., Portr., farb. Karte.

145 **Dapper, O.** Asia, od.: ausführl. Beschreibung d. Reichs d. Großen Mogols u. e. großen Theils v. Indien. Nebenst: Vorstellung d. Königreichs Persien, Georgien, Mengrelien, Cirkassien u. a. benachbarten Ländern. Zusamt deren Namen, Städten, Gewächsen, Thieren, Sitten, Trachten, Regierung u. Gottesdienst. Hochdeutsch v. J. Chr. Beern. 3 Tle. Nürnberg 1681. Mit zahlr. Kupfern und Karten. Fol.

146 — Exoticus curiosus. Africa-America- u. asiatische Curiositäten. Hrsg. v. M. J. C. Männling. 3 Tle. Franckfurt 1717—18. Mit Titelkpr. [Getrennte Paginierung.]

147 **Darinsky, A.** Die Familie bei den kaukasischen Völkern. — In: Zeitschrift f. vergleichende Rechtswissenschaft. 14. S. 149—210.



- 148 **Déchy, M. v.** Neuere Forschungen und Bergreisen im kaukasischen Hochgebirge. 2 Tle. — In: Mitteilungen d. Deutschen u. Oesterreich. Alpenvereins. 1891.
- 149 — Kaukasus. Reisen u. Forschungen im kaukasischen Hochgebirge. 3 Bde. Berlin 1905—07. Mit 405 Abb., 74 Taf., 2 Karten u. 18 Plänen. 4^o.
- 150 — Das Massiv des Adai-Choch. — In: Petermanns Geograph. Mitteilungen. 1886.
- 151 — Das Massiv des Adai-Choch im zentralen Kaukasus. Gotha 1889. 25 S., 1 Karte. [A.] — Aus: Petermanns Geograph. Mitteilungen. 1889.
- 152 — Mitteilungen über Bergreisen im Kaukasus 1884—87. — In: Oesterreich. Alpenzeitung. 6—8 u. 10.
- 153 [—] M. v. Déchys Forschungen im Kaukasus. — In: Globus. 92. 1907. S. 296—301. Mit Abb.
— *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 1, S. 274.
Siehe auch: Diener, C.
- 154 **Deecke.** Über den Kaukasus. — In: Schriften d. Naturforschenden Gesellschaft Danzig. N. F., 10. Heft 1.
- 155 **Deeters, G.** Das Alter der georgischen Schrift. — In: Oriens Christianus. 39. 1955. S. 56—65. Mit 4 Fig.
- 156 — Armenisch und Südkaukasisch. Leipzig 1927. [S.-A.] — Aus: Caucasia. Fasz. 3—4.
- 157 — „Haben“ im Georgischen. — In: Festschrift Debrunner. Bern 1954. S. 109—119.
- 158 — Der Name der kaukasischen Iberer. — In: Mnemes charin. Gedenkschrift Paul Kretschmer. Bd. 1. Wien und Wiesbaden 1956. S. 85—88.
- 159 — Die Namen der Wochentage im Südkaukasischen. — In: Caucasia. 7. S. 1—9.
- 160 — Gab es Nominalklassen in allen kaukasischen Sprachen? — In: Corolla linguistica. Festschrift Ferdinand Sommer. Wiesbaden 1955. S. 26—33.
- 161 — Das kharthwelische Verbum. Vergleichende Darstellung des Verbalbaus der südkaukasischen Sprachen. Leipzig 1930. X, 258 S. — Forschungsinstitut für Indogermanistik, Sprachwissenschaftl. Abt., 1.
- 162 — Die Stellung der Kharthwelsprachen unter den kaukasischen Sprachen. — In: Bedi Karthlisa. Nr. 23 (N. S.). 1957. S. 12—16.
Djaparidzé, D. — Siehe: Portal, R., D. Djaparidzé u. M. Csecsy.
- 163 **Djavachischwilli, J.** Proben von Chanmetitexten. — In: Bulletin de l'Université de Tiflis. 2 (1922—23). S. 371—389.
- 164 **Diener, C.** Bericht über die Excursionen d. 7. internationalen Geologen-Congresses in den Ural, den Kaukasus und die Krim. — In: Mitteilungen der K. K. Geolog. Gesellschaft, Wien. 41. 1898. S. 273—285.
- 165 — Der zentrale Kaukasus und die Geschichte seiner Erschließung. — In: Petermanns Geograph. Mitteilungen. 43. 1897. S. 171—174.
- 166 — M. v. Déchys Kaukasuswerk. — In: Geographische Zeitschrift. Leipzig. 14. 1908. S. 159—167.
- 167 **Dinse, P.** Katalog der Bibliothek der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin. Versuch einer Systematik der geographischen Literatur. Berlin 1903. XXVII, 952 S. 4^o.
- 168 **Dirr, A.** Eine neue Ansicht über den Ursprung der Chewsuren. — In: Globus. 95. S. 158 f.
- 169 — Einführung in das Studium der kaukasischen Sprachen. Leipzig 1928. 392 S., mit Sprachenkarte.
- 170 — Theoretisch-praktische Grammatik der modernen georgischen (grusinischen) Sprache mit Übersetzungsstücken und einem Lesebuch. Wien und Leipzig 1904. XIV, 170 S., Karte u. Taf. — Bibliothek der Sprachenkunde, 81.
- 171 — Über die Klassen (Geschlechter) in den kaukasischen Sprachen. — In: Internationales Archiv für Ethnographie. 18. S. 125—131.



- 172 — Die heutigen Namen der kaukasischen Völker. — In: Petermanns Geograph. Mitteilungen. 54. 1908. S. 204—212.
- 173 — Die kaukasische Sprachforschung, ihre Geschichte und nächsten Aufgaben. — In: Beiträge zur Kenntnis des Orients. 3. S. 140—153.
- 174 — Trepanation als gerichtlicher Beweis im Kaukasus. — In: Festschrift W. Schmidt. Wien 1928. S. 218 f.
- 175 — Anthropologische und ethnographische Übersicht über die Völker des Kaukasus. — In: Petermanns Geograph. Mitteilungen. 58. 1912.
- 176 — Fünfundzwanzig georgische Volkslieder. — In: Anthropos. 5. S. 483—512.
- 177 — Der kaukasische Wild- und Jagdgott. Wien 1925. [A.] — Aus: Anthropos. 20. S. 133—147.
- 178 — Zum Ethnicon „Abchas“. — In: Caucasia. Fasz. 2. — *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 1, S. 293. Siehe auch: Märchen, Kaukasische.
- 179 **Distel, L.** Ergebnisse einer Studienreise in den zentralen Kaukasus. Hamburg 1914. 96 S., 17 Taf., 1 Karte. — Abhandlungen d. Hamburgischen Kolonialinstituts, 22.
- 180 **Dorn, B.** Atlas zu Bemerkungen aus Anlaß einer wissenschaftlichen Reise in dem Kaukasus und den südlichen Küstenländern des Kaspischen Meeres 1860—61. St. Petersburg 1895.
- 181 — Beitrag zur Geschichte der Georgier. St. Petersburg 1841. 119 S. 4^o.
- 182 — Beiträge zur Geschichte der kaukasischen Länder und Völker aus morgenländischen Quellen [nebst Nachtrag zu den Geographis Caucasii]. St. Petersburg 1840—43. 80 S. 4^o.
- 183 — Geographica Caucasia. St. Petersburg 1847. Mit 2 Taf. [S.-A.] — Aus: Mém. de l'Acad. Imp. des Sc., 7.
- 184 **Dorn, E.** Bericht über eine wissenschaftliche Reise in den Kaukasus und den südlichen Küstenländern des Kaspischen Meeres. St. Petersburg 1861. Mit Taf.
- 185 **Drahn, E.** Bibliographie des Bolschewismus. 1925.
- 186 **Dreyer, A.** Bücherverzeichnis der Zentralbibliothek des Deutschen und Oesterreich. Alpenvereins [später: der Alpenvereinsbücherei]. [Nebst Nachträgen.] München 1906—39.
- 187 **Dubois de Montpereux, F.** Reise um den Kaukasus, zu den Tscherkessen, Abchasen, nach Kolchis, Georgien, Armenien und in die Krim. (Nach dem Französischen.) 3 Bde. Darmstadt 1842—46. Mit Portr., 19 Taf., 2 Karten. — Sammlung der vorzüglichsten neuen Reisebeschreibungen, 1—3.
- 188 **Džavachišvili, A.** Die kaukasische Rasse. — In: Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. 91. S. 527.
- 189 — Rassenzusammensetzung der Kaukasusvölker. — In: Archiv für Anthropologie. 1925.
- 190 **E. A.** Die deutschen Kolonien in Transkaukasien. — In: Der Auslandsdeutsche. 1932. S. 355 f.
- 191 **Egger, C.** Die [alpine] Eroberung des Kaukasus. Basel 1932. 311 S., 25 Abb. auf Taf., 5 Kartenskizzen. Gr.-8^o.
Chronologische Übersicht der bis 1932 erstiegenen Gipfel mit Nennung der Erstbesteiger. Originalberichte (teilweise im Auszug) in deutscher Sprache von Rickmers, A. Weber, Cockin, A. Schulze, Leuchs, C. Egger, Tomaschek, Dent, P. Bauer, Poppinger, Mummery, Freshfield, Gasparotto, Ronchetti, Merzbacher u. Yeld. — Mit bibliographischen Angaben.
- 192 — Im Kaukasus. Bergbesteigungen und Reiseerlebnisse im Sommer 1914. Basel 1915. Mit 78 Abb., Panorama und Karte.
- 193 — Höhenluft. München 1930. 244 S., zahlr. Taf.
Ehrlich, Ch. R. — Siehe: Reineggs, J.
- 194 **Ehrmann, Th. F.** Neueste Kunde vom Russischen Reiche in Europa und Asien. Nach dessen gegenwärtigem Zustande. Aus Quellen dargestellt. Prag 1808. 566 S.

- 195 **Eichwald, E.** Fauna Caspio-Caucasia nonnullis observationibus novis ill. Petro-
poli 1841. 223 S., 40 Taf. 4^o.
- 196 — Alte Geographie des Kaspischen Meeres, des Kaukasus und des südlichen
Rußlands. Nach griechischen, römischen und anderen Quellen erläutert. Berlin
1838. 593 S., 5 Karten u. Abb.
- 197 — Plantarum novar. vel minus cognitarum quas in itinere Caspio-Caucasico
observavit. Fasc. II (in I vol.). Lipsiae 1831—33. 42 S., 40 Taf. Fol.
- 198 — Reise auf dem Caspischen Meere und in den Kaukasus 1825—26. 2 Bde.
(je in 2 Abt.). Stuttgart u. Berlin 1834—38. Mit zahlr. Taf. u. Karten.
- 199 **Einfluß, Der georgische**, auf dem Balkan. — In: Zeitschrift der Deutschen
Morgenländischen Gesellschaft. **91**.
- 200 **Eisenbahnen, Neue**, im Kaukasusgebiet. — In: Mitt. d. K. K. Geographischen
Gesellschaft in Wien. **62**.
- 201 **Engelhardt, M. v. u. F. Parrot.** Reise in die Krym und den Kaukasus. 2 Tle.
und Atlas. Berlin 1815. XVI, 264; 204 S., 6 Kupfer und Karten, zahlr. Tab. 8^o.
u. Fol.
- 202 **Engelmann, W.** Bibliotheca geographica. Verzeichnis der seit der Mitte des
vorigen Jahrh. bis zum Ende des Jahres 1856 in Deutschland erschienenen
Werke über Geographie und Reisen ... Allgemeiner u. spezieller Teil. 2 Bde.
Leipzig 1858. 1064 S.
- 203 **Erckert, R. v.** Aus der Umgebung von Suchum-Kaleh. — In: Deutsche Rund-
schau f. Geographie u. Statistik, Wien. **22**. 1900. S. 369 f.
- 204 — Die Bevölkerung des kaukasischen Gebietes. — Ebda. **16**. S. 124 ff.
- 205 — Chewsurien und Chewsuren. — Ausland. **64**. S. 687 ff.
- 206 — Das Gebiet von Sakatili in Transkaukasien. — In: Ausland. **64**. S. 932 ff.
- 207 — Die Gletscher des Kaukasus. (Nach den neuesten Forschungen von Dinnik.)
— In: Deutsche Rundschau für Geographie. **14**. S. 79—83. Mit Karte.
- 208 — Der Kaukasus und seine Völker. Nach eigener Anschauung. Leipzig 1887.
VII, 386 S., zahlr. Abb. u. Tab., 14 Taf., ethnograph. Karte.
- 209 — Kopfmessungen kaukasischer Völker. — In: Archiv f. Anthropologie. **19**.
S. 331—356. Mit Karte.
- 210 — Die Sprachen des kaukasischen Stammes. Hrsg. v. Frdr. Müller. 2 Tle.
Wien 1895. VI, 204; XII, 390 S., Karte.
1: Wörterverzeichnis. — 2: Sprachproben und grammat. Skizzen.
- 211 — Die Völker des Kaukasus. — In: Verhandlungen d. Gesellschaft für Erd-
kunde, Berlin. **22**. 1895. S. 50—62. Mit Karte.
- 212 **Erhorn, J.** Kaukasien. Neue verb. Aufl. [Berlin 1942]. 80 S. — Bücherei des
Ostraumes.
- 213 **Ernst, A.** Geognostische und bergbauliche Skizzen über die Kaukasus-Länder.
Hannover 1891. 17 S., 1 Karte.
- 214 **Essad-Bey** [d. i.: **L. Noussimbaum**]. Öl und Blut im Orient. Stuttgart 1930.
304 S.
- 215 — Der Kaukasus, seine Berge, Völker und Geschichte. Berlin 1931. 359 S.,
33 Abb., 1 Karte.
- 216 — Zwölf Geheimnisse im Kaukasus. Berlin 1930. 271 S.
- 217 **Eugenius**, Archimandrit. Georgien, oder historisches Gemälde von Grusien, in
politischer, kirchlicher und gelehrter Hinsicht. Deutsch v. F. Schmidt. Riga
und Leipzig 1804. 166 S. 12^o. — Aus dem Russischen.
- 218 **Euler, K. F.** Georgien. Kirchengeschichte. — In: Die Religion in Geschichte
und Gegenwart (RGG). 3. Aufl. S. 1398.
- 219 **Euringer, S.** Bemerkungen zur georgischen Übersetzung des Hohen Liedes.
Freiburg 1916. 20 S. [S.-A.]
- 220 **Ewald, G. H.** Verzeichnis der orientalischen Handschriften der Universitäts-
bibliothek zu Tübingen. Tübingen 1839.



- 221 **F.** Zwischen Kaspi und Pontus. [Nach B. Stern.] — In: Oesterreich. Monatschrift f. d. Orient, Wien. 23. 1897. S. 100 ff.
- 222 **F., M.** Kaukasische Bergjuden. — In: Ost und West. 3. S. 205—210.
- 223 **Ficker, C. v.** Über die Laila nach Swanetien. — In: Zeitschrift d. Deutschen u. Oesterreich. Alpenvereins. 35. 1904. S. 105—118. Mit Abb.
- 224 **Ficker, H. v.** Aus dem Kaukasus. Durch das Freie Swanetien zum Tetnuld Tau. — In: Deutsche Alpenzeitung, München. 3, Halbbd. 2. 1903. S. 197—213. Mit Taf.
- 225 **Finck, F. N.** Haupttypen des Sprachbaues. Leipzig 1910. 156 S. — Aus Natur und Geisteswelt, 268.
S. 132—149: Literatur zum Georgischen. — 3. Aufl.: 1936.
- 226 — Die georgische Literatur. — In: Kultur der Gegenwart. Tl. 1, Abt. 7: Die orientalischen Literaturen. Leipzig 1906. S. 299—311.
2. Abdr. 1925.
- 227 **Fischer, A.** Exkursionen im Kaukasus. — In: Jahrbuch der russischen Alpen-gesellschaft. 4. 1904.
- 228 — Ferientage im Kaukasus. Basel o. J. 26 S. 4^o. [Progr.] — Beilage zum Bericht der Oberen Realschule (Gewerbeschule), Basel.
- 229 — Im Kaukasus. — In: Jahrbuch d. Schweizer Alpenclub, Bern. 40. 1905. S. 193—217. Mit Abb., 2 Taf. u. Karte.
- 230 — Hochgebirgswanderungen. Frauenfeld 1913. VII, 311 S., 1 Abb., 8 Taf.
- 231 — Zwei Kaukasus-Expeditionen. Bern 1891. 150 S., Abb. u. Karte.
- 232 **Fischer, K. A.** Die Deutschen im Kaukasus, insbesondere in Transkaukasien. Berlin 1919. 14 S. — Schriften zum Selbstbestimmungsrecht der Deutschen, 11.
- 233 — Die „Kaukasische Post“. Leipzig 1944. XII, 271 S. — Sammlung G. Leib-brandt, 10.
- 234 — Schwaben an der russisch-türkischen Grenze. — In: Schwäbischer Merkur. 1915, Nr. 48. S. 5.
- 235 — Bei den Schwaben im Kaukasus. — In: Schwabenspiegel. Stuttgart 1915. S. 73. — Ferner in: Des Deutschen Vaterland. 3. 1925. S. 7 f.
- 236 **Frey, U.** Ist der Kaukasus Völkerbrücke oder Völkerwiege? — In: Deutschum im Ausland. 25, Nr. 11/12. 1942. S. 215 ff.
- 237 (**Freygang, F. v., u. W. v. Freygang.**) Briefe über den Kaukasus und Georgien und Reisebericht über Persien vom Jahre 1812. Deutsch v. H. Struve. Hamburg 1817. 6, 330 S., 4 Vignetten, 2 Karten.
- 238 — — Wien 1826. 242 S. Kl.-8^o.
- 239 **Friederichsen, M.** Die Fortschritte der Länderkunde von Europa. Europäisches Rußland 1894—1905 (mit Einschluß des Kaukasus und Russisch-Armeniens). Tl. 9—10: Kaukasus. Russisch-Armenien (Transkaukasien). — In: Geographische Jahrbücher, Gotha. 29. 1907. S. 195—208.
- 240 — Grenzmarken des europäischen Rußlands, ihre geographische Eigenart und Bedeutung für den Weltkrieg. Hamburg 1915. 148 S.
Behandelt u. a. die Kaukasusländer und das armenische Hochland.
- 241 **Friederici, K.** Bibliotheca orientalis oder eine vollständige Liste der in Deutsch-land, Frankreich, England und den Colonien erschienenen Bücher ... über die Sprachen, Religionen, Geschichte und Geographie des Ostens. 8 Jahrgge. (= Berichtsjahr 1876—83). Leipzig 1877—84.
- 242 **Fuchs, J.** Die Siedlungsformen der Kaukasusdeutschen. — In Deutsche Post aus dem Osten. 12, Nr. 7. 1940. S. 3 ff. Mit Abb. und einigen Schrifttumsangaben.
- 243 **Gardthausen, V.** Über den griechischen Ursprung der armenischen Schrift. — In: Zeitschrift d. Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. 30. 1876. S. 74—80.
Über georgische Schrift: S. 74 f.
- 244 **Gaspari, A. Chr., u. a.** Vollständiges Handbuch der neuesten Erdbeschreibung. Bd. 12. Hrsg. v. Hassel. Weimar 1821.
Darin: Russisch-Asien mit den Kaukasusländern.



- 245 **Gegešidze, M. K.** Der georgische Volkstransport. Landbeförderungsmittel. [Résumé-Titel zu:] Karthuli halhuri transporti. 1: Saḡmeletho sazidi sašualebani. Tbilisi 1956. 234 S., 74 Taf. Gr.-8°.
- 246 **Gemoll, M.** Die Indogermanen im alten Orient. Mythologisch-historische Funde und Fragen. Leipzig 1911.
- 247 **Georgi, J. G.** Beschreibung aller Nationen des Russischen Reiches. 4 Bde. St.-Petersburg 1776—80.
- 248 **Georgien.** Kurzer geschichtlicher und kulturhistorischer Überblick. Überreicht am 3. 4. 1948 durch den Georgischen Studentenverein in München auf dem Festakt anlässlich des 30jährigen Bestehens der Universität Tbilisi. [Ohne Ort und Jahr.] 14 S. 4°.
- 249 **Georgien.** — Das Neue Rußland. Bd. 6, Heft 4/5: Sonderheft Georgien. Berlin 1929. 104 S.
- 250 [Karte:] **Georgien und das Hochland von Armenien** als Überblick der Kriegsoptionen der Kaiserl. Russischen Armee unter dem Commando d. General Paskewitsch-Eriwansky. München 1829. Gr.-Fol.
- 251 **Gerhardt, D.** Alanen und Osseten. Bericht über neuere Arbeiten. — In: Zeitschrift d. Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. 93. S. 33—51.
- 252 **Geschichte des Deutschtums im Auslande.** Bibliographie. — In: Jahresberichte für deutsche Geschichte. 1—7. 1927—33.
- 253 **Geschichte, Kurze, des Prinzen Heraclius** und des gegenwärtigen Zustandes von Georgien. Flensburg u. Leipzig 1793. 54 S., 1 Karte.
- 254 Die **Geschichtswissenschaft** in Sowjet-Rußland 1917—27. (Bibliographischer Katalog.) Hrsg. v. d. Deutschen Gesellschaft zum Studium Osteuropas. Berlin 1928. 193 S.
- 255 **Gogitschayschwili, P.** Das Gewerbe in Georgien unter besonderer Berücksichtigung der primitiven Betriebsformen. Tübingen 1901. XI, 121 S. — Zeitschrift für d. gesamte Staatswissenschaft, Erg.-Hefte, 1.
- 256 **Golowin, J.** Der Kaukasus. Aus dem Englischen. Cassel 1854. 156 S.
- 257 **Golther, W.** Ein mingrelisches Siegfriedsmärchen. — In: Zeitschrift für vergl. Literaturgeschichte. N. F., 13. S. 46 ff.
- 258 **Görres, J. v.** Die Japhetiten und ihre gemeinsame Heimath Armenien. München 1844. 199 S., 1 Karte. [S.-A.]
- 259 (**Gottschalk, W.**) Katalog der Handbibliothek der Orientalischen Abteilung der Preußischen Staatsbibliothek, Berlin. Leipzig 1929. XI, 573 S. 4°.
- 260 **Goussen, H.** Die georgische Bibelübersetzung. — In: Oriens Christianus. 6. S. 300—318. Mit 2 Taf.
- 261 **Grade, A., G. L. Keuck u. W. v. Stackelberg.** Ortsverzeichnis von Rußland mit ... und Kaukasien. Leipzig 1903. IV, 175 S.
- 262 **Graf, G.** Der georgische Physiologus. — In Caucasia. Fasz. 2.
- 263 **Grammatik, Kurzgefaßte,** der georgischen Sprache. Berlin 1943. V, 56 S. — Maschinenschriftl. autograph.
- 264 **Greim, G.** Ein Ausflug zum Zei-Gletscher in der Centralkette des Kaukasus. — In: Globus. 73. 1898. S. 281—288. Mit Abb.
- 265 — Merzbachers Forschungen in den Hochgebirgen des Kaukasus. — In: Globus. 80. 1901. S. 23—30. Mit Abb.
- 266 **Greiser, W.** Im Lande der russischen Touristik. (Von Dagestan nach Georgien.) — In: Der Erdball. 3, Heft 2. 1929. S. 58 ff.
- 267 **Grevé, K.** Zoologische Beobachtungen während einer Kaukasusreise. — In: Der Zoologische Garten. 32—33.
- 268 — Das Gebiet von Suchum-kaléh. — In: Deutsche Rundschau für Geographie. 13. S. 529—540. Mit Abb. u. Karte.
- 269 **Gröhn, W.** Pioniere des Deutschtums in Transkaukasien. — In: Nord und Süd. 1916, Nr. 497. S. 173 ff.



- 270 **Groos, W.** Kaukasusschwaben. — In: Der Auslanddeutsche. 4. 1921. S. 315 f.
- 271 **Grothe, H.** Am deutschen Herd in Transkaukasien. — In: Auf türkischer Erde. Allgemeiner Verein für deutsche Literatur. Berlin 1903. S. 403—434.
- 272 — Die deutschen Ansiedelungen in Transkaukasien. München 1901. — Aus: Beilage zur Allgemeinen Zeitung, München.
- 273 — Die Bagdadbahn und das schwäbische Bauernelement in Transkaukasien und Palästina. Gedanken zur Kolonisation Mesopotamiens. München 1902. 53 S. — [Zugleich Diss.: Würzburg 1902.]
- 274 — Deutsche Besiedlungsarbeit in Transkaukasien. — In: Asien. Organ der Deutsch-Asiatischen Gesellschaft und der Münchner Orientalischen Gesellschaft. 2. Dezemberheft 1902.
- 275 — Bilder und Studien zur Geschichte vom Spinnen, Weben, Nähen. 2. Aufl. Berlin 1875.
- 276 — Der russisch-türkische Kriegsschauplatz (Kaukasien und Armenien). Berlin 1915. 45 S., 8 Abb., 4 Kartenskizzen. — Kriegsgeographische Zeitbilder, 5.
- 277 — Die Schwabenwanderung nach Transkaukasien und ihre Siedlerschicksale. — In: Archiv für Wanderungswesen und Auslandskunde. 12, Heft 1/2. 1941. S. 69—84.
- 278 — Meine Studienreise durch Vorderasien. — In: Beiträge zur Kenntnis des Orients, 6.
- 279 — Zur Geschichte der schwäbischen Ansiedlungen in Transkaukasien. München 1901. 23 S. — In: Beilage zur Allgemeinen Zeitung, München. 1901. Nr. 152 u. 160.
- 280 **Guhr, H.** Als türkischer Divisionskommandeur in Kleinasien [an der Kaukasusfront] und Palästina. Erlebnisse eines deutschen Staboffiziers während des Weltkriegs. Berlin 1937. 311 S., 32 Abb., 9 Karten.
- 281 **Guhse, F.** Die Kaukasusfront im Weltkrieg bis zum Frieden von Brest-Litowsk. Leipzig 1940. 130 S., 1 Karte.
- 282 **Güldenstädt, J. A.** Beschreibung der Kaukasischen Länder. Aus den Papieren von J. Klaproth. Berlin 1834. VIII, 248 S.
Georgien / Somchethi / Imereth / Ghuria / Mingrelien / Swanethi / Völkerkunde des Kaukasus / Überbleibsel voriger Bewohner. — S. 189—246: Wörtersammlung zur Vergleichung der im Kaukasus gangbaren Sprachen.
- 283 — Reisen nach Georgien und Imerethi. Hrsg. v. J. v. Klaproth. Berlin 1815. VI, 306 S., 1 Karte [vom südlichen Kharthlien und Kachetien].
- 284 — Reisen durch Rußland und ins kaukasische Gebirge. Hrsg. v. P. S. Pallas. 2 Tle. Petersburg 1787—91. 511; 552 S., 28 (teils farb.) Taf. 4^o.
Georgien, Kachetien, Tiflis, Imeretien, Mingrelien, Kaukasus [1771].
- 285 **H.** Das georgische Epos „Dilariani“. — In: Beilage zur Allgemeinen Zeitung. 1904. S. 357 f.
- 286 **H.** Totengebräuche im oberen Swanetien. — In: Beilage zur Allgemeinen Zeitung. 1906. S. 541 f.
Nach D. Červenakov in „Kavkaz“. 1905.
- 287 **Hahn, C. v.** Auffindung grusinischer Handschriften und Altertümer in Palästina. — In: Beilage zur Allgemeinen Zeitung. 1903.
- 288 — Aus dem Kaukasus. Tiflis [1937?].
- 289 — Aus dem Kaukasus. Reisen und Studien. 4 Bde. Leipzig 1892—1911.
1: Aus dem Kaukasus. 1892. IX, 299 S. — 2: Kaukasische Reisen und Studien. 1896. VII, 299 S. — 3: Bilder aus dem Kaukasus. Neue Studien zur Kenntnis Kaukasiens. 1900. VII, 335 S. — 4: Neue kaukasische Reisen und Studien. 1911. 287 S.
- 290 — Aus den Jugenderinnerungen eines deutschen Kaukasiers. Biographische Skizzen (über G. Radde). — In: Deutsche Monatsschrift für Rußland, Riga. 1. 1912. S. 253—262 u. 412—430.

- 291 — Die Bahn über den Großen Kaukasus. — In: Asien. 1904.
- 292 — Einige Bemerkungen über die kaukasischen Gletscher und Seen. — In: Ausland. 65. S. 481 f.
- 293 — Kaukasische Dorfanlagen und Haustypen. — In: Globus. 69. 1896. S. 251—254 u. 267—270. Mit Abb.
- 294 — Heilige Haine und Bäume bei den Völkern des Kaukasus. — In: Ausland. 64. S. 810—814.
- 295 — Kurzes Lehrbuch der Geographie Georgiens und des Kaukasus, Aderbeidjans und Armeniens. Stuttgart 1924.
- 296 — Die grusinische Militärstraße. — In: Globus. 70. 1896. S. 24—28 u. 42—45. Mit Abb.
- 297 — Nomina geographica Caucasia. — In: Globus. 92. 1907. S. 127—130 u. 140—145.
- 298 — Reise in die Thäler des Tschorók, Uruch und Ardon. — In: Beilage zur Allgemeinen Zeitung. 1896, Nr. 264—267.
- 299 — Reise nach Mingrelien, Ssamursakan und Abchasien (Sommer 1900). — In: Beilage zur Allgemeinen Zeitung. 1901, Nr. 117, 118, 122, 123 u. 131.
- 300 — Eine Schülerexkursion von Tiflis nach Etschmiadsin. — In: Zeitschrift für Schulgeographie, Wien. 26. 1905. S. 269—276.
- 301 — Eine Schülerfahrt von Tiflis nach Baku. — In: Zeitschrift für Schulgeographie. 14. S. 165—174.
- 302 — Die Sekte der Duchoboren in Transkaukasien. — In: Ausland. 66. S. 737 ff.
- 303 — Sitten und Gebräuche in Imeretien. [Nach M. Sagradze.] — In: Globus. 80. S. 302 ff.
- 304 — Die Täler der „Großen Ljachwa“ und der Ksanka (Ksan) und das südliche Ossetien. — In: Globus. 88. 1905. S. 21 ff.
- 305 — Tamara, Königin von Georgien 1179—1213. Historische Studie. — In: Beilage zur Allgemeinen Zeitung. 1900, Nr. 187.
- 306 — Die transkaukasischen Tataren. — In: Beilage zur Allgemeinen Zeitung. 1896, Nr. 161.
- 307 — Über Mineralquellen im Kaukasus. — In: Ausland. 66. S. 122 f.
- 308 — Verkehr und Handel im alten Kaukasus. — In: Petermanns Geogr. Mitteilungen. 69. 1923. S. 176.
- 309 — Erster Versuch einer Erklärung kaukasischer geographischer Namen. Stuttgart 1910. VIII, 62 S.
Etwa 2000 Namen.
Siehe auch: Merzbacher, G.
- 310 **Hallberg-Broich, Th. v.** Deutschland, Rußland, Caucasus, Persien. 2 Bde. Stuttgart 1844. 291; 246 S.
- 311 **Hamilton, W. J.** Reisen in Kleinasien, Pontus und Armenien, nebst antiquarischen und geologischen Forschungen. Deutsch v. O. Schomburgk. Nebst Zusätzen und Berichtigungen v. H. Kiepert. Hrsg. v. C. Ritter. 2 Bde. Berlin 1843. XVIII, 516; VIII, 396 S., 4 Taf., 2 Karten.
- 312 **Hammer-Purgstall, J. v.** Geschichte des Osmanischen Reiches. 10 Bde. Budapest und Wien 1827—35.
- 313 — *Verzeichnis* der hinterlassenen Bibliothek weiland d. Herrn J. Frhr. von Hammer-Purgstall. (Druckschriften.) Wien 1857.
— *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 1, S. 504.
- 314 **Hamsun, K.** Im Märchenland. Erlebtes und Geträumtes aus Kaukasiens. Aus dem Norwegischen von C. G. Mjöen. München 1905. 280 S.
- 315 **Hančar, F.** Beile aus Koban in der Wiener Sammlung kaukasischer Altertümer. — In: Wiener Prähistorische Zeitschrift. 21. 1934. S. 32—44. Mit 5 Tab.
- 316 — Die Nadelformen des prähistorischen Kaukasusgebietes. — In: Eurasia Septentrionalis Antiqua. 7. 1932. S. 113—182.



- 317 — Eine kaukasische Gürtelschließe aus Bronze im Wiener Völkerkundemuseum. — In: Wiener Prähistorische Zeitschrift. 18. 1931. S. 45—53.
- 318 — Einige Gürtelschließen aus dem Kaukasus. — In: Eurasia Septentrionalis Antiqua. 6. 1931. S. 146—158.
- 319 — Probleme des kaukasischen Tierstils. — In: Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien. 6. 1935. S. 276—294.
- 320 — Roß und Reiter im urgeschichtlichen Kaukasus. — In: Ipek. 1935, S. 49—65.
- 321 — Urgeschichte Kaukasiens von den Anfängen seiner Besiedelung bis in die Zeit seiner frühen Metallurgie. Wien 1937. XII, 448 S., 30 Abb., 56 Taf. u. 3 Karten. — Bücher zur Ur- und Frühgeschichte, 6.
- 322 — Zum Problem des kaukasischen Tierstils. — In: Wiener Beiträge zur Kunst und Kultur Asiens. 9. 1934. S. 3—35.
- 323 **Handbuch, Bibliographisches**, des Auslandsdeutschums. Hrsg. vom Deutschen Ausland-Institut Stuttgart. Lieferung 1—3, 5 und 7 (mehr nicht erschienen). Stuttgart 1932—36.
- Kaukasien: Lieferung 5, S. 15—16 (Nr. 220—237).
- 324 **Handtke, F.** Karte vom Kaukasus nach der russischen General-Stabs-Karte in 4 Blättern. Glogau 1855. Imp.-Fol.
- 325 **Hansen, R.** Völker des Kaukasus. — In: Atlantis. 1936, S. 90.
- 326 **Harnack, A.** Forschungen auf dem Gebiete der alten grusinischen und armenischen Literatur. Berlin 1903. — Sitzungsberichte der Akad. d. Wiss., 1903, S. 831—840.
- 327 — Ein in georgischer Sprache überliefertes Apokryphon des Joseph von Arimathia. Berlin 1901. — Sitzungsberichte d. Akad. d. Wiss., 1901, S. 920—931.
- 328 **Harnisch, J.** Das Deutschtum in Transkaukasien. — In: Deutsches Volkstum. 10, Heft 1. 1929. S. 36 ff.
- 329 **Hartung, O.** Zur Entwicklung Helenendorfs. — In: Auslandsdeutsche Volksforschung. 1, Heft 3. 1937.
- 330 **Hasselblatt, W.** Die Völker des Ostens: Die Georgier. — In: Nation und Staat. 16, Heft 9—10. 1943.
- 331 **Hatschidze, A.** Georgien. Wirtschaftspolitische Studie. Innsbruck 1926. 100 S., 1 Karte.
- 332 Die **Hausindustrie** im Kaukasus. Bericht des K. u. K. Consulates in Tiflis. — In: Oesterreich. Monatsschrift für den Orient. 26. S. 99—104.
- 333 **Haxthausen, A. v.** Transkaukasia. 2 Bde. Leipzig 1856. 18, 339; 300 S., Titelkupfer, zahlr. Abb. u. Taf.
- „Andeutungen über das Familien- und Gemeindeleben und die sozialen Verhältnisse einiger Völker zwischen dem Schwarzen und Kaspischen Meere. Reiseerinnerungen und gesammelte Notizen.“
- 334 **Hechtmann.** Wirtschaftsgeographie Georgiens. Tiflis [1953].
- 335 **Heger, F.** Der Kaukasus. — In: Deutsche Rundschau. 136. 1908. S. 222—232.
- 336 — Reisen im Kaukasus, in Transcaspien und Russisch-Turkestan. Wien 1890. 32 S. — Aus: Annalen des K. K. Naturhistorischen Hofmuseums. 5, Heft 4.
- 337 **Heidentum, Das georgische.** — In: Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. 91. S. 522.
- 338 **Heim, A.** Geologische Nachlese. Nr. 9: Ein Querprofil durch den Zentralkaukasus längs der Grusinischen Heerstraße, verglichen mit den Alpen. — In: Vierteljahresschrift d. Naturforschenden Gesellschaft, Zürich. 43. 1898. S. 25—45. Mit Taf.
- 339 — Kaukasus und Alpen, vergleichend geschildert. — In: Gaea. Natur und Leben. 35. 1899. S. 419—427.
- 340 **Heinzelmann, H.** Die deutschen Kolonien in Grusien, Transkaukasien. — In: Die evangelische Diaspora. 2, Heft 3/4. 1920. S. 52—58.



- 341 **Hennig, R.** *Terrae incognitae. Eine Zusammenstellung und kritische Bewertung der wichtigsten vorcolumbischen Entdeckungsreisen an Hand der darüber vorliegenden Originalberichte.* 2. Aufl. 4 Bde. Leiden 1944—56.
Georgien: Bd. 1, S. 18—22; Bd. 3, S. 16—19 u. 23. — Kaukasus: Bd. 1 u. 3 (wiederholt). — Bibliographie: Bd. 4, S. 445—534. — Erste Auflage: 1936—39.
- 342 **Hermann, R.** *Bilder aus Rußland.* 3 Tle. — In: Beilage zur Allgemeinen Zeitung. 1900.
1: Kutais, ein Städtebild. — 2: Ein Besuch im ersten Staatsgymnasium zu Tiflis. — 3: Derbent, die Porta Caspia.
- 343 **Herrmann, C. H.** *Bibliotheca orientalis et linguistica. Verzeichnis der 1850—68 in Deutschland erschienenen Bücher, Schriften und Abhandlungen orientalischer und sprachvergleichender Literatur.* Halle 1870. 184 S.
- 344 **Heyne, A.** *Orientalistisches Datenbuch.* Leipzig 1912.
Geburts- und Todesdaten von Orientalisten, bis auf die Gegenwart.
- 345 **Hippolytus.** *Kommentar zum Hohenlied.* Auf Grund von N. Marrs Ausgabe des grusinischen Textes hrsg. v. G. N. Bonwetsch. Leipzig 1902. 108 S. — Texte u. Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur. N. F., 8 [= XXIII], Heft 2.
- 346 — 3 georgisch erhaltene Schriften: *Der Segen Jakobs / Der Segen Moses' / Erzählung von David und Goliath.* Hrsg. v. G. N. Bonwetsch. Leipzig 1904. XVI, 98 S. — Texte u. Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur. N. F., 11, Heft 1 a.
- 347 **Hoffmann, P.** *Die deutschen Kolonien in Transkaukasien.* Berlin 1905. X, 292 S., 1 Portr. u. 2 Karten.
- 348 *Die Hoffnung Georgiens.* Veröffentlichungen der Deutsch-Georgischen Gesellschaft. Berlin 1917. — Aus: Nord und Süd. Februarheft 1917.
- 349 *Höhlenwohnungen in Georgien und Kleinarmenien.* — In: Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. 66. S. 309 ff.
- 350 **Holdack, F.** *Zwei Grundsteine zu einer grusinischen Staats- und Religionsgeschichte.* Leipzig 1907. XII, 256 S.
Der Abschnitt „Von der Sage und dem Reich der grusinischen Königin Tamara“ zugleich als Diss. Heidelberg 1907. 88 S.
— *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 1, S. 567.
- 351 **Holtz, D.** *Aus der Geschichte der Kaukasusgebiete.* — In: Reichsverwaltungsblatt. 63. 1942.
- 352 **Hommel, F.** *Grundriß der Geographie und Geschichte des Alten Orients.* 2 Tle. München 1904—26.
- 353 **Huebner, E.** *Monumenta linguae Ibericae.* 1893.
- 354 **Hübschmann, H.** *Sage und Glaube der Osseten.* Leipzig 1887.
- 355 **Hubschmid, J.** *Zur Erforschung des Hispano-Kaukasischen.* Aus Anlaß von: K. Bouda, *Baskisch-kaukasische Etymologien.* — In: *Vox Romana.* 10. 1948—49. S. 309—313.
- 356 **Hummel, J.** *Der Deutsche in Transkaukasien.* Langensalza 1929. 62 S.
- 357 — *Das Deutschtum in Transkaukasien.* Langensalza 1927. 62 S.
- 358 — *Heimatbüchlein der Deutschen in Transkaukasien.* Pokrowsk 1928. 47 S., mit Tab.
- 359 — *Das heimatkundliche Museum zu Helenendorf in Aserbeidschan.* Moskau 1929. 25 S.
- 360 **Hummel, Th.** *Auszug aus den Lebenserinnerungen.* — In: *Heimatsbuch der Deutschen aus Rußland.* 1956. S. 49—61.
- 361 — *Beiträge zur Sippenforschung der Kaukasusdeutschen.* Mit Familienverzeichnis von Helenendorf. — In: *Deutsche Post aus dem Osten.* 1937, Nr. 8. S. 23 ff.



- 362 — — [Teil:] Katharinenfeld. — In: Deutsche Post aus dem Osten. 1937, Nr. 9, S. 22 ff.
- 363 — Brauchtum der Kaukasusdeutschen. — In: Deutsche Post aus dem Osten. 12, Heft 3. 1940. S. 11—18.
- 364 — Denkschrift über den Bestand und die kulturelle Bedeutung der Kaukasusdeutschen. (Berlin 1940.) 10 Bl. — Maschinenschriftl. autogr.
- 365 — Das Genossenschaftswesen in den deutschen Kolonien in Aserbeidschan (östl. Transkaukasien) und die Auswirkung desselben auf die kulturelle Entwicklung. — In: Deutsches Leben in Rußland. 3. 1925. S. 133 ff.
- 366 — Hundert Jahre Erbhofrecht der deutschen Kolonisten in Rußland. Berlin 1936. 253 S., mit Abb.
- 367 — Mitteilungen über den kulturell-wirtschaftlichen Zustand der deutschen Kolonien in Transkaukasien. Mainz 1918. 11 S.
- 368 — Das Schicksal der Kaukasusdeutschen und die Bodenreform. Vortrag. — In: Jahrbuch der Bodenreform. 27, Heft 2. 1931. S. 72—85.
- 369 — — Berlin 1933. 15 S.
- 370 — Zur Geschichte der Familie Hummel. Weiteres zur Sippenforschung der Auslandsdeutschen. — In: Deutsche Post aus dem Osten. 9. 1937; 10. 1938.
- 371 — [Schleuning, J.] Theodor Hummel 70 Jahre alt. — In: Deutschtum im Ausland. 22. 1939. S. 592.
- 372 **Hürlimann, M.** Vierzehn Tage Sowjetunion. Reisenotizen aus Rußland und Georgien. — In: Atlantis. 28, Heft 10. 1956. S. 431—466. Mit 686 (farb.) Abb. auf Taf. 4^o.
- 373 **Hüsing, G.** Eisen und Kupfer im Kaukasischen. — In: Memnon. 1. S. 213—216.
- 374 **Iljin, A.** Der Berg Uschba. — In: Petermanns Geographische Mitteilungen. 30. 1884.
- 375 **Immanuel.** Die Landschaft Abchasien. — In: Geographische Zeitschrift, Leipzig. 2. 1896. S. 345—347.
- 376 **Inasaridze, C.** Die staatsrechtliche Stellung des Königreiches von Kharthli und Kachethi zu Rußland auf Grund des Vertrages vom 24. 7. 1783 zwischen der Kaiserin Katharina II. von Rußland und dem König Heraklius II. von Kharthli und Kachethi. München 1951. IV, 80 Bl. — Diss.
- 377 **Ischchanian, B.** Nationaler Bestand, berufsmäßige Gruppierung und soziale Gliederung der kaukasischen Völker. Statistisch-ökonomische Untersuchungen. Berlin 1914. VI, 81 S. — Osteuropäische Forschungen, 1.
- 378 **Istvánovits, M.** Grusische Angaben zur Verbreitung des mit dem Bauopfer zusammenhängenden Sagen- und Balladentypus. — In: Néprajzi Közlemények. Budapest. 3, 1—2. 1958.
- 379 **Ivaščenko, M. M.** Beiträge zur Vorgeschichte Abchasiens. — In: Eurasia Septentrionalis Antiqua. 7. 1932. S. 98—103.
- 380 **Jaeckel, M.** Das Deutschtum in Transkaukasien und seine kulturelle Bedeutung. — In: Deutsches Leben in Rußland. 4, Nr. 7/8. 1926.
- 381 — Fremdstämmige in deutschen Hof- und Hauswesen der ehemaligen Kaukasussiedlungen. — In: Deutschtum im Ausland. 25. 1942. S. 223—227.
- 382 **Jacoby, F.** Fragmente griechischer Historiker. Bd. 1. Berlin 1923. IX, 536 S.
- 383 **Jäger, B.** Reise von St. Petersburg in die Krim und die Länder des Kaukasus im Jahre 1825; nebst Darstellung des natürlichen Reichthums, der Größe und Bevölkerung der russischen Provinzen jenseits des Kaukasus. Leipzig 1830. 162; 65 S.
- 384 **Jaeger, J.** Wanderungen in Rußland. Zeitbilder aus den Balkanländern, Central-Rußland, der Krim, dem Kaukasus und Central-Asien. Wien 1900. VIII, 336 S., 81 Illustrationen.
- 385 **Jaekel.** Deutsches Schulwesen in Tiflis (Kaukasus). — In: Die Weltkultur. 3, Nr. 6. 1933. S. 4 f.



386 — Über die Lage der Deutschen in Transkaukasien. — In: Deutsches Leben in Rußland. Mai 1925.

387 — Zur 10jährigen Wiederkehr der Eröffnung des ehemaligen deutschen Realgymnasiums Tiflis. — In: Die deutsche Schule im Ausland. 20, Nr. 11. 1908. S. 369 f.

388 **Jäschke, G.** Zwei Denkschriften der Kaukasustürken von 1915. — In: Welt des Islam. 24. 1943. S. 132 ff.

389 — Entwurf zu einem Friedens- und Freundschaftsvertrag zwischen dem Osmanischen Reich und der Föderativen Transkaukasischen Republik. — In: Welt des Islam. 23. 1941. S. 170 ff.

390 **Jäsenko, G.** Transkaukasien. Ein Musterbeispiel sowjetrussischer Eroberungspolitik. — In: Osteuropa. 11. 1935/36. S. 22—31.

391 **Jaubert, A.** Reisen durch Armenien und Persien 1805—1806. Deutsch v. G. W. Becker. Leipzig 1822. Mit 8 Abb.

392 **Jedlička, J.** Das Studium der altgeorgischen Sprache in Georgien (Bibliographische Übersicht. — In: Le Muséon. 71. 1958. S. 299—328.

393 **Jensen, H.** Die Schrift in Vergangenheit und Gegenwart. 2., neubearb. u. erw. Aufl. Berlin 1958. 584 S., 595 Abb. 4^o.
S. 419 ff.: Die georgische (grusinische) Schrift.

Joseph von Arimathia. — Siehe: Harnack, A.

394 **Die Juden im Kaukasus.** — In: Globus. 63. S. 97 f. Mit Abb.

395 **Junker, H.** Das Awestaaalphabet und der Ursprung der armenischen und georgischen Schrift. Leipzig 1927. — In: Caucasia. Fasc. 2—3.

396 **Juon, E.** Ein Jahr im aufständischen Gurien. — In: Westermanns Monatshefte. 102, I. S. 63.

397 **Kagarow, E.** Über den Brauch des Umspannens der Kirche mit Fäden in Georgien. — In: Völkerkunde. 6. 1930. S. 21 ff. Mit Abb.

398 **Kämpfer, E.** Am Hofe des Persischen Großkönigs (1684—85). Das erste Buch der Amoenitates exoticae. Eingel. u. in deutscher Bearbeitung hrsg. v. W. Hinz. Leipzig 1940. — Besprechung: Zeitschrift d. Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. 96. S. 557—561 (Hansen).

399 — **Meier, K.** Engelbert Kämpfer, der erste deutsche Forschungsreisende, 1651—1716. 1937. Mit 21 Taf.
Leben, Reisen und Forschungen nach den bisher unveröffentlichten Handschriften Kämpfers im Britischen Museum.

400 **Kandelaki, K.** Die Nationalitätenpolitik des Kremls im Kaukasus. — In: Sowjet-Studien. Nr. 1. 1956. S. 96—106.

401 **Kapherr, E.** Der Kaukasus und seine hundert Völker. Kogensalza 1937.

402 **Karst, J. J.** Berührungspunkte in der Pluralbildung des Armenischen und der kaukasischen Sprachen. — In: Verhandlungen des 13. Orientalisten-Kongresses, S. 144—147.

403 — Grundsteine zu einer mittelländisch-asianischen Urgeschichte. Leipzig 1928. XXXI, 247 S.
Ethnographische Zusammenhänge der Liguro-Iberer und Proto-Illyrer mit der Ieigisch-hethitisch-alarodischen Völkergruppe, erwiesen in Toponymie, völkischer Onomastik und vergleichender Mythologie.

404 — Grundzüge einer vergleichenden Grammatik des Ibero-Kaukasischen. [Bd. 1.] Straßburg 1932. 4^o.

405 — Origines Mediterranea. Die vorgeschichtlichen Mittelmeervölker nach Ursprung, Schichtung und Verwandtschaft. Ethnologisch-linguistische Forschungen über Euskaldunak (Urbasken), Alarodier und Protophrygen, Pyrenaeo-Kaukasier und Atlanto-Ligurer, West- und Ostiberer, Liguro-Leleger, Etrusker und Pelasger, Tyrrhener, Lyder und Hetiter. Mit Exkursen über Atlantis, die süd-, mittel-, ostasiatische und die amerikanische Völkerwelt. Heidelberg 1931. XXXVI, 725 S. — Schriften der Elsaß-Lothringischen Wissenschaftlichen Gesellschaft. Reihe C, 3.

- 406 — Armenisches Rechtsbuch. 2 Bde. Straßburg und Venedig 1905—06.
- 407 **Kassner, C.** Untersuchungen über die Bevölkerungsverhältnisse von Tiflis. — Aus: Archiv der Deutschen Seewarte, Hamburg. **21**, Nr. 3. 1898. 34 S., Taf.
- 408 **Katalog** der Bibliothek der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. 2. Aufl. v. R. Pischel, A. Fischer u. G. Jacob. Bd. 1: Drucke. [Nebst:] Zugangsverzeichnisse. Leipzig 1900 — [ca. 1941]. XVIII, 726 S.; [Zugangsverz. 1931—34: 112 S.; 1934—40: 192 S.].
- 409 **Katz, A.** Die Juden im Kaukasus. Berlin 1894. 27 S.
- 410 **Kaukasielli, K.** Der Kaukasus im Weltkrieg. Potsdam 1916. 41 S. — Deutsche Orient-Bücherei, 15.
- 411 **Kaukasien und seine Vorgebiete.** Berlin 1942.
- 412 **Kaukasus-Querbahn.** — In: Zeitschrift des Vereins Deutscher Ingenieure. 1916.
- 413 **Kautsky, K.** Georgien. Eine sozialdemokratische Bauernrepublik. Wien 1921.
- 414 **Keep, J. L.** Verzeichnis des englischsprachigen Schrifttums (außer U.S.A.), 1939—1952, zur Geschichte Osteuropas und Südosteuropas. — In: Forschungen zur osteuropäischen Geschichte. **5**. 1957. S. 119—162.
- 415 **Kekelidse, K.** Die Bekehrung Georgies zum Christentum. Leipzig 1928. 51 S. — Morgenland, 18.
2. Aufl.: 1929.
- 416 **Keller, C.** Studien über die Haustiere der Kaukasusländer. 1913. Mit 21 Fig. u. 8 Taf. — Neue Denkschr. d. Schweizer. Naturforschenden Gesellschaft. **2**, Abh. 1.
- 417 **Kentmann, P.** Der Kaukasus. 150 Jahre russische Herrschaft. Leipzig [1943]. 278 S.
- 418 **Ker Porter, R.** Reisen in Georgien, Persien, Armenien, dem alten Babylon u.s.w., 1817—1820. Aus dem Englischen. 2 Bde. Weimar 1823—33. 648; XX, 804 S., 3 Taf. — Neue Bibliothek der wichtigsten Reisebeschreibungen ..., 35 u. 62.
- 419 **Kettler, G.** Das verbum finitum in der altgeorgischen Übersetzung des Markus-Evangeliums. Mödling 1938. 5 Bll., 223 S. [Zugl. Diss.] — Linguist. Anthropos-Bibliothek, 14.
- 420 **Kettler, J. I.** Ukraine und Kaukasus: Sprachgebiete. Berlin 1918. — Flemmings Völkerkarten, 2.
Keuck, G. L. — Siehe: Grade, A., G. L. Keuck u. W. v. Stackelberg.
- 421 **Keup, E.** Die Deutschen Rußlands in Zahlen. — In: Archiv für innere Kolonisation. **8**, Nr. 7. 1916. S. 198—213.
- 422 **Khatchatrian, A.** Georgien. — In: Handbuch der Weltgeschichte. Hrsg. v. A. Randa. Bd. 1. Olten 1954. Sp. 883—886.
Georgische Kirche / Roman und Epos / Architektur und Skulptur / Sozialstruktur / Geschichtliches (Staatsteilungen u. Widerstandskämpfe).
- 423 **Kiesewetter, W.** Mitteilungen aus dem Tagebuche aus 16jähriger Wanderung bei ... den kriegerischen Gebirgsbewohnern des Kaukasus etc. Hrsg. v. A. v. Humboldt u. C. Ritter. Berlin 1855. 232 S. 16^o.
- 424 **Kimmerle, E.** Wie sieht es in unseren Kolonien im Kaukasus aus? — In: Monatsblatt des Verbandes studierender Kaukasusdeutscher. **2**, Heft 13/14. 1924. S. 1—6.
- 425 **Kirche, Die georgische, und die Russifikationspolitik im Kaukasus.** — In: Historisch-politische Blätter. **139**. S. 81—103.
- 426 **Klaproth, J.** Asiae polyglotta. Paris 1823. 4^o. u. Fol. (Atlas).
- 427 — Beschreibung der russischen Provinzen zwischen dem Kaspischen und Schwarzen Meere. Berlin 1814. 269 S., 1 Karte. 12^o.
Kachetien / Imeretien / Mingrelien / Gurien / Abchasien. — Massudis Beschreibung des Kaukasus (S. 182—269).



- 428 — Reise in dem Kaukasus und nach Georgien, unternommen in den Jahren 1807 und 1808 . . ., enthaltend eine vollständige Beschreibung der kaukasischen Länder und ihrer Bewohner. 3 Bde. Halle 1812—14. Mit 2 Kupfern und 3 Karten. XVI, 740; XVIII, 626 S.
Band 3 u. d. T.: Kaukasische Sprachen.
- 429 — Kaukasische Sprachen. Halle 1814. — Anhang zu: Reise in den Kaukasus und nach Georgien.
— *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 1, S. 654.
- 430 **Klde**. Der Fels. Organ der georgischen Nationalisten. Jahrgg. 1 ff. Berlin 1934 ff. 4^o. — Georgisch und deutsch.
- 431 **Kluge, Th.** Beiträge zur mingrelischen Grammatik. Stuttgart 1916. 95 S. 4^o.
- 432 — Die Schriften des Alten Testaments und ihre georgischen Übersetzungen. — In: Zeitschrift für alttestamentl. Wissenschaft. 31. S. 304 ff.
- 433 — Studien zur vergleichenden Sprachwissenschaft der kaukasischen Sprachen. 2 Bde. Berlin 1907—10.
- 434 — — Heft 6. Berlin 1934. 50 Bll.
- 435 — Über das Alter der georgischen Übersetzung des Neuen Testaments. — In: Zeitschrift für neutestamentl. Wissenschaft. 11. S. 161 ff.
- 436 — Die georgischen Übersetzungen des Neuen Testaments. — In: Ebd. 12. S. 344 ff.
- 437 — Georgisch-deutsches Wörterbuch. Lieferung 1—2: a — gragnili (alles Erschienenene). Leipzig 1919—20. 80 S.
- 438 — Die Zahlenbegriffe der Dravida, der Hamiten, der Semiten und der Kaukasier. Berlin 1941. 65 S., 5 Karten.
- 439 **Knobloch, J.** Kaukasische Sprachen und Literaturen. — In: *Frauwallner, E., H. Giebisch u. E. Heinzel*, Die Weltliteratur. 3 Bde. Wien 1951 ff.
- 440 **Koch, K.** Helenendorf und die deutschen Kolonisten. — In: Wanderungen im Oriente, 1843—44.
- 441 — Karte von dem kaukasischen Isthmus und von Armenien. Entworfen und gezeichnet nach eigenen Horizontalaufnahmen und mit Benutzung der vorhandenen Materialien. 1 : 1 000 000. 4 Bll. Berlin 1850. Mit 31 S. Text. 4^o.
Politische, ethnographische, botanische und geognostische Karte.
- 442 — Kaukasus. Landschaft und Lebensbilder. Hrsg. v. Th. Koch. 2. Ausgabe. Berlin 1882. Mit Portr.
- 443 — Die kaukasischen Länder und Armenien in Reiseschilderungen von Curzon, K. Koch, Macintosh, Spencer und Wilbraham. Leipzig 1855. 10, 335 S. — Hausbibliothek für Länder- u. Völkerkunde, 5.
Neudrucke: 1865 und 1867.
- 444 — Nachklänge orientalischer Wanderungen. Posthume Blätter. Hrsg. v. Th. Koch. Erfurt 1881. VIII, 203 S., 1 Portr.
- 445 — Reise durch Rußland nach dem kaukasischen Isthmus, 1836—38. 2 Bde. Stuttgart 1842—43. 542, 559 S. — Reisen und Länderbeschreibungen der älteren u. neuesten Zeit. Lieferung 23 u. 26.
- 446 — Wanderungen im Oriente, 1843—44. 3 Tle. Weimar 1846—47. 450; 468; 518 S.
1: Längs der Donau nach Constantinopel und nach Trebisonde. — 2: Im pontischen Gebirge und türkischen Armenien. — 3: In Grusien, am kaspischen Meere und im Kaukasus.
- 447 **Kolonien, Die deutschen**, in Georgien. — In: Der Wolgadeutsche. 2, Nr. 19. 1934.
- 448 **Kolonien, Die deutschen**, in Transkaukasien. — In: Die Südmark. 3. 1922. S. 275 ff.
- 449 — —. In: Der Auslandsdeutsche. 1932. S. 355.
- 450 **Kolonisten, Die schwäbischen**, im Kaukasus. — In: Das Deutschtum im Ausland. 1910, Dezemberheft.
König, E. — Siehe: Radde, G. u. E. König.

- 451 **König, W., u. Chr. Kupfer.** Ethnographische Bibliographie der Sowjet-Union 1945—1953. Eine erste Übersicht. — In: Deutsches Jahrbuch für Volkskunde. 1. 1955. S. 323—375, 414—440.
- 452 **Köppen, F. P.** Bibliotheca zoologica Rossica. Litteratur über die Thierwelt Gesamttrußlands bis 1885 incl. Allg. Thl. 2 Bde. (Bd. 2 in 2 Hälften). St. Petersburg 1905—08. — Alles Erschienene.
- 453 — Geographische Verbreitung der Holzgewächse des europäischen Rußland und des Kaukasus. 2 Tle. Petersburg 1888—89. Mit 5 Karten.
- 454 **Korff, E.** Weltreise-Tagebuch 1901. Bd. 11: Rußland. Magdeburg 1901. II, 265 S. Krim, Kaukasus, Transkaspien bis Samrkand.
- 455 **Krause, G.** Sowjetische Zeitschriften in wissenschaftlichen Bibliotheken der Bundesrepublik und Berlins 1945—55. Material zu einem systematischen Verzeichnis der Bestände mit Signaturen. Tübingen u. Köln 1955. 92 S. — Nachweise und Dokumente zur Osteuropaforschung.
- 456 **Krčemafik, P.** Grundzüge der Erdbebengeographie des Kaukasus. 2 Tle. Wien 1912—13. — Jahresbericht d. K. K. Staatsrealschule im XIX. Bezirk in Wien, 5—6.
- 457 **Krebs, R.** Die deutschen Kolonien von Aserbeidschan. — In: Deutsches Leben in Rußland. 4. 1926. S. 142—146.
- 458 **Krüger, C.** Durch Krim und Kaukasus. — In: Auf alten Wegen. 23.
- 459 **Kügelgen, C. v.** Die wirtschaftliche und kulturelle Lage der deutschen Kolonien Südrußlands und des Kaukasus. — In: Süddeutsche Monatshefte. 22, Heft 5. 1925. S. 50 ff.
- 460 — Von den deutschen Kolonisten Kaukasiens und Südrußlands. — In: Deutsche politische Hefte aus Großrumänien. 4. 1924. S. 7 ff.
- 461 **Kunst, Georgische.** Ihre Entwicklung vom 4.—18. Jahrh. ... Ausstellung der Deutschen Gesellschaft zum Studium Osteuropas und des Volksbildungskommissariats der S.S.R. Georgien in Berlin, Köln, Nürnberg, München, Wien. Juli—Okt. 1930. Hrsg. v. F. Schmidt-Ott und D. Kandelaki. Mit Beitr. v. G. Tschubinaschwili. Berlin 1930. 48 S., 16 Abb. u. Karte.
- Kupfer, Chr.** — Siehe: König, W. u. Chr. Kupfer.
- 462 **Kurella, A., [d. i.: B. Ziegler].** Der schöne Kaukasus. Berlin 1956. 159 S., 85 Abb. 4^o.
- 463 **L., J.** Die deutschen Kolonien in Transkaukasien. — In: Russische Revue. St. Petersburg 1886. Bd. 26.
- 464 **Lach, R.** Gesänge russischer Kriegsgefangener. Bd. 3, Abt. 1—2. Wien 1928—31. 253; 63 S., zahlr. Notenbeispiele.
3, 1: Georgische Gesänge. Text v. A. Dirr. — 3, 2: Mingrelische, abchasische, swanische und ossetische Gesänge. Transkription u. Übersetzung der Texte v. R. Bleichsteiner.
- 465 **Laduschenskij, A. M.** Zur Erforschung der Rechtsgewohnheiten der Bergvölker des Kaukasus. Berlin 1930. — In: Zeitschrift für Ethnologie. 62. S. 227—244.
- 466 **Landesen, W. v.** Reiseskizzen aus Transkaukasien. — In: Jahresbericht d. Württemberg. Vereins für Handelsgeographie u. Förderung deutscher Interessen im Auslande, Stuttgart. 17—19. 1901.
- 467 **Lane, A.** Deutsche im Kaukasus. — In: Zeitschrift für Kolonialpolitik, Kolonialrecht u. Kolonialwirtschaft. 1910.
- 468 **Langkavel, B.** Kaukasien und seine Kinder. — In: Die Natur. 42. S. 37 ff.
- 469 **Leben, Geistiges, im Kaukasus.** — In: Deutschland. 4. S. 719—729.
- 470 **Ledebour, C. F.** Flora Rossica sive enumeratio plantarum in totius imperii Rossici provinciis Europaeis, Asiaticis et Americanis huiusque observatorum. 4 voll. Stuttgartiae 1841—53.
- 471 **Leffler, E.** Die Oberrealschule in Helenendorf. — In: Die deutschen Schulen im Ausland. 16, Nr. 5/6. S. 140.
- 472 **Lehmann, C. F.** Aus Georgien. — In: Die Zeit. 1902, Nr. 41—44.

- 473 — Religionsgeschichtliches aus Kaukasien und Armenien. — In: *Archiv für Religionswissenschaft*. 3. S. 1—17.
- 474 **Lehmann-Filhés, M.** Über Brettchenweberei. Berlin 1901. 65 S., 82 Abb. 4^o.
- 475 **Lehmann-Haupt, C. F.** Armenien einst und jetzt. Reisen und Forschungen. 3 Bde. Berlin 1910—28. 4^o.
1: Vom Kaukasus zum Tigris und nach Tigranokerta.
Siehe auch: Tschawtschawadse, I.
— *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 2, S. 37.
- 476 **Leibbrandt, G.** Die Auswanderung aus Schwaben nach Rußland 1816—23. Stuttgart 1928. 212 S. — Schriften des Deutschen Ausland-Inst. Stuttgart. Reihe A, 21.
Schwäbisches Zeit- und Charakterbild.
- 477 — Das Deutschtum in der Sowjet-Union. Bibliographie. — In: *Jahresberichte für deutsche Geschichte*. 5. 1931. S. 690—696.
- 478 **Leist, A.** Georgische Dichter. Leipzig 1887. 150 S.
Übersetzungen [Auswahl] von Gedichten v. G. Orbeliani, A. Tschawtschawadse, N. Barataschwili u. a.
- 479 — — Neue, vielfach vermehrte Ausg. Dresden u. Leipzig 1900. XXXI, 173, VII S.
- 480 — Georgien. Natur, Sitten und Bewohner. Leipzig o. J. [ca. 1885]. 130 S., 9 Illustrationen.
- 481 — Georgische Sprichwörter. Gesammelt und übersetzt. — In: *Aus fremden Zungen*. 9. 1900. S. 1008.
- 482 — Das georgische Theater. — In: *Aus fremden Zungen*. 9. 1900. S. 959 f.
- 483 — Das georgische Volk. Dresden 1903. VII, 328 S., zahlr. Abb.
- 484 — Vom Deutschtum im Kaukasus. — In: *Der Auslanddeutsche*. 4. 1921. S. 194 f.
- 485 — *Walling, A.* Dem Andenken von Arthur Leist. — In: *Der Auslanddeutsche*. 10, Heft 13. 1927. S. 444 ff.
- 486 **Leproux.** Über die Haupterzlagerstätten des Kaukasus. — In: *Berg- und Hüttenmännische Zeitung*, Leipzig. 52. S. 129 ff.
- 487 **Leuchs, G.** Die erste Überschreitung des Ushba. — In: *Zeitschrift d. Deutschen u. Oesterreichischen Alpenvereins*. 1904. S. 139. — Ferner in: *Egger, C.* Die Eroberung des Kaukasus. Basel 1932. S. 117—138.
- 488 **Leuzinger, H.** Das Erdbeben von Achalkalaki in Transkaukasien. — In: *Himmel u. Erde*, Berlin. 12. 1900. S. 468—471.
- 489 **Lichtenberg.** Kaukasische Völker in Europa. — In: *Memnon*. 3. S. 211—219. Mit Abb.
- 490 **Lietzmann, H.** Das Leben des hl. Symeon Stylites. Leipzig 1908. — *Texte und Untersuchungen*, 32, 4.
- 491 **Lieven.** Neue Eisenbahnen im Kaukasus. — In: *Allgemeine Zeitung*, München. 1910, Nr. 19.
- 492 **Lindemann, K.** Autobiographische Notizen. — In: *Deutsches Leben in Rußland*. 2, Nr. 18. Berlin 1924. S. 195 ff. Mit Abb.
- 493 — *Kügelgen, C. v.* Professor Karl Lindemann. — In: *Deutsche Post aus dem Osten*. 4, Nr. 2. 1929. S. 25 ff. Mit Abb.
- 494 **Liszt, V. F. v.** Die völkerrechtliche Stellung der Republik Georgien. Berlin 1918.
- 495 **Lomtadse, T.** Legende vom Georgier. Aus dem Georgischen übersetzt v. R. Bleichsteiner. — In: *Bedi Karthlisa*. Nr. 26—27 (N. S.). 1957. S. 21—22.
- 496 **Lorenz, P.** Hundertjährige Sterblichkeitsbeobachtungen an der Bevölkerung einer deutschen Kolonie im Kaukasus. — In: *Allgem. Statist. Archiv*. 15, Halbd. 2. 1926. S. 292—306.
- 497 — Klima und Sterblichkeit. Statistische Untersuchung, ausgeführt im Auftrage des Verbandes deutscher Winzer in Aserbeidschan „Konkordia“. — In: *Zeitschrift für Geopolitik*. 2 (1925), H. 3.



- 498 **Loewe, R.** Reste der Germanen am Schwarzen Meere. Ethnologische Untersuchung. Halle 1896.
Kleinasiatische Germanen / Kaukasusgermanen / Etwaige Germanen am Kaspischen Meere / Krimgoten.
- 499 **Löwenberg, J.** Geschichte der geographischen Entdeckungsreisen. [Titel-]Ausg. 2 Tle (in 1 Bd.). Leipzig 1895. XII, 458; VIII, 418, XVIII S., 6 Karten u. Abb.
- 500 **Loewinson-Lessing, F.** Vulkane im Kaukasus. — In: Mineralogisch-petrograph. Mitteilungen. 1915.
- 501 **Lübeck, K.** Georgien und die katholische Kirche. Aachen 1918. 119 S. — Abhandlungen aus Missionskunde u. Missionsgeschichte, 6.
- 502 — Die christlichen Kirchen des Orients. Kempten 1911.
- 503 **Lucas, P.** Reisen in Kleinasien und Afrika, worin die merkwürdigsten Altertümer Griechenland, Natolien, Caramanien, Macedonien und die Barbarey beschrieben werden. Hamburg 1709. 165 S.
- 504 **Lukas, G. A.** Helenendorf, ein deutscher Vorposten in Transkaukasien. Mit Abb. — In: Alpenländische Monatshefte. 1925, Heft 3. S. 135—141.
- 505 **Lünemann, G. H.** Descriptio Caucasi gentiumque Caucasiarum, ex Strabone, comparatis scriptoribus rec. Lipsiae 1803. II, 66; 16, 104 S. 4^o.
- 506 **Luther, A.** Rußland. Eine Bibliographie. — Das deutsche Buch. 3 [: Sonderheft Rußland]. Leipzig 1925.
- 507 **Macco, A.** Die Excursion des 7. Internationalen Geologen-Congresses nach dem Kaukasus und der Krim. — In: Zeitschrift f. praktische Geologie, Berlin. 1898. S. 196—206. Mit Abb. u. 2 Karten.
- 508 **Mahlmann, H.** Karte des Kaukasus, nach den neuesten Aufnahmen des kaiserl. Russischen Generalstabes. Berlin 1842. — Wiederholt aufgelegt.
- 509 **Mai, R.** Auslandsdeutsche Quellenkunde 1924—33. Hrsg. v. E. C. Scherer. Berlin 1936. XVI, 504 S. 4^o.
- 510 **Makalathia, S.** [Résumé-Titel:] Die kolchische Didrachme. — Georgisch; mit deutschem Resumé. — In: Sakharthvelos Muzeumis Moambe. Tiflis. 7. 1933. S. 193—202.
- 511 — Einige ethnographisch-archäologische Parallelen aus Georgien. Mit 65 Abb. — In: Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien. 60. 1930. S. 361—365.
- 512 **Mannert, K.** Geographie der Griechen und Römer. Der Norden der Erde von der Weichsel bis nach China. 2. Aufl. Leipzig 1820. Mit 2 Karten.
Enthält unter anderem: Das asiatische Sarmatien und die Länder in und südlich unter dem Kaukasus.
- 513 **Märchen, Kaukasische.** [Ausgewählt und deutsch] hrsg. v. A. Dirr. Jena 1922. XI, 294 S.
- 514 **Margwelaschwili, T. v.** Der Kaukasus und der alte Orient. — In: Zeitschrift für Ethnologie. 69. 1937—38. H. 4/5, S. 141—180; 6, S. 306—365.
- 515 **Marquart, J.** Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge. Leipzig 1908.
- 516 — Skizzen zur historischen Topographie und Geschichte von Kaukasien. Das Itinerar von Artaxata nach Armastica auf der römischen Weltkarte. Wien 1928. 66 S., 3 Taf. — Studien zur armenischen Geschichte.
- 517 **Marr, N.** Der japhetische Kaukasus und das dritte ethnische Element im Bildungsprozeß der mittelländischen Kultur. Deutsch v. F. Braun. [Berlin u.] Stuttgart 1923. — Japhetische Studien, 2.
— *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 2, S. 126.
- 518 **Martynow, A. S.** Die Liquidation des Menschewismus in Georgien. Wien 1924.
- 519 **Das Martynium** des hl. Eustatius von Mzcheta. Aus dem Georgischen übers. v. Dschawachoff. Bearb. v. A. Harnack. — In: Sitzungsberichte d. Akad. d. Wiss., Berlin. 1901. S. 875—902.
- 520 **Maspero, G. [C. Ch.].** Geschichte der morgenländischen Völker im Altertum. Deutsch [nach der 2. Aufl. des Originals] v. R. Pietschmann. Mit Vorwort v. G. Ebers. Leipzig 1877. XI, 644 S., Karte.



- 521 **Massow, W. v.** Aus Krim und Kaukasus. Reiseskizzen. Leipzig 1902. VIII, 142 S., Titelbild, 37 Abb., Karte.
- 522 **Meckelein, R.** Einführung in die deutsche Sprache für Georgier nebst Chrestomathie und Wörterbuch. Berlin 1922. 211 S.
Auch zum Erlernen des Georgischen geeignet.
- 523 — Georgische grammatikalische und lexikalische Literatur. — In: Der Neue Orient. 5. 1919. S. 59—61 u. 135—137.
Nebst: Verzeichnis der georgischen Grammatiken und Wörterbücher der Preussischen Staatsbibliothek, Berlin. — 20 Titel.
- 524 — Georgisch-deutsches Wörterbuch. Berlin 1928. XXIII, 656 S. — Lehrbücher d. Seminars für orientalische Sprachen, 32.
- 525 — Deutsch-georgisches Wörterbuch. 2 Bde. Leipzig u. Berlin 1937—43. LVIII, 1366 S. — Lehrbücher d. Seminars für orientalische Sprachen zu Berlin, 37, I [u.] Sprachkundliche Lehr- u. Wörterbücher d. Deutschen Auslandswissenschaftl. Inst., 37, II.
— *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 2, S. 147.
- 526 **Medwedew, J. I.** Über die pflanzengeographischen Gebiete des Kaukasus. — Russisch u. deutsch. — In: Moniteur du Jardin botanique de Tiflis. 8. 1907. S. 1—66. Mit Karte.
- 527 **Meer, Das Schwarze**, der Kaukasus und das türkische Reich in Asien. Lithochrom. Karte. Eßlingen 1854. Fol.
- 528 **Mehnert, K.** Sovet-Union 1917—32. Systematische, mit Kommentaren versehene Bibliographie der in deutscher Sprache außerhalb der Sovet-Union veröffentlichten 1900 wichtigsten Bücher ... Königsberg 1933. XI, 186 S.
Seite 100—104: Nationalitätenproblem und Deutschtum.
- 529 **Meiners, C.** Kritisches Verzeichnis der Reisebeschreibungen und älteren geographischen Schriften, welche von Rußland handeln. — In: Vergleichung des ältern und neuern Rußlandes. Leipzig 1798. Bd. 1, S. 1—43.
- 530 **Meißner, B.** Rußland-Bibliographie. Tl. 1: Grundordnungen des Staates. 2 Folgen. Hamburg 1950. 128; 107 S. 4^o. — Veröffentlichungen d. Forschungsstelle für Völkerrecht u. ausländisches öffentliches Recht der Univ. Hamburg. Reihe C, Abt. 2, 1.
Georgische SSR: S. 75—79 (52 Titelangaben).
- 531 **Merzbacher, G.** Abichs kaukasische Briefe. — In: Petermanns geograph. Mitteilungen. 43. 1897. S. 18—23.
- 532 — Aus den Hochregionen des Kaukasus. Wanderungen, Erlebnisse, Beobachtungen. 2 Bde. Leipzig 1901. XXXVII, 957; IX, 963 S., 195 Abb., 34 Taf., 12 Panoramen (Faltnaf.), 3 Karten. 4^o.
Mit einer Karte des kaukasischen Hochgebirges vom Elbrus bis zum Passe Godiwzik (1 : 140 000) in 3 Blättern.
- 533 — Bergreisen im Kaukasus. — In: Beilage zur Allgemeinen Zeitung, München. 1895, Nr. 64 ff. u. 77 ff.
- 534 — Geologie des zentralen Kaukasus. — In: Petermanns geographische Mitteilungen. 44. 1898. S. 131—136.
- 535 — Carl von Hahns Kaukasus-Studien. — In: Ebda. 49. 1903. S. 139—143.
- 536 — Reisen im Central-Kaukasischen Hochgebirge. — In: Mitteilungen d. Deutschen u. Oesterreich. Alpen-Vereins. 18. S. 2 ff., 13 ff. u. ö.
- 537 — Reisen im Kaukasus. — In: Ausland. 66. S. 143.
— *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 2, S. 161.
— Siehe auch: Greim, G.
- 538 **Metzger, E.** Württembergische Forschungsreisende und Geographen des 19. Jahrhunderts. Stuttgart 1889. 188 S. 4^o.
S. 27—34: Auswanderungen aus Württemberg, besonders nach Kaukasien. — In Tl. 2: Biographische und litterarische Notizen.
- 539 **Meurer, J.** Zur Erforschung des Kaukasus. [Nach D. W. Freshfield.] — In: Deutsche Rundschau für Geographie u. Stat., Wien. 19. 1897. S. 464 f.
- 540 **Michailow, N.** Die Georgische SSR. — In: Neue Welt. 3, Nr. 12. 1948. S. 66—70.



541 **Miller, M.** Die nach Rußland ausgewanderten Württemberger. Eine Wegweisung zu ihrer Erfassung. — In: Der Wanderweg der Rußlanddeutschen. 1939. S. 36—41.

542 **Miller-Budnizkaja, R.** Schota Rusthaweli, der Dichter der georgischen Renaissance. — In: Internationale Literatur/Deutsche Blätter. 1938, H. 1.

543 — Schota Rusthaweli, der georgische Dante. — In: Literaturnyj sovremennik. 1937, 12.

544 **Molitor, J.** Eigenart und Bedeutung des altgeorgischen Hadischi-Tetraevangeliums. — In: Bedi Karthlisa. Nr. 30—31 (N. S., 4—5). 1958. S. 55—63.

545 — Altgeorgisches Glossar zu ausgewählten Bibeltexten. Roma 1952. XVI, 295 S. — Monumenta Biblica et Ecclesiastica, 6 (= Scripta Pont. Ist. Bibl., 88).

546 — Chanmetifragmente. Ein Beitrag zur Textgeschichte der altgeorgischen Bibelübersetzung. — In: Oriens Christianus. 41. 1957.

547 — Die altgeorgischen Chanmeti- und Haemeti-Bibelragmente. — In: Lexis. 4, H. 1. 1954. S. 79—84.

548 — Evangelienzitate in einem altgeorgischen Väterfragment. — In: Oriens Christianus. 40. 1956.

549 — Das Adish Tetraevangelium. Neu übersetzt und mit altgeorgischen Paralleltexten verglichen. — In: Oriens Christianus. 40. 1957.

550 — Monumenta Iberica antiquiora. Textus chanmeti et haemeti ex inscriptionibus, s. bibliis et patribus addito glossario. Louvain 1956. XVIII, 165 S. — Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium, 166 (= Subsidia, 10).

551 — Zur Frage der Vorlage des altgeorgischen Bibeltextes. — In: Bedi Karthlisa. Nr. 26—27 (N. S.). 1957. S. 23—27.

552 — Georgien und seine Bibel. — In: Trierer Theologische Zeitschrift. 62. 1953.

553 **Moll, O. E.** Sprichwörterbibliographie. Frankfurt/M. 1958. XVI, 630 S. Gr. 8°. Georgisch: Nr. 7124—7132. — Mingrelisch: Nr. 7133—7136. — Swanetisch: Nr. 7137—7139.

554 **Monatsblatt** des Verbandes Studierender Kaukasusdeutscher. München (und Leipzig) 1923—25.

555 **Mönche, Die georgischen**, im Athos-Kloster. — In: Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. 91. S. 525.

556 **Morier, J.** Reise durch Persien, Armenien und Kleinasien nach Constantinopel 1808—09. (Deutsch.) Weimar 1815. VI, 210 S. Mit Karte.

557 **Müller, F.** Über die sprachwissenschaftliche Stellung der kaukasischen Sprachen. — In: Orient und Occident. Bd. 2, S. 526—538.

558 — Über den Ursprung der gruzinischen Schrift. Wien 1897. [S.-A.]

559 — Zur Conjugation des georgischen Verbuns. Wien 1869. [S.-A.]
— *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 2, S. 208.

560 **Müller, K.** Emil Levier's Besteigung des Elbrus. — In: Die Natur. 44. 1895. S. 77 ff. Mit Abb.

561 **Musaeljan, H.** Die Agrarverhältnisse Transkaukasiens in ihrer geschichtlichen Entwicklung. Borna 1909. 414 S. — Diss.

562 **Muskeli, L.** Kaukasische Parallele zu einem altägyptischen Rennwagen. — In: Sakharthvelos Muzeumis Moambe. Tiflis. 8. 1935. S. 143—148.

563 **Nadel, F.** Georgische Gesänge. Leipzig 1933. 47, 35 S.
Mit einer völkerkundlichen Einführung.

564 **Nansen, F.** Durch den Kaukasus zur Wolga. Deutsch v. Th. Geiger. 2. Aufl. Leipzig 1930. 184 S., 42 Abb., 4 Karten.
Englische Ausgabe (transl. by G. C. Wheeler) 1931.

565 — Betrogenes Volk. Leipzig 1928.
Behandelt die fehlgeschlagenen Bemühungen des Völkerbundes in Georgien und Armenien.

566 **Natur- und Kulturbilder** aus den Kaukasusländern und Hocharmenien von Teilnehmern der schweizerischen naturwissenschaftlichen Studienreise 1912. Hrsg. v. M. Rikli. Zürich 1914. VIII, 317 S., 95 Abb. auf Taf., 3 Karten.



- 567 **Nawrath, A.** Im Reiche der Medea. Kaukasische Fahrten und Abenteuer. Leipzig 1924. X, 254 S., 86 Abb. auf Taf., 2 Karten.
- 568 **Nehring, W.** Anklänge an das Nibelungenlied im mingrelischen Märchen? — In: Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte. N. F., 13. S. 399 ff.
- 569 **Neisser, F.** Studien zur georgischen Wortbildung. Hrsg. v. G. Deeters. Vorwort v. R. Bleichsteiner. Wiesbaden 1953. X, 90 S. — Abhandlungen f. d. Kunde des Morgenlandes, 31, II.
- 570 **Neumann, K. F.** Strabons Quellen im elften Buche. [Tl.] 1: Kaukasien. Leipzig 1881. IV, 32 S. — Habil.-Schrift. — Vollständig in: Suppl. zu Fleckeisens Jahrbücher für klassische Philologie.
- 571 **Neumann, M.** Über die kulturellen, wirtschaftlichen und politischen Vereine der deutschen Kolonisten in der Zerstreuung. — In: Mitteilungen der Lehrerbildungsanstalt Selz. Schulblatt f. d. Schwarzmeerdeutschen. 1943, 4. S. 6 ff.
- 572 **Nikuradse, A.** Zur Frage der georgischen Baukunst im europäischen Osten im Mittelalter. — In: Bedi Karthlisa. Nr. 26—27 (N. S.). 1957. S. 28—44. Mit 2 Kartenskizzen.
- 573 — Skandinavier und Georgier auf der pontisch-baltischen Landbrücke. — In: Bedi Karthlisa. Nr. 30—31 (N. S., 4—5). 1958. S. 64—83.
— *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 2, S. 244.
Siehe auch: Sanders, A.
- 574 **Nilles, N.** Aus Iberien oder Georgien. Nova et vetera. — In: Zeitschrift f. katholische Theologie. 27. S. 652—683.
Zur Orientierung / Die neue georgische Dreireitenkongregation / Das alte Kalendarium proprium der iberischen Kirche / Der hl. Rock im georgischen Königswappen.
- 575 **Nioradse, G.** Begräbnis- und Totenkult bei den Chewsuren. Stuttgart 1931. 59 S., 33 Abb. auf Taf.
- 576 — Die Berg-Ossen und ihr Land. Anthropologisch-ethnographische Untersuchung eines kaukasischen Volkes. Berlin 1923. 42 S., 12 Taf.
- 577 — Die Nachbestattung im alten Georgien. — In: Archiv f. Anthropologie. N. F., 22, H. 1/2. 1930. S. 1—6.
- 578 **Nordheim, E. A.** Die deutschen Kolonien in Transkaukasien. — In: Der Auslandsdeutsche. 15, H. 13/14. 1932. S. 355 ff.
- Noussimbaum, L.** — Siehe: Essad-Bey.
- 579 **Oberhummer, E.** Aus den Hochregionen des Kaukasus. — In: Mitteilungen d. Deutschen u. Oesterreich. Alpenvereins. 27. 1901. S. 255 ff.
- 580 — Kaukasus. Wien 1906. 11 S. [S.-A.] — Aus: Neue Freie Presse, v. 2. 8. 1906.
- 581 Die **Oberrealschule in Helenendorf** (Aserbeidschan). — In: Die deutsche Schule im Ausland. 16, H. 5/6. 1924. S. 140 ff. u. 17, H. 6. 1925. S. 157 ff.
- 582 **Oberrealschule, Deutsche, zu Helenendorf** und der Bericht über das erste Halbjahr des Schuljahrs 1924/25. — In: Deutsches Leben in Rußland. 3, H. 11/12. S. 116 ff.
- 583 **Obst, E.** Die deutsche Kolonie Helenendorf in Aserbeidschan. — In: Erdkundliches Quellenbuch. 1927. S. 155 ff.
- 584 **Obst, H.** Gustav Raddes kaukasische Reisen im Jahre 1893. — In: Globus. 65. S. 313 f.
- 585 **Orbeliani, S. S.** Die Weisheit der Lüge. (Aus dem Georgischen v. M. v. Tseretheli.) Berlin 1931. 248 S., Titelbild. — Georgische Bibliothek, 1.
- 586 **Orient-Literatur** in Deutschland und Oesterreich 1945—50. (Hrsg. v. d. Westdeutschen Bibliothek, Marburg.) Marburg (1950). 46 S.
- 587 **Oestreich, K.** Der Kaukasus. Die morphologischen und glazialen Grundzüge des Gebirges, auf Grund von M. v. Déchys Kaukasuswerk. — In: Petermanns geographische Mitteilungen. 55. 1909. S. 40—46. Mit Karte.
- 588 — Orogaphische Skizze nach Déchy. — Ebda.



- 589 **P.** Über Veränderungen in der Benennung von Völkern des Kaukasus, *Globus*. 89. S. 132 f.
- 590 **P.** Zur Anthropologie der Georgier in Kartalinien und Kachetien. — In: *Globus*. 94. 1908. S. 335 ff.
- 591 **Pallas, P. S.** Bemerkungen auf einer Reise in die südlichen Statthalterschaften des russischen Reichs in den Jahren 1793 u. 1794. 2 Bde. Leipzig 1799—1801. 4^o.
- 592 **Parrot, G. F.** Reise zum Ararat. 2 Bde. Berlin 1834. 198 S., 4 Kupfer, 3 Lithogr., Karte.
Geologische, botanische und zoologische Nachrichten von der mit W. Fedorov, M. Behaghel, v. Adlerskron, J. Hehn und K. Schiemannt unternommenen Reise.
Siehe auch: Engelhardt, M. v., u. F. Parrot.
- 593 **Pätsch, G.** Die georgische Aoristkonstruktion. — In: *Wissenschaftl. Zeitschrift d. Humboldt-Universität, Berlin. Gesellschafts- u. sprachwiss. Reihe*. 2, H. 1. 1952—53. S. 5—13.
- 594 **Peradze, G.** Altgeorgische Literatur und ihre Probleme. — In: *Oriens Christianus*. Sect. 3, Bd. 2. 1928.
- 595 — Die altchristliche Literatur in der georgischen Überlieferung. — In: *Oriens Christianus*. 25—30 (1928—33).
- 596 — Probleme der georgischen Evangelienübersetzung. — In: *Zeitschrift d. Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*. 84. S. 94—95.
- 597 — Probleme der ältesten Kirchengeschichte Georgiens. Leipzig 1932. 19 S. [S.-A.]
- 598 — Über georgische Handschriften in Oesterreich. — In: *Wiener Zeitschrift f. d. Kunde des Morgenlandes*. 47. 1940. S. 219—232.
- 599 (**Perry u. Wartis.**) Der allerneueste Staat von Casan, Astracan, Georgien, und vieler andern, den Czaren, Sultan u. Schah, zinsbaren u. unterthanen Tartaren, Landschaften u. Provinzen, samt e. kurzen Nachricht v. d. Casp. See, d. Daria-strom (russisch-pers. Kriegs) u. d. Pers. Hof. Nürnberg 1723. 12, 398 S., mit Portr. u. zahlr. Kupfern.
Neudruck: 1724.
- 600 **Peschen, W.** Die Charaktervokale des altgeorgischen Verbuns in der Übersetzung des Matthäus und Markus und den Palimpsest-Texten. Bonn 1939. 118 S. — Diss.
- 601 **Petersen, W.** Aus Transkaukasien und Armenien. Reisebriefe. Leipzig 1885. IX, 140 S.
- 602 **Petrusliturgie, Georgische.** Lateinisch (zurückübersetzt) und mit Bemerkungen v. H. Goussen. Leipzig 1913. 4^o. [S.-A.]
- 603 **Petzholdt, A.** Der Kaukasus. Naturhistorische, sowie land- und volkswirtschaftliche Studie (ausgeführt 1863—64). 2 Bde. Leipzig 1865—68. Mit zahlr. Abb., Lithogr. und Karte.
- 604 — Zur Abwehr. Antwort auf die Kritik seines Buches über den Kaukasus. — In: *Kavkaz*. 1866.
- 605 **Pfann, H.** Aus dem Kaukasus. Erste Überschreitung des Ushba. — In: *Deutsche Alpenzeitung*. 4. 1905. S. 285—299.
- 606 — Führerlose Gipfelfahrten in den Hochalpen, dem Kaukasus, dem Tianschan und den Anden. Berlin (1941). 255 S., 16 Taf.
- 607 **Pfizenmayer, E. W.** Jagd- und Volksbilder aus dem Kaukasus. Stuttgart 1929. 299 S., 75 Abb., Taf. u. Karte.
- 608 **Philipp, W., I. Smolitsch u. F. Valjavec.** Verzeichnis des deutschsprachigen Schrifttums 1939—52 zur Geschichte Osteuropas und Südosteuropas. — In: *Forschungen zur Osteuropäischen Geschichte*. Bd. 1. Berlin u. Wiesbaden 1954. S. 251—316.
Enthält auch Literaturangaben über Georgien.
- 609 **Plaetschke, B.** [Aufsätze über das Kaukasusdeutschtum.] — In: *Der Auslandsdeutsche*. Jahrgg. 12, 13 u. 23. 1929—40.

- 610 — Grundriß der Geomorphologie des Caucasus. — In: Petermanns geographische Mitteilungen. 1917. S. 216 ff.
- 611 — Die Kaukasusländer. — In: Handbuch der geographischen Wissenschaften. [Bd. 3:] Mitteleuropa/Osteuropa. 1935. S. 435—464. 4^o.
- 612 **Poliewkow, M.** Die Geschichtswissenschaft in Georgien in den Jahren 1917—27. — In: Osteuropa. 4. 1928/29. S. 171—183.
- 613 **Ponten, J.** Der Zug nach dem Kaukasus. Stuttgart 1940. 261 S. — Volk auf dem Wege. Bd. 5.
- 614 **Portal, R., D. Djaparidzé u. M. Csecsy.** Verzeichnis des französischsprachigen Schrifttums 1939—52 zur Geschichte Osteuropas und Südosteuropas. — In: Forschungen zur osteuropäischen Geschichte. Bd. 4. Berlin u. Wiesbaden 1956. S. 219—239.
- 615 **Post, Kaukasische.** Einzige deutsche Zeitung des Kaukasus. Jahrg. 1 ff. Tiflis 1906—[22].
Wochenzeitung. Insertionsorgan für Cis- und Transkaukasien, Transkasprien, Südrußland und Persien.
- 616 **Poulett-Cameron, G.** Reiseabenteuer in Georgien, Circassien und Rußland. Deutsch v. F. Gerstäcker. 2 Bde. Dresden 1846. 4, 182; 4, 167 S.
2. Ausgabe: 2 Bde. (in 1). Dresden 1848.
- 617 **Preußen** auch im Kaukasus. (Berlin o. J.)
- 618 **Prinz, J.** Beiträge zur Biologie und Bekämpfung der Rebschädlinge. Hrsg. vom Winzerverband „Konkordia“. Tiflis 1925.
- 619 **Proskowetz, M. v.** Vom Newastrand nach Samarkand. Durch Rußland auf neuen Geleisen nach Innerasien. Hrsg. v. H. Vambéry. Wien 1889. Mit 53 Abb., 4 Karten u. zahlr. Notenbeisp.
Berührt auch Tiflis.
- 620 **Pulner, I.** Zur Volkskunde der georgischen Juden. — In: Mitteilungen der Gesellschaft für jüdische Volkskunde, Wien. 31—32. 1929. S. 60—68.
- 621 **Purtscheller, L.** Über Fels und Firn. München 1901.
- 622 **Quellen, Georgische,** zur Mongolenzeit Irans. — In: Zeitschrift d. Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. 92. S. 234 ff.
- 623 **Radde, G.** Autobiographie. Tiflis 1912. Mit Portr. — Russisch u. deutsch. — In: Museum Caucasicum. Vol. VI, S. 1—61.
- 624 — Berichte über die biologisch-geographischen Untersuchungen in den Kaukasusländern. Jahrgg. 1: Reisen im mingrelischen Hochgebirge und in seinen 3 Längenhochtälern (Rion, Tskenis-Tsqali und Ingur). Tiflis 1866. X, 225 S., 9 (teils farb.) Taf., 3 Karten. 4^o.
- 625 — Die Chew'suren und ihr Land (ein monographischer Versuch), untersucht im Sommer 1876. Cassel 1878. 8, 355 S., zahlr. Abb., 13 (teils farb.) Taf., Karte.
- 626 **Gottfried Merzbachers Kaukasus-Werk.** — In: Petermanns geographische Mitteilungen. 47. 1901. S. 156—160.
- 627 — Kurze Geschichte der Entwicklung des Kaukasischen Museums während der ersten 25 Jahre seines Bestehens, 1. 1. 1867—1. 1. 1892. Tiflis 1892. 65 S.
- 628 — Grundzüge der Pflanzenverbreitung in den Kaukasusländern von der unteren Wolga über den Manytsch-Scheider bis zur Scheitelfläche Hocharmeniens. Leipzig 1899. XII, 500 S., 13 Fig., 7 Taf., 3 Karten. — Die Vegetation der Erde. Hrsg. v. Engler u. Drude. Bd. 3.
- 629 — Sammlungen des Kaukasischen Museums, Tiflis. Bd. 2: Botanik. Tiflis 1901. Mit Portr., 21 Tab., 3 Karten.
- 630 — Über die naturwissenschaftliche Erforschung der Kaukasusländer mit besonderer Berücksichtigung der Tierwelt. — In: Schriften der Naturforschenden Gesellschaft, Danzig. N. F., 10, H. 2—3. 1901. S. 29 ff.
- 631 — Vier Vorträge über den Kaukasus. Gehalten im Winter 1873—74 in den größeren Städten Deutschlands. Gotha 1874. VI, 72 S., 2 Karten. — Petermanns geographische Mitteilungen. Erg.-H. 36.



632 — *Ornis Caucasica*. Die Vogelwelt des Kaukasus, systematisch und biologisch, geographisch beschrieben. Kassel 1884. 592 S., 25 Taf. u. Karten.

633 — *Blasius*, R. G. Radde. Lebensbild. — In: Journal für Ornithologie. 52. 1904. S. 1—49.

634 — *Hahn*, C. v. Biographie Dr. Radde's. Mit Verzeichnis seiner Publikationen. Tiflis 1912. — Russisch und deutsch. — In: Museum Caucasicum. 6, H. 2. S. 62—193.

635 — — *Gustav v. Radde*, Direktor des Kaukasischen Museums, Tiflis. — In: Beilage zur Allgemeinen Zeitung [München]. 1903.

636 — *Hantzsch*, V. *Gustav Radde*. — In: Biographisches Jahrbuch. 8. S. 39—45.

637 — *Manhold*, L. P. Radde. Ein Danziger erforscht die russische Wildnis. — In: Der deutsche Osten. 2, H. 9. 1939. S. 65—72.

638 — *Winguth*, E. *Gustav Radde*. Zum 100. Geburtstag des Forschungsreisenden am 27. 11. 1931. — In: Der Auslandsdeutsche. 14, H. 22. 1931. S. 686 ff.
— *Personalbibliographie* siehe: *Arnim*, Bd. 2, S. 374.
Siehe auch: *Obst*, H.

639 — u. *E. König*. Das Ostufer des Pontus und seine kulturelle Entwicklung im Verlaufe der letzten 30 Jahre. Vorläufiger Bericht über die Reisen im kolchischen Tieflande, Adsharien, am Ostufer des Schwarzen Meeres, am Unterlaufe des Kuban und über die Durchquerung der Hauptkette von Psebai nach Sotschi im Sommer 1893. Gotha 1894. IV, 126 S., 2 Karten. — *Petermanns geographische Mitteilungen*. Erg.-H. 112.

640 *Ramsauer*, F. Was wußten die Alten vom Kaukasus? — In: Blätter f. d. Gymnasialschulwesen, München. 38. 1902. S. 261—268.

641 *Reche*, O. Kaukasische Völker. (Anthropologie.) — In: Reallexikon für Vorgesichte. Hrsg. v. M. Ebert.

642 *Reimers*, I. Der Lehnstaat in Georgien. Leipzig 1914. 62 S. — Beiträge zur Kultur- u. Universalgeschichte, 31.

643 *Rein*, J. Von Baku nach Batum. Klima, Wälder, Theesträucher u. a. Kulturpflanzen aus den nordöstlichen Monsunländern im ehemaligen Kolchis. — In: *Gaea*. Natur u. Leben. 37. 1901. S. 80—89.

644 *Reineggs*, J. [d. i.: *Ch. R. Ehrlich*]. Allgemeine historisch-topographische Beschreibung des Kaukasus. Hrsg. v. F. E. Schröder. Nebst einer Abhandlung gegen die Vermutung, daß noch Überbleibsel der alten Gothen in der Krim und längs dem Schwarzen Meer vorhanden sein sollten, deren Sprache mit der plattdeutschen Ähnlichkeit habe, u. Biographische Skizze (d. Verf.) v. J. D. Gerstenberg. 2 Tle. Gotha (Hildesheim) u. Petersburg 1796—97. Mit 3 Kupfern u. Karte.

645 — Kurzer Auszug aus der Geschichte von Georgien. — In: Neue Nordische Beyträge zur Erd- und Völkerbeschreibung. Bd. 3. St. Petersburg und Leipzig 1782.

646 *Reinhard*, A. Beiträge zur Kenntnis der Eiszeit im Kaukasus. Leipzig 1914. 113 S., 9 Abb., 3 Taf., Karte.

647 — Die eiszeitlichen Gletscher Ossetiens. Zentraler Kaukasus. Stuttgart 1931. 76 S. — Geographische Abhandlungen. Reihe 3, 5.

648 — Zur Lage der Schneegrenze im Kaukasus. — In: Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin. 1911, S. 326—330.

649 *Reinhard*, R. Katalog der Bibliothek des Vereins für Erdkunde zu Leipzig. Leipzig 1905. IX, 531 S. — Mitteilungen d. Vereins f. Erdkunde zu Leipzig. 1903, H. 2.

650 *Reise-Beschreibung*, Merkwürdige und vollständige, der im Jahr 1817 ausgewanderten Württemberger, Badenser und Schweizer, nach Kaukasien. Aus dem Tagebuch eines dahin Gewanderten. Germanien (Ulm) 1818. X, 115 S.

651 *Resuladze*, N. Problem Kaukasus. — In: Kaukasus. Nr. 2—3. München 1951. S. 3 ff.



- 652 **Rickmers, W. Rickmer.** Der Berg Uschba im Kaukasus. — In: Deutsche Geographische Blätter, Bremen. **21.** 1898. S. 35 ff.
- 653 — Swanetische Fragmente. — In: Deutsche Geographische Blätter. **26.** S. 160—174.
Reisenotizen volkskundlichen Inhalts.
- 654 — Der Kartsch-Chal in Transkaukasien. — In: Zeitschrift des Deutschen u. Oesterreich. Alpenvereins. **31.** 1900. S. 156—178. Mit Abb. u. Karte.
- 655 — Kartsch-Chal und Svanetien im Jahre 1900. — In: Zeitschrift d. Deutschen u. Oesterreich. Alpenvereins. **34.** 1903. S. 132—147. Mit Abb., Taf.
- 656 — Unsere Kaukasusreise im Sommer 1903. — Mitteilungen des Deutschen u. Oesterreich. Alpenvereins. **30.** 1904. S. 133 ff.
- 657 — Eine Sommerfahrt in Transkaukasien. — Deutsche Geographische Blätter. **17.** S. 290—305.
- 658 — Der Schtawler (3995 m) in Swanetien. — In: Zeitschrift d. deutsch-österreich. Alpenvereins. **35.** 1904. S. 119.
- 659 — Der Uschba im Kaukasus. — In: Zeitschrift d. deutsch-österreich. Alpenvereins. **29.** 1898. S. 182—189. Mit Abb.
- 660 **Rieder, F.** Bilder aus dem Kaukasus. — In: Atlantis. 1951, S. 482.
- 661 **Rikli, M.** u. **E. Rübel.** Vegetationsbilder aus dem westlichen Kaukasus. Jena 1913. Mit 12 Taf. 4^o.
- 662 **Ritter, C. H.** Köhlers Notizen über Batum, Tschoruksu u. d. Paschilik von Trebisond. — In: Monatsberichte über die Verhandlungen d. Gesellschaft f. Erdkunde zu Berlin. N. F., **2.** 1845.
- 663 — Die Vorhalle europäischer Völkergeschichten vor Herodotus um den Kaukasus und an den Gründen des Pontus. Eine Abhandlung zur Altertumskunde. Berlin 1820. 14, 479 S.
- 664 **Robakidse, G.** Dämon und Mythos. Jena 1935.
- 665 — Die Hüter des Grals. Roman. Jena 1937. 252 S.
- 666 — Megi, ein georgisches Mädchen. Roman. (Deutsch v. R. Tschackert u. R. Meckelein, M. Garduhn u. E. Witzel.) Tübingen 1932. 237 S.
- 667 — Kaukasische Novellen. 1932.
- 668 — Der Ruf der Göttin. Roman. Jena 1934.
- 669 — Das Schlangenhemd. Roman des georgischen Volkes. Hrsg. v. St. Zweig. Jena 1928. III, 323 S.
- 670 — Die gemordete Seele. Roman. Jena 1933.
Siehe auch: Wesendonk, O. G. v.
- 671 **Rohrbach, P.** Im vorderen Asien. Politische und andere Fahrten. Berlin 1901. 142 S., Karte.
- 672 — Vom Kaukasus zum Mittelmeer. Eine Hochzeits- und Studienreise durch Armenien. Leipzig 1903. VIII, 224 S., 42 Abb.
- 673 — Russische Weltmacht in Mittel- und Westasien. Leipzig 1904. XI, 176 S. — Monographien zur Weltpolitik, 1.
Kapitel 5: Kaukasusgebiet.
- 674 — Aus Turan und Armenien. [Tl.] 4. — In: Preussische Jahrbücher. **90** (1897). — *Personalbibliographie* siehe: Kürschners Deutscher Literatur-Kalender. Jahrg. 50 (1943). Sp. 911.
- 675 **Rommel, Chr.** Die Völker des Caucasus. Nebst Anhang zur Geschichte des Kaukasus. Weimar 1808. 102 S., 4 farb. Taf., Karte. — Archiv für Ethnographie u. Linguistik.
Georgier, Imeretier, Gurier, Mingrelier, Suanen, Abassen, Osseten etc.
- 676 **Rosen, G.** Ossetische Sprachlehre nebst einer Abhandlung über das Mingrelische, Suanische und Abchasische. Lemgo u. Detmold 1846.
- 677 — Über die Sprache der Lazen. Lemgo 1844. 4^o.



- 678 **Rosen, H. v.** Schweizer im Kaukasus. — Sonntagsblatt d. Basler Nachrichten. 8, Nr. 32 v. 10. 8. 1913.
- 679 **Rösler, E.** Bericht über die für die Kaiserl. Russ. archäologische Commission im Jahre 1899—1901 unternommenen archäologischen Forschungen und Ausgrabungen. — In: Zeitschrift für Ethnologie. 33, S. 78—150; 34, S. 137—191 u. 221—245; 37, S. 114—151. Mit Abb.
- 680 — Archäologische Forschungen und Ausgrabungen in Transkaukasien 1900. — In: Verhandlungen d. Berliner Gesellschaft f. Anthropologie, Ethnologie u. Urgeschichte. 1902, S. 221—245. Mit Abb.
- 681 **Roß, C.** Der Weg nach Osten. Reise durch Rußland, Ukraine, Transkaukasien, Persien, Buchara und Turkestan. Leipzig 1924. 320 S., 50 Abb., Karte.
- 682 **Roßmähler, F. A.** Klima und Vegetationsverhältnisse Kaukasiens. — In: Die Natur. 48. 1899. S. 459 ff.
- 683 — Naturschilderungen aus dem südlichen Kaukasus. — In: Naturwiss. Wochenschrift, Jena. N. F., 3. 1904. S. 246 ff.
- 684 — Völkerkundliche Skizzen aus dem Gebiete der Wolga und des Kaukasus. (Tl.) 2: Kaukasus. — In: Deutsche Rundschau f. Geographie u. Stat., Wien. 26. 1904. S. 255—264 u. 315 ff.
- 685 — Die naturgeschichtlichen Verhältnisse Kaukasiens. — In: Prometheus. 19. 1908. S. 529—533 u. 545—549.
- 686 — Zoologische und mineralogische Verhältnisse Kaukasiens. — In: Die Natur. 49, S. 265 ff.
- 687 — Die Volksstämme Kaukasiens. — In: Die Natur. 50. 1901. S. 220 ff.
- Rübel, E.** — Siehe: Rikli, M. u. E. Rübel.
- Rubel, H.** — Siehe: Teich, G. u. H. Rubel.
- Ruben-Wolf, M.** — Siehe: Wolf, L. u. M. Ruben-Wolf.
- 688 **Rubruk.** — Der Bericht des Franziskaners Wilhelm v. Rubruk über seine Reise in das Innere Asiens in den Jahren 1253—1255. Erste vollständige Übersetzung aus dem Lateinischen, hrsg. u. bearb. v. H. Herbst. Leipzig 1925.
- 689 **Rucker, J.** Ephesinische Konzilakten in armenisch-georgischer Überlieferung. München 1930. 112 S.
- 690 **Rusthawi, Schota.** Der Mann im Tigerfelle. Deutsch v. A. Leist. Dresden (1890).
- 691 — Der Recke im Tigerfell [Wephhis tqaosani, deutsch]. Altgeorgisches Poem. Deutsche Nachdichtung v. Hugo Huppert. Hrsg. v. der Gesellschaft für kulturelle Verbindung der Georg. SSR mit dem Ausland. Berlin 1955. 318 S., 12 Ill. nach S. Kobuladse.
- 692 **Rzehak, J.** Die grusinische Militärstraße. Brünn 1905. 8 S. — [Progr.]
- 693 **Sadathieraschwili, B.** Deutsche Kulturträger am Hofe der georgischen Könige. — In: Der Auslandsdeutsche. 14, H. 24. 1931. S. 742 ff.
- 694 [Saghirisdse, Arsen.] Das Leben des Königs der Könige Dawith (Dawith II, 1089—1125). Text wiederhergestellt u. übersetzt v. M. v. Tseretheli. — In: Bedi Karthlisa. Nr. 26—27 (N. S.). 1957. S. 45—73.
- 695 **Sanders, A., [d. i.: A. Nikuradse].** Kaukasien, Nordkaukasien, Aserbeidschan, Armenien, Georgien. Geschichtlicher Umriß. (2. Aufl.) München (1944). 349 S., 73 Abb., 17 Karten.
Erste Auflage: 1942.
- 696 — Osteuropa in kontinentaleuropäischer Schau. Tl. 1: Osteuropa bis zum Mongoleneinbruch. München (1942). 239 S., 24 Karten.
2. Aufl.: 1943.
- 697 **Sarre, F.** Transkaukasien, Persien, Mesopotamien, Transkaspien. Land und Leute. [Fotos von einer 1897—98 unternommenen Reise.] Berlin 1899. 85 Taf., Übersichtskarte. Quer-4°.
- 698 **Salia, K. XI.** Internationaler Byzantinisten-Kongreß. — In: Bedi Karthlisa. N. 30—31 (N. S.) 1958. S. 14.



699 **Sattler, P. u. G. v. Selle.** Bibliographie zur Geschichte der Schrift bis in das Jahr 1930. Linz 1935. XX, 234 S. — Archiv für Bibliographie, Beih. 17.

700 **Satunin, K. A.** Die Tierwelt des Kaukasus. — In: *C. v. Hahn.* Aus dem Kaukasus. Bd. 4 [Siehe Nr. 289].

701 **Schanidze, A.** Georgische Grazer Handschriften. (Tl.) 1: Chanmeti-Lektionar. — In: *Bulletin de l'Université de Tiflis.* 9 (1929). S. 313—342.

702 **Schiefner, A.** Versuch über die Thusch-Sprache oder die khistische Mundart in Thuschetien. St. Petersburg 1856. 160 S. 4^o. — Akad.-Schr. — *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 2, S. 495.

703 **Schiller, F. P.** Literatur zur Geschichte und Volkskunde der deutschen Kolonien in der Sowjet-Union für die Jahre 1764—1926. Pokrowsk 1927. 64 S.

704 **Schiltberger, J.** Reisen in Europa, Asia und Afrika 1394—1427. Hrsg. v. K. F. Neumann. Mit Zusätzen von Fallmerayer u. Hammer-Purgstall. München 1859. XVI, 166 S.

705 — Reisebuch. Nach der Nürnberger Handschrift hrsg. v. V. Langmantel. Tübingen 1885. V, 200 S. Gr. 8^o. — Bibliothek des Literarischen Vereins in Stuttgart, 172.

706 — **Grässel, R.** Hans Schiltbergers Reise in die Heidenschaft. Was ein bayerischer Edelmann von 1394 bis 1427 als Gefangener der Türken und Mongolen in Kleinasien ... und dem Kaukasus erlebte. Der alten Chronik nacherzählt. Hamburg o. J. [ca. 1948]. 138 S., 14 Taf., 1 Karte.

707 **Schirmunski, V.** Die schwäbischen Mundarten in Transkaukasien und Süd-ukraine. Mit Karte. — In: *Teuthonista.* 5, H. 1—3. 1928—29.

708 **Die Schlammvulkane des Kaukasus und der Krim.** — In: *Gaea.* 44. 1908. S. 346 ff.

709 **Schleuning, J.** Das Deutschtum in den Städten Rußlands. — In: *Deutsche im Ausland.* Breslau 1926.

710 — Die Kaukasusdeutschen. — In: *Deutsche im Ausland.* Breslau 1926.

711 **v. Schlothheim.** Vier Monate in Grusien. Hermannsburg 1869.

712 **Schlözer, A. L.** Geschichte von Georgien. — In: *Neu Hannover Magazin.* Jahrgg. 13: 1803 (Hannover 1804). Sp. 322.

713 **Schmidt, Frdr.** Georgien oder ... Riga u. Leipzig 1804.

714 **Schmidt, G.** Über Aufgaben und Methoden der Kaukasologie. Hrsg. v. P. Aalto. — In: *Studia Orientalia,* ed. Soc. Orientalis Fennica, Helsinki. 17, Nr. 4. 1952. 16 S.

715 **Schmidt, W.** Sprachfamilien und Sprachenkreise der Erde. Mit Atlas. Heidelberg 1926. 8^o u. Fol. — Ethnologische Bibliothek, 5.

716 **Schmidtke, F.** Die Japhetiten der biblischen Völkertafel. Breslau 1926.

717 **Schneider, O.** Naturwissenschaftliche Beiträge zur Kenntnis der Kaukasusländer. Dresden 1878. 160 S., 5 Tab.

718 — Vorläufiger Bericht über im Laufe des Sommers 1875 in Transkaukasien ausgeführte Reisen. Dresden 1876. 27 S. [S.-A.] — Aus: *Sitzungsbericht d. Naturwissenschaftl. Gesellschaft „Isis“ zu Dresden.* H. 1 u. 2.

719 **Schneider, W.** Deutsche Siedlung im Südkaukasus. Das Ergebnis einer hundertjährigen Schwabenarbeit. — In: *Deutsche Arbeit.* 39 H. 1. 1939. S. 17—20.

720 **[Scholtz.]** Wanderungen im Kaukasus. (Vortragsbericht.) — In: *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde.* 1908, S. 66 f.

721 **Der Schreckenstag von Katharinenfeld.** Basel 1866. IV, 96 S.

722 — Schicksale der deutschen Siedler in Transkaukasien. Berlin 1934. 36 S., Karte. — Grenzland-Reihe.

723 **Schrenk, M. Frdr.** Geschichte der deutschen Kolonien in Transkaukasien. Zum Gedächtnis des 50jährigen Bestehens derselben bearbeitet. Tiflis 1869. IV, 197 S.

724 **Schuchardt, H.** Georgisch $\varphi, \xi = ts', t\acute{s}'$. — In: *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes.* 16. S. 420 ff.

725 — *Kharthwelische Sprachwissenschaft.* (Wien 1887.) 14 S. [S.-A.]

- 726 — Über das Georgische. Wien 1895. 14 S. 4^o.
- 727 — Über den passiven Charakter des Transitivs in den kaukasischen Sprachen. Wien 1895. 91 S. — Sitzungsberichte d. Akad. d. Wiss., Wien. Philos.-histor. Kl., 133, I.
- 728 — Zur Geographie und Statistik der kharthwelischen (südkaukasischen) Sprachen. — In: Petermanns geographische Mitteilungen. 43. 1897. S. 49—59, 80—86, 119—127. Mit Karte.
— *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 2, S. 525.
- 729 **Schultz, A.** Die kaukasischen Völker. — Volk und Rasse. 18, H. 4—5. 1943.
- 730 **Schultze, K.** Das Martyrium des hl. Abo von Tiflis. Leipzig 1905. 41 S.
— Texte u. Untersuchungen zur Geschichte d. altchristlichen Literatur. N. F., 13, H. 4.
- 731 **Schulze, A.** Die erste Besteigung des Ushba [Ushba-Südgipfel]. — In: Zeitschrift d. Deutschen u. Oesterreichischen Alpenvereins. 1904. S. 136.
Ferner in: *egger, C.* Die Eroberung des Kaukasus. Basel 1932. S. 113—117.
- 732 **Schuster.** Schwäbische Auswanderung in den Kaukasus 1817. — In: Besondere Beilage d. Staatsanzeigers für Württemberg. 1931, S. 62—69.
- 733 **Schütz, P.** Zwischen Nil und Kaukasus. Ein Reisebericht zur religionspolitischen Lage im Orient. München 1930.
- 734 **Schwalbe, B.** Über die Gletscher des Kaukasus und über den temporären Rückgang der Gletscher überhaupt. München 1879. 23 S. [S.-A.] — Aus: Zeitschrift d. Deutschen u. Oesterreich. Alpenvereins. 10. 1879.
- 735 **Schwarzgruber, R.** Bergfahrten in den Kaukasus. — In: Atlantis. 1937, S. 20.
- 736 **Schweigger, S.** Ein neue Reyssbeschreibung auss Teutschland nach Constantinopel und Jerusalem. Nuremberg 1608. Mit zahlr. Abb. 4^o.
Neudrucke 1613, 1639 und 1664; gekürzte Ausgabe 1665.
- 737 **Schweinitz, H. H. v.** Helenendorf, eine deutsche Kolonie im Kaukasus. Berlin 1910. X, 113 S., 2 Karten u. Taf.
Mit Auswanderungsliste der Kolonisten und Verzeichnis ihrer Heimatorte.
- 738 **Seidlitz, N. v.** Die Feier des Neujahrs bei den Grusiniern. — In: Globus. 59. S. 172 ff.
- 739 — Gemeinde- und Familienleben der Chewssuren. — In: Ausland. 64. S. 317 ff. u. 334 ff.
- 740 — Transkaukasische Skizzen. (Augsburg 1856.) 4^o.
- 741 — Grusinische Sprichwörter. Nach den Aufzeichnungen des Fürsten Dshawachow und Herrn Sielinski ... — In: Das Ausland. 62, Nr. 13. 1889.
Selle, G. v. — Siehe: Sattler, P., u. G. v. Selle.
- 742 **Selmer, E.** Georgische Experimentalstudien. Oslo 1935. 56 S. — Avh. utg. Norske Vidensk.-Akad.
- 743 **Siemens, W. v.** Kaukasusreisen. (Auszug.) Hrsg. v. K. Fleischhack. Zeulenroda (1942). 62 S.
Aus: Mein Leben.
- 744 **Smolitsch, J., u. M. Bernath.** Verzeichnis des sowjetrussischen Schrifttums 1939—52 zur Geschichte Osteuropas und Südosteuropas. — In: Forschungen zur osteuropäischen Geschichte. Bd. 3. Berlin u. Wiesbaden 1956. S. 99—281.
Siehe auch: Philipp, W., I. Smolitsch u. F. Valjavec.
- 745 **Soldatenwörterbuch.** Georgisch / Germanul-kartuli lekssikoni žarisskacebissatviss. Berlin 1943. VII, 219 S.
- 746 **Sprichwörter und Redensarten, Kaukasische.** Aus dem Tiflis Wandkalender für 1907 übersetzt v. N. v. Seidlitz. — In: Globus. 92. S. 143 ff.
- 747 **Spuler, B.** Die orthodoxen Kirchen. — In: Internationale kirchliche Zeitschrift. 38—43. 1947—52.
Stackelberg, W. v. — Siehe: Grade, A., G. L. Keuck u. W. v. Stackelberg.
- 748 **Stahl.** Kaukasien. Berlin 1942.
- 749 **Stahl, A. F. v.** Geologie der Erdölfelder des Kaukasus. — In: Zeitschrift [f.] Petroleum, Berlin. 1921, Heft 19—23; 26 u. 29—30.

- 750 — Kaukasus. Mit einem Beitrag v. W. Staub. Heidelberg 1923. 80 S., 10 Kartenskizzen. — Handbuch d. regionalen Geologie. V, 5.
- 751 **Stammati, C. v.** Kaukasien und seine Völker. — In: Wir und die Welt. 4, H. 9. 1942. S. 324—335.
- 752 **Staritzki, I. P.** Mitteilungen über die Katastervermessungen in Transkaukasien.— In: Petermanns geographische Mitteilungen. 1864.
- 753 **Stegenšek, A.** Marrs Arbeiten zur armenisch-georgischen Philologie. — In: Oriens Christianus. 1, S. 373—378.
- 754 **Stern, B.** Vom Kaukasus zum Hindukusch. Reisemomente. Berlin 1893. 222 S., 12 Taf. 33 Abb. u. kaukasische Marschrouten. Batum, Tiflis, Kutais, Mzchet u. a. — Im Anhang: Kaukasusführer.
- 755 — Zwischen Kaspi und Pontus. Kaukasische Skizzen. Breslau 1897. 258 S., zahlr. Abb.
- 756 **Strabon.** Geographica. Rec. G. Kramer. III vol. Berolini 1844—55.
- 757 — Erdbeschreibung in 17 Büchern. Deutsch v. Chr. G. Groskurd. 4 Tle. Berlin u. Stettin 1831—34.
- 758 **Strotha, M. K. v.** Die Völker des Kaukasus und seiner Vorländer als kartographische Aufgabe. — In: Deutschtum im Ausland. 25, H. 11/12. 1942. S. 219—223.
- 759 **Stuck, G. H.** Verzeichnis von ältern und neuern Land- und Reisebeschreibungen. Hrsg. v. I. E. Fabri u. H. Ch. Weber. 2 Tle. u. Nachtrag zu Tl. 1. Halle 1784—87.
- 760 **Stuckenberg, J. Ch.** Versuch eines Quellen-Anzeigers alter und neuer Zeit für das Studium der Geographie, Topographie, Ethnographie und Statistik des russischen Reiches. 3 vol. St. Petersburg 1849—52.
- 761 **Stumpp, K.** Ostwanderung. Akten über die Auswanderung der Württemberger nach Rußland 1816—22. Leipzig 1941. XIX, 269 S., Karte. — Sammlung Georg Leibbrandt, 2.
- 762 — Das Schrifttum über das Deutschtum in Rußland. Bibliographie. Stuttgart 1958. 65 S., 4 Abb.
[Abt.] D: Kaukasus. — Umfangreich, jedoch nicht vollständig.
- 763 **Sziharulidze, X.** Grusinische volkliche Begräbnisdichtung. — In: Ethnographie. Vol. 68. Budapest 1957.
- 764 **Tabidze, G.** Pflirsichblüten. (Gedicht.) Aus dem Georgischen v. R. Bleichsteiner. — In: Bedi Karthlisa. Nr. 30—31 (N. S. 4—5). 1958. S. 87.
- 765 **Tamborra, A.** Verzeichnis des italienisch-sprachigen Schrifttums 1939—52 zur Geschichte Osteuropas und Südosteuropas. — In: Forschungen zur osteuropäischen Geschichte. Bd. 4. Berlin u. Wiesbaden 1956. S. 240 ff.
- 766 **Tarnischvili, M.** Die Anfänge der schriftstellerischen Tätigkeit des hl. Euthymius und der Aufstand von Bardas Skleros. — In: Oriens Christianus. 38. 1954. S. 113—124.
- 767 — Aus georgischem Mönchsleben. 1940.
- 768 — Das Christentum in Georgien. — In: Der christliche Orient in Vergangenheit u. Gegenwart. 1, H. 1—2. 1936.
- 769 — Die geistliche Dichtung Georgiens und ihr Verhältnis zur byzantinischen. — In: Oriens Christianus. 41. 1957.
- 770 — Die Entstehung und Entwicklung der kirchlichen Autokephalie Georgiens. — In: Kyrios. Vierteljahresschrift für Kirchen- u. Geistesgeschichte Osteuropas. 5. 1940—41. S. 177—193.
- 771 — Eine neue georgische Jakobsliturgie. — In: Ephemerides liturgicae. 62. 1948. S. 49—82.
- 772 — Die Legende der hl. Nino und die Geschichte des georgischen Nationalbewußtseins. — In: Byzantinische Zeitschrift. 40. 1940. S. 48—75.
- 773 — Zwei georgische Lektionarfragmente. — In: Kyrios. 6. 1942. S. 1—28.



774 — Die *Missa praesantificatorum* und ihre Feier am Karfreitag. Nach georgischen Quellen. — In: *Archiv für Liturgiewissenschaft*. 2. 1952. S. 75—80.

775 — Die hl. Nino. Bekehrerin von Georgien. — In: *Analecta Ordinis S. Basilii Magni*. 1. 1953. S. 572—581.

776 — Kurzer Überblick über den Stand der georgischen Literaturforschung. — In: *Oriens Christianus*. 37. 1953. S. 89—99.

777 — Die georgische Übersetzung der Liturgie des hl. Johannes Chrysostomus. — In: *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft*. 14. 1938. S. 79—94.

778 — Die *Una Sancta* vor der Trennung. — In: *Der christliche Osten. Geist u. Gestalt*. Regensburg 1938—39. S. 275 ff.

779 — Das Verhältnis von Kirche und Staat im Königreich Georgien. — In: *Oriens Christianus*. 39. 1955. S. 79—92.

780 — u. **J. Assfalg**. Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur. Auf Grund des ersten Bandes der georgischen Literaturgeschichte von K. Kekelidze bearbeitet. Città de Vaticano 1955. XVII, 521 S. — *Studi e testi*, 185.

781 **Tavernier, J. B.** Vierzig-jährige Reise-Beschreibung, worinnen dessen durch Türkei, Persien, Indien und noch mehr andere Oerter ... sechsmalige Länder-Reise ... ausführlichst verzeichnet. Teutsch v. J. Menudier. Nürnberg 1681. Fol.

782 **Teich, G.**, u. **H. Rubel**. Völker, Volksgruppen und Volksstämme auf dem ehemaligen Gebiet der UdSSR. 2. Aufl. Leipzig 1942.

783 **Der Terror** gegen die sozialistischen Parteien in Rußland und Georgien. Berlin 1925. 138 S.

784 **Thalheim, K. C.** Bibliographie des Wanderungswesens. — In: *Archiv für Wanderungswesen*. Jahrgg. 1 ff. Leipzig 1928 ff.

785 **Thielmann, M. v.** Streifzüge im Kaukasus, in Persien und in der asiatischen Türkei. Leipzig 1875. VIII, 493 S., zahlr. Abb., 5 Taf., Karte.
Poti / Poti bis Borshom / Borshom bis Tiflis / Tiflis bis Petrowsk.

786 **Thümmel, A. R.** Bunte Bilder aus dem Kaukasus, enthaltend Schilderungen des Landes und seiner Bewohner, ihres öffentlichen und häuslichen Lebens, ihres Verkehrs und ihrer Kriegführung mit den Russen etc. 2 Bde. Nürnberg 1854—55. 223, 279 S. 16^o.

787 **Tomaschek, H.** Swjätgar-Tau, 4109 m. — In: *Zeitschrift d. Deutschen u. Oesterreichischen Alpenvereins*. 1930. S. 74.
Ferner in: *Egger, C.* Die Eroberung des Kaukasus. Basel 1932. S. 156—158.

788 **Töpfer, H.** Durch Transkaukasien. — In: *Die Grenzboten*. 65, H. 3. 1906. S. 512—520 u. 613—618.

789 — Die Kaukasusquerbahn. — In: *Petermanns geographische Mitteilungen*. 56, H. 1. 1910. S. 350 ff.

790 — Das Problem der Kaukasus-Querbahn. — In: *Geographische Zeitschrift*. 14. 1908. S. 461 ff.

791 — Tiflis. — In: *Die Grenzboten*. 65, H. 4. 1906. S. 150—156.

792 **Treimer, K.** Sprachtabu im Mingrelischen. — In: *Lexis*. 4, H. 1. 1954. S. 85 ff.

793 **Treu, M.** Athanasios Chatzikes. — In: *Byzantinische Zeitschrift*. 18. S. 481—489.
Der erste für 1308 nachweisbare Chatzikes war einer der megistānes Iberiens.

794 **Trotzki, L.** Zwischen Imperialismus und Revolution. Die Grundfragen der Revolution an dem Einzelbeispiel Georgiens. Hamburg (Kommunistische Internationale) 1922. 153 S. — *Bibliothek der Kommunistischen Internationale*, 31.

795 **Tschawtschawadse, I.** — *Lehmann-Haupt, C. F.* Bei Iljya Tschawtschawadse. — In: *Vossische Zeitung*. 1907, Nr. 481 (13. 10.): *Sonntagsbeilage* Nr. 41.
Ferner: *Mitteilungen über Tschawtschawadse* in: „*Die Zeit*“, hrsg. v. F. Naumann. 1902, Nr. 41—44.



- 796 **Tschenkéli, K.** Einführung in die georgische Sprache. 2 Bde. Zürich 1958. LXIV, 628; X, 614 S. Gr. 8^o.
 1: Theoretischer Teil. — 2: Praktischer Teil (Übungen zu den Lektionen und Chrestomathie). — Die dem theoretischen Teil vorangestellte Einleitung gibt unter anderem einen Überblick über Land und Leute, die Geschichte Georgiens und die sprachwissenschaftliche Problemstellung. — Siehe Besprechung von E. Zyhlarz in: *Anthropos*. 54, 1—2. 1959. S. 275—277.
- 797 **Tschonkadse, D.** Die Burg der Surami. Roman. Deutsch v. R. Bleichsteiner. Wien 1947. 93 S. — Frühere Ausgabe: Wien 1940.
- 798 **Tschotschia, S.** Agrarverfassung und Landwirtschaft in Georgien. Leipzig 1927.
- 799 **Tschubinaschwili, G.** Georgische Baukunst. [Bd. 2:] Die Kirche in Zromi und ihr Mosaik. Tiflis 1934. XII, 132 S., 66 Taf.
- 800 — Ein Elfenbeintriptychon aus Ratscha. — Mit georgischem Resumé. — In: *Sakharthvelos Muzeumis Moambe*. 8. 1935. S. 159—224. Mit 12 Taf.
- 801 — Der georgische Hausbau. Heft 1—4. Tiflis 1926—27. Mit 27 Taf. 8^o u. 4^o. — Georgisch und deutsch.
- 802 — Die christliche Kunst im Kaukasus und ihr Verhältnis zur allgemeinen Kunstgeschichte. Leipzig 1922. 21 S. [S.-A.]
- 803 — Untersuchungen zur Geschichte der georgischen Baukunst. Bd. 1. Tiflis 1921—29.
 Siehe auch: Čubinašvili, G.
- Tseretheli, D.** — Siehe: Zereteli, D.
- 804 **Tseretheli, M. v.** Die neuen chaldischen Inschriften König Sardurs von Urartu. Heidelberg 1928. — Sitzungsberichte d. Akademie d. Wiss. Philos.-histor. Kl. 1927/28, 5.
- 805 — Rassen- und Kulturprobleme des Kaukasus. Berlin (1916). 32 S. — Veröffentlichungen der deutsch-georgischen Gesellschaft, 1.
- 806 — Die Rechte Georgiens. Berlin 1917. IV, 92 S.
- 807 — Eine kleine Bemerkung zur Frage der Vorfahren der Georgier. — In: *Bedi Karthlisa*. Nr. 23 (N. S.). 1957. S. 42 f.
- 808 — Berdseni. — In: *Bedi Karthlisa*. Nr. 30—31 (N. S., 4—5). 1958. S. 83—86.
 Siehe auch: Cereteli, M. v.
- 809 **Türrian, K.** Eine Woche in Tiflis. — In: *Hantess*. 4.
- 810 **Tzetzes** über Iberier, Abasken und Alanen. — In: *Zeitschrift d. Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*. 93. S. 47 ff.
- 811 **Übersichtskarte** der russischen Provinzen nördlich und südlich vom Kaukasus. München 1837. Gr. Fol.
 Mehrere Auflagen.
- 812 **Ulrici.** Deutsche Kolonien in Kaukasien. — In: *Jahresberichte des Vereins für Erdkunde*, Cassel. 9—10.
- 813 **Vadakur, S.** Kleine Einführung in die deutsche Sprache für Georgier (zum Selbstunterricht). Berlin 1917. 16 S.
- 814 **Valentin, J.** Bericht über meine Reise nach Tiflis und die Teilnahme an der Raddeschen Expedition in den Karabagh-Gau. — In: *Berichte der Senckenberg. Gesellschaft*. 1891. S. 159—239. Mit Abb., Taf. u. Karte.
- 815 — Bilder aus dem Kaukasus. — In: *Jahres-Berichte d. Frankfurter Vereins für Geographie u. Statistik*. 55/56. S. 155 ff.
- 816 **Vater, J. S.** Literatur der Grammatiken, Lexika und Wörtersammlungen aller Sprachen der Erde. 2. Aufl. v. B. Jülg. Berlin 1847. XII, 592 S.
 Erste Aufl. 1815.
- 817 — Grusinische oder georgische Sprachlehre nach Maggio, Ghai und Firalow. — In: *Id., Vergleichstabellen der europäischen Stammsprachen und süd-, westasiatischer*. Halle 1832. S. 183—219.



- 818 **Verb, Das finite**, im ältesten Georgisch. — In: Zeitschrift d. Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. **92**. S. 33 ff.
- 819 **Verkehrs- und Reiseverhältnisse** im Kaukasus. (Nach G. Merzbacher.) — In: Archiv für Post und Telegraphie, Berlin. **30**. 1902. S. 49—59.
- 820 **Verzeichnis** der Bücherei des Deutschen Vorderasien (und Balkan)-Instituts [Leipzig]. 2 Tle. Halle 1917—18. — In: Beiträge zur Kenntnis des Orients. Hrg. v. H. Grothe. Bd. 14, S. 183—264 u. Bd. 15, S. 121—174.
In Teil 1: Zis- und Transkaukasien.
- 821 **Verzeichnis** der deutschen Siedlungen in der UdSSR. — Freie Flur. Pokrowsk 1926. S. 79—126. 4^o.
- 822 **Verzeichnis, Tübinger**, ausländischer Zeitschriften. Bestände der Jahre 1939—52 aus 54 wissenschaftlichen Bibliotheken in Tübingen. Bearb. v. A. Titze. Stand: 1. 4. 1952. Tübingen 1952. 147 Bl. 4^o.
Neue Ausg.: Tübingen 1957. 530 S. 4^o. — Stand: 1. 4. 1957.
- 823 **Vetter, F. Ch. W.** Meine Reise nach Grusinien im Jahre 1827. St. Petersburg u. Leipzig 1829. 144 S. 12^o.
- 824 **Virchow, R.** Das Gräberfeld von Koban, im Lande der Osseten, Kaukasus. Vergleichend-archäologische Studie. (Nebst Atlas.) Berlin 1883. II, 158 S., zahlr. Abb., 11 Taf. 4^o u. Fol.
- 825 — Kaukasische Prähistorie. — In: Zeitschrift f. Ethnologie, Berlin. **1881**.
- 826 — Raub von Antiquitäten in Transkaukasien. — Ebd. Vol. 32, S. 300 ff.
- 827 — Über kaukasische Alterthümer. — In: Correspondenzblatt d. Deutschen Gesellschaft f. Anthropologie. **21**. S. 112—117.
- 828 — Über die kulturgeschichtliche Stellung des Kaukasus unter besonderer Berücksichtigung der ornamentierten Bronzegürtel aus transkaukasischen Gräbern. Berlin 1895. 66 S., 4 Taf. 4^o. [S.-A.]
— *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 2, S. 724.
- 829 (**Vöhringer, R.**) Aus dem Kaukasus. Niederschrift ... über die Lage der deutschen Kolonien in Transkaukasien nach der stattgefundenen Kollektivierung. — In: Nation und Staat. **3**, H. 8. 1930. S. 527 ff.
- 830 — Kollektivierung der deutschen Kolonien Transkaukasiens. — In: Ostland. **5**, H. 5. Hermannstadt 1930. S. 149 ff.
- 831 **Völkerbundeingabe, Kaukasische**. — In: Nation u. Staat. **10**, H. 1. 1936. S. 65 ff.
- 832 **Völkerkarte** des Kaukasus und seiner Vorläufer. Stuttgart 1941.
- 833 **Völkerkarte** des Kaukasus. [Bearb.: Wien 1942.] 1 : 1 000 000.
- 834 **Wagner, M.** Der Kaukasus und das Land der Kosaken 1843—46. 2. [Titel-] Ausgabe. 2 Bde. Leipzig (1850) 1848. XII, 242; 223 S.
- 835 — Die deutschen Kolonien jenseits des Kaukasus. — In: Der deutsche Auswanderer. Darmstadt. **4**, Nr. 37—47. 1850. 4^o.
- 836 — Reise nach dem Ararat und dem Hochland Armenien. [Nebst:] Beiträge zur Naturgeschichte des Hochlandes Armenien. Stuttgart 1848. 381 S. — Reisen und Länderbeschreibungen d. älteren u. neuesten Zeit. Liefg. 35.
- 837 — Reise nach Kolchis und nach den deutschen Kolonien jenseits des Kaukasus. Mit Beiträgen zur Völkerkunde und Naturgeschichte Transkaukasiens. Leipzig 1850. VIII, 341 S.
Weitere Ausg.: Leipzig 1859.
- 838 — Reise nach Persien und dem Lande der Kurden. 2 Bde. Leipzig 1852.
- 839 — **Scherzer, K. Moritz Wagner.** Ein deutsches Forscherleben. München 1888. 27 S. — Aus: Allgemeine Zeitung. 1888, Nr. 6 ff.
— *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 2, S. 741.
- 840 **Walker, F. Fatma.** Eine wahre Lebensgeschichte. Stuttgart 1953. 644 S., 8 Abb., Plan von Katharinenfeld.
- 841 — Der Volksgesang in den deutschen Kolonien Transkaukasiens. — In: Deutsche Monatsschrift für Rußland. 1913. S. 559—563. — Ferner in: Deutsche Post aus dem Osten. **13**, Nr. 3. 1941. S. 8 ff.



- 842 **Walling, A.** Das deutsche Realgymnasium in Tiflis. — In: Deutsches Leben in Rußland. 6, Nr. 10—12. 1928. S. 76—179.
- 843 **Der Wanderweg der Rußlanddeutschen.** Stuttgart (1939). VIII, 298 S., 21 Abb. auf Taf., 16 Karten. — Jahrbuch der Hauptstelle für Sippenkunde des Deutschtums im Ausland. 4.
- 844 **Wangenheim, F. Th.** Paul Flemming, oder die Gesandtschaftliche Reise nach Persien. 3 Bde. Leipzig 1842. Mit Kupfern.
- 845 **Weber, A.** Im zentralen Kaukasus. — In: Jahresbericht des S.A.C. 41. 1904—05. S. 206—227. Mit Karten u. Abb.
- 846 — Erstbesteigung des Scheldü-Tau, 4320 m. — In: Jahrbuch d. Schweizer Alpen-Club. 1905/06.
Ferner in: *egger, C.* Die Eroberung des Kaukasus. Basel 1932. S. 90—94.
- 847 (**Weber, Chr.**) Das Deutschtum im Ausland. Systematische Zusammenstellung der im Gesamtkatalog der preußischen wissenschaftlichen Bibliotheken verzeichneten Schriften 1900—23. Berlin 1925. X, 148 S. 4^o.
Transkaukasien: Nr. 2977—2982, 3874 f.
- 848 **Weigand, B.** Reise nach dem Kaukasus und nach Baku. — In: Jahresberichte des Vereins f. Erdkunde, Metz. 21. 1899. S. 71—84.
- 849 **Weinberg, R.** Die Deutschen in Transkaukasien. — In: Deutsche Erde. 4. 1905. S. 20 ff.
- 849a **Weinhold, R., u. D. Treide.** Die Völkerschaften des Kaukasus im Altertum nach verschiedenen antiken Autoren vom 6. Jahrh. v. u. Z. bis zum 2. Jahrh. n. u. Z. Mit 3 Karten. — In: Ethnographisch-archäologische Forschungen. (Bd.) 1. Berlin 1953. S. 98—118.
- 850 **Weißenberg, S.** Die kaukasischen Juden in anthropologischer Beziehung. — In: Archiv f. Anthropologie. 36. S. 237—245. Mit Taf.
- 851 **Weninger, J.** Die Mingreliaer aus dem Kaukasus in ihrer anthropologischen Stellung. Wien 1955. VI, 59 S. Mit Abb. — Rudolf Pöchs Nachlaß, Serie A, 9.
- 852 **Wesendonk, O. G. v.** Archäologisches aus dem Kaukasus. Berlin 1925—26. [S.-A.] — Aus: Jahrbuch d. Deutschen Archäologischen Instituts. Bd. 40 u. 41.
- 853 — Aus der kaukasischen Welt. Berlin (1927). 368 S., zahlr. Illustrationen, 6 Taf. u. Kartenskizzen.
- 854 — Georgische Dichtung von heute: Grigol Robakidse. — In: Politik u. Gesellschaft. 5, H. 6/7. 1932. S. 44—48.
- 855 — Über georgisches Heidentum. Leipzig 1924. 102 S. [S.-A.] — Aus: Caucasia. Fasc. 1.
— *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 2, S. 771.
- 856 **Winckler, H.** Sammlung von assyrischen und babylonischen Texten in Umschrift und Übersetzung. Bd. 2. Berlin 1889. 4^o.
Georgien betreffend: S. 19, 23, 35.
- 857 **Winguth, E.** Zerstreutes Deutschtum in Transkaukasien. — In: Der Auslandsdeutsche. 13. 1930. S. 4 ff.
- 858 — In einem Schwabendorf Transkaukasiens. — In: Pädagogische Warte. 36, H. 19. 1929. S. 881—886.
- 859 — J. B. Saltet, der erste Oberpastor der deutschen Kolonien in Transkaukasien. — Der Auslandsdeutsche. 8, H. 6. 1925. S. 154 ff.
- 860 — Der Zerstörungstag der kaukasischen Schwabenkolonie Katharinenfeld. — In: Ebda. 9, H. 16. 1926. S. 511 ff.
- 861 **Winkler, H.** Das Baskische und der vorderasiatisch-mitteländische Völker- und Kulturkreis. Breslau 1908. 52 S.
- 862 — Kaukasische Sprachen. Tl. 1—2: Zahlwörter und persönliche Fürwörter der kaukasischen Sprachen. Stuttgart 1913. 26 S. [S.-A.]
- 863 **Winter, A. C.** Die Milchgenossenschaft Chanuloba in Grusien. — In: Globus. 78. S. 220 ff.

- 864 **Wirth, A.** Kaukasische Zusammenhänge. Leipzig (1907). 28 S. — Beiträge zur Rassenkunde, 4.
Ferner in: Politisch-anthropologische Revue, Leipzig. 6. 1907. S. 194—207 u. 225—237.
- 865 **Wisramiani** oder die Geschichte der Liebe von Wis und Ramin. (Gekürzte Ausgabe.) Übertragung aus dem Georgischen und Nachwort v. R. Neukomm und K. Tschenkéli. (Zürich 1957.) Kl. 8°. 221 S.
- 866 **Woeikoff, A.** Regenfall des südwestlichen Transkaukasien. — In: Meteorologische Zeitschrift, Wien. 11. 1894. S. 412—417.
- 867 **Wolf, L., u. M. Ruben-Wolf.** Deutsche Ärzte im Kaukasus. Dritte Rußlandreise 1927. Berlin (1928). 184 S.
- 868 **Zabel, E.** Krim und Kaukasus in literarischer Beleuchtung. — In: Deutsche Rundschau. 116. S. 99—119.
- 869 **Zauberkappe, Die.** Georgische Märchen. (Übertragen) v. M. Spady. Berlin 1957.
- 870 **Zeitrechnung, Die georgische.** — In: Zeitschrift d. Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. 91. S. 520 ff.
- 871 **Zereteli, D.** Georgien als Manganerzlieferant der Weltwirtschaft. Erlangen 1924. 33 S., zahlr. Tab.
- 872 **Zetkin, Cl.** Im befreiten Kaukasus. Berlin 1926. 311 S.
- Ziegler, B.** — Siehe: Kurella, A.
- 873 **Zienau, O.** Vom heutigen Helenendorf. — In: Deutsche Post aus dem Osten. N. F. 1. 1926. S. 169 ff.
- 874 **Zorell, F.** Grammatik der altgeorgischen Bibelübersetzung. Mit Textproben und Wörterverzeichnis. Rom 1930. IV, 164 S. 4°. — Scripta Pontificii Instituti Biblici.
— *Personalbibliographie* siehe: Arnim, Bd. 2, S. 830.
- 875 **Zwischen Kaukasus und Sinai.** Jahrbuch des Bundes der Asienkämpfer. Bd. 4. Berlin 1924.
Darin: [*Anonymus.*] Georgien von 1914 bis zur Gegenwart. (S. 135—167.)

Il y a quelques jours, on me priait, pour un jeune orientaliste de Tbilissi, de faire des recherches dans les bibliothèques parisiennes au sujet « d'un certain Guillaume Postel qui, au XVI^e siècle, aurait enseigné le géorgien en France ». Ce que j'ai vu jusqu'ici (je ne pense pas, en si peu de temps, que ce soit complet) à son sujet me semble être d'un grand intérêt et mérite d'être signalé ici dès maintenant. Il le mérite d'autant plus que G. Postel qui a effectivement parlé de la Géorgie et de la langue géorgienne n'est mentionné à ce titre dans aucun catalogue.

On sait que G. Postel, visionnaire et philologue français, fut au XVI^e siècle considéré comme un des plus grands orientalistes de son temps. Vatable, Danés et, à l'étranger, Masius et Pellican étaient en rapport avec lui. Il en fut de même avec Widmandstadt que Postel aida en 1555, à éditer à Vienne le Nouveau Testament syriaque d'après un manuscrit qu'il avait ramené lui-même d'Orient ainsi que des œuvres d'Aboulféda et de Damas-cène. C'est là un grand service qu'il rendit en Europe aux langues orientales. Ce grand voyageur qui offre un singulier mélange de folie et de science attirait une véritable foule à ces cours et il a publié quantité d'ouvrages (le catalogue en a été dressé par Desbillons) dont certains ont conservé une grande valeur historique.

Si dans son *Histoire mémorable des Expéditions depuis le déluge faites par les Gaulois ou François depuis la France jusqu'en Asie ou Thrace et en l'Orientale partie de l'Europe* (Paris 1552, in-16 de 95 feuillets) G. Postel parle peu des Géorgiens, il n'en est pas de même dans la deuxième partie intitulée *Ptolemeolus* de son *De Universitate Liber*. Dans ce dernier ouvrage qui est écrit en latin et qui est essentiellement géographique, la Colchide et l'Ibérie qu'il situe avec beaucoup de précision, dans le chapitre consacré à l'Asie, une place relativement importante. G. Postel semble d'ailleurs avoir possédé sur ces contrées des détails très précis. C'est ainsi que dans son livre intitulé *De la République des Turcs* (Poitiers 1560, 3 part. in-4) il a pu écrire au sujet « des provinces que tient le Grand Turc » le passage qui suit : « Or en sommes, ce Prince tient ce qui anciennement se nommoit Arabie, Egypte, Surie, Assyrie, Adiabene, partie de l'Arménie grande, toute la petite, et une partie des Colchi, qu'ils appellent Mingrelle, que Ptolémée appelloit Manrali, toute l'Asie mineur ou propre... »

Mais le livre de G. Postel qui, pour nous, est le plus intéressant à consulter, est très certainement celui qu'il intitula *Linguarum duodecim characteribus differentum alphabetum...* (Paris 1538, in-4 de 75 pages non chiffrées). La deuxième page de ce livre comporte la liste de ces douze langues qui sont, dans l'ordre : l'hébreu, le chaldaïque moderne (syriaque), le chaldaïque ancien (qu'il appelle *A transitu fluminis*), le samaritain, l'arabe (que Postel croyait alors la même langue que le punique), l'éthiopien (qu'il appelle indien), le grec, le géorgien, le servien ou bosnien, l'illyrien, l'arménien et le latin.

Si dans cette liste il est question de « géorgien », par contre le cha-

pitre qui lui est consacré s'intitule « Du Géorgien ou Jacobite ». Etrange en substance
rapprochement sur lequel nous reviendrons après avoir résumé en substance ce que dit l'auteur à propos de cette langue et de ceux qui la parlent.

Après s'être élevé contre « une opinion courante à l'époque qui veut que les Géorgiens soient originaires de la Mecque », Postel dit aussi que les Géorgiens se firent chrétiens à la suite de la guérison d'une reine de Géorgie au temps de Constantin par une captive. A part ces quelques lignes, le reste du texte que le grand orientaliste consacre au géorgien n'est, malheureusement, qu'un tissu d'erreurs et d'affirmations pour le moins trop rapides. Ainsi, il dit entre autre, que les Géorgiens utilisent la liturgie grecque en grec transcrit en géorgien, que le nom de Géorgie vient de Saint-Georges, et, parlant de la langue vulgaire des Géorgiens, qu'elle se situe entre le tartare et l'arménien.

Mais le titre « Du Géorgien ou Jacobite » et surtout l'alphabet dont Postel donne une copie sont encore plus significatifs. En effet, ce n'est pas la présence des quelques rares communautés jacobites que l'on pourrait trouver en Géorgie à cette époque qui peut permettre un rapprochement aussi catégorique. Les Géorgiens au point de vue liturgique n'ont jamais été jacobites. C'est là une confusion qui étonne de la part d'un savant tel que Postel qui devait être très averti de ces choses-là. Il est vrai qu'il y a un passage où il semble confondre Nestoriens et Jacobites. Il n'hésite pas non plus à faire de Jacques un patriarche d'Alexandrie alors était d'Antioche, et, de Dioscore d'Alexandrie un patriarche de Constantinople alors qu'il était hérétique. Ces erreurs sont difficiles à admettre et à expliquer; ce qui l'est encore plus, c'est que Postel ait ignoré que les Jacobites étaient de langue syriaque.

Quant à l'alphabet proposé par G. Postel il est sans aucun doute possible, à l'exception de quelques lettres, fortement inspiré du grec. Seuls deux ou trois signes pourraient, avec beaucoup d'imagination, offrir quelque ressemblance avec des caractères mkhedrouli. D'ailleurs Postel admet lui-même que cet alphabet est très semblable au grec « avec des déformations barbares ».

D'où Postel tient-il ces caractères? Il nous le dit lui-même : « J'ai eu ces caractères par leur ambassadeur auprès du Turc à Constantinople, et en plus j'ai demandé des conseils à leur sujet, à Venise, à un savant dans ces langues-là. »

Qui était cet ambassadeur? Postel ne le nomme nulle part. En tous les cas, il est impensable qu'un Géorgien ait pu faire passer cet alphabet fantaisiste comme étant celui de sa propre langue. Il semblerait plus probable que G. Postel ait rencontré à Constantinople un ambassadeur des Jacobites qui devait être issu d'un couvent Jacobite de Colchide et qui, élargissant ces pouvoirs avec outrecuidance, aurait mystifié le savant. Ceci pourrait, à la rigueur, expliquer le rapprochement « Géorgien-Jacobite ».

Pour ce qui est du complément d'information que le linguiste s'est procuré à Venise, plusieurs hypothèses peuvent être retenues. Il peut s'être documenté dans la colonie arménienne qui était très puissante à Venise en ce temps-là. Il peut aussi s'être renseigné dans la puissante communauté grecque orthodoxe de Venise qui était (elle le restera jusqu'à la fin du XIX^e siècle) le grand centre d'impression de livres liturgiques grecs, avant

Constantinople. Mais, plus probablement, ces « conseils », G. Postel les obtint de Teseo-Ambrosio (1469-1540). On sait que les deux grands orientalistes se rencontrèrent à Venise et que Postel avait le plus grand respect pour son aîné avec lequel il resta en correspondance jusqu'à la mort de celui-ci. Teseo faisait à ce point autorité en matière de linguistique orientale qu'en 1512, à Rome, au moment de l'ouverture du concile général assemblé par Jules II et continué par Léon X, lorsque quelques prêtres éthiopiens et syro-chaldéens qui y assistaient demandèrent l'autorisation de célébrer la messe dans leur langue et suivant leurs rites particuliers, l'examen préalable de la liturgie lui fut confié. Il ne serait donc pas étonnant que G. Postel s'en soit remis à ce maître incontesté.

Malgré les imperfections que peut comporter cette grammaire, elle est d'un intérêt particulier pour les linguistes et un document précieux pour les karthvélogues. Il faudrait retrouver les sources précises et les informateurs de Guillaume Postel, et les analyser minutieusement : ce serait là une tâche d'une valeur éristique certaine.

Thamaz NASKIDACHVILI.

LE 80^e ANNIVERSAIRE DE L'ACADEMICIEN KORNELI KEKELIDSE

Cette année, avec un éclat tout particulier, on a fêté en Géorgie le 80^e anniversaire du Professeur K. Kékélidsé. C'est là un hommage mérité rendu à un érudit bien connu et apprécié de tous les karthvélogues.

La personnalité de K. Kékélidsé est éminente, et il est bien difficile dans un si bref article d'en apprécier l'œuvre et la vie. Disons cependant que, encore étudiant, Kornéli Kékélidsé s'intéressait déjà à ce vaste domaine qu'est la littérature géorgienne ancienne où il devait apporter tant de lumière. Ayant fini ses études supérieures en 1904, il est docteur en 1908 alors qu'il s'est déjà rendu célèbre par ses communications scientifiques. Nul n'ignore le rôle très important qu'il joua, avec I. Djavakhchvili, dans la fondation de l'Université de Tbilissi où il est, aujourd'hui encore, le titulaire irremplacé de la chaire d'Histoire de la littérature géorgienne ancienne. De plus, c'est à l'initiative de ce dynamique académicien que l'on doit la création de l'Institut Roushavéli qui est le foyer des études historiques de la littérature géorgienne ancienne.

L'œuvre scientifique du Professeur K. Kékélidsé est immense. Il fit paraître plus de 200 ouvrages d'un intérêt inestimable. Citons, entre autres : « Les monuments littéraires conservés parmi les manuscrits géorgiens dans les bibliothèques » (1908), « Siméon le Métaphraste, d'après les sources géorgiennes » (1910), « Le canon de Jérusalem » (1912), etc. qu'il publia avant d'être professeur. Depuis, un grand nombre de publications scientifiques n'a cessé de paraître sous sa signature. Son ouvrage fondamental « Histoire de la littérature géorgienne ancienne » qui fait autorité dans les milieux scientifiques en est à sa quatrième édition. Ces dernières années, K. Kékélidsé a publié ses « Etudes tirées de l'histoire de la littérature géorgienne » en 5 volumes dans lesquels il expose des monuments d'une importance historique universelle.



L'académicien K. Kékélidzé a admirablement compris que l'intérêt des études historiques de l'ancienne littérature géorgienne est double : il est national et universel. K. Kékélidzé lui-même dit à ce sujet : « La littérature géorgienne a seize siècles d'histoire, si ce n'est plus — certains de nos monuments littéraires remontent au V^e siècle — ; ainsi notre littérature est une des plus anciennes qui soient au monde. Vue scientifiquement, l'importance de cette littérature est immense : les perspectives culturelles et historiques de la nation géorgienne y sont imprimées. Dans ses monuments, aussi bien dans les traductions que dans les originaux, apparaît l'actif potentiel géorgien. Il est certain que des liens étroits unissaient la littérature géorgienne aux littératures du Proche-Orient et de l'Occident, à savoir les littératures persane, arménienne, syrienne, arabe, grecque... et européenne occidentale; c'est pourquoi elle nous a conservé, dans les traductions les plus anciennes, des monuments tels que les originaux en sont perdus et que les savants les recherchent. »

C'est grâce à un tel principe que le grand savant géorgien a pu, « en cherchant autour » éclaircir des problèmes obscurs de notre ancienne littérature. Et, réciproquement, il a pu, à partir de sources géorgiennes, mettre au point un grand nombre de questions des littératures étrangères anciennes. Ainsi, par exemple, il a étudié d'une manière très profonde Siméon Loghothete qui est le grand représentant de la littérature chrétienne-byzantine. La découverte que K. Kékélidzé fit du « Testament » d'un continuateur de Logothete, I. Xiphilinos, inconnu de tout le monde, fit sensation et résolut un problème de byzantologie absolument capital. Le grand byzantologue russe Latichev baptisa cette découverte de « véritable apparition ». A la suite de telles découvertes, Kornéli Kékélidzé peut affirmer que la culture géorgienne joua un rôle très important pour la civilisation byzantine. Une autre grande découverte de l'académicien géorgien est la mise au jour de textes originaux écrits en grec par Euthyme l'Athonite.

Auteur de dizaines de découvertes historiques et littéraires, K. Kékélidzé est de réputation mondiale. Ses travaux sur les textes religieux et profanes antiques, fondés sur des recherches textologiques, en font un des plus grands textologues de notre époque.

Pour apprécier l'audience qu'a le Professeur Kékélidzé, il n'est que de regarder le nombre de traductions dont ses livres font l'objet, certains sont traduits en français, en anglais et en allemand. La traduction en russe de ses ouvrages se fait régulièrement et systématiquement. Lui-même traduit en russe; c'est ainsi, entre autres, qu'il a fait connaître dans cette langue, trois des plus anciens écrivains géorgiens : Jacob Khoutzessi (V^e siècle), Jean Sabanisdzé (VIII^e siècle) et Basile Zarsmeli (X^e siècle).

Encore dernièrement, son travail important sur Evagre l'Ibérien (IV^e siècle) a énormément élargi l'horizon de la civilisation géorgienne.

Rendons honneur à la personne et à l'œuvre de Kornéli Kékélidzé qui, outre ses recherches sur la littérature et l'histoire géorgiennes, trouve le temps de s'intéresser et d'étudier le folklore, la littérature historique et la civilisation des peuples voisins, occupations qu'il complète en accordant une grande importance à son rôle pédagogique qu'il assume avec amour et énergie. Saluons ce serviteur actif et dévoué de la culture géorgienne.

LE 60^e ANNIVERSAIRE DU PROFESSEUR CH. AMIRANACHVILI

Le magnifique patrimoine de l'art géorgien bien que fortement amoindri par les guerres, dévastations et rapines des nombreux envahisseurs tout au long des siècles, commença à être connu en Europe par les relations des voyageurs ayant visité la Géorgie au cours des deux derniers siècles.

Ainsi, Dubois de Montpereux, Gagarine, Grimm, Kondakoff, le Comte Ouaroff — pour ne citer que ceux-ci — ont décrit dans leurs récits de voyage, il est vrai avec plus d'enthousiasme que de méthode scientifique, quelques monuments historiques et œuvres d'art géorgiens rencontrés au hasard de leurs randonnées.

En raison de l'absence de matériel documentaire suffisant et du manque de connaissance du contexte historique de l'art géorgien, il s'est créé à la suite des appréciations quelque peu hâtives et schématiques de ces voyageurs une opinion erronée présentant l'art géorgien presque comme une ramification mineure de l'art byzantin.

Ce n'est qu'à la lumière de recherches archéologiques récentes, de la classification scientifique du matériel enfin étudié sous l'angle de la méthode moderne historique, que pouvait être réfutée cette tradition quasi consacrée et être établie sur des bases scientifiques l'originalité totale de l'art plastique et graphique géorgien ancien ainsi que son rôle important dans l'évolution de l'art en général.

Le principal mérite en revient au Professeur Ch. Amiranachvili dont on a fêté le 60^e anniversaire cette année à Tbilissi.

Nous ne pouvons prétendre citer ici la totalité de l'œuvre scientifique et des recherches de Amiranachvili, consacrées à l'histoire de l'art géorgien. Dès la fin, en 1922, de brillantes études à l'Université de Tbilissi, il fut nommé Dozent à la Faculté des Lettres pour la Chaire de l'Histoire de l'Art et de l'Art ancien géorgien. Il se consacra à la recherche et aux études approfondies de l'art graphique (peintures murales, fresques, mosaïques, émaux) et plastique (sculptures, orfèvrerie).

Dès 1925, il publia une première étude originale sur les peintures murales de l'église « Berth-oubani » et en 1935 soutint avec succès devant la Faculté sa thèse de doctorat des Beaux-Arts (Science de l'Art) : une étude sur les peintures murales de l'église de Oubissi et sur leur auteur dont il a pu établir la personnalité.

Une autre de ses monographies documentées et érudites fut publiée en 1937 ayant pour objet l'œuvre du célèbre orfèvre géorgien du XII^e siècle, Bekia Opisari.

En 1944 parut son « Histoire de l'Art géorgien depuis l'époque paléolithique et jusqu'au VI^e siècle » et en 1950, en langue russe, son livre monumental « L'Histoire de l'Art géorgien ».

En 1957 fut publié le premier tome d'une œuvre consacrée à la peinture monumentale géorgienne.

Et ne citons que pour mémoire de multiples études et recherches parues dans diverses publications et périodiques scientifiques en langue géorgienne ainsi qu'en langues étrangères.

L'ensemble de cette œuvre est consacrée à établir — sur les bases solides de la méthode historique scientifique et en s'appuyant sur les recherches nombreuses et le riche matériel documentaire recueilli — la thèse de personnalité originale de l'art géorgien et à montrer l'importance de son rôle dans l'évolution de l'esthétique et dans l'histoire générale de l'Art.

Souhaitons au Professeur Amiranachvili encore de longues années de vie; qu'il poursuive son œuvre pour le bien de la science et au profit de l'Université et du peuple géorgiens.

PUBLICATIONS RECENTES DANS LE DOMAINE DE KARTHVELOLOGIE

Note bibliographique

Le travail des savants et chercheurs géorgiens pour la connaissance de Rousthaveli a été intense et fructueux dans ces dernières années. La célèbre œuvre épique du XII^e siècle, le poème « Vepkhvis tk'aossani » (l'Homme à la peau de léopard) de Chotha Rousthaveli a depuis longtemps été l'objet d'intérêt pour les savants aussi bien géorgiens qu'étrangers. Ainsi, d'innombrables ouvrages ont paru depuis trois siècles, consacrés aux thèmes se rapportant au poème et à son auteur. L'on cherchait à rétablir le texte original, qui a pu perdre sa pureté dans la tradition orale, à expliquer et commenter les textes, à préciser et étudier la personnalité de son auteur à placer l'œuvre dans son contexte historique.

Gäioz Imedachvili a consacré un travail considérable à l'établissement d'une « Bibliographie systématique de la Littérature Rousthvelologique depuis 1712 (l'année de la première édition — imprimée — du poème) et jusqu'en 1956 ». Ce livre a été publié par l'Académie de Géorgie à Tbilissi en 1957. Ce volume de 1.000 pages contient 2.481 titres d'ouvrages, dans l'ordre de développement de la Recherche Rousthvelologique. Dans la conclusion, l'auteur indique qu'il n'a certainement pas épuisé le sujet et que le cycle de travaux se rapportant à l'œuvre et au poète est aussi loin d'être fermé.

Parmi les ouvrages récents de ce cycle, parvenus jusqu'à Paris, nous énumérerons ci-après :

du Professeur Chalva Noutzoubidze « L'œuvre créatrice de Rousthaveli » livre en langue russe, publié à Tbilissi en 1958 (446 pages) se divisant en quatre parties : la première étudie au point de vue sociologique et économique l'époque de Rousthaveli ; la deuxième partie se rapporte aux sources philosophiques, littéraires, populaires du poème ; dans la troisième partie est présentée une étude biographique sur le poète, tandis que la dernière partie contient une analyse poético-littéraire de l'œuvre.

Guiorgui Nadiradze a consacré son œuvre à « L'Esthétique de Rousthaveli ». Le livre de 431 pages a paru à Tbilissi en 1958. Il étudie et analyse

la conception philosophique de Rousthaveli, ses idées esthétique-philosophiques. La langue du poème et la forme de l'œuvre sont analysées au point de vue de leur valeur littéraire-esthétique et de musicalité.

I. Megrelidze a rassemblé dans son livre les légendes et les dits transmis par la tradition orale populaire, sur la vie de Chotha Rousthaveli. Ces récits concernent la personnalité du Poète : le lieu de sa naissance, ses parents, l'amour du poète et autres circonstances de sa vie, tous ces éléments conservés dans les légendes et poèmes populaires, dont une partie est reproduite dans le livre.

Du Professeur A. Baramidze la monographie « Chotha Rousthaveli », édition de l'Académie Géorgienne de 1958. Ce livre écrit pour un très large cercle de lecteurs expose de façon systématique et dans un langage clair, direct et accessible à tous, les problèmes fondamentaux de la Roushvelologie : les questions historico-littéraires ainsi que celles se rapportant à la valeur esthétique de l'œuvre.

Nous pouvons mentionner ici également le dernier livre de Viktor Nosadze consacré à la « Société de l'époque de Rousthaveli » édité récemment à Santiago de Chili par A. Merabachvili. L'œuvre concerne les rapports sociaux, la structure politique et économique, les mœurs et usages de la société contemporaine du poète. Elle analyse le symbolisme des lamentations et plaintes des héros du poème, leurs joies et plaisirs, les distractions et les festins, la musique, avec ses instruments, la chasse. L'auteur essaie d'établir un parallèle entre la société étudiée et celles de l'Orient et de l'Occident contemporaines, et de rechercher leur interaction.

De nombreux livres et albums ont été publiés à l'occasion du mille cinq centenaire de Tbilissi comme capitale. Parmi ceux-ci, notons une belle édition en langue russe de :

Vakhtang Tsintsadze, « Tbilissi — l'architecture ancienne ». Dans la première partie est racontée la fondation de Tbilissi, comme ville fortifiée, et son développement urbano-architectural jusqu'au XIX^e siècle. La deuxième partie se rapporte à l'étude de l'architecture des maisons d'habitations anciennes. De nombreux plans de la ville se rapportant à des époques diverses et de nombreuses figures reproduisant les constructions historiques illustrent le texte.

De Niko Tchoubinachvili, publié en 1958 par l'Académie de Géorgie, en langue russe : « La sculpture géorgienne décorative médiévale sur bois ». L'auteur analyse cette forme de l'art géorgien au moyen âge, étudie son caractère et ses particularités, situe les étapes successives de son développement. Il décrit également la technique, les outils employés par les sculpteurs. 139 reproductions présentent des exemples d'œuvres réalisées par les artistes de diverses époques.

Le livre de G. Tchoubinachvili : « L'Orfèvrerie géorgienne du VIII^e au XVIII^e siècles » éditée en 1957 à Tbilissi par l'Académie géorgienne. Cette belle édition comporte en plus du Précis de l'évolution historique de l'Orfé-

vrerie géorgienne (notice en 5 langues : géorgien, russe, français, anglais et allemand) 200 reproductions en grandeur nature des diverses œuvres d'orfèvres géorgiens connus ou anonymes.

Le travail du Professeur G. Tseretelli, « L'inscription grecque de Mzkhet de l'époque de Vespasien » publié à Tbilissi en 1958. L'auteur signale les erreurs de déchiffrages précédents de cette inscription et donne une interprétation nouvelle du texte en question.

De Ivane Lolachvili, « Les panégyristes géorgiens anciens ». Livre premier : Le panégyrique de la Reine Thamar par Tchakhroukhadze. L'auteur tente d'élucider la question concernant la personnalité de l'auteur, la date de ce monument littéraire, la conception philosophique, les sources littéraires. Le livre contient le texte de l'œuvre analysé, *in extenso*, avec commentaires et un glossaire.

De Nicoloz Kandelaki, « Eloquence géorgienne ». Monuments d'art oratoire, matériaux pour étude, glossaire. L'anthologie comprend les discours célèbres de 31 orateurs géorgiens de tous temps, depuis le 1^{er} et jusqu'au XX^e siècle. Les discours se rapportant aux siècles I - VII^e sont tirés de sources étrangères au géorgien. La préface présente une revue historique de l'art oratoire géorgien, les sources, terminologie, les biographies des orateurs; sont indiqués également les foyers du rayonnement de l'art oratoire géorgien à diverses époques, les branches et les genres de cet art.

« L'Histoire de Géorgie » Tome I, Tbilissi 1958, œuvre de plusieurs historiens géorgiens travaillant en commun. Ce premier tome couvre la période depuis les origines et jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Le livre de 600 pages, pour servir de manuel auxiliaire d'enseignement, est illustré de nombreuses cartes historiques et de nombreuses figures et reproductions. Particulièrement à remarquer une étude du Professeur G. Melikichvili consacrée à la période la plus reculée de l'histoire du peuple géorgien. De l'avis du Professeur Melikichvili, une partie des tribus de l'Ourartou (pays d'Ur) s'est fondue, après la chute et la dispersion de ce royaume, avec les tribus géorgiennes. Elles ont perdu leur propre langue et autres caractères distinctifs nationaux et se sont intégrées à la nation géorgienne, en y faisant, toutefois, quelques apports notamment à la langue et à la culture géorgiennes de l'époque. Comme exemples de tels apports, l'auteur cite le fait suivant : Dans les chansons du folklore géorgien figurent souvent, en refrain, des mots n'ayant aucun rapport avec la langue géorgienne : tels que « ivri aralé », « thari aralé », « ari aralé ». On sait que « Aralé » était le nom, très répandu dans le proche orient antique, du Dieu des moissons ; « ivri » signifie en langue Ourartou le « seigneur » ou le roi ; « thari » signifie force, puissance ; « ari » veut dire « donne-nous ». Ainsi voit-on que dans ces chansons géorgiennes sont conservées les formules de prières adressées jadis, en langue Ourartou à la divinité : « Seigneur Aralé », « tout-puissant Aralé », « donne-nous, Seigneur Aralé ». D'autres exemples sont encore cités par l'auteur à l'appui de sa théorie.

Professeur V. Bardavidze, ethnographe géorgien bien connu, plume de laquelle appartiennent de nombreux ouvrages sur les rapports sociaux et la vie culturelle du peuple géorgien, a publié en 1957 à Tbilissi, en langue russe (édition de l'Académie géorgienne) l'ouvrage sous le titre suivant : « Les croyances primitives et l'art rituel graphique des tribus géorgiennes ». La première partie de cette œuvre se rapporte aux « Etapes de développement des croyances religieuses dans la société primitive ». « Le Panthéon de divinités astrales de la société primitive, à l'échelon des premières différenciations de classe ». La deuxième partie contient : « L'art rituel graphique de Svans. Le sujet et la forme. Le contenu idéologique. Art lié au culte des morts et à l'adoration des divinités. Art magique ».

De nombreux dessins et graphiques illustrent le texte.

Georges NOSADSE.

QUELQUES NOUVELLES LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES DE GEORGIE

Jaromir Jedlicka

L'illustre karthvélogue Jaromir Jedlicka a traduit en langue tchèque : « L'homme à la peau de léopard » de Chot'a Roust'aveli, des ouvrages de I. Tchavtchavadse, de D. Tchonkadsé et d'Alexandre Kazbeki.

Le « *Journal Littéraire* » de Tbilissi du 13 mars 1959 écrit à ce sujet : « J. Jedlicka a une si parfaite connaissance de la langue géorgienne que, loin de donner des textes originaux une traduction littérale, il en restitue toute la sève, suivant en cela le conseil de Cicéron : « Je ne livre pas aux lecteurs les mots en nombre, mais en valeur. »

De fait, chaque traducteur doit autant qu'un écrivain, connaître jusque dans ses moindres détails la vie qui est décrite dans l'original, afin de pouvoir en donner un témoignage exact. Ce n'est qu'à cette condition que l'on parvient aux plus hauts sommets de la traduction.

M. Jedlicka en dépit de la brièveté de son séjour a visité presque chaque coin de Géorgie, étudiant maints traits originaux de la vie du peuple, c'est ce qui lui a permis de saisir le sens profond des œuvres originales, des caractères nationaux, et d'être à même d'apprécier la gamme de intonations et toutes les nuances de la pensée des auteurs. »

M. Jedlicka a fait des ouvrages géorgiens une traduction essentiellement poétique. Mais il n'est pas seulement un merveilleux traducteur. C'est aussi un grand chercheur passionné de culture géorgienne. Parmi ses dernières œuvres nous relevons une étude en allemand consacrée à la littérature géorgienne ancienne, parue dans la revue « *Le Muséon* ».

« *Un écrivain géorgien du IV^e siècle* »

(Extrait du « *Journal Littéraire* » du 17 avril 1959.)

« Jusqu'à présent les savants avaient ignoré que « Evagré » mentionné

dans la littérature géorgienne ancienne, et « Evagré l'Ibère » (341-399) auteur de nombreux écrits greco-byzantins, latins et syriens, étaient une seule et même personne.

« Les œuvres originales d'Evagré en langue géorgienne furent analysées par le Professeur A. Tsagareli et les académiciens J. Djavakhchvili et K. Kékélidzé. Ses écrits en langue grecque et latine ont été édités en 1858 par le byzantologue Minu qui fut aussi le premier biographe d'Evagré.

Le 9 avril 1959, l'académicien K. Kékélidzé fit, au sujet de la vie et de l'œuvre de cet écrivain une conférence publique exceptionnelle à l'Institut d'histoire et de littérature anciennes.

L'histoire de la littérature géorgienne d'avant le V^e siècle disparaît dans les brumes de l'inconnu, aussi est-il normal d'accorder une grande importance à la récente découverte du Professeur Kékélidzé qui en arrive à conclure que cette littérature existait dès le IV^e siècle si ce n'est même bien plus tôt. Mentionnons cependant l'existence au IV^e siècle de l'écrivain géorgien Bacour, mais nous ne savons de ses œuvres que ce qui transparaît à travers les écrits du philosophe grec Libanios. Les milieux scientifiques connaissent bien l'inscription bilingue d'Armazi qui comporte un texte grec et une variante géorgienne ante-arabique qui appartient, précisément à ce que le grand spécialiste de ces questions, l'académicien G. Tseretheli, appelle l'« écriture armazo-géorgienne » (II-III^e s.).

L'académicien K. Kékélidzé fait judicieusement remarquer que tous les biographes d'Evagré soulignaient le fait qu'il était originaire du Pont-Euxin ou de l'Ibérie caucasique par opposition à l'Ibérie espagnole. Son père était un haut fonctionnaire et l'activité qui avait débuté à Byzance se poursuivit en Egypte et en Palestine où il bénéficia de la protection de Basile-le-Grand, de Grégoire Nadziandze et de Macaire d'Alexandrie. Aujourd'hui, Evagré l'Ibère est connu de tous les historiens du Moyen âge byzantin.

Il a été fait une description des écrits d'Evagré conservés parmi les manuscrits géorgiens du mont Sinaï et des photocopies en ont été faites. Et l'académicien K. Kékélidzé a retrouvé des œuvres d'Evagré dans les archives du musée de Tbilissi.

Les savants A. Chanidzé, Ch. Noutsoubidzé, S. Kauptchichvili, G. Léonidzé et T. Roukhadzé participèrent activement à la conférence partageant l'opinion du Professeur Kékélidzé selon laquelle les Géorgiens contribuèrent largement au développement de la littérature grecque au Moyen âge.

Le R.P. Michel Tarchnichvili

Dans le n° 3 1959 de la revue « Mnatobi », a paru, sous la signature du célèbre érudit géorgien P. Ingorokva, un article intitulé « Réponse à l'académicien K. Kékélidzé » dans lequel il cite les extraits d'une grande étude du regretté Père M. Tarchnichvili publiée dans « Oriens Christianus » et rend hommage à sa mémoire en ces termes :

« Il faut souligner que la science philologique a subi une très grande perte par la mort prématurée du regretté M. Tarchnichvili. L'autorité du Père Tarchnichvili, esprit universel profondément doué, était très grande parmi les philologues les plus savants d'Europe et ses écrits ont joué un très grand rôle dans la large diffusion de la culture géorgienne à l'étranger. »

La chorégraphie populaire géorgienne

Nous trouvons dans le n° 4 de 1959 de la revue « Mnatobi » la critique d'un ouvrage récent de l'écrivain L. Gvaramadsé : « La chorégraphie populaire géorgienne » (édit. « L'Art » Tbilissi 1957).

Lili Gvaramadsé avait déjà en 1947 publié un premier ouvrage où elle traitait de l'origine des danses géorgiennes et de leur morphologie.

L'article de « Mnatobi » dit notamment : « L'auteur a largement puisé dans une importante matière historique et chorégraphique et a étudié non seulement les danses elles-mêmes, mais aussi toutes les coutumes géorgiennes dépouillant pour cela une importante documentation.

L. Gvaramadsé a, de façon très détaillée, mis en lumière les liens étroits qui existent entre l'expression chorégraphique populaire et la vie même du peuple, ses traditions et sa culture. »

Après une étude approfondie des plus anciennes fresques et miniatures et des échantillons musicaux parvenus jusqu'à nos jours, l'auteur restitue le caractère et la particularité de danses dont la technique avait disparu.

L'auteur compte comme la plus ancienne manifestation chorégraphique la danse de chasseurs « Chouchpara » et classe aussi comme antique la danse « Rokva », les danses religieuses : « Danse de Salomé » reconstituée d'après les miniatures se trouvant dans les livres ecclésiastiques des X-XIV^e siècles, la « Danse autour du feu » qui est une survivance païenne et « Tsriouli » (de Tsré, cercle rond) et différentes variations d'une autre danse appelée « Pherkouli ».

Toute une suite d'affirmations selon laquelle, par exemple, la danse guerrière « Khoroumi » est la première manifestation d'une fusion avec les mœurs religieuses, la reconnaissance de la danse des chasseurs comme la plus antique des danses populaires, l'explication de la transformation d'une danse de travail en une danse rituelle dédiée aux divinités lunaires, l'établissement du fait que la conception de « Chouchpara » est étroitement unie à la propagation du christianisme en Géorgie, etc. représente un apport nouveau très important dans les études scientifiques de la chorégraphie populaire géorgienne.

Nino SALIA.

VIER BILDNISSE DER KOENIGIN TAMAR

Zur Geschichte der monumentalen Bildnismalerei in Georgien

Die monumentale Wandmalerei in mittelalterlichen Kirchen Georgiens weist ausser religiösen Bildern auch Bildnisse historischer Persönlichkeiten auf, die sich auf viele Jahrhunderte verteilen. Es sind darunter Bildnisse von Königen, Feudalherren, geistlicher Personen, dann Darstellungen von Krönungen und gar Familienporträts. Das Studium dieser Bildnisse ist schon deshalb wichtig und interessant, weil es in der georgischen mittelalterlichen Kunst eine breite profane Strömung zu Tage treten lässt, die, zwar noch wenig erforscht, jedoch bedeutend ist. Hierin ist das wirkliche Leben von damals deutlich im Bilde festgehalten, es quillt neben rein theologischen Ideen hervor.

Die Erforschung georgischer Malerei wird erst seit kurzer Zeit rein wissenschaftlich und systematisch betrieben, obgleich seit hundert Jahren schon von Forschern wie Frédéric Dubois de Montpereux, M. Brosset, Gräfin Uwarow, D. Bakradse, N. Kondakow bereits das Interesse derselben anerkannt worden ist. Genannte Forscher betrachten die georgischen Wandmalereien als Nachbildung byzantinischer. Einen ähnlichen Standpunkt treffen wir manchmal auch in Werken moderner Forscher.

Wenn wir noch die Werke der mittelalterlichen georgischen monumentalen Kunst kennenlernen, so überzeugen wir uns davon, dass ihr ein spezifischer nationaler Charakter eigen ist. Für die Feststellung dieser Spezifik ist das Studium des weltlichen Porträts nicht zu unterschätzen.

Die zahlreichen Beispiele der Portätardarstellungen in der georgischen Malerei des Mittelalters, von den frühesten uns bekannten Beispielen angefangen, bis zu den spätesten, zeugen vom Alter und von gewisser Standhaftigkeit der Tradition solcher Darstellungen und legen Beweis ab für das Vorhandensein einer nationalen Einstellung.

Die eigentlichen Porträtardarstellungen in der georgischen monumentalen Malerei wurden von den Forschern kaum berührt. Nur eine kurze gemeinverständliche Schrift von Frau Tolmatschewskaja « Die Fresken des alten Georgiens » (Thbilisi, 1931, russisch) enthielt einige Bemerkungen bezüglich dieser Frage, wobei aber die Porträtmalerei nur im Zusammenhang mit der Malerei der Heiligenbilder betrachtet wurde. Unter den Denkmälern der monumentalen Malerei Georgiens sind vier Bildnisse der Königin Tamar in Freskomalerei erhalten. Die Zeit ihrer Regierung fällt in die Jahre 1184-1213. Diese vier Bildnisse einer und derselben Person, während ihres Lebens ausgeführt, erlauben uns einen Ausgangspunkt für die Fragen des mittelalterlichen Porträts zu finden. Ausserdem sei darauf hingewiesen, dass dies Bildnisse einer berühmten geschichtlichen Person sind, die neben dem Titel « Königin », sogar noch den Titel « König » führte und zu einer Zeit ausgeführt wurden, als das mittelalterliche Georgien seine höchste ökonomische und politische Macht erreicht hatte, was seinerseits einen Aufschwung in allen Gebieten des materiellen und geistlichen Lebens des georgischen Volkes hervorgerufen hatte.

Die vier Bildnisse der Königin Tamar sind in weit voneinander gelegenen Kirchen erhalten, namentlich in Wardsia, Betania, Kinzwissi und David Garedscha (Bertubani).

In Wardsia ist die Königin Tamar mit ihrem Vater, dem König Georg III dargestellt. Das Datum der Herstellung dieser Malerei fällt in die Jahre 1184—1185/6, denn einerseits war, laut dem Inhalt der Inschrift, Georg III nicht mehr am Leben, andererseits aber war Tamar noch unvermählt, wie eine Einzelheit des Kopfschmuckes (ein von der Krone direkt auf die Schultern herabfallender und das Kinn nicht umfassender Schal) davon zeugt.

In Betania und Kinzwissi ist Tamar zusammen mit ihrem jungen Sohn Georg-Lascha und ihrem gestorbenen Vater Georg III dargestellt. Lascha-Georgs Haupt bekrönt eine Krone und er trägt ein Schwert, d. h. er war bereits zum König gekrönt, was im Jahre 1207 stattgefunden hatt. Das Bildnis war somit unmittelbar darauf gemalt, da Lascha noch als jugendlicher auftritt.

In Bertubani ist Tamar nur mit ihrem bereits als Mann auftretendem Sohne (dafür spricht, dass er den Bart trägt) dargestellt, das heisst die Malerei war in den letzten Lebensjahren Tamars (sie starb Anfang 1213), als Mutter und Sohn gleichzeitig regierten, ausgeführt worden.

In allen vier Fällen nehmen die erwähnten Bildnisse den Ostteil der Nordwand ein (nur in Bertubani—ihren Westteil, denn östlicher befindet sich eine Türöffnung)— eine mit dem Eingang und der Beleuchtung gut in Einklang gebrachte Stelle.

Wenn wir uns den Denkmälern vor und nach dem Zeitalter der Königin Tamar zuwenden, so können wir feststellen, dass dieser Ort, wo die Bildnisse angebracht werden, traditionell eingehalten wird. In allen Fällen, sei es eine Saal- oder eine Kreuzkuppelkirche, wurden für Darstellungen weltlicher Persönlichkeiten bemerkenswerte, leicht übersehbare Stellen gewählt. Wir finden dies sowohl in Saalkirchen, wie Semo-Krichi (Ende des XI. Jhts; vier Eristaven-Bildnisse), Mazchwarischi (1140; Darstellung einer Krönungsszene), Dawid-Garedscha (Höhlenklöster vom XI. bis zum XIII. Jht), Chobi (Ende des XIII. Jhts), als auch in Kreuzkuppelkirchen wie Gelati (vom XI. bis zum XVII. Jht), Safara, Sarsma, Tschule (Denkmäler vom Ende des XIII. bis zur zweiten Hälfte des XIV. Jhts) u. a.

In den Kirchen mit Bildnissen von Tamar und auch in allen erwähnten Beispielen beobachten wir den Umstand, dass die Bildnisdarstellungen in dynamischer Komposition gelöst, d. h. so gegeben sind, als ob die Person betend in der Richtung des Altars sich bewegt (1).

In den betrachteten Denkmälern des X. bis XIII. Jhts bemerken wir, dass die Bewegung der Dargestellten zur Mutter Gottes, Christus oder den Erzengeln gerichtet ist, die den Bildnissen gleichsam vorangestellt sind, dabei entweder sehr verkleinert sind, also lediglich wie eine Erinnerung an das traditionelle Moment wahrgenommen werden oder im gesamten Rhythmus gleichwertige Akzente darstellen.

Die Auffassung eines Bildnisses in der byzantinischen Kunst untersteht ganz anderer Einstellung. Die Komposition eines geschichtlichen Porträts wird entweder streng zeremoniell gestaltet (S. Vitale in Ravenna) oder völlig den kirchlichen Kompositionen untergeordnet (die Mosaiken der Hagia Sophia, der Martorana, Kachrie-Dschami u. a.)

Bei der Wahl des Ortes, an dem diese Kompositionen angebracht werden sollen, wird der Byzantiner (im Unterschied zu dem Georgier,



der traditionsmässig den gut beleuchteten Platz an der Nordwand ^{wählt} bestimmt, ihren festlich-zeremoniellen Charakter zu unterstreichen.

In den georgischen Denkmälern kommt notwendigerweise in der Darstellung einer Zeremonie der Ausdruck einer eigentlichen Handlung zustande (die Krönung in der Freskomalerei von Mazchwarischi, z. B.), die im Rahmen reiner Symbolik gegeben werden.

Es konnte alles oben erwähnte nicht umhin, die emotionalpsychologischen Züge im Bildnis zutage treten zu lassen, die der mittelalterliche Maler Georgiens erfasst und demselben unbewusst verliehen hatte, soweit dies im Bereich einer durch die religiöse Weltanschauung bedingten Kunst möglich war.

Mit der emotionalen Seite, die für die weltlichen Darstellungen und auch für die ganze mittelalterliche Kunst Georgiens kennzeichnend ist, stehen die spezifischen Kunstmittel in Verbindung, welche auch der romanischen Wandmalerei eigen sind.

Die byzantinische Malerei war bestrebt, die Form mit Hilfe eines bedingten Systems von « Lichtern » und « Schatten » wiederzugeben, die georgische dagegen hat, gleich der romanischen Kunst, die lineardekorative Lösung bevorzugt.

Die Evolution der Zeichnung, der Linie wird in der georgischen Kunst mit Suchungen einer Ausdrucksweise für plastische Formen verbunden. Die Forschungen von G. Tschubinaschwili im Bereiche der georgischen Goldschmiedearbeiten zeigten, dass die Lösung eigentlicher Skulpturaufgaben in das X—XI Jht fällt. In der Malerei findet dies erst im XII. Jht seinen Wiederhall.

Im Zusammenhang mit diesen Suchungen wird die eckige Linie eines mehr ornamentalen Charakters in den früheren Denkmälern von einer fließenden und dem plastischen Ausdruck untergeordneten Linie abgelöst. In dieser Hinsicht ist ein Vergleich des georgischen Manuscripts A—65 (vom Jahre 1182) mit einem analogen iranischen Manuscript-dem astronomischen Traktat von Kaswini (XIV Jht) kennzeichnend.

Ogleich die lineardekorative Lösung in den georgischen Denkmälern sich analog der romanischen Kunst entwickelte, kam sie doch niemals zu solchen extrem expressiven Lösungen, wie jene, wo im Gesamtanblick sogar die stark individuellen Porträtdarstellungen weltlicher Persönlichkeiten, wie in Handschriften, so auch in der monumentalen Malerei und der Skulptur, davon überflutet werden.

Eine klassische Klarheit und Ausgeglichenheit aller Teile, bei all ihrer Ähnlichkeit mit romanischer Kunsteinstellung, tritt selbst in georgischer Ornamentierung auf. Dasselbe äussert sich im Charakter der Tierdarstellungen, die in der romanischen Kunst bis zu Schreckensbildern gesteigert vorkommen.

Wir bemühten uns zum Schluss an Hand der Bildnisse der Königin Tamar die nationalen Eigenschaften in mittelalterlichen Wandmalereien Georgiens durch Vergleich mit byzantinischen and romanischen deutlicher zu bestimmen.

G.W. ALIBEGASCHWILI.

AMIRAN-DAREJANIANI

Translated by R. H. Stevenson (Oxford University Press)

R.H. Stevenson, a frequent contributor to the pages of « Bedi Karthlisa » has published in an English translation, « Amiran-Darejaniani, a cycle of medieval Georgian tales. » The appearance of this work, which is an important event for Georgian studies, has aroused great interest, and a number of very favourable reviews have appeared, in Georgia itself as well as in other countries.

We publish here some extracts from the review by the distinguished scholar *Shalva Nutsubidze*, of the University of Tbilisi, which appeared recently in « *Literaturuli Gazethi* » 1959, N° 21.

The translation has a sub-title reading, « A cycle of medieval Georgian tales traditionally ascribed to Mose Khoneli. » It will be apparent from this cautious approach to the question of authorship, no less than from the discussion of the matter in the Introduction, that the writer considers the question to be very complicated. This leads him to give an account of the controversy which, as he observes, has continued in Georgia down to the present day as to the origin and date of the work...

Stevenson investigates this whole question judiciously and with knowledge. He ranges Georgian scholars in two groups. Academician N. Marr argued for a non-Georgian origin, and, as Stevenson writes, he was followed in his views by K. Kekelidze (*)...

On the other hand, Stevenson takes account of the position of those who hold that « Amiran-Darejaniani » is native to Georgia. As supporters of this view he mentions P. Ingorokva, A. Baramidze, and Sh. Nutsubidze. He ranges the arguments of the two camps against each other, and not only does he fully examine this vigorous dispute, but he appreciates its significance for the history of Georgian culture...

The author is acquainted with our work on Amiran, which had also the character of an introduction to our Russian translation « Amiran. » Unfortunately he is not yet familiar with the entries concerning « Amiran » in our « *History of Georgian Philosophy*, » vol. 1, but none the less he appreciates the main facts very well.

One of the main questions is: when was « Amiran-Darejaniani » written — or put together — by Mose Khoneli? In seeking to answer this it is necessary to consider the literary evidence which we find in the first line of the last stanza of Rustaveli's poem, where it is stated that « Mose Khoneli praised Amiran Darejanisdze. » But, in the opinion of the author, the force of this is weakened by the possibility that « the Epilogue in which this line occurs may well have been added by a later hand. » ...

Stevenson always displays great scholarly exactness wherever he comments upon his translation of the text...

We would specially say to Stevenson that the popular Georgian root of « Amiran-Darejaniani », which is associated with the cult-myth of Prometheus, comes from one of the fundamentals of Georgian philosophy,

(1) Professor Kekelidze has published in *Literaturuli Gazethi* (1959, N 23) a letter prompted by this review of Nutsubidze's, in which he explains that he ceased to share Academician Marr's views on A-D in 1939, and he cites several publications in which he has argued vigorously against Marr's thesis.

as we have tried to demonstrate in the first volume of our « History of Georgian Thought » (Tbilisi, 1957).

Stevenson summarises the arguments by which Marr sought to establish the presence of indications of Persian national sentiment in « Amiran-Darejaniani. » ... Nosar's company understand Persian. Amiran and his followers are represented as Persians; in the romance we hear of war against many nations, but never against Persians; Amiran marries more than one wife.

Stevenson writes, « That Amiran is of Baghdad and that the general setting is nominally Persian is patent; but no one has ever seriously suggested that an Arabic or an Indian original should be postulated for « The Man of the Panther-skin » on the ground that its chief actors are supposed to be of those lands ».

After this he adduces many examples from different literatures, He mentions the stories of Alexander, of Balavar, of Tristan and Iseult, Nizami's « Leila and Majnun, » and the Arthurian cycle, and points out that the exploits of their heroes in divers lands proves nothing as to their origin or authorship...

Stevenson's objectivity shows clearly in this, that he is not blinded by the decisive support which he gives to the theory of « Amiran-Darejaniani's » Georgian origin. On the contrary, as a true scholar, he writes, « The view advanced above that « Amiran-Darejaniani » is in all essentials a work native to Georgia is not to be understood as implying a denial that any elements ultimately Persian went to its composition. »

In spite of certain doubts which the denial by Marr and his followers of the authenticity of the Epilogue of Rusthaveli's poem raise in our author, as shown above, he has been able to overcome those doubts and indeed to deepen his understanding of Rusthaveli. In harmony with the last stanza of Rusthaveli's poem, he conceives of Mose Khoneli's « Amiran-Darejaniani » as the starting-point in the rise of the twelfth century literature of Georgia. This is a sure sign of his capacity: he can discern the cultural and literary situation of Georgia in that period.

Stevenson appreciates that from the point of view of historical development the basis of « Amiran-Darejaniani » is the « Amirani » fashioned by the Georgian people; and that it is on this basis that Khoneli composed it at the stage of Georgian internal development and that of its relations with the outside world which has been here established.

It is not long since an English translation of our Georgian « Wisdom of Balavar » was published by D.M. Lang. This has now been followed by Stevenson's work. The translation of these two works into English signifies not only that, through channels of peaceful cultural co-operation, the monuments of our culture are becoming known in the West, but that the West, as Stevenson has well shown, is now becoming acquainted with the Eastern roots of its own culture.

Prix : France 1 000 fr. Allemagne 10 D.M. U.S.A. \$ 2 1/2.